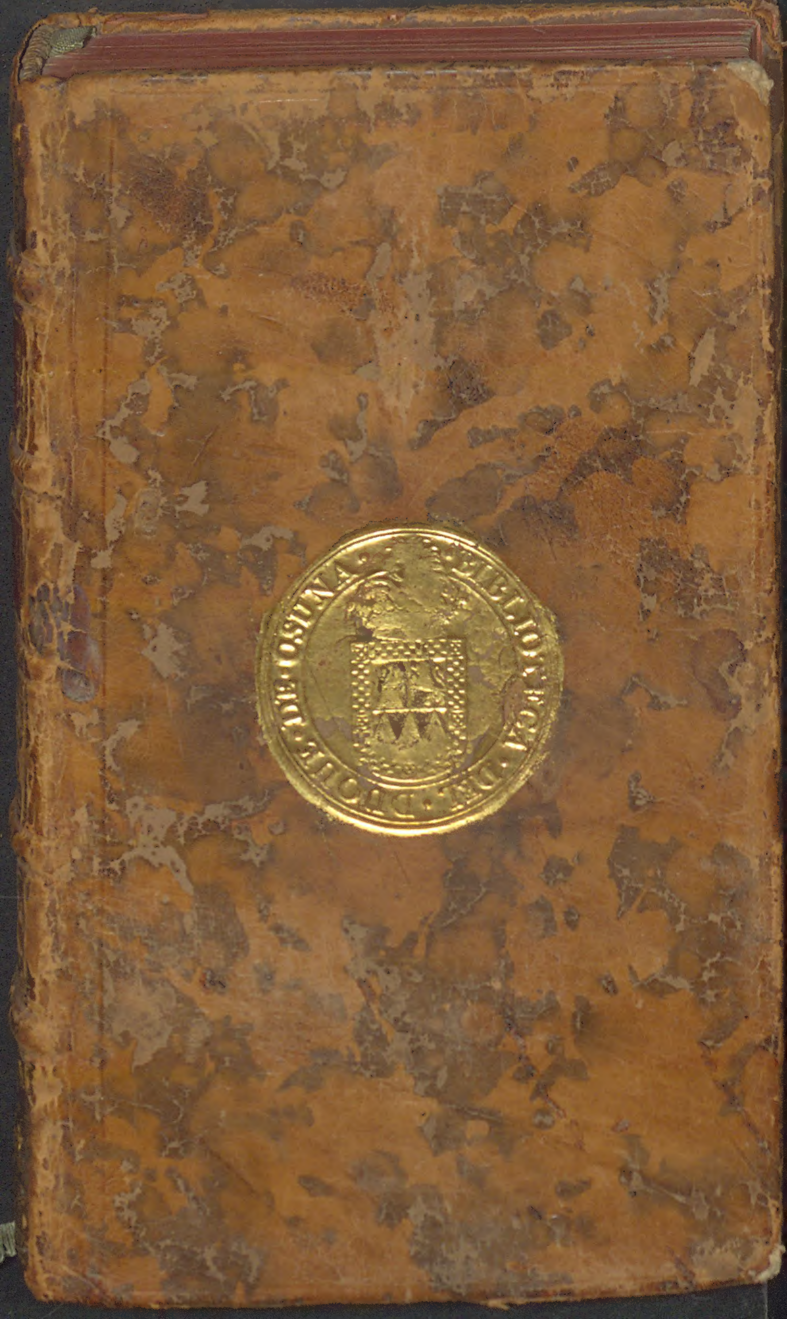

DEL · DUQUE · DE · OSUNA





LETTRES CABALISTIQUES,

TOME TROISIEME.



LETTRES CABALISTIQUES,

OU

CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE, HISTORIQUE & CRITIQUE,

Entre deux Cabaliſtes, divers Eſprits Elementaires, & le Seigneur Aſtaroth.

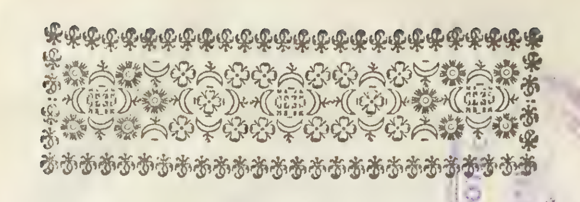
NOUVELLE EDITION, AUGMENTÉE de LXXX. Nouvelles Lettres, de Quantité de Remarques, & de pluſieurs Figures.

TOME TROISIEME,

DEPUIS LA LXVI. JUSQU'À LA CV.



A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE,
M. DCC. XLI.



A U
GNOME
SALMANKAR.

J'AUROIS *dû naturellement, riche & puissant Gnome, vous dédier un Volume de* LETTRES CABALISTIQUES, *avant d'en offrir un autre au Seigneur* ASTAROTH. *Je sais que vous tenez un rang parmi les Intelligences terrestres, plus distingué que celui d'un Diable assez subalterne. D'ailleurs, vous possedez de grandes richesses, & dans ce Monde-ci, ainsi que dans le Séjour souterrain que vous habitez, dès qu'on est riche, on a toutes les qualités*

les plus essentielles pour mériter les loüanges, & sur-tout les loüanges des Auteurs. Ces Messieurs sont fort accoutumés à ne prodiguer leurs éloges qu'à des gens qui les peuvent bien païer, & rarement s'en trouve-t-il quelques-uns qui aient assez de générosité pour vouloir loüer uniquement le mérite. Mais je vous avoüerai que je condamne fortement une conduite aussi lâche; ainsi, croiant avoir plus d'obligation au Seigneur ASTAROTH *qu'à Votre Grandeur, je n'ai pas balancé à lui donner le pas sur vous, quoiqu'il ne soit qu'un pauvre Diable, & que vous soiez un très considérable Gnome.*

PARDONNEZ-*moi donc, puissant* SALMANKAR, *& faites voir qu'il n'est pas impossible que chez les Maltotiers, Gens d'Affaires, Fermiers-généraux, &c. il puisse s'y rencontrer encore quelques sentimens de générosité & de grandeur d'ame. Le caractère des gens auxquels vous présidez, est furieusement décrié; si vous pouviez venir à bout d'en rétablir tant soit peu la réputation dans le Public, vous feriez un Miracle, plus grand que tous ceux que les*

Jan-

Janſéniſtes ont voulu faire opérer à Monſieur St. Pâris. Je ſuis aſſûré qu'il ne faut pas moins de puiſſance pour donner quelque couleur de probité aux actions criminelles des Partiſans, que pour faire tous les beaux & magnifiques prodiges dont le ſage & ſenſé Monſieur de Montgeron a écrit l'Hiſtoire avec tant d'impartialité. Le Livre de ce Magiſtrat ſera une preuve éternelle des vaſtes connoiſſances, de la pénétration, & du jugement exquis des perſonnes, entre les mains de qui le ſort des biens & de la vie des hommes eſt remis. Heureuſe Nation, chez laquelle les Juges ſont inſpirés, & qui au nombre immenſe des Livres qu'ont produits les gens de Robe pour obſcurcir les Loix les plus claires, & pour fournir des armes à la chicane, en joignent d'autres pour autoriſer les plus viſibles folies, & pour rendre fanatiques les trois quarts du Roïaume!

JE *ſens, puiſſant Gnome, que l'eſtime que j'ai pour Monſieur de Montgeron, m'emporte trop loin, & me fait oublier que je dois vous aſſûrer que je ſuis avec autant de vérité, qu'il y a de folie chez les Janſéniſtes,*

AU GNOME SALMANKAR.

ou d'imposture & de mauvaise foi chez les Jésuites,

PUISSANT SALMANKAR,

Votre très humble & très obéissant Serviteur,

Le Traducteur des

LETTRES CABALISTIQUES.

PRE-

PREFACE.

DEPUIS long-tems j'ai tâché de repondre par mes ſoins & par mon application, à l'accueil favorable que mes Ouvrages ont trouvé auprès du Public. Je n'ai rien oublié de tout ce que j'ai cru capable de me procurer ſon approbation, & j'ôſe preſque me flatter que les peines que j'ai priſes, n'ont point été inutiles. Si le prompt débit d'un Livre eſt une marque qu'il eſt digne de quelque eſtime, les *Lettres Cabaliſtiques* doivent avoir trouvé grace chez bien des Lecteurs. Dès que les Volumes ont été achevés, ils ont été vendus; & plus leur nombre a augmenté, plus le débit s'en eſt accrû. C'eſt cet heureux ſuccès qui m'a engagé à pouſſer ces *Lettres* beaucoup plus loin que je n'euſſe cru. Lorſque je les commençai, mon intention étoit de les finir au deuxième Volume.

Peut-être eût-il été à ſouhaiter pour ma tranquillité qu'elles euſſent eu moins de cours; une foule de Barbouilleurs de papier, un tas d'Hypocrites & de Moines ne m'auroient point importuné par leurs impertinens murmures, ou par leurs injures groſſières. Quelque grand que ſoit le mépris dont le Public accable ces *Avortons Littéraires*, ils ne ſe laſſent point

de l'ennuier de leurs réflexions & de leurs groſſières impoſtures. Il n'en eſt aucune à laquelle ils n'aient recours pour parvenir à leur but ; je me contenterai d'en citer un ſeul exemple.

Les *Journaliſtes de Trévoux*, ne trouvant point apparemment aſſez d'occaſions pour m'injurier en parlant de mes Ouvrages, m'en attribuent de tems en tems quelques-uns, auxquels je n'ai non plus de part qu'au crime qui fit prendre le Jéſuite Guignard. Pour avoir la ſatisfaction de dire que je n'avois *ni Mœurs, ni Religion*, ils ont prétendu que j'étois l'Auteur de *l'Hiſtoire des Révolutions de l'Iſle de Corſe*. Or, il n'y a pas, j'ôſe dire, une ſeule perſonne en Hollande qui ignore que je ne ſuis point l'Auteur de ce Livre. On ſera peut-être curieux de ſavoir comment ces Réverends Peres, à propos d'un Ouvrage purement hiſtorique, & dont l'Auteur ne m'eſt pas inconnu, ont pris occaſion, en me l'attribuant, de me reprocher de n'avoir *ni Mœurs, ni Religion*. Je n'ai qu'un mot à dire à cela ; ils m'ont apoſtrophé auſſi à propos, comme ils loüent ordinairement les Ecrivains de leur Société. S'ils font mention de Mahomet, ils feront l'éloge de Sanchès ; & s'ils parlent de Virgile, ils trouveront le moïen de dire un mot à la loüange d'Eſcobar. C'eſt un des plus rares talens de ces Réverends Peres.

Au reste, après qu'il m'ont dit les invectives les plus violentes, ils assûrent que *l'amour propre bien entendu les force de ne pas paroître ſensibles à mes reproches.* En vérité je ne doute pas qu'ils ne connoissent beaucoup plus les effets, les mouvemens & les suites de l'amour propre, que de l'amour de Dieu. L'Univers entier en est convaincu, & les personnes les plus simples savent que jamais ces bons Peres ne se sont piqués d'établir l'opinion qui rend l'amour de Dieu nécessaire au Salut. Ils n'étudient pas davantage les matières qui peuvent y avoir quelque rapport, qu'ils s'appliquent à devenir humbles & honnêtes gens. Qu'ils me permettent cependant de leur dire, dûssai-je mortifier cet *amour propre* qui leur est si cher, qu'ils m'ont une grande obligation. En critiquant quelquefois leur maussade *Journal*, je fais ressouvenir bien des gens qu'il existe encore. Sans moi, peut-être ignoreroit-on dans les trois quarts de l'Europe qu'il est trois Jésuites qui déchirent tous les mois les personnes les plus respectables & les plus estimées dans la République des Lettres.

Ce que je dis paroîtra sans doute outré à ces Réverends Peres; *l'amour propre* leur persuadera que je cherche malignement à diminuer leur réputation. Il m'est aisé de leur donner des preuves évidentes du contraire. Quand je les assûre que leur

leur *Journal* eſt non ſeulement mépriſé, mais encore inconnu à toute l'Europe, j'atteſte cette Europe, & je l'appelle à témoin pour certifier la vérité du fait que j'avance. Dans l'Allemagne, la Suiſſe, l'Angleterre & la Hollande je ne crois pas que les Libraires vendent vingt exemplaires de cet infortuné *Journal*. On réimprime à Amſterdam la plûpart des Romans, Avantures, & autres ſottiſes qui paroiſſent à Paris, à Londres, à Genève, &c. & aucun Libraire n'ôſeroit ſe charger de ſix *Journaux* de *Trévoux*.

VOILÀ des choſes qui mortifieroient d'autres Ecrivains que des Journaliſtes Jéſuites; mais *l'amour propre bien entendu les force* d'éloigner ces idées diſgracieuſes, & les fait juger de la bonté de leurs Ouvrages & de l'eſtime qu'on leur accorde en Europe, par le débit qui s'en fait chez les très humbles eſclaves de la Société, imbécilles adorateurs des impertinences Loïoliſtiques.

LET-



LETTRES CABALISTIQUES,

OU

CORRESPONDANCE

PHILOSOPHIQUE,

HISTORIQUE & CRITIQUE,

Entre deux Cabalistes, divers Esprits Elementaires, & le Seigneur Astaroth.

LETTRE SOIXANTE-SIXIEME.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

JE suis souvent mortifié, sage & savant Abukibak, & je déplore les malheurs & les infortunes de l'humanité, lorsque je reflêchis aux excès où se sont portés quelques hommes, nés pour le mal-

malheur des autres. Il eſt tel Prince, ou tel miniſtre, qui lui ſeul a plus fait de mal au genre humain, que toutes les bêtes n'ont pû lui en faire depuis la Création du Monde.

Tous les tygres, tous les lions & tous les ours de l'Univers n'ont pas fait périr la centième partie des hommes que Néron fit mourir. Dis-moi, ſage & ſavant Abukibak, un lion s'aviſa-t-il jamais, preſſé par la faim, de ſauter ſur un autre lion, & de le dévorer pour ſe raſſaſier? On voit tous les jours des hommes immoler d'autres hommes à leur ambition, à leur vanité, à leur avarice; & ils font pour contenter leurs paſſions, ce que les bêtes n'ôſent faire pour conſerver leur vie.

Ce n'eſt pas ſeulement ſous des tyrans que l'on a vû des Nations entières plongées dans les plus grandes infortunes, bien des Princes, auxquels la poſtérité a donné de grandes loüanges, ont fait quelquefois autant de maux que les plus cruels. Néron brula Rome pour contenter ſon humeur barbare, Jules Céſar remplit de ſang & de carnage tout l'Empire Romain pour ſatisfaire ſon ambition. Qu'importe-t-il aux hommes qui périſſent, que leur perte ſoit cauſée par un principe, ou par un autre? Tout ce qui tend à les detruire leur paroît avec raiſon également odieux.

Une province, ruinée & ſaccagée par

par un ambitieux Conquérant, ne pourra-t-elle pas le placer parmi ces monstres d'inhumanité qui naissent pour le malheur du genre humain? Un homme est-il en droit d'en faire périr un million d'autres pour montrer son pouvoir? Dans quel principe du Droit naturel trouve-t-on que plusieurs personnes doivent être immolées à l'ambition, ou plûtôt à la folie d'une seule? Tous ces prétendus Héros, à qui l'aveuglement des foibles mortels a donné le nom de *Grand* & de *Conquerant*, ne paroissent guères plus respectables aux yeux d'un Philosophe, que les Nérons & les Caligulas. La difference qu'il y a entre eux, c'est que ces deux Empereurs Romains ne faisoient périr que leurs sujets, & que les autres ont détruit les leurs & ceux des Princes leurs voisins.

UN Monarque qui fait la guerre pour défendre ses Etats, pour soutenir les droits & les privilèges de ses peuples, est un sage pere de famille qui garantit sa famille, qui la protege, qui la met à couvert de la haine de ses ennemis. Un Roi qui ne cherche qu'à satisfaire son ambition, qui fuit la paix uniquement pour le plaisir de faire la guerre, est un fleau plus cruel que la peste & la famine. On peut se garantir de la disette, en cherchant du bled dans les autres païs; on évite les maladies contagieuses, en fuiant les lieux où elles sont: mais un

Prince ambitieux eſt un torrent que rien ne peut arrêter, & qui ſubmerge tout ce qu'il trouve dans ſa courſe. Alexandre alloit perſécuter les hommes juſqu'au bout du Monde ; Charles XII. imitoit aſſez ce Roi Macédonien. Si le Ciel n'eût pas eu pitié des Moſcovites, peut-être eût-il été juſques dans le fond de la Sibérie, pour avoir le plaiſir d'y maſſacrer des hommes. Plus il en eût immolé, & plus les imbécilles peuples lui euſſent donné des titres auguſtes.

Il ſemble que les hommes aient attaché le nom de *Grand* aux Monarques qui font perir deux millions d'hommes. Ceux, qui ne détruiſent pas le genre humain, n'obtiennent que le nom de *Juſte*; funeſte & bizarre coutume ! ſuite fatale des préjugés ! Les Souverains qui ſont véritablement grands, ne paſſent qu'après ceux qui n'ont d'autre vertu que celle de ſervir utilement la vengeance céleſte, & de ſuppléer au défaut de la peſte & de la famine.

L'ambition des Conquérans n'eſt pas le ſeul défaut des Souverains qui tende directement à la ruine des ſociétés & à la deſtruction du genre humain, l'avarice fait quelquefois d'auſſi grands maux que la guerre la plus cruelle. Il vaudroit même beaucoup mieux que certains Princes fiſſent périr la moitié de leurs ſujets dans une bataille, ou dans un ſiége, que de les forcer à mourir d'ina-

na-

nanition. La mort d'un ſoldat a quelque choſe de doux : il n'en ſent ni les apprêts, ni les rigueurs. *Les plus mortes morts*, dit Montagne, *ſont les meilleures* *. Celle d'un païſan qui languit ſous le poids d'un travail penible, qui tâche inutilement de pouvoir gagner ſa vie à la ſueur de ſon front ; qui, après avoir forcé la terre par ſes ſoins & par ſes peines à produire des récoltes abondantes, voit ces récoltes devenir le butin d'un Souverain avide, ſans qu'il lui ſoit permis d'en conſerver aſſez pour prolonger ſes jours ; la mort, dis-je, de ce païſan eſt cent fois plus cruelle que celle du ſoldat.

SI le Conquérant, ſage & ſavant Abukibak, ne paroît aux yeux d'un Philoſophe que comme un lion furieux, affamé de carnage, le Souverain avare, avide du bien de ſes ſujets, rempliſſant ſes coffres des dépouilles de cent mille familles ruinées, s'y préſente ſous la figure d'une harpie qui fond ſur les fruits & ſur les viandes des Troïens. Ils cherchent en vain à ſe mettre à l'abri de l'avidité de ce monſtre, elle les pourſuit dans la caverne où ils ſe retirent †. Vaine-

* Montagne, Eſſais, *Livr. II. Chap. IX. pag.* 157.

† *At ſubitæ horrifico lapſu de montibus adſunt*
Harpiæ, & magnis quatiunt clangoribus alas,
Diri-

nement aussi les pauvres sujets esperent-ils de conserver quelque chose, ils ne sauroient rien mettre à l'abri de l'avarice de leur Souverain. Les gardes, les archers, les maltotiers, les partisans, les fermiers parcourent sans cesse toutes les villes & les villages, & ces cruelles sangsues sucent jusqu'à la dernière goute le sang du pauvre peuple.

Il y a encore plusieurs autres infortunes qui découlent toutes de l'avarice du Prince, comme d'une source aussi abondante en maux que la Boëte de Pandore. Ces travaux durs & penibles, auxquels on condamne souvent assez legérement tant de malheureux destinés à chercher l'or & l'argent dans les entrailles de la terre, ont été condamnés même par les Païens. Plutarque trouve qu'il est honteux aux hommes de faire travailler à des mines, parce que ceux qu'on y emploie, après avoir souffert des peines infinies & qui excédent l'humanité, finissent ordinairement par une mort affreuse, étant très souvent enterrés

Diripiuntque dapes, tactuque omnia fœdant
Immundo. Tum mox tetrum dira inter odorem
Rursum in secessu longo, sub rupe cavatâ
Instruimus mensas, arisque reponimus ignem.
Rursum ex diverso cæli cæsisque latebris,
Turba sonans prædam pedibus circumvolat uncis,
Polluit ore dapes.

Virg. Æneid. *Lib. III.*

rés & écrafés par la chute des terres *. Avidité de l'or, à quoi ne forces-tu point les hommes †!

La magnificence, la fomptuofité, la fplendeur des Princes, enfin toutes ces qualités qui tendent à la profufion, & qu'on a qualifiées de tant de titres honorables, font auffi préjudiciables aux peuples que l'avarice. La feule différence qu'ils y trouvent, c'eft qu'on les ruine par des motifs différens. Le Souverain avare pille fes fujets pour en garder l'argent dans fes coffres, & le magnifique les charge d'impôts pour fubvenir aux dépenfes exceffives qu'il eft obligé de faire. Voilà les mêmes façons de voler; mais la deftination du vol eft différente. Celui qu'on réduit à l'aumône, ne s'embarraffe guères des motifs de celui qui l'y conduit.

Un Roi prodigue eft un infenfé, qui croit acquérir l'amitié de tout le monde, en maltraitant, battant, ruinant la plus grande partie des hommes, & en flattant & careffant quelques particuliers. Une centaine de courtifans reçoivent de lui ce

* Plutarq. Vies des grands Hommes, *Tome V. pag.* 161. *de l'Edit. d'Amfterd.*

† - - - *Quid non mortalia Pectora cogis,*
Auri Sacra Fames!
Virgil. Æneid. *Lib. III.*

ce qu'il arrache à huit ou dix millions de perſonnes. Entre l'avarice & la prodigalité, il eſt un juſte & ſage milieu: le Prince qui s'y tient attaché, eſt véritablement équitable, & ſon peuple réellement heureux.

ALEXANDRE détruiſoit des provinces, ruinoit tous les habitans d'un Roïaume, & après cela, donnoit à un particulier ces Etats dévaſtés. Voilà une plaiſante généroſité! N'eût-il pas mieux valu qu'il eût laiſſé à chacun ce qui lui appartenoit légitimement? Donner ſon bien, c'eſt être généreux; mais céder celui qu'on a volé, c'eſt une eſpèce de reſtitution.

LE zèle outré des Princes pour l'avancement de leur Religion n'eſt pas moins contraire que leurs autres défauts, à la tranquillité des hommes, & n'a pas moins ſervi à la deſtruction du genre humain. Combien de miſérables ont été immolés à la ſuperſtition & à la haine des Prêtres, à la fureur des Théologiens, & à l'ambition des Eccléſiaſtiques? Les Souverains qui ſe livrent aux dévots, ſont auſſi dangereux que des courſiers violens & indomptés, conduits par des fanatiques. Quel frein peut arrêter la fougue impétueuſe d'un Roi qui croit ſervir Dieu & la Religion, en détruiſant des gens qu'il ſe figure avoir raiſon de haïr, & qu'on lui perſuade être ennemis de ſa perſonne & de ſon Etat?

LES

LES défenseurs de l'intolérance, pour excuser l'horreur de leur regne & de leur conduite, pensent dire quelque chose de bien fort, lorsqu'ils crient sans cesse: *Soumettez-vous. On ne cherche qu'à vous instruire. C'est pour votre bien qu'on vous persécute. Vous êtes des Brebis égarées, que nous voulons contraindre d'entrer dans le Bercail.* ,, Cruels Pasteurs! peut-on leur ,, répondre, plus dangereux cent fois ,, que les loups, ignorez-vous que l'es- ,, prit & le cœur ne peuvent être con- ,, vaincus par la violence? Voulez-vous ,, des preuves évidentes que malgré ,, les supplices & les tourmens, on ,, ne peut croire ce qui nous en af- ,, franchiroit, écoutez un sage Philoso- ,, phe, plus honnête homme que vous ,, tous. *Quand les Sociniens*, dit-il *, *reçurent ,, ordre de sortir de la Pologne, ils avoient ,, le choix d'y demeurer, en se faisant Catho- ,, liques. Cependant ils aimerent mieux pres- ,, que tous s'exposer aux incommodités de l'e- ,, xil, que d'abandonner leur Religion. N'é- ,, toit-il pas de leur intérêt en toutes manières ,, de croire que l'Eglise Romaine étoit la véri- ,, table? Ne l'est-il pas quelquefois aux Ca- ,, tholiques-Romains de se persuader que le Pro- ,, testantisme est la vraie Religion? D'où ,, vient donc qu'il y en a si peu qui changent?* ,, *Il*

* Bayle, Comment. Philosoph. *Tome II. Part. IV. Chap. XIV. pag.* 291. *& suiv.*

„ *Il faut reconnoître en cela, non pas une malice de cœur qui empêche de demander à Dieu humblement son assistance pour être instruit de la vérité; mais une pleine confiance qu'on a déjà trouvé la vérité. Car, dès qu'on est dans cette pleine persuasion, l'ordre naturel demande qu'on croie faux tout ce qui nous est contraire, & qu'on regarde comme des suggestions de l'Esprit malin, ou de la Nature corrompue, tout ce qui tend à nous tirer de cette persuasion. Or, qu'on me dise en conscience, si c'est avoir le cœur gâté, oblique, méchant, & si au contraire ce n'est pas une marque infaillible qu'on aime la vérité. Mais que dirons-nous des Juifs, qui sont depuis tant de siécles la baliûre & la raclure du Monde, sans dominer en aucun coin de la terre, sans y exercer des charges, souvent chassés & persécutés, le gibier ordinaire de l'Inquisition, & obligés, jusques dans les lieux où on leur permet d'allonger un peu leurs phylactères, à être humbles, & à souffrir mille rebuffades? L'ambition, la volupté, l'humeur vindicative trouvent-elles là leur compte? Ignorent-ils que selon le monde, il leur vaudroit mieux être Chrétien, ou Mahometan, selon la diversité des lieux, que Juifs? Cependant rien n'est plus rare que la conversion d'un Juif? D'où vient cela, que de la forte persuasion où ils sont qu'ils offenseroient Dieu, & qu'ils se damneroient éternellement, s'ils abandonnoient la Religion de leurs Peres? Mais cette forte persuasion d'où*

„ *vient-*

„ *vient-elle, généralement parlant, que de*
„ *l'éducation ? Car le même Juif qui est si*
„ *opiniâtre dans ses erreurs, seroit un Chré-*
„ *tien à brûler, si à l'âge de deux ans on*
„ *l'eût ôté à son pere, pour le faire élever*
„ *par de bons & zélés Chrétiens. Or, qui*
„ *ôseroit dire que la malice de son cœur a été*
„ *cause qu'il a été élevé, non pas par un*
„ *Chrétien, mais par son pere Juif? Et je*
„ *m'en vais faire voir que s'il est devenu*
„ *Juif lui-même par éducation, cela ne*
„ *prouve point que son ame fut mauvaise.* „

PUISQU'IL ne dépend point des hommes de surmonter les préjugés de leur éducation, & que les tourmens n'effacent point les impressions de la Religion, pourquoi persécuter des malheureux qui ne font aucun mal à la Société, qui servent la Divinité selon les lumières de leur esprit & les mouvemens de leur conscience? Impitoiables Convertisseurs, il n'est entre vous & Néron aucune différence. Il vouloit faire des Païens par le fer & par le feu, & vous emploiez les mêmes moïens pour faire des Catholiques. Les Chretiens Apostats n'étoient point persuadés des dogmes & des opinions qu'ils n'embrassoient que pour éviter la mort. Les Protestans, les Juifs, les Sociniens, les Luthériens, forcés par les persécutions de changer de Religion, abhorrent dans le fond de leur cœur celle qu'ils professent extérieurement. Les cachots, les roües, les gibets ne servent donc

donc qu'à contraindre les hommes a feindre de croire ce qu'ils ne croient point. Quelle contrainte ; juſte Dieu, que celle qui n'a d'autre but que d'établir le parjure, la feinte, & le menſonge ! Oſez-vous, barbares & ignorans Théologiens, ſoutenir qu'elle a été ordonnée par la Divinité ? Non contens de commettre les crimes les plus affreux, vous voulez rendre l'Etre ſuprême complice de tous vos forfaits.

Je ſens, ſage & ſavant Abukibak, qu'en te parlant des pernicieuſes maximes des Convertiſſeurs, mon eſprit malgré moi ſe livre à des mouvemens de colère. Je ſors de cette tranquillité qui fait le partage des Philoſophes. Mais quel eſt l'homme, qui, penſant aux maux qu'ont cauſés la ſuperſtition, le fanatiſme, & le faux zèle d'aggrandir la Religion par toutes ſortes de voïes, n'entre dans une juſte fureur, & ne fremiſſe de voir quel a été le ſort de tant d'honnêtes gens ?

Je vais tâcher d'éloigner des idées auſſi triſtes, en finiſſant ma Lettre, & en te ſaluant de bon cœur.



LET-

LETTRE SOIXANTE-SEPTIEME.

Le Cabaliſte Abukibak, *au ſtudieux* ben Kiber.

LES ſages réflexions, mon cher ben Kiber, dont tes Lettres ſont remplies, me font eſperer que tu parviendras un jour à quelque choſe de grand. Dès qu'on a autant de mérite que toi, il n'eſt rien qu'on ne doive ſe flatter de pouvoir obtenir. Ce n'eſt pas toujours la naiſſance qui mene & conduit aux honneurs; il ne me feroit pas difficile de prouver que parmi les Héros qui ſe ſont élevés au-deſſus des autres hommes, ſoit dans l'Antiquité, ſoit dans ces derniers tems, il y en a eu autant qui ſont nés dans un état bas & abject, que dans un haut rang & une famille diſtinguée.

ALLONS d'abord chez les Grecs, nous trouverons parmi les Athéniens Iſicratès, fils d'un ſavetier, qui devint un excellent Général, & réſiſta à Epaminondas. Ce vaillant & fameux Commandant Thébain trouva dans lui un adverſaire redoutable. Artaxerxès, Roi de Perſe, ne crut pouvoir mieux confier ſon armée

mée qu'à ce même Iſicratès, lorſqu'il voulut faire la guerre aux Egyptiens.

PARMI les fameux Généraux qui ſe formerent ſous Alexandre le Grand, & qui après ſa mort devinrent de puiſſans Monarques, deux des principaux ſortirent d'une famille très obſcure. Ptolomée, qui eut en partage l'Egypte & la Sirie, qui illuſtra ſi fort ſon nom, que ſes ſucceſſeurs ſe firent une gloire & un devoir de le porter, étoit fils d'un écuïer nommé Lac, qui n'eut jamais d'autre qualité & d'autre emploi dans l'armée d'Alexandre. Eumenès, le plus excellent Capitaine qu'eût ce Roi de Macédoine, & celui qui lui fut le plus utile, ſoit par ſon courage, ſoit par ſa prudence & ſes vaſtes connoiſſances, étoit fils d'un charetier.

QUITTONS les Grecs, & venons aux Romains. Deux de leurs plus grands Rois étoient d'une race très médiocre. Le premier Tarquin fut le fils d'un ſimple marchand de Corinthe. Servius-Tullius naquit d'une ſervante, quelques-uns diſent d'une eſclave. Cependant ces deux Monarques augmenterent beaucoup leur Empire: le premier, auſſi grand guerrier que bon politique, accrut le nombre des Sénateurs & des Chevaliers, & inſtitua de nouveaux Prêtres pour le ſervice des Dieux; le ſecond remporta pluſieurs grandes victoires, triompha de tous ſes en-

ennemis, & fut le second fondateur de Rome.

MARIUS, ce fameux guerrier, qui fut sept fois Consul, & qui eut deux fois les honneurs du Triomphe, étoit né dans le village d'Arpin, d'une famille très obscure. Cicéron, dont l'éloquence sauva Rome des fureurs de Catilina, s'éleva au Consulat par son seul mérite. Ventidius, un des plus vaillans Capitaines qu'aient eu les Romains, aiant été muletier pendant ses premières années, se fit ensuite soldat; & s'étant distingué par plusieurs belles actions, trouva le moïen d'être connu de César sous lequel il avoit servi. Cet Empereur l'éleva d'emploi en emploi jusqu'à ceux de Consul & de Pontife. Il eut le commandement d'une Armée contre les Parthes, & fut le premier qui remporta contre eux une victoire complette.

AVANT de descendre aux Héros qui ne dûrent sous l'Empire leur fortune qu'à eux-mêmes, parcourons quelques Nations étrangères, que les Grecs & les Romains appelloient barbares. La naissance d'Arsace, Roi des Parthes, fut si basse & si vile, qu'on n'a jamais pû connoître ses parens. Il fut cependant le fondateur de l'Empire des Parthes, & ses belles actions le rendirent si respectable, que tous ses successeurs furent appellés Arsacides, en mémoire du nom

qu'il

qu'il avoit porté, & qu'il avoit rendu si illuſtre.

AGATOCLES, Roi de Sicile, qui fit long-tems la guerre aux Carthaginois ; étoit le fils d'un potier. La dignité de Roi ne l'enorgueillit jamais, il n'oublia point ſur le Trône ce qu'il étoit avant d'y parvenir ; & pour s'en reſſouvenir tous les jours, & s'exciter davantage à la vertu, il ordonna que lorſqu'on lui donneroit à manger, on mît quelque vaſe & quelque plat de terre parmi ceux d'or & d'argent.

LE courageux Viriat, ſi vanté par les Hiſtoriens, & qui tant de fois défit & battit les Romains, eut pour pere un pauvre berger. Il garda quelque tems les troupeaux avec lui; mais enfin ennuié d'une vie auſſi tranquille, il s'adonna à la chaſſe, & paſſa quelques années à pourſuivre des bêtes féroces dans les forêts. Les Romains, aiant porté la guerre en Eſpagne, il aſſembla quelques-uns de ſes compagnons; & s'étant mis à leur tête, il attaqua pluſieurs fois des Partis Romains, les battit, & les mit en fuite. Sa réputation s'accrut peu-à-peu, & vint enfin ſi haut dans peu de tems, qu'il trouva le moïen d'aſſembler une armée nombreuſe, & de faire la guerre pendant quatorze ans pour la défenſe de ſon païs, contre les mêmes Romains, qu'il vainquit très ſouvent. Peut-être les eût-

eût-il entiérement chassés de l'Espagne, s'il n'eût point péri par une insigne trahison.

REVENONS actuellement aux Empereurs d'Occident & d'Orient. Pertinaux, quoique fils d'un artisan, parvint à l'Empire à cause de sa valeur & de ses rares vertus. Il tint une conduite aussi sage que le Roi de Sicile dont nous venons de parler. Les grandeurs ne l'ényvrerent point, il sut en faire un bon usage. Pour élever le courage de tous les particuliers, & les exciter à se rendre dignes de parvenir aux grandeurs, il fit revêtir de marbre la boutique de son pere, & voulut que ce fût un monument éternel de ce que pouvoit faire la vertu en faveur de ceux qui l'aimoient, & qui la pratiquoient.

L'EMPEREUR Dioclétien, qui remporta tant de victoires, eut pour pere un Libraire. Valentinien fut fils d'un cordier; l'Empereur Probus, d'un jardinier, & l'Empereur Maximien, d'un serrurier. Les parens d'Aurélien étoient si pauvres, qu'on ne les connoît point. Le mérite personnel, la valeur, & la prudence furent les seules choses qui éleverent ces Princes sur le Trône.

ALLONS plus avant, mon cher ben Kiber, & des Empereurs passons aux Rois des Lombards qui leur succéderent en Italie. Le troisième de ces Souve-

rains naquit d'une femme publique, qui, l'aiant mis au Monde, accompagné de deux autres freres dont elle accoucha dans le même tems, & se trouvant embarrassée pour nourrir ses trois enfans, les jetta dans un fossé où il y avoit quelque peu d'eau. Le Roi Algemond, passant auprès, vit ces trois enfans, dont deux étoient déjà morts; il toucha le troisième avec le bout de sa lance, soupçonnant qu'il étoit encore en vie. Dès que cet enfant sentit la lance, il la prit avec sa main. Le Roi ordonna qu'on le retirât de l'eau, & qu'on eût soin de l'élever. Il le fit nommer Lamusie, à cause que le lieu où il avoit été trouvé, s'appelloit Lama. Dans la suite cet enfant, abandonné dès sa naissance, trouva la fortune si favorable, & sut si bien s'attirer l'amitié des peuples & des soldats, qu'il fut Roi des Lombards. Je conviens, sage & savant Abukibak, que ce sont-là de ces coups du destin, auxquels on ne doit pas s'attendre; mais je soutiens que sans la vertu & le mérite, il eût été inutile que le sort eût voulu favoriser Lamusie.

PRIMISLAS est peut-être le seul Roi qui n'ait dû totalement sa couronne qu'au hazard. Il étoit fils d'un païsan, & s'occupoit à labourer la terre lorsque les Bohémiens, ne pouvant s'accorder entre eux pour l'élection d'un Roi, convinrent de

de lâcher dans la campagne un cheval ſans bride & ſans frein, & que celui devant qui il s'arrêteroit, ſeroit reconnu Roi. Le cheval étant venu devant Primiſlas qui labouroit tranquillement ſes champs, s'arrêta auprès de lui. Il fut très ſurpris qu'on l'environnât dans l'inſtant, qu'on l'ôtât de ſa charrue, & qu'on le reconnût pour Roi de Boheme. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que ce Monarque laboureur fut un excellent Souverain, qui inſtitua pluſieurs loix très ſages & très ſenſées; c'eſt lui qui fit entourer de murailles la ville de Prague. Que l'on diſe après cela, que la ſeule naiſſance inſpire des ſentimens dignes de commander aux hommes. Combien de Rois, deſcendus d'une ſuite nombreuſe de Princes, ont été inférieurs à un pauvre païſan dans l'art de gouverner les peuples, & qui plus eſt, dans l'art de les rendre heureux?

TAMERLAN, dont les vaſtes conquêtes furent plus étendues que celles d'Alexandre, qui vainquit dans Bajazet un ennemi auſſi redoutable que Porus, naquit ſimple berger. Cromwel, qui détrôna des Rois & les conduiſit ſur l'échafaut, étoit un ſimple bourgeois de Londres. Ce fameux Thamas Koulikan, dont la ſageſſe & la valeur font aujourd'hui l'étonnement de l'Europe, eſt auſſi inconnu par ſes parens, qu'il eſt cé-

lèbre par ſes actions ; on ignore même dans quel païs il a pris naiſſance.

Le vaillant & vertueux Capitaine, qui fut le pere de François Sforce, dont les enfans furent pendant long-tems Ducs de Milan, étoit natif d'un village nommé Coutignol, & fils d'un pauvre laboureur. Des ſoldats, qui paſſoient auprès des champs qu'il cultivoit, le menerent avec eux. Il ſe diſtingua par tant de belles actions, qu'il parvint juſqu'au grade de Général. Le Maréchal Faber eut pour pere un ſerrurier.

Le Maréchal de Catinat ſortoit d'une famille bourgeoiſe. Le Général Laubanie, qui défendit Landau ſi vaillamment, étoit le fils d'un barbier.

Passons de l'état des Laïques à celui des Eccléſiaſtiques, nous trouverons un nombre conſidérable de ſimples particuliers que le ſeul mérite a conduits au ſouverain Pontificat. Le Pape Jean XXII. eut pour pere un cordonnier ; le Pape Nicolas V. un vendeur d'œufs & de poules ; le Pape Sixte IV. un matelot. Tout le monde ſait que le premier métier de Sixte-Quint fut de garder les cochons. Combien n'y a-t-il pas d'Evêques & de Cardinaux qui ne doivent leur rang qu'à leurs éminentes qualités ? Mazarin étoit le fils d'un pauvre bourgeois Romain ; Albéroni l'eſt d'un jardinier.

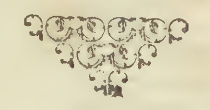
Quant aux Ecrivains & aux Auteurs

teurs célèbres, les plus diſtingués d'entre eux ont preſque tous eu des parens pauvres, & de baſſe condition. Nous avons vû que Cicéron ne ſortoit point d'une famille illuſtre. Le pere de Démoſthene étoit forgeron; celui de Virgile, potier; celui d'Horace, affranchi; celui de Théophraſte, fripier; celui du Philoſophe Medene, menuiſier; celui du fameux Amiot, corroïeur; celui de la Motte, chapelier; celui de Rouſſeau, cordonnier; celui de l'éloquent Pere Maſſillon, aujourd'hui Evêque de Clermont, tanneur.

J'AI pris plaiſir, ſtudieux ben Kiber, à mettre ſous tes yeux une partie des grands hommes qui n'ont dû leur fortune & leur réputation qu'à eux-mêmes, afin de t'encourager à ſuivre leurs exemples. Laiſſes les Grands ſe vanter follement que la fortune n'eſt occupée que d'eux ſeuls, & conſidéres ſans ceſſe qu'elle a ſouvent fait pour les plus petits particuliers vertueux ce qu'elle n'a jamais exécuté pour les plus grands Seigneurs. Forces-la donc par ton mérite à réparer l'injuſtice qu'elle t'a faite, en ne te donnant pas un état qui répondît à tes ſentimens & à ton mérite. Songes ſans ceſſe à ceux, qui, nés dans un rang bien plus vil & plus abject que le tien, ſe ſont élevés au faîte des grandeurs. Rien n'eſt plus propre à encourager que les grands exem-

ples; auſſi voudrois-je qu'on préſentât ſans ceſſe aux yeux des peuples les actions des hommes, qui par leur mérite extraordinaire ſe ſont diſtingués des autres, & ont ſû ſe faire un deſtin bien plus beau que celui qu'il ſembloit que le Ciel leur eût marqué. De pareilles inſtructions feroient infiniment utiles au bien public & à l'encouragement des particuliers. Le ſoldat ſentiroit ſon ardeur ſe ranimer; le Magiſtrat s'appliqueroit davantage à ſon métier; l'Eccléſiaſtique s'attacheroit plus fortement à l'étude; le Courtiſan changeroit ſes vertus platrées contre des qualités eſſentielles & réelles; le Gentilhomme fuiroit l'oiſiveté; enfin le Savant emploieroit tous ſes ſoins à perfectionner ſes talens.

JE te ſalue, mon cher ben Kiber, & te ſouhaite une parfaite ſanté.



LET-



Lettre Soixante-huitieme.

Ben Kiber, *au Cabaliſte* Abukibak.

Tu feras peut-être ſurpris, ſage & ſavant Abukibak, de ce que je vais t'apprendre. J'ai réſolu de fixer ma demeure dans une aimable ſolitude, au pied d'une montagne voiſine des Alpes. Là, retiré du monde, loin du tumulte & des embarras, mes jours couleront, tiſſus d'or & de ſoie. La lecture des bons Livres ſera ma principale occupation, & la chaſſe & l'agriculture me ſerviront tour à tour d'amuſement. Je renonce pour jamais à tout ce qui pourroit troubler mon repos; la gloire, de quelque eſpèce qu'elle ſoit, ne ſauroit me tenter. Je me moque de la folie d'un homme, qui, pour parvenir à quelque grade diſtingué dans les armées, va ſe faire couper un bras, ou fracaſſer une jambe, comme s'il en avoit trop de deux, & que la moitié de ſes membres lui fuſſent à charge.

Lorsque je conſidére dans les appartemens de Verſailles pluſieurs Officiers-Généraux mutilés, je crois voir un hôpital, où l'on a renfermé des fous qui ont

ont troqué contre un morceau de parchemin les jambes ou les bras qui leur manquent. Eſt-il rien de ſi comique pour un Philoſophe que d'examiner ſans préjugé la conduite de certains hommes, qui, pour avoir le droit de porter un ruban rouge ou bleu, vont ſe faire eſtropier par quelque Allemand, ou par quelque Hollandois? Si les rubans ſont ſi néceſſaires pour relever le mérite d'un homme, ne peut-on les obtenir ſans faire le métier d'un fou ou d'un enragé ? Cela étant, bienheureux ſont ceux qui ſe moquent d'un pareil mérite, & qui, comme moi, dans une retraite paiſible rient du guerrier & de ſa récompenſe !

Les charges & les emplois de la Robe ne me tentent pas davantage que les honneurs militaires. Je regarde comme un eſclave, un homme deſtiné à donner tous ſes ſoins & tous ſes momens aux affaires de tous les particuliers. Le Public, ſelon moi, eſt un maître auſſi dur, auſſi barbare, auſſi difficile à ſervir & à contenter que le plus cruel pirate Algérien. Un Juge eſt un veritable captif, dont les fers, pour être dorés, n'en ſont pas moins peſans.

Quelle eſt la vie d'un Magiſtrat qui veut remplir dignement ſes fonctions? Je n'en connois pas de plus pénible. Depuis le matin juſqu'au ſoir, il eſt ſans ceſſe occupé à éclaircir des affaires que l'affreuſe chicane a travaillé à obſcur-

curcir pendant trente ans. Entouré de facs de papiers, il paffe fes jours dans la poudre d'un cabinet, dont il ne fort que pour aller au Palais entendre heurler les Procureurs, mentir les Avocats, & gémir les Plaideurs. Son fort feroit encore moins malheureux, fi fes peines étoient fuivies de quelques fruits: mais fouvent, & même prefque toujours, elles ne fervent à rien; les formalités étouffent & rendent inutile le bon droit. Combien de fois n'arrive-t-il pas dans un mois, qu'un Confeiller au Parlement a la douleur de voir que malgré les foins qu'il fe donne, il ne peut venir à bout de faire condamner un fripon qui a trouvé le fecret de rendre fon affaire imperdable par quelque défaut de formalité, dans lequel il a fait tomber l'honnête homme contre lequel il plaide?

QUOI, fage & favant Abukibak! pour avoir le droit de porter une robe rouge, de m'affeoir fur des bancs couverts d'une tapifferie fleurdelifée, je facrifierois le repos de toute ma vie! Encore s'il m'étoit permis de m'endormir fur ces bancs, & que je puffe faire légitimement ce que tant de Magiftrats font mal-à-propos contre la bienféance & l'équité, je trouverois mon fort moins à plaindre, & je ronflerois auffi fort que les Avocats crieroient; mais lorfqu'on veut faire un metier auffi délicat que celui d'un Juge,

peut-on apporter trop de précaution à en remplir dignement les fonctions? Un Magistrat qui fait son emploi en homme intègre, est l'esclave du Public; mais celui qui le néglige, est regardé comme une personne infame & indigne du rang où elle est. Quelque penible que soit la charge d'un Juge, il lui est donc cent fois plus avantageux de sacrifier son repos que de songer à ses plaisirs & à ses commodités, puisqu'en suivant la première maxime, il ne perd que sa tranquillité, & qu'il se deshonore en adoptant la seconde. Ne faut-il pas être fou pour envier un état où l'on n'a à choisir qu'entre les maux, lorsqu'on peut en trouver qui n'offrent que des biens?

L'Ecclesiastique, quelque riche qu'il soit, ne me paroît pas plus heureux que le Magistrat (Je suppose un Ecclésiastique galant homme, & qui n'a point perdu toute honte). Quel ménagement n'est-il pas obligé de garder! Quelle contrainte ne faut-il pas qu'il s'impose! Son petit colet, son manteau & sa soutane sont trois furies qui suivent ses pas, & qui le tourmentent sans cesse. *J'aime la Musique*, dira un Prêtre. *Je voudrois bien aller à l'Opéra; mais ma maudite soutane m'en empêche. Jamais soutane ne fut vûe dans une loge, ou dans un amphithéatre. La quitterai-je? Que pensera-t-on de voir un Curé en manteau court, au mi-*

milieu de ses paroissiens? Allons, sacrifions le plaisir d'aller à l'Opéra à l'avantage d'avoir trois mille livres de rente.

„ NE pourrois-je point, dit un jeune „ Abbé, aller dans une assemblée d'ai-„ mables femmes qu'il y a chez la Com-„ tesse? On y soupera ce soir, & l'on „ y dansera ensuite. Je n'ôserois me „ trouver chez cette Dame, que pense-„ roit-on de voir au Bal un homme en „ manteau court & en petit colet? Ah! „ que tu me coutes cher, Abbaïe, que „ tu me coutes cher! Si tu me donnes „ de quoi faire bonne-chere, tu me „ prives de la moitié des plaisirs de la „ vie. „

A quoi servent les biens, sage & savant Abukibak, qui ôtent une partie de la liberté? Un homme sensé ne préferera-t-il pas plûtôt d'être libre avec un bien médiocre, que d'être esclave avec des revenus superflus? L'homme n'est jamais heureux dès qu'il est géné: toute contrainte, de quelque espèce qu'elle soit, l'afflige, le révolte; & pour qu'il souhaite une chose, & la regarde comme un grand bien, il suffit qu'elle lui soit défendue. Tel Ecclésiastique, qui se soucieroit fort peu de certains plaisirs s'il étoit Laïque, donneroit la moitié de ses revenus pour pouvoir les gouter. J'ai connu un fort honnête Prêtre à Paris, qui soupiroit amérement toutes les fois qu'il passoit devant la porte de l'O-

l'Opéra. *Eſt-il poſſible*, me diſoit-il, *que je ne pourrai jamais voir danſer cette Camargo dont on parle tant?* Il entroit dans une eſpèce d'enthouſiaſme lorſqu'il entendoit vanter cette Danſeuſe. S'il n'eût pas été auſſi attentif qu'il l'étoit à garder les bienſéances, je ne doute pas qu'il ne ſe fût déguiſé en femme, comme ce Chanoine de Notre-Dame, fameux Janſéniſte, qu'on reconnut dans cet équipage à l'Opéra, il y a quelques années. Que ne fait pas la contrainte, puiſqu'elle force un bon ſerviteur de St. Paris à endoſſer la jupe & le cotillon? Qui ſait ſi elle n'a jamais fait prendre la cornete & la fontange à quelque diſciple d'Ignace, échappé à la pétulance des Mouſquetaires, qui furent la cauſe de la découverte & de la confuſion du Chanoine Janſéniſte?

Le ſort des perſonnes, qu'on regarde communément dans le monde comme les plus heureuſes, me paroiſſant bien plus à plaindre qu'à envier, n'ai-je pas raiſon, ſage & ſavant Abukibak, de chercher une aimable ſolitude, dans laquelle uniquement occupé du ſoin de conſerver ma ſanté & de cultiver mon eſprit, je donnerai à l'étude d'une ſage & utile Philoſophie tous les momens de ma vie? Que je regrette ceux que j'ai perdus, & qui ſe ſont écoulés dans une molle & honteuſe oiſiveté! J'ai trente-trois ans, & de tant d'années à peine

en

en ai-je vécu trois ou quatre ; car enfin est-ce vivre que de n'être uniquement occupé que de folies & de bagatelles, & que de suivre aveuglément tous les mouvemens & toutes les impressions d'une jeunesse étourdie ? C'est extravaguer, c'est ignorer entiérement la cause pour laquelle on a été créé, c'est enfin ressembler aux animaux les plus vils & les plus abjects, qui se livrent sans remords & sans connoissance à tout ce qui peut flatter leurs sens.

JE vais tâcher, sage & savant Abukibak, de réparer le mauvais usage que j'ai fait du tems. J'apprécierai chaque moment de celui qui m'est réservé, il n'y en aura aucun qui ne soit emploié, ou à perfectionner le plus qu'il me sera possible mes foibles connoissances, ou à me rendre plus sage, plus vertueux, & plus digne de l'estime des honnêtes gens. Depuis près de trois ans, j'ai fait un *Noviciat de Philosophie* assez pénible. La fortune a voulu me faire passer par bien des épreuves fâcheuses pour m'affermir davantage dans le mépris des grandeurs humaines, & dans l'amour du bon & du vrai ; elle a réparé depuis quelques mois une partie des maux utiles qu'elle m'avoit faits. Je puis dans une retraite tranquille gouter toutes les véritables douceurs de la vie, sans être à charge à mes amis, & sans avoir rien à craindre ni à redouter de l'impuissante haine de mes

mes ennemis. Ne faudroit-il pas que je fusse aussi peu sensé que le Petit-maître le plus étourdi, si, aiant des biens aussi réels, je regrettois un seul instant les faux brillans dont les gens du monde sont éblouïs? Je vais donc me rendre dans mon aimable solitude, & déjà j'en ai pris la route. Lorsque je serai établi dans ma nouvelle demeure, je te communiquerai quelquefois les réflexions que j'y ferai, & je te prierai de m'apprendre tes sentimens. Tu continueras à me donner de tes nouvelles comme *Cabaliste*, & je continuerai à te faire part de mes réflexions comme *Solitaire*. La méditation ne fournit pas moins de matière à un Auteur, que les voïages & la cabale.

MAIS alors il faudra que tu ne rendes mes Lettres publiques qu'autant que tu seras résolu à vouloir prendre ma défense contre cette foule d'Auteurs subalternes, qui, semblables à ces vieux chiens inquiets, jappent sans cesse contre tout ce qu'ils apperçoivent. Quelque vains que soient leurs abboïemens, ils ennuient un galant homme, lorsqu'il est forcé, pour les faire cesser, de se détourner de ses occupations. L'Auteur des *Lettres Juives* me disoit un jour : *Je suis dans le cas d'un homme, après lequel sept ou huit roquets & tournebroches, sales & galeux, abboïent dans les rues. Quelque résolution qu'il forme de continuer son chemin*

min sans s'arrêter, ennuié du bruit de ces maudits chiens, il se retourne, leve sa canne, & toute la meute de cuisine prend la fuite. A peine a-t-il fait trente pas, qu'il entend le même tapage, & que les roquets reviennent à la charge. Que faire dans cet embarras? Il perd patience, & s'arrête encore; & avant qu'il soit loin de la rue, il a été obligé de faire vingt fois le même manege. Je me promets tous les jours, continuoit cet Auteur, *de ne point perdre mon tems à illustrer une troupe de roquets Littéraires; mais malgré ma résolution, ennuié de leurs fades critiques, je prends la plume, je les couvre de confusion, & je les expose à la risée du Public, qui se divertit de leurs sottises & de leurs impertinences. Je crois les avoir forcés à garder le silence, point du tout. La maudite meute recommence, & il faut que je me résolve, ou à perdre des momens précieux, ou à la laisser japper tout son sou.*

J'ESPERE, sage & savant Abukibak, que dans la continuation de nos *Lettres*, étant plus à portée que moi de voir ce qui se passe, tu voudras bien partager avec moi le penible emploi de répondre aux barbouilleurs de papier qui nous attaqueroient. A ce prix, tu peus compter sur moi.

JE te salue, & t'embrasse de tout mon cœur.

LETTRE SOIXANTE-NEUVIEME.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

IL y a quelques jours, sage & savant Abukibak, que l'esprit rempli de réflexions Philosophiques sur la foiblesse de l'esprit humain, je crus qu'il seroit aisé de prouver qu'il n'y a aucune extravagance pour laquelle on ait enfermé des fous dans l'hôpital, qui n'ait été adoptée & crue, comme une chose évidente, claire & certaine, par quelque peuple. Frappé d'une idée aussi particulière, je voulus connoître par l'expérience si elle avoit quelque réalité. Je fus visiter les insensés, j'examinai avec beaucoup de curiosité quels étoient les différens genres de leur folie. Juges, sage & savant Abukibak, de mon étonnement, lorsque je fus parfaitement convaincu qu'il n'y avoit aucun fou dans les Petites-maisons de Paris, qui n'eût pû passer pour très sage chez quelque Nation. Tu seras d'abord surpris de ce que je te dis, & tu croiras que je pousse les choses à l'extrême; mais je ne te rapporte rien qui ne soit

ſoit conforme à la plus exacte vérité, & tel eſt le malheur & la foibleſſe de l'eſprit humain, qu'il n'eſt aucune extravagance, aucune chimère qu'il ne ſoit capable d'adopter comme une choſe très excellente & conforme à la raiſon. Souffres, pour t'en convaincre, que j'expoſe à tes yeux les différentes folies des inſenſés que je vis, & que je te rappelle les peuples & les Nations chez qui ces gens que nous regardons comme des extravagans, paſſeroient pour des perſonnes très ſenſées.

LE premier fou que j'examinai, avoit été enfermé, parce qu'il ſe figuroit qu'il devoit bien-tôt devenir cheval de poſte, pour avoir deſobéï aux ordres de St. François d'Aſſiſe, qui lui avoit ordonné en ſonge de faire certaines prières tous les jours. *Je vais mourir*, diſoit-il. *Dès que je ſerai mort, mon ame ſera obligée d'être pendant quatorze ans en pénitence dans le corps d'un cheval aleſan. Je ne ſerai délivré de cette peine que par les prières d'un bon Pere Capucin, qui fléchira la colère de ſon Séraphique Pere St. François.* Ce fou étoit ſi fortement perſuadé de ce qu'il diſoit, qu'avant d'être renfermé, dès qu'il entendoit claquer un foüet, il frémiſſoit; & s'il appercevoit un charretier battant ſes chevaux: *Arrêtes!* s'écrioit-il, *impitoiable foüetteur! Tu bats d'honnêtes gens qui valent cent fois mieux que toi.* On a enfermé à Paris, ſage & ſavant Abuki-

bak, un homme, qu'on auroit regardé à Peckin comme un des plus sages mortels. Mettons quelque Divinité Chinoise à la place de Saint François; substituons un Bonze à celle du Capucin, & voilà raisonnable, pieux & prévoiant, le même homme qui étoit fanatique, insensé, visionnaire, & digne des Petites-maisons.

Le second fou que je vis, s'imaginoit d'être persécuté par le Diable, & de l'avoir très souvent à ses côtés. *Monsieur Lucifer*, lui disoit-il, *aiez pitié de moi, je vous prie. Je vous donne tout ce que vous me demandez, je vous offre des présens, je bois toujours le premier coup à votre santé, pourquoi venez-vous me tourmenter?* Alors il se mettoit à genoux, baisoit la terre, & faisoit mille autres extravagances. Transportons cet homme, sage & savant Abukibak, chez les peuples qui ne sacrifient qu'au Diable, parce qu'ils disent qu'ils en sont cruellement tourmentés, & qu'il est inutile qu'ils prient la bonne Divinité qui ne leur fait jamais du mal, il trouvera ses nouveaux concitoïens prêts à adopter comme des vérités évidentes les mêmes opinions qui le font renfermer à Paris; & s'il y a des hôpitaux pour les insensés dans les Indes, ceux qui voudront l'y condamner, subiront la même peine qu'on lui a imposée.

Le troisième fou qu'on me montra, l'étoit devenu par l'amour & le respect qu'il

qu'il avoit pour les médailles des Saints, & les *Agnus.* Il en portoit toujours deux ou trois cens ſur lui, il en avoit de pendues au cou, aux bras, aux poings : plus de trente ornoient ſon eſtomac ; & dès qu'il égaroit quelqu'un de ces colifichets, il ſe croioit perdu. La peſte, la famine, la guerre, tout lui paroiſſoit peu à craindre avec ces prétendus Taliſmans ; ſans eux, une feuille, agitée par le vent, l'épouvantoit. Il ruinoit ſes enfans & ſa famille pour acheter des *Béatilles ſpirituelles*, il avoit donné à un Pélerin qui venoit de Rome, cent louïs d'une Relique. Conduiſons cet homme en Eſpagne, ſage & ſavant Abukibak, avec ſes médailles, ſes *Agnus*, & ſes Chapelets : à peine ſera-t-il arrivé aux Pirénées, qu'il ſera auſſi reſpectable qu'il l'étoit peu auparavant. On fera bruler ceux qui diront qu'il faut l'enfermer, l'Inquiſition le prendra, lui & ſes medailles, ſous ſa puiſſante protection ; il vivra honoré de tous ſes voiſins, & il ſera canoniſé après ſa mort.

JE conſidérai avec peine & avec quelque étonnement un quatrième fou, qui ſe donnoit des coups, ſe heurtoit la tête contre la muraille, & qui, malgré la chaîne qui le lioit, faiſoit des efforts infinis pour venir juſqu'à moi. *Quelle eſt donc la folie de cet homme ?* demandai-je à celui qui m'avoit conduit à ſa loge. „ C'eſt d'ex„ pier les péchés de tout le monde ; il ſe

„ bat ſans ceſſe pour implorer la miſéri-
„ corde de Dieu, & les coups qu'il
„ vient de ſe donner, ſont pour obte-
„ nir le pardon de vos fautes. „ A peine cet homme eut-il ceſſé de parler, que le fou commença à crier : *Convertiſſez-vous, miſérables ! Voiez ce que je fais pour effacer vos crimes.* Je crus, ſage & ſavant Abukibak, oüir un de ces Bonzes Chinois, qui trainent après eux de longues chaînes de trente pieds, & qui, lamentant & gémiſſant, diſent d'un ton lugubre : *C'eſt ainſi que nous expions vos péchés.* Ils ſe frappent enſuite la tête contre un gros caillou, & ſe meurtriſſent tout le viſage. Voilà, ſage & ſavant Abukibak, un Saint Indien regardé comme un fou à Paris ; cependant ſa folie eſt ſi excuſable, qu'elle eût bien dû trouver grace. Il ne faut pas aller à la Chine pour la juſtifier ; ſans ſortir de la France, combien n'y a-t-il pas de gens attaqués de la même phréneſie ? Il eſt vrai qu'ils ne ſe meurtriſſent que les feſſes & les épaules, & que l'infortuné captif ſe maltraitoit le viſage ; mais la différence d'un homme qui ſe foüette, à un autre qui ſe ſoufflette, eſt-elle aſſez grande pour que l'un doive être regardé comme un homme très ſenſé, & l'autre comme un extravagant à lier ? En bonne juſtice, il faut remettre ce fou en liberté, ou renfermer tous ces fanatiques qui croient qu'entre leurs feſſes & la

Di-

Divinité il eſt quelque liaiſon ſympathique.

Le cinquième fou que je vis, me parut plus divertiſſant que les autres. Il s'étoit perſuadé qu'il étoit Prophéte, & qu'il annonçoit l'avenir. Sa façon de prédire étoit tout-à-fait comique : il avoit une piéce de cuivre qu'il jettoit en l'air, en prononçant le nom de Saint Antoine, qui préſide aux choſes perdues. Si la piéce tomboit par terre du côté qu'il prétendoit marquer le bonheur, il annonçoit les choſes les plus gracieuſes ; mais ſi c'étoit du côté qui préſageoit les malheurs, il n'y avoit aucune infortune qu'il ne prédît. On ne l'eût point enfermé pour une folie qui n'avoit rien que d'amuſant, s'il s'en fût tenu-là ; mais comme on lui païoit ſes prédictions ſuivant qu'elles étoient plus ou moins gracieuſes, lorſque la médaille venoit trop ſouvent du mauvais côté, il s'en prenoit à St. Antoine, & le traitoit fort cavaliérement. *Tu ne vaus pas le Diable*, lui diſoit-il quelquefois ; *& tu es plus malicieux que lui. Tu tournes la Médaille pour me faire mourir de faim ; mais je t'attrapperai ; car pour te punir, je ne jeûnerai point la veille de ta Fête.* Ces extravagances aiant paru indécentes aux gens d'Egliſe, ils ont fait mettre le Prophéte aux Petites-maiſons. C'eſt un malheur pour lui de n'être pas né Chinois, il lui eût été permis de prédire l'a-

l'avenir, & d'injurier autant qu'il eût voulu, le St. Antoine de Peckin. „ Rien „ n'eſt plus ſingulier, dit un Auteur „ moderne en parlant des Aſtrologues „ de la Chine, que leurs manières de „ conſulter leurs Idoles domeſtiques. Ils „ prennent deux petits bâtons plats d'un „ côté, & ronds de l'autre: ils les at- „ tachent l'un contre l'autre avec un fil; „ après quoi, ils prient affectueuſement „ l'Idole, & ſe perſuadent fortement „ qu'ils doivent en être exaucés. Ils „ jettent les bâtons devant elle: ſi le „ hazard veut qu'ils tombent ſur le cô- „ té plat, c'eſt alors qu'ils paſſent des „ prières aux injures. Néanmoins ils „ réïtérent le ſort; & s'ils ne réüſſiſſent „ pas mieux, les coups ſuivent les in- „ jures. Cependant ils ne ſe découra- „ gent pas, & ils recommencent ſi „ ſouvent le ſort, qu'enfin il leur eſt fa- „ vorable *. „

En quittant la loge de ce cinquième fou, j'entrai dans celle d'une femme qui étoit devenue inſenſée, non pas pour s'être mêlée de faire des prédictions; mais pour avoir cru trop aveuglément à celles qu'on lui avoit faites. Son enfant avoit été la première victime de ſa folie. Trois ſemaines après avoir accou-

* Cérémonies & Coutumes Religieuſes des Peuples Idolâtres, *Tome II. pag.* 248.

couché, elle avoit consulté sur son sort un Diseur de bonne-avanture, qui lui annonça qu'il seroit très malheureux. Frappée de ce funeste pronostique, & emportée par son fanatisme, elle donna la mort à son fils, & se vanta de son crime, comme d'une action remplie de pieté & de tendresse. Les Juges, aïant appris cet infanticide, firent arrêter cette femme, & instruisirent son procès dans toute la rigueur des loix; mais aïant reconnu évidemment qu'elle étoit folle, ils la condamnerent à être renfermée pour toujours. Si elle fût née chez les Banians, elle eût passé pour très sage & très prudente. Chez ces peuples, aussi-tôt qu'un enfant vient au Monde, on consulte un Astrologue sur sa destinée: si les astres ne lui sont point favorables, on lui donne la mort, comme la plus grande faveur qu'il puisse esperer de ses parens.

Je vis une seconde folle, dont les discours me divertirent beaucoup. *Monsieur*, me dit-elle, *vous voiez une fille que le Ciel a comblée d'honneur. St. Paris, ce grand Saint, au tombeau duquel s'opérent tant de Miracles, a bien voulu quitter le Ciel pour venir me faire un enfant. Je suis enceinte actuellement de ses œuvres, & je dois accoucher d'un grand personnage, qui anéantira les Jésuites, réduira en poudre tous les Héretiques, détruira l'Empire des Turcs,*

Turcs, & réformera le luxe de la Cour de Rome. „ Cette fille est-elle enceinte ? „ demandai-je à l'homme qui me condui- „ soit. „ *Ouï, Monsieur*, me dit-il, *elle l'est: véritablement l'on ignore de qui, & l'on croit que la crainte qu'elle a eue qu'on ne connût sa foiblesse, l'a fait devenir folle.* Chez les Péruviens, sage & savant Abukibak, la prétendue concubine de St. Paris eût trouvé dans tous les esprits une aveugle croiance ; on n'eût point regardé comme une chose extraordinaire que le bon Diacre eût quitté pour quelque tems le céleste séjour, pour venir prendre ses ébats sur la terre. Ces peuples ont des filles, ou des Religieuses, consacrées au service du Soleil. Si elles deviennent enceintes, elles doivent être brulées par les loix, mais dès qu'elles assûrent que c'est le Soleil qui les a connues, leur grossesse devient respectable *. A coup sûr, dans un païs où l'on croit que le So-

* *In Peruvii Regni finibus receptum, Solem colere: quod Ingæ Reges pro Firmamento aut Insigni Dominationis instituerunt, cum essent Dii antea diversi. Illorum solemne, Templa ubique Soli erigere, ampla, magnifica, auro laqueata aut strata. In iis castæ aliquot Virgines, quarum pudicitia devota: nec fas polluere, nisi ut luerent morte. Excusatur si qua juravit compressam se & ex eo uterum ferre.* Lipsii Monit. & Exempl. Politica, *Cap. III. pag.* 27.

Soleil interrompt sa course pour venir coucher avec une fille, on ne regarderoit pas comme une extravagance de prétendre qu'un Saint Janséniste puisse faire des bâtards.

LA folie de la troisième femme qu'on me montra, étoit encore plus singulière que celle de la seconde. Sa fantaisie étoit de baiser le bouton de la culotte de tous les Réverends Peres Jésuites qu'elle rencontroit. En eût-elle trouvé un chez le Pape, au lieu de courir à la pantoufle du St. Pere, elle eût été se prosterner devant la culotte de l'Ignacien. Elle se figuroit qu'il y avoit autant de vertu dans toutes celles de ces Réverends Peres, que dans les Reliques les plus opérantes. Si cette Dévote fût née dans le Roïaume de Golconde, ou dans celui de Bisnagar, il lui eût été permis de baiser non seulement le bouton de la culotte, mais encore bien d'autres piéces. Les Faquirs, ou Jésuites Golcondois sont fort accoutumés à recevoir de ces baisers si extravagans en Europe. Les Auteurs nous apprennent *qu'on voit des Dévotes venir baiser à ces Faquirs les parties du corps les plus cachées, sans que pour cela ils détournent tant soit peu les yeux.* Je ne voudrois pas jurer que si cette mode s'établissoit en Europe, les Moines y eussent autant de gravité. Plus d'un Cordelier lorgneroit tendrement

 la

la dévote Baiſeuſe, & malheur à celles qui auroient des lunettes ; car on verroit bien ſouvent arriver le cas dont l'ingénieux la Fontaine a fait le ſujet d'un de ſes Contes, & qui cauſa la perte de Beſicles de la vieille Abbeſſe.

LAISSONS la plaiſanterie, ſage & ſavant Abukibak, & plaignons les hommes, en conſidérant la foibleſſe de leurs eſprits. Que devient cette raiſon, cette lumière naturelle dont certains Philoſophes parlent tant ? N'a-t-elle été accordée qu'à de certains peuples ? L'ame des autres n'eſt donc ni de la même nature, ni de la même eſpèce que la leur. A-t-elle été donnée également à tous les hommes? D'où vient agiſſent-ils ſi diverſement? Qui ſont les ſages? Qui ſont les fous? Chacun veut connoître le vrai, où trouver des juges ſans préjugés, qui puiſſent décider cette diſpute?

JE te ſalue, ſage & ſavant Abukibak.



LETTRE SOIXANTE-DIXIEME.

Le Cabaliſte Abukibak, *au ſtudieux* ben Kiber.

LE parallèle que tu fais, ſtudieux ben Kiber, dans ta dernière Lettre entre les extravagances de pluſieurs inſenſés Européens & les uſages de certains peuples Aſiatiques, Afriquains, &c. m'a fait reflèchir aux mœurs des Nations anciennes. Je crois pouvoir établir, après un mûr examen dans lequel j'ai taché d'éloigner le plus qu'il m'a été poſſible, tous les préjugés, qu'il en a été dans tous les tems, ainſi que dans les nôtres, & que pluſieurs peuples ont toujours eu des coutumes directement oppoſées à celles des autres; de ſorte qu'un homme qui paſſoit pour très ſage parmi les premiers, auroit été regardé comme un extravagant chez les autres. Je vais encore plus loin, & je ſoutiens que ſoit chez les Modernes, ſoit chez les Anciens, toutes les Nations, même les plus civiliſées, avoient & ont encore pluſieurs uſages directement oppoſés à la raiſon. Un Philoſophe qui les conſidére avec quelque attention, en connoît d'abord le ridicule.

JE te communiquerai, ſtudieux ben Kiber,

ber, les réflexions que j'ai faites, en lifant Hérodote & Diodore de Sicile, fur les mœurs & les loix des principaux peuples anciens. Je rapporterai d'abord purement & fimplement ce qu'en difent ces Auteurs, enfuite je remarquerai les chofes abfurdes, ridicules, puériles, dont ils étoient zélés obfervateurs. Les Lettres que je t'écrirai fur ce fujet, pourroient fervir à l'hiftoire des égaremens de l'efprit humain.

COMMENÇONS par les Egyptiens. „ Comme ils ont, dit Hérodote *, un air & „ une rivière, dont la nature eft différen- „ te de celle des autres, ils fe font auffi „ établi des loix & des ordonnances, „ pour la plûpart différentes de celles „ qu'on obferve aux autres païs. Les „ femmes conduifent parmi eux tout le „ commerce, elles tiennent taverne, & „ demeurent aux boutiques, tandis que „ les hommes filent dans la maifon. Les „ autres Nations font leurs tiffures en „ montant, & les Egyptiens en abaif- „ fant; les hommes y portent les far- „ deaux fur leurs têtes, & les femmes „ fur leurs épaules; les femmes piffent „ debout, & les hommes s'abaiffent pour „ cela. Il ne leur eft pas permis de vui- „ der

* Herod. *Liv. II. pag.* 227. Je me fers dans cette Lettre, ainfi que dans les autres, de la Traduction de du Ryer.

„ der leur ventre hors de la maiſon;
„ mais ils mangent dehors & dans les
„ rues, & diſant pour raiſon que les cho-
„ ſes deshonnêtes, mais néceſſaires, doi-
„ vent ſe faire en ſecret; & que celles
„ qui ne ſont pas deshonnêtes, ſe doivent
„ faire publiquement. La femme n'y
„ ſauroit être la Prêtreſſe d'aucun Dieu,
„ ni d'aucune Déeſſe; mais les hommes
„ ſont les Prêtres de tous les Dieux &
„ des Déeſſes. Les enfans mâles ne peu-
„ vent être contraints de nourrir malgré
„ eux leur pere & leur mere; mais les
„ filles y ſont contraintes, encore qu'el-
„ les ne le vouluſſent pas. Aux au-
„ tres païs les Prêtres portent de grands
„ cheveux; mais ils ſont raſés en Egyp-
„ te. Aux autres païs on a de coutume
„ de ſe faire raſer aux funerailles d'un
„ parent; au contraire les Egyptiens ſe
„ laiſſent croître les cheveux, mais ils
„ ſe font couper la barbe. Aux autres
„ païs on a ſon vivre, ſéparé de celui des
„ bêtes; mais les Egyptiens mangent
„ avec les bêtes. Les autres peuples vi-
„ vent d'orge & de froment, & c'eſt
„ une honte aux Egyptiens de vivre des
„ choſes qui en ſont faites; ils font leur
„ pain d'une eſpèce de grain, qui eſt en-
„ tre l'orge & le froment. Ils petriſſent
„ & remuent la farine détrempée en eau,
„ avec les pieds, & manient la fange &
„ la boüe avec les mains. Les autres
„ laiſſent les parties naturelles comme la
„ Na-

„ Nature les a données, excepté ceux „ qui ont été inſtruits par les Egyptiens; „ mais les Egyptiens ſe font circonci- „ re . . . . . Les Prêtres ſe raſent tout le „ corps de trois en trois jours, afin que „ quelque vermine ou quelque autre „ ſorte d'ordure ne s'engendrent point „ en des hommes qui préſident au culte „ des Dieux . . . . Ils ne font aucune dé- „ penſe des biens qui leur appartiennent; „ mais chacun d'eux a chaque jour ſa „ portion des viandes ſacrées, qu'on leur „ donne toutes cuites, & plus même „ qu'il ne leur faut, de chair de bœuf „ & d'oye. On leur donne auſſi du „ vin, ſans qu'ils ſe mettent en pei- „ ne de rien chercher; mais il ne leur „ eſt pas permis de manger du poiſ- „ ſon. Les Egyptiens ne ſement point „ de feves, & ne les mangent ni „ crues, ni cuites, & les Prêtres ne „ peuvent ſeulement les regarder, s'ima- „ ginant que cette ſorte de legume eſt „ immonde. „

Examinons, ſtudieux ben Kiber, combien d'impertinences & de folies il y a dans les coutumes bizarres du plus ancien des peuples, ou du moins de celui chez lequel nous découvrons les premières traces des Sciences & des Arts. Ne nous arrêtons pas aux hommes, *filant dans l'intérieur des maiſons*, & aux femmes, *vendant le vin dans les tavernes*. Accordons encore aux deux ſexes la liberté

berté de piffer comme ils le jugeront à propos, laiffons-les fupporter les coliques les plus violentes plûtôt que d'ôfer *vuider leur ventre hors de leur maifon*, permettons *qu'ils mangent, expofés aux injures de l'air*, fans pouvoir dîner ou fouper dans leurs appartemens ; mais en leur donnant autant de permiffion, ne foions pas auffi indulgens fur la loi qui *difpenfe les enfans mâles de nourrir leurs parens*. Eft-ce que les garçons ont moins d'obligation que les filles à leur pere & à leur mere ? Sont-ils d'une efpèce différente de celle de leurs parens. Ne leur appartiennent-ils qu'en partie ? Quel bizarre & criminel ufage ! Il faut être privé non feulement de la raifon, mais de tous fentimens humains, pour ne pas en être révolté. Que dirons-nous de la coutume *de manger avec les bêtes*, n'eft-elle pas bien fingulière, fur-tout dans des gens qui en d'autres occafions étoient efclaves de la propreté, & fe lavoient avec tant de foin ? Celle *de détremper la farine avec les pieds, & de manier la fange & la boüe avec les mains*, n'eft pas moins craffeufe & moins particulière. Quant aux ufages des Prêtres, quelque ridicules qu'ils foient, trois mille ans n'ont pû les détruire, & ils font encore en vogue aujourd'hui chez la moitié des Européens, où une foule de fainéans, vêtus d'une manière comique, *fans faire aucune dépen-*
fe

se de leur bien, consumant celui des gens du Monde, *mangent la portion des viandes quêtées, qu'on leur donne toutes cuites. On leur apporte aussi du vin; mais il est défendu à plusieurs de manger du bœuf & du mouton*; ils ne peuvent vivre qu'avec du poisson. La seule différence qu'il y a entre les folies des Egyptiens & des Européens est bien petite ; car il est aussi ridicule de se figurer que la Divinité soit fort honorée parce qu'on ne mange pas du poisson, que parce qu'on s'abstient au contraire de la viande. Il faut être bien extravagant pour se figurer qu'un brochet dans l'estomac d'un Prêtre offense mortellement le Ciel ; mais il faut ne l'être pas moins pour penser qu'une perdrix, mangée par un Chartreux, met le Moine au fond des Enfers. Quelle folie d'ériger Dieu en Intendant, ou en Maître-d'hôtel, qui régle la table de quelques particuliers ! L'horreur que les Egyptiens avoient pour les feves, & la crainte que les Prêtres avoient que leur vûe ne souillât la pureté de leur ministère, est le comble de l'extravagance. Qu'est-ce qu'une feve, sinon un morceau de terre inanimé, ainsi que l'est un autre légume. Est-ce le suc qu'elle contient, qui peut corrompre l'ame ? C'étoit assez de s'en interdire l'usage ; mais pour s'en défendre la vûe, il falloit qu'il s'en détachât certaines particules bien subtiles

&

& bien venimeuſes. Aujourd'hui le bon ſens & la raiſon ont fait évanoüir ce poiſon dangereux, on mange des feves comme des pois. Le venin de ce premier legume paſſe ſur la viande pendant un certain tems de l'année; peut-être que dans quatre ou cinq cens ans le Carême & les Vigiles auront le même ſort que les réveries Egyptiennes. Paſſons des Egyptiens aux Ethiopiens.

„ LES Ethiopiens, * dit Diodore de „ Sicile, ont pluſieurs loix fort diffé„ rentes de celles des autres peuples, „ ſur-tout pour ce qui regarde l'élection „ des Rois. Les Prêtres choiſiſſent les „ plus honnêtes gens de leur Corps; & „ les enfermant comme dans un cercle, „ celui de ces derniers que prend au ha„ zard un des Prêtres qui entre dans le „ cercle, en marchant & en ſautant com„ me un Ægyppan ou un Satyre, eſt dé„ claré Roi ſur le champ, & tout le peu„ ple l'adore comme un homme, char„ gé du gouvernement par la Providen„ ce divine. Le nouvel Elu commence „ à vivre de la manière qui lui eſt preſ„ crite par les loix. En toutes choſes il „ ſuit la coutume du païs, ne puniſſant „ & ne récompenſant que ſelon les rè„ gles,

* Diodore, *Liv. III. pag.* 266. Je me ſers de la Traduction de l'Abbé Teraſſon.

„ gles, établies dès l'origine de la Na-
„ tion. Il eſt défendu au Roi de faire
„ mourir aucun de ſes ſujets, quand mê-
„ me il auroit été déclaré en jugement
„ digne du dernier ſupplice; mais il en-
„ voie un Officier qui lui apporte le ſi-
„ gnal de la mort; & auſſitôt le crimi-
„ nel s'enferme dans ſa maiſon, & ſe
„ fait juſtice lui-même. Il ne lui eſt
„ point permis de s'enfuir en des Roïau-
„ mes voiſins, & de changer ainſi la pei-
„ ne de mort en un banniſſement, com-
„ me font les Grecs. On raconte à ce
„ ſujet qu'un certain homme, aiant vû
„ cet ordre de mort qui lui étoit envoié
„ de la part du Roi, & ſongeant à s'en-
„ fuir hors de l'Ethiopie, ſa mere qui
„ s'en doutoit, lui paſſa ſa ceinture au-
„ tour du col ſans qu'il ôſât ſe défendre,
„ & l'étrangla ainſi, de peur, diſoit-el-
„ le, que ſon fils ne procurât par ſa fui-
„ te une plus grande honte à ſa famil-
„ le. Il y avoit quelque choſe encore
„ de plus extraordinaire dans ce qui re-
„ gardoit la mort des Rois. Les Prêtres
„ qui ſervent à Méroé, y ont acquis un
„ très grand pouvoir. Ceux-ci, quand
„ il leur en prenoit fantaiſie, dépêchoient
„ un courier au Roi pour lui ordonner
„ de mourir. Ils lui faiſoient dire que
„ les Dieux l'avoient ainſi réglé, & que
„ ce ſeroit un crime de violer un ordre
„ qui venoit de leur part. Ils ajoutoient
„ plu-

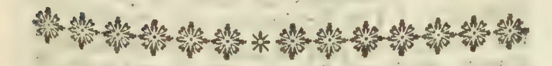
„ plusieurs autres raisons qui surpre-
„ noient aisément des hommes simples,
„ prévenus d'une ancienne coutume, &
„ qui n'avoient pas assez de force d'es-
„ prit pour résister à ces commande-
„ mens injustes. En effet, les premiers
„ Rois se sont soumis à ces cruelles or-
„ donnances sans aucune autre contrain-
„ te que celle de leur propre supersti-
„ tion. Ergamenès, qui régnoit du tems
„ de Ptolomée second, & qui étoit ins-
„ truit de la Philosophie des Grecs, fut
„ le premier qui ôsa secoüer ce joug
„ ridicule. Aiant pris une résolution
„ vraiment digne d'un Roi, il s'en vint
„ avec son armée attaquer la forteresse
„ où étoit autrefois le Temple d'or des
„ Ethiopiens. Il fit égorger tous les Prê-
„ tres, & institua lui-même un culte
„ nouveau. Les amis du Prince se sont
„ fait une loi qui subsiste encore, quel-
„ que singulière qu'elle soit. Lorsque
„ leur maître a perdu l'usage de quel-
„ qu'une des parties de son corps par
„ maladie, ou par quelque accident,
„ ils se donnent la même infirmité,
„ croiant que c'est une chose honteu-
„ se, par exemple, de marcher droit
„ à la suite d'un Roi boiteux, & il leur
„ paroît absurde de ne pas partager a-
„ vec lui les incommodités corporelles,
„ puisque la simple amitié nous oblige
„ à prendre part à tous les biens & à

„ tous les maux qui arrivent à nos amis. „ Il eſt même fort commun de les voir „ mourir avec leurs Rois, & ils penſent qu'il leur eſt glorieux de donner ce témoignage d'une fidélité conſtante. De là vient que chez les Ethiopiens, il eſt difficile de former aucune entrepriſe contre le Roi, par „ l'attention que tous ſes amis apportent à leur conſervation commune. „ Ce ſont-là les loix & les coutumes des Ethiopiens qui demeurent „ dans la capitale, & qui habitent l'iſle de Méroé, & cette partie de l'Ethiopie qui touche à l'Egypte. „

DANS ma première Lettre je te communiquerai mes réflexions ſur tant d'uſages ſinguliers.

PORTE-toi bien, ſtudieux ben Kiber.





LETTRE SOIXANTE-ET-ONZIEME.

Abukibak, *au ſtudieux* ben Kiber.

SI les Souverains Ethiopiens étoient forcés de ſe conformer aux loix du païs, & ſi par un réglement auſſi ſage qu'inviolable, ils ne pouvoient les enfreindre ſous quelque prétexte que ce fût, en revanche la manière dont ils étoient élus, étoit bien folle & bien ridicule. Y a-t-il rien de ſi abſurde que d'enfermer dans un cercle un nombre de perſonnes qui ſautent & cabriolent, & de choiſir pour Roi celui de ces ſaltinbanques qu'on ſaiſit au hazard? J'aimerois autant qu'on prît un Monarque ſur le tombeau de St. Paris, & qu'on érigeât en Souverain quelque fameux convulſionnaire.

LA ſoumiſſion *aveugle que les Ethiopiens avoient pour les ordres de leurs Souverains*, n'en eſt pas moins condamnable, quoiqu'elle ſoit encore établie aujourd'hui chez les Turcs, & peut-être chez d'autres peuples beaucoup plus policés. N'eſt-il pas naturel qu'un homme cherche à conſerver ſa vie, & le fanatiſme qui lui en

en ôte le pouvoir, ne doit-il pas être bien fort ? Un Ethiopien qui négligeoit les moïens de fuir la mort qu'on lui destinoit, étoit un fou; un Turc qui agit de même n'est pas plus sage, & toutes les coutumes qui sont fondées sur des principes opposés à ceux de la Nature, ne prennent leur source que dans le fanatisme, & ne sont soutenues que par la force des préjugés. Dès que les hommes viennent à ouvrir les yeux, dès qu'ils font usage de la raison, ils s'apperçoivent de leur erreur, & comprennent combien il leur est important de les abandonner entiérement. L'exemple d'Ergamenès qui s'affranchit du joug sous lequel avoient gemi ses prédécesseurs, en est une preuve évidente. La connoissance de la Philosophie des Grecs, c'est-à-dire la liberté de penser, de refléchir & de raisonner lui fit voir les malheurs des Rois auxquels il avoit succédé; il comprit qu'il devoit s'affranchir de la tyrannie des Prêtres qui en avoient fait perir plusieurs. Il falloit que les Souverains qui avoient regné avant lui, fussent bien stupides pour se résoudre à mourir tranquillement, lorsque les Prêtres de Méroé jugeoient à propos de leur ordonner de partir de ce Monde. Si les Ecclésiastiques étoient les maîtres aujourd'hui de donner des ordres à leurs Princes pour faire un pareil voïage, il feroit plus

plus dangereux d'être Souverain que Mineur, ou Grenadier. On verroit tous les jours des Lettres de cachet expédiées aux Rois qui ne laisseroient pas gouverner les Eccléſiaſtiques, & le moindre impôt qu'on mettroit ſur le Clergé, feroit donner un ordre au Souverain de ſe rendre en diligence en Paradis, ſi tant eſt qu'on ne l'exilât pas en Purgatoire, & qui pis eſt, en Enfer. Les Prêtres modernes ſans doute ne ſe feroient pas un plus grand ſcrupule que les anciens, de faire entrer le Ciel dans leur deſſein. Nous pouvons en juger par les manœuvres réciproques des Janſéniſtes & des Moliniſtes, qui ne manquent jamais d'autoriſer par la Religion tous les crimes qu'ils commettent, & tous les maux qu'ils ſe font mutuellement.

VENONS à préſent, ſtudieux ben Kiber, à la folie de ces courtiſans qui ſe faiſoient eſtropier ou mutiler, pour imiter les défauts corporels de leurs Princes, & qui penſoient que *c'étoit une choſe honteuſe de marcher droit à la ſuite d'un Roi boiteux*. Si l'on obtenoit aujourd'hui des charges & des emplois en faiſant des extravagances auſſi grandes, je ne doute pas qu'on ne vît dans la Cour d'un Roi borgne pluſieurs courtiſans qui ſe creveroient un œil; dans celle d'un boiteux, pluſieurs autres qui s'eſtropieroient une jambe. C'eſt l'indifférence des Princes ſur

ſur une pareille démence qui fait la différence des uſages des courtiſans anciens & modernes. N'imitent-ils pas autant qu'ils peuvent dans ce tems, les défauts de l'ame du Prince, parce que cette imitation les conduit aux honneurs ? Ne ſont-ils pas yvrognes auprès d'un Roi qui aime le vin ; débauchés, impudiques, s'il a du goût pour les femmes ; ſans Religion, s'il eſt Athée ? Hé quoi ! Eſt-il plus honteux & plus inſenſé de défigurer l'ame que le corps ? c'eſt elle qui nous éleve au-deſſus des bêtes. Un courtiſan Ethiopien qui ſe caſſoit une jambe, ne ſe ravaloit pas juſqu'à ſe ranger au rang des animaux les plus immondes ; un Seigneur Européen qui ſe ſoule pour imiter ſon Souverain, & qui ſe plonge dans la crapule la plus honteuſe, ſe met à niveau d'un cochon qui ſe veautre dans ſon auge, & qui ſe gorge de nourriture.

Je penſe, ſtudieux ben Kiber, que les uſages & les coutumes des Ethiopiens étoient beaucoup plus excuſables que celles des courtiſans modernes ; car ils avoient pour leurs Princes un véritable amour, puiſqu'ils mouroient librement & volontairement avec eux. Il entroit donc dans leur folie autant de zèle mal entendu que d'ambition ; mais chez les Européens, on imite ſouvent le même Prince qu'on hait mortellement. On ſe garde bien

bien de defcendre dans le tombeau avec lui; à peine au contraire y eft-il, qu'on infulte à fa mémoire; on prend les mœurs & les manières de celui qui lui fuccéde, on agit d'une manière toute oppofée à celle dont on fe conduifoit trois jours auparavant. Quel fujet à réflexions que les manœuvres des courtifans au commencement d'un nouveau regne! Convenons, ftudieux ben Kiber, que dans tous les tems les hommes ont extravagué; mais avoüons auffi que dans le nôtre ils ont uni la folie & la mauvaife foi. Revenons aux Ethiopiens, & confultons encore Diodore de Sicile.

„ IL y a * plufieurs autres Nations E-„ thiopiennes, dont les unes cultivent „ les deux côtés du Nil avec les ifles „ qui font au milieu, les autres habi-„ tent les provinces voifines de l'Ara-„ bie, d'autres font plus enfoncées dans „ l'Afrique. Prefque tous, & entre au-„ tres ceux qui font nés le long du fleu-„ ve, ont la peau noire, le nez camus „ & les cheveux crepus. Ils paroiffent „ très fauvages & très féroces, & le „ font pourtant beaucoup moins par „ tempérament que par volonté & par „ affectation. Ils font fort fecs & fort „ brulés, leurs ongles font toujours longs „ comme ceux des animaux. Ils ne con-„ noif-

* Diod. *Liv. III. pag.* 268. 269.

„ noissent point l'humanité, ils ne pouſ-
„ ſent qu'un ſon de voix aigu. Ne s'é-
„ tudiant point, comme nous, à rendre
„ la vie plus douce & plus agréable,
„ ils n'ont rien des mœurs ordinaires.
„ Quand ils vont au combat, les uns s'y
„ arment de leurs boucliers, faits de
„ cuir de bœuf, & ont en main de pe-
„ tites lances; les autres portent des
„ traits recourbés; d'autres ſe ſervent
„ d'arcs, dont le bois eſt de la longueur
„ de quatre coudées, & qu'ils bandent
„ avec le pied: quand ceux-ci n'ont
„ plus de traits, ils combattent avec des
„ maſſues. Ils menent leurs femmes à
„ la guerre, & les obligent de ſervir dès
„ qu'elles ont un certain âge. Elles por-
„ tent ordinairement un anneau de cui-
„ vre pendu à leurs levres. Quelques-
„ uns de ces peuples paſſent leur vie
„ ſans s'habiller, ſe couvrent ſeulement
„ de ce qu'ils trouvent pour ſe mettre
„ à l'abri du ſoleil. Les uns coupent
„ une queuë de brebis, & ſe la paſſent
„ entre les cuiſſes pour cacher leur nu-
„ dité; d'autres prennent des peaux de
„ leurs beſtiaux. Il y en a qui s'entou-
„ rent la moitié du corps avec des eſpè-
„ ces de ceintures faites de cheveux, la
„ nature du païs ne permettant pas aux
„ brebis d'avoir de la laine. A l'égard
„ de la nourriture, les uns vivent d'un
„ certain fruit qui croît ſans culture
„ dans

„ dans les étangs & les lieux maréca-
„ geux; d'autres mangent les plus ten-
„ dres rejettons des arbres, dont l'om-
„ brage les garantit de la chaleur du
„ Midi; quelques-uns ſement du *Seſame*
„ & du *Lotos*; il y en a qui ne vivent
„ que de racines de roſeaux. La plûpart
„ d'entre eux s'exercent à tirer aux oi-
„ ſeaux: & comme ils manient l'arc fort
„ adroitement, cette chaſſe remplit a-
„ bondamment leurs beſoins; mais la plus
„ grande partie de ces peuples ſoutien-
„ nent leur vie avec le lard & la chair
„ de leurs troupeaux. Ces Ethiopiens
„ qui habitent au-deſſus de Méroé, font
„ des diſtinctions remarquables entre les
„ Dieux. Ils diſent que les uns ſont d'u-
„ ne nature éternelle & incorruptible,
„ comme le Soleil, la Lune, & l'Univers
„ entier; que les autres, étant nés par-
„ mi les hommes, ſe ſont acquis les hon-
„ neurs divins par leurs vertus, & par
„ les biens qu'ils ont faits au Monde.
„ Ils réverent *Iſis*, *Pan*, & ſur-tout *Ju-*
„ *piter* & *Hercule*, dont ils prétendent
„ que le genre humain a reçu le plus
„ de bienfaits. Quelques Ethiopiens ce-
„ pendant croient qu'il n'y a point de
„ Dieux; & quand le Soleil ſe leve, ils
„ s'enfuient dans leurs marais, en blaſ-
„ phemant contre lui, comme contre
„ leur plus cruel ennemi. Les Ethio-
„ piens différent encore des autres Na-
„ tions

„ tions dans les honneurs qu'ils ren-
„ dent à leurs morts. Les uns jettent
„ leurs corps dans le fleuve, pensant
„ que c'est la plus honorable sépulture
„ qu'on puisse leur donner; les autres
„ les gardent dans leurs maisons, enfer-
„ més dans des niches de verre, croiant
„ qu'il sied bien à des enfans d'avoir tou-
„ jours devant les yeux le visage de
„ leurs parens, & à ceux qui survien-
„ nent, de conserver la mémoire de
„ leurs prédécesseurs; d'autres enfer-
„ ment les corps morts dans des cer-
„ cueils de terre cuite, & les enterrent
„ aux environs des Temples. Ils regar-
„ dent comme le plus inviolable des ser-
„ mens, celui qui se fait sur les morts.
„ En certaines contrées les Ethiopiens
„ donnent la Roïauté à celui d'entre eux
„ qui est le mieux fait, disant que les
„ deux plus grands dons de la fortune
„ sont la Monarchie & la belle taille.
„ Ailleurs, ils la déferent au pasteur le
„ plus vigilant, comme à celui qui aura
„ le plus de soin de ses sujets. D'autres
„ choisissent le plus riche, dans la pen-
„ sée qu'il sera plus en état de secourir
„ les peuples. Il y en a d'autres, qui
„ prennent pour Rois, ceux qui sont les
„ plus forts, estimant dignes de la pre-
„ mière place ceux qui sont les plus
„ capables de les défendre dans les com-
„ bats. „

CE

CE nouveau paſſage, ſtudieux ben Kiber, va nous fournir bien de ſérieuſes réflexions. Elles demandent une plus longue étendue que celle que nous donnons ordinairement à nos Lettres, nous les réſerverons pour la première que je t'écrirai.

PORTE-toi bien.

****

LETTRE SOIXANTE-DOUZIEME.

Le Cabaliſte Abukibak, *au ſtudieux* ben Kiber.

PARCOURONS, ſtudieux ben Kiber, les coutumes & les uſages bizarres de ces Ethiopiens, ſi différens des premiers dont nous avons parlé. L'envie qu'ils avoient de paroître *très ſauvages & très féroces, quoiqu'ils le fuſſent pourtant beaucoup moins par tempérament que par volonté & par affectation*, marque bien juſqu'où peut aller l'égarement de l'eſprit humain. N'eſt-il pas étonnant que des hommes qui avoient en eux-mêmes les principes de l'humanité, qui la connoiſſoient, qui en ſentoient tout le bon, tout le vrai, tout l'utile, cherchaſſent à s'approcher des bêtes le plus qu'il leur étoit poſſible, & fiſſent conſiſter leur plus grande

de gloire à les imiter dans leur férocité? Que ceux qui prétendent que l'homme par sa nature ne cherche qu'à être instruit, & suit les conseils qu'on lui donne, dès qu'il les croit utiles à son bonheur, répondent quelque chose à un exemple aussi frappant que l'est celui de ces peuples. Ils cherchoient à s'éloigner de tout ce qui pouvoit leur procurer les commodités des autres Nations; la vie animale avoit pour eux plus de charmes que celle des habitans de la ville la mieux policée.

La coutume qu'ils avoient *de conduire leurs femmes à la guerre*, quoique ridicule, ne me surprend pas; elle dure encore chez les Allemands, & le plus petit Sous-Lieutenant d'Infanterie mene avec lui Madame la Sous-Lieutenante. Lorsqu'une armée Impériale est en marche, il y a toujours une colonne, composée de femmes & de leurs équipages. Juges, studieux ben Kiber, s'il convient à des gens qui ne doivent songer qu'à se battre, d'être occupés du soin de leur ménage. Que des peuples barbares aient pû conserver la coutume de mener à la guerre leurs femmes, cela n'a rien de bien extraordinaire; mais qu'aujourd'hui en Allemagne, & dans bien d'autres païs on n'ait pas ordonné aux Officiers de ne point conduire les leurs à l'armée, c'est une chose que je ne comprends point. Il faut qu'on pense en Allemagne que les

prières des femmes valent pour le gain d'une bataille celles de Moïse; je ne sais pourtant pas si elles tiennent les mains levées au Ciel, tandis que leurs maris combattent.

La Religion des Ethiopiens qui habitoient au-dessus de Méroé, n'avoit rien qui doive paroître aujourd'hui extraordinaire aux trois quarts de l'Europe: ils divisoient leurs Dieux en deux classes; *les uns étoient d'une nature éternelle & incorruptible; les autres, étant nés parmi les hommes, s'étoient acquis les honneurs divins par leurs vertus, & par les biens qu'ils ont faits au Monde.* On dira qu'il est absurde de vouloir qu'une chose créée puisse jamais acquerir les perfections du Créateur, que l'ordre naturel & absolu des choses demande nécessairement qu'il y ait toujours une différence entre le pouvoir de celui qui produit, & la puissance de la chose produite; on prouvera que la nature divine ne peut être communiquée à de simples mortels; on conclura ensuite qu'il étoit donc ridicule de placer des hommes morts au rang des Divinités éternelles. On raisonnera très bien, en parlant de cette manière; mais la même personne qui fera ces objections, ne s'appercevra pas qu'elle agit aussi ridiculement que ces Ethiopiens qu'elle condamne. Elle admet, ainsi qu'eux, une Divinité d'une nature éternelle & incorruptible, & un nombre infini de demi-

mi-Dieux, qui, avant de joüir des honneurs divins, ont vécu plusieurs années parmi les hommes. L'Europe est remplie des Temples, dédiés à St. François, à St. Anselme, à St. Ignace, &c. l'encens fume perpétuellement sur leurs Autels, on leur adresse les vœux les plus ardens, on implore leur secours, on leur offre des présens; que faisoient de plus les Ethiopiens pour leurs Dieux subalternes? On dira peut-être que tout ce qu'on obtient de ces demi-Dieux modernes, n'est que par leur intercession auprès de la Divinité *éternelle & incorruptible*. Les Ethiopiens & tous les Païens pourroient répondre la même chose; car quoiqu'ils priassent les Dieux subalternes, ils n'ignoroient pas que ces Dieux ne pouvoient rien sans la volonté de *Jupiter*. Lorsque Troïe fut détruite, *Venus* voulut en vain la secourir *, *Jupiter* avoit résolu sa destruction; les Dieux *Penates* ne

* *Ipse pater Danais animos viresque secundas*
Sufficit: ipse Deos in Dardana suscitat arma.
Eripe, Nate, fugam, finemque impone labori,
Nusquam abero, & tutum patrio te limine sistam.
Dixerat, & spissis noctis se condidit umbris.
Apparent diræ facies, inimicaque Trojæ
Numina magna Deûm.
Tum vero omne mihi visum considere in ignes
Ilium & ex imo verti Neptunia Troja.
Virgil. *Æneid. Lib.* 2.

ne purent point la ſervir. Saint Auguſtin dans ſa *Cité de Dieu* plaiſante vivement * ſur les Divinités en qui les Troïens avoient la plus grande confiance. Il demande comment eſt-ce que *Minerve* auroit pû les défendre contre les Grecs, puiſqu'elle n'eut pas le pouvoir de garentir ſes Gardiens, lorſqu'on vint enlever ſon ſimulacre ſur ſon Autel. Il ſe moque des Romains d'avoir cru † que les Dieux Pena-

* *Nec ideo Troja periit, quia Minervam perdidit. Quid enim prius ipſa Minerva perdiderat, ut periret? An forte cuſtodes ſuos? Hoc ſane verum eſt: illis quippe interemptis potuit auferri, neque enim homines à ſimulacro, ſed ſimulacrum ab hominibus ſervabatur. Quomodo ergo colebatur ut patriam cuſtodiret & cives, quæ ſuos non valuit cuſtodire cuſtodes?* Auguſt. *de Civit. Dei, Lib.* I. *Cap.* 2. *pag.* 4. *Tom.* 7. *Edit. Paris.*

† *Apud hunc ergo Virgilium nempe Juno inducitur infeſta Trojanis, Æolo ventorum regi adverſus eos irritando dicere.*

Gens inimica mihi Tyrrhenum navigat æquor
Ilium in Italiam portans, victoſque Penates.

Itane iſtis Penatibus victis, Romam, ne vinceretur prudentes commendare debuerunt? Sed hoc Juno dicebat velut irata mulier, quid loqueretur ignorans. Quid Æneas ipſe pius totiens appellatus? Nonne ita narrat?

Penates des Troïens, vaincus & chassés, les avoient rendu invincibles. Qu'auroit repondu ce Pere de l'Eglise? si les Païens lui avoient dit: *Vous nous faites un reproche que nous sommes en droit de vous faire. Les Saints, auxquels vous accordez pour le moins autant de pouvoir que nous aux demi-Dieux, ne sont-ils pas vaincus quelquefois? Lorsque St. Paul prie pour un peuple, & St. Pierre pour un autre, il faut que la perte ou le gain de la bataille décide du pouvoir de l'intercesseur. Si vous prétendez qu'il n'y a jamais qu'un Saint qui intercede, & que lorsqu'il demande une chose, les autres y consentent, je vous soutiendrai que vos demi-Dieux sont moins parfaits que les nôtres, puisqu'ils* vous

Panthus Otriades arcis Phoebique Sacerdos,
Sacra manu, victosque Deos, parvumque nepotem
Ipse trahit, cursuque amens ad limina tendet.

Nonne Deos ipsos, quos victos non dubitat dicere, sibi potius quam se illis perhibet commendatos, cum ei dicitur.

Sacra suosque tibi commendat Troja Penates.

Si igitur Virgilius tales Deos & victos dicit, & ut vel victi quoquo modo evaderent homini commendatos, quæ dementia est existimare his tutoribus Romam sapienter fuisse commissam, & nisi eos amisisset, non potuisse vastari. Id. *ibid.*

vous abandonnent, & qui pis est, après avoir reçu vos présens; c'est-là une noire ingratitude. Si vous prétendez qu'ils se conforment dans leur demande aux volontés de la Divinité suprême, je vous repondrai que nos demi-Dieux font de même, & qu'ainsi les Dieux Penates *des Troïens furent vaincus dans la Phrygie, parce que* Jupiter *l'ordonnoit ainsi, & vainquirent dans l'Italie par la même raison.*

CONVENONS, studieux ben Kiber, que le sentiment qui admet des Avocats & des Procureurs pour plaider la cause des hommes devant la Divinité, est aussi ridicule que faux. Les Ethiopiens sont tombés à ce sujet dans une erreur grossière; les Européens imitent leur égarement. La Divinité qui voit, qui connoît le passé, le présent, le futur, qui règle par sa volonté seule & par sa sagesse tous les évenemens, n'a pas besoin comme un juge, dont les connoissances sont bornées, d'un solliciteur qui l'instruise des causes qu'il doit juger. Les seuls mémoires sur lesquels elle se détermine, sont la vertu, la justice & la piété de ceux qui méritent d'être récompensés, & les vices de ceux que sa justice l'oblige de punir.

LES Ethiopiens qui croioient qu'il n'y avoit point de Dieux, & qui quand le *Soleil se levoit, s'enfuioient dans leurs marais en blasphemant contre lui, comme contre leur plus cruel ennemi,* nous doivent rendre

dre plus attentifs à ne pas ſuppoſer pour des preuves évidentes de l'exiſtence de Dieu, celles qui ſont très douteuſes, pour ne pas dire fauſſes, tandis qu'on en a un grand nombre d'invincibles. Locke, & bien d'autres grands Philoſophes ont agi prudemment, en n'emploiant pour la défenſe de la première des vérités que des argumens, exempts de toute rétorſion & de tout doute. Comment veut-on apporter pour preuve de l'exiſtence de Dieu le conſentement univerſel de tous les peuples, puiſqu'il eſt conſtant que dans tous les tems il y a eu des hommes aſſez aveugles & aſſez ignorans pour ne pas comprendre la néceſſité abſolue de l'exiſtence d'une Divinité? De nos jours on a découvert des Nations entières, auſſi peu éclairées que les anciens Ethiopiens. Un Hiſtorien eſtimé, & qui ne ſauroit être ſoupçonné de vouloir favoriſer l'impiété, nous apprend * qu'il a vû & connu des peuples qui n'avoient aucune idée de l'exiſtence de Dieu. Ainſi, convenons de bonne foi que l'homme, livré à lui-même & privé des ſecours qui conduiſent ſa raiſon, peut meconnoître

* Il n'a pas paru juſqu'à préſent qu'ils aient aucune connoiſſance de la Divinité, ni qu'ils adorent les images. *Hiſtoire des Iſles Marianes pag.* 406.

tre la chose la plus visible ; triste & mortifiant aveu pour la vanité humaine, mais qui n'en est pas moins véritable !

LES raisons qui obligeoient les Ethiopiens à choisir un Roi, me paroissent à peu près les mêmes que celles qui déterminent aujourd'hui certains Européens à l'élection d'un Monarque. Très souvent à Constantinople un Prince a été élevé sur le Trône, au préjudice de ses aînés, parce qu'il étoit mieux fait qu'eux. Les Turcs, sur-tout les Janissaires, aiment beaucoup que leur Souverain soit beau & bien fait.

LES peuples qui élisent un Roi, ou un Magistrat absolu, se déterminent ordinairement par les autres causes qui faisoient agir les Ethiopiens. Il me semble cependant que les Anciens avoient un avantage considérable sur les Polonois ; car l'intérêt particulier chez ces derniers décide ordinairement de leur voix : ils la vendent au plus offrant ; la patrie a peu de part dans leur détermination. Je pense que les Hollandois dans le choix d'un Stadthouder, les Vénitiens dans celui d'un Doge, songent au bien de l'Etat & imitent les Ethiopiens ; mais je ne saurois accorder la même sagesse & la même vertu aux Polonois. Je suis même persuadé qu'on auroit peine à trouver dans l'antiquité un peuple, qui eût aussi mal profité du grand avantage d'élire son Souverain.

rain. Ce qui devroit faire le bonheur de la Pologne, cause ordinairement ses plus grands maux; presque toutes les révolutions qui sont arrivées dans ces derniers tems à ce Roïaume, n'ont eu d'autre source que le choix du Souverain. Il seroit heureux pour un peuple qui profite si mal du droit de se choisir un Prince, de laisser à la naissance à décider de la possession du Trône.

Je te salue, studieux ben Kiber, & te félicite de n'être point né dans un Etat, où chaque changement de regne met le peuple dans l'incertitude d'une guerre civile.



LETTRE SOIXANTE-TREIZIEME.

Le Cabaliste Abukibak, *au studieux* ben Kiber.

Je passerai, studieux ben Kiber, aux Lybiens Nomades. Ils s'étoient imposé la coutume, ou plûtôt la loi de ne manger point de vaches & de cochons; les Juifs s'abstenoient de la viande de plusieurs animaux. Moïse avoit cru qu'il devoit pour le bien de leur santé la leur interdire, & ce sage Législateur craignoit sans

ſans doute que la mauvaiſe nourriture n'augmentât les maladies des Iſraélites. La même raiſon peut avoir été la cauſe que les Lybiens ne mangeoient point de cochon, la chair de cet animal, quoique délicate, étant fort contraire à la ſanté, & pernicieuſe à ceux qui ont quelque diſpoſition à la lepre ; maladie très commune parmi les anciens Egyptiens, Lybiens, Iſraélites, &c. Mais ſi l'uſage de s'abſtenir de manger de certaines viandes peut être excuſé, celui de n'ôſer frapper une vache eſt bien inſenſé, ſur-tout lorſqu'on ne reſpecte cette vache que par la reſſemblance qu'on penſe qu'elle a avec la Divinité. Peut-on pouſſer la folie plus loin, que de croire que l'Etre ſuprême réſide principalement dans un vil animal? La multiplicité des Dieux des Anciens, quelque criminelle & abſurde qu'elle ſoit, me paroît beaucoup plus ſupportable que les différentes métamorphoſes qu'on en racontoit. Que les Philoſophes qui vantent ſi fort cette lumière naturelle, & cette raiſon, accordée à tous les hommes, me diſent ſi les Lybiens qui n'ôſoient battre une vache, de crainte d'offenſer les Dieux, en étoient pourvûs abondamment. Cette crainte, quelque folle qu'elle ſoit, ſubſiſte cependant encore aujourd'hui dans l'eſprit de pluſieurs peuples, & c'eſt-là une preuve bien évidente que dans tous les tems les hommes ont été également ex-

extravagans. Il y avoit quelques Nations un peu plus éclairées & un peu plus sages que les autres chez les Anciens. En général chez les Modernes, les Européens sont moins aveugles que les habitans des autres parties du Monde; mais au fond ces Nations étoient toutes folles.

La coutume que certains Lybiens Nomades avoient de bruler avec de la laine les veines du haut de la tête, ou celles des temples, afin que les enfans ne fussent point sujets aux fluxions tout le reste de leur vie, me paroît avoir été copiée par les Anglois dans leur *insertion de la petite verole*. Les Lybiens prévenoient par un mal réel une maladie qu'on n'auroit peut-être jamais eue; plus sages pourtant que les Anglois, qui tuent un grand nombre de jeunes enfans, de peur qu'ils ne soient dangereusement malades lorsqu'ils seront plus âgés. Malgré la belle Lettre que Monsieur de Voltaire a faite sur *l'inoculation de la petite verole*, je doute qu'il prenne envie à beaucoup de peuples de vouloir imiter les Anglois; encore moins les Circassiens, dont ils ont emprunté ce beau & salutaire usage. Je ne pense pas non plus que la maxime des Lybiens soit jamais suivie, & qu'on traite jamais en Europe les jeunes gens comme les chevaux lunatiques, à qui l'on fait bruler les veines du front, & celles qui sont à côté des yeux.

Examinons de nouvelles folies. Les an-

anciens Européens nous en fourniront en grand nombre: nous les comparerons toujours avec celles des modernes; commençons par les Gaulois.

„ ILS ſont *, dit Diodore de Sicile, d'u-
„ ne grande taille, ils ont la peau fraî-
„ che & extrêmement blanche. Leurs
„ cheveux ſont naturellement roux, &
„ ils uſent encore d'artifice pour forti-
„ fier cette couleur. Ils les lavent fré-
„ quemment avec de l'eau de chaux, &
„ ils les rendent auſſi plus luiſans, en les
„ retirant ſur le ſommet de la tête &
„ ſur les temples; de ſorte qu'ils ont vrai-
„ ment l'air de Satyres & d'Ægipans. En-
„ fin leurs cheveux s'épaiſſiſſent telle-
„ ment, qu'ils reſſemblent aux crins des
„ chevaux. Quelques-uns ſe raſent la
„ barbe, & d'autres la portent médio-
„ crement longue; mais les Nobles ſe
„ raſent les joües, & portent néanmoins
„ des mouſtaches qui leur couvrent toute
„ la bouche. Auſſi il leur arrive ſouvent
„ que lorſqu'ils mangent, leur viande
„ s'embarraſſe dans leurs mouſtaches, &
„ lorſqu'ils boivent, elles leur ſervent
„ comme de tamis pour philtrer leur
„ boiſſon. Ils ne prennent point leurs
„ repas, aſſis ſur des chaiſes; mais ils ſe
„ cou-

* Diod. *Liv. V. pag.* 180. Je me ſers toujours de la Traduction de l'Abbé Terraſſon.

„ couchent par terre ſur des couvertures
„ de peaux de loups & de chiens, & ils
„ ſont ſervis par leurs enfans de l'un &
„ de l'autre ſexe, qui ſont encore dans la
„ première jeuneſſe. A côté d'eux ſont
„ de grands feux garnis de chaudières &
„ de broches, où ils font cuire de gros
„ quartiers de viande. On a coutume
„ d'en offrir les meilleurs morceaux à
„ ceux qui ſe ſont diſtingués par leur
„ bravoure; c'eſt ainſi que chez Homere
„ les Héros de l'armée Grecque récom-
„ penſerent Ajax, qui, s'étant battu ſeul
„ contre Hector, l'avoit vaincu. Ils in-
„ vitent les étrangers à leurs feſtins, &
„ à la fin du repas, ils les interrogent ſur
„ ce qu'ils ſont, & ſur ce qu'ils viennent
„ faire. Souvent leurs propos de table
„ font naître des ſujets de querelle, & le
„ mépris qu'ils ont pour la vie, eſt cau-
„ ſe qu'ils ne ſe font point une affaire de
„ s'appeller en duel; car ils ont fait pré-
„ valoir chez eux l'opinion de Pythago-
„ re, qui veut que les ames des hommes
„ ſoient immortelles, & qu'après un
„ certain nombre d'années, elles revien-
„ nent d'animer d'autres corps. C'eſt
„ pourquoi, lorſqu'ils brulent leurs morts,
„ ils adreſſent à leurs amis & à leurs pa-
„ rens défunts des Lettres qu'ils jettent
„ dans le bucher, comme s'ils devoient
„ les recevoir & les lire. Dans les voïa-
„ ges & dans les batailles ils ſe ſervent
„ de

„ de chariots à deux chevaux, où mon-
„ te un cocher pour les conduire, outre
„ l'homme qui doit combattre. Ils s'a-
„ dressent ordinairement aux gens de
„ cheval, en les attaquant avec ces traits
„ qu'ils appellent *Saunies*, & descendent
„ ensuite pour se battre avec l'épée.
„ Quelques-uns d'entre eux bravent la
„ mort, jusques au point de se jetter dans
„ la mêlée, n'aiant qu'une ceinture autour
„ du corps, & étant du reste entiérement
„ nuds. Ils menent avec eux à la guer-
„ re des serviteurs de condition libre;
„ mais pauvres, qui dans les batailles
„ conduisent leurs chariots & leur ser-
„ vent de gardes. Les Gaulois ont cou-
„ tume, avant que de livrer bataille, de
„ courir à la rencontre de l'armée enne-
„ mie, dont ils défient les plus apparens
„ à un combat singulier, en branlant
„ leurs armes, & en tâchant de leur ins-
„ pirer de la fraïeur. Si quelqu'un ac-
„ cepte le défi, alors ils commencent à
„ vanter la gloire de leurs ancêtres, &
„ leurs propres vertus: au contraire, ils
„ abaissent tant qu'ils peuvent, celle de
„ leurs adversaires, & ils trouvent ef-
„ fectivement le moïen d'affoiblir le cou-
„ rage de leurs ennemis. Ils pendent au
„ col de leurs chevaux les têtes des sol-
„ dats qu'ils ont tués à la guerre; leurs
„ serviteurs portent devant eux les dé-
„ pouilles, encore toutes couvertes du
„ sang

,, ſang des ennemis qu'ils ont défaits, & ,, ils les ſuivent, en chantant des chants ,, de joie & de triomphe. Ils attachent ,, ces trophées aux portes de leurs mai- ,, ſons, comme ils le font à l'égard des ,, bêtes féroces qu'ils ont priſes à la ,, chaſſe; mais pour les têtes des plus fa- ,, meux Capitaines qu'ils ont tués à la ,, guerre, ils les frottent d'huile de ce- ,, dre, & les conſervent ſoigneuſement ,, dans des caiſſes. Ils ſe glorifient aux ,, yeux des étrangers à qui ils les mon- ,, trent avec oſtentation, de ce que ni ,, eux, ni aucun de leurs ancêtres, n'ont ,, voulu changer contre des tréſors ces ,, monumens de leurs victoires. On dit ,, qu'il y en a eu quelques-uns, qui par ,, une obſtination barbare ont refuſé de ,, les rendre à ceux-mêmes qui leur en ,, offroient le poids en or; mais ſi d'un ,, côté une ame généreuſe ne met point ,, à prix d'argent les marques de ſa gloi- ,, re, de l'autre il eſt contre l'humanité ,, de faire la guerre à des ennemis morts. ,, Les Gaulois portent des habits très ſin- ,, guliers, comme des tuniques peintes ,, de toutes ſortes de couleurs, & des ,, hauts-de-chauſſes, qu'ils appellent *Brac-* ,, *ques*. Par-deſſus leur tunique, ils met- ,, tent une caſaque d'une étoffe raïée, ,, ou diviſée en petits carreaux, épaiſſe ,, en hyver, & legère en été, & ils l'at- ,, tachent avec des agraffes. Leurs armes ,, ſont

„ ſont des boucliers auſſi hauts qu'un
„ homme, & qui ont tous leur forme
„ particulière. Comme ils en font non
„ ſeulement une défenſe, mais encore un
„ ornement, on y voit des figures d'ai-
„ rain en boſſe, qui repréſentent quel-
„ ques animaux, & qui ſont travaillées
„ avec beaucoup d'art. Leurs caſques,
„ faits du même metail, ſont ſurmontés
„ par de grands pennaches, afin d'en
„ impoſer davantage à ceux qui les re-
„ gardent. Les uns font mettre ſur ces
„ caſques de vraies cornes d'animaux,
„ & d'autres des têtes d'oiſeaux, ou de
„ bêtes à quatre pieds. Ils ſe ſervent de
„ trompettes qui rendent un ſon barba-
„ re & ſingulier, mais convenable à la
„ guerre. La plûpart d'entre eux ont
„ des cuiraſſes compoſées de chaînes de
„ fer; mais quelques-uns, contens des
„ ſeuls avantages qu'ils ont reçus de la
„ Nature, combattent tout-à-fait nuds.
„ Ils portent de longues épées, qui leur
„ pendent ſur la cuiſſe droite par des
„ chaînes de fer ou d'airain; quelques-
„ uns ont cependant des baudriers d'or
„ ou d'argent. Ils ſe ſervent auſſi de cer-
„ taines piques, qu'ils appellent *Lances*,
„ dont le fer a une coudée ou plus de
„ longueur & deux palmes de largeur.
„ Leurs ſaunies ne ſont guères moins
„ grandes que nos épées; mais elles ſont
„ bien plus pointues. Entre ces ſaunies,
„ les

„ les unes ſont droites, & les autres „ ont différens contours, de telle ſorte „ que dans le même coup, non ſeulement elles coupent les chairs, mais „ auſſi les hachent, & enfin on ne les retire du corps qu'en augmentant conſidérablement la plaïe. „

Dès le commencement de l'examen des coutumes des anciens Gaulois, j'en découvre pluſieurs qui ſubſiſtent aujourd'hui chez les François. Ils cherchent dans de vains & ridicules ornemens une beauté qui n'eſt que dans leur imagination, troublée par la fureur de la mode. Ils imitent les Gaulois leurs ancêtres; comme eux, ils uſent d'artifice pour fortifier la couleur de leurs cheveux. Les Gaulois cherchoient à les rougir, les François les blanchiſſent, ou les noirciſſent; la folie eſt égale. Vouloir corriger la Nature, & emprunter des ſecours étrangers pour peindre une choſe auſſi indifférente que la barbe & les ongles, c'eſt faire dépendre la beauté des hommes de ce qui fait celle des chevaux, qu'on priſe ſelon le poil dont ils ſont.

La coëffure des Gaulois reſſembloit parfaitement à celle de nos Petits-maîtres; à l'aide d'une eau de chaux, ils retiroient leurs cheveux ſur le ſommet de la tête & ſur les temples; les modernes ont ſubſtitué de la graiſſe de cochon

à l'eau de chaux, mais ils ont conſervé le goût & l'arrangement de la chevelure. Le toupet abattu, les temples découvertes, &c. tout cela eſt fort à la mode; c'eſt dommage en vérité que les Gaulois n'aient pas eu la coutume de porter un grand ſac, pendu derrière la tête. Cependant la bourſe n'empêche point qu'on ne puiſſe dire des Petits-maîtres, qu'en voiant leurs temples & leurs oreilles découvertes, on les prendroit pour des Satyres & des Ægypans. Lorſqu'ils portent une grande & longue queuë poſtiche, on trouveroit encore la reſſemblance plus parfaite.

JE te ſalue, mon cher ben Kiber, porte-toi bien, & ne cherches jamais à orner la Nature par des fadaiſes & des coliſichets.





LETTRE SOIXANTE-QUATORZIEME.

Le Cabaliste Abukibak, *au studieux* ben Kiber.

LEs anciens Perses, studieux ben Kiber, offrent un vaste champ à nos réflexions. Leurs mœurs & leurs coutumes étoient, ainsi que celles des autres peuples, mêlées de bon & de mauvais. A un usage sage ils en joignoient un ridicule, & vérifioient la maxime que j'ai souvent établie dans les Lettres que je t'ai écrites, & dont tu ne parois pas moins persuadé que moi; c'est qu'il n'est aucun peuple chez les Anciens & chez les Modernes, qui ne donne des marques visibles de la foiblesse de l'esprit humain, & qui ne montre évidemment que la véritable raison n'est le partage que d'un petit nombre de Philosophes répandus sur la terre, parmi lesquels encore elle souffre quelquefois des éclipses bien fâcheuses, & qui prêtent des armes dangereuses aux Pyrrhoniens. Revenons aux Perses, & voions ce qu'en dit Hérodote; il les connoissoit parfaitement.

„LES

„ LES Perses * sont curieux des cou-
„ tumes des étrangers, plus que tous les
„ peuples du Monde. Ils portent une
„ veste à la façon des Medes, & s'ima-
„ ginent qu'elle est plus belle, & qu'el-
„ le les pare mieux que la leur; & dans
„ la guerre, & dans les combats ils s'ar-
„ ment comme les Egyptiens. Ils ont
„ de la passion de gouter tous les plaisirs
„ dont ils entendent parler: ils ont ap-
„ pris des Grecs l'amour des garçons;
„ ils épousent plusieurs filles, mais ils ont
„ beaucoup plus de concubines. Après
„ le courage & la vertu militaire, ils
„ n'estiment rien davantage que d'avoir
„ beaucoup d'enfans, & celui qui en a
„ mis plusieurs au Monde, en reçoit tous
„ les ans des dons & des récompenses
„ de la main du Roi. Depuis cinq ans
„ jusques à vingt, ils n'instruisent leurs
„ enfans qu'à trois choses; à monter à
„ cheval, à tirer de l'arc, & à dire la
„ vérité. Avant que d'avoir atteint l'â-
„ ge de cinq ans, un enfant ne se pré-
„ sente point devant son pere; mais il
„ est toujours nourri par des femmes, a-
„ fin que si l'enfant meurt dans cette
„ première nourriture, le pere qui ne
„ l'a point vû, n'en conçoive point de
„ douleur. Certes je loüe cette coutu-
„ me, & cette autre loi qu'ils observent,
„ par

* Hérodot. *Liv. I. pag.* 129. *& suiv.*

„ par laquelle il n'eſt pas permis au Roi
„ même de faire mourir un homme pour
„ un crime ſeul, ni à pas un des Perſes
„ de traiter rigoureuſement ſes gens pour
„ une ſeule faute. Il eſt ordonné à cha-
„ cun de conſidérer ſi les fautes que ſon
„ domeſtique a commiſes, ſont plus gran-
„ des que les ſervices qu'il a rendus, &
„ alors il lui eſt permis de contenter ſa
„ colère, & de faire punir un ſerviteur.
„ Ils ſoutiennent que perſonne n'a jamais
„ tué ſon pere ou ſa mere; mais que ſi
„ cela eſt quelquefois arrivé, on a recon-
„ nu enſuite après avoir bien examiné la
„ choſe, que ceux qu'on croioit parrici-
„ des, étoient des bâtards ou des enfans
„ ſuppoſés, parce qu'ils croient aſſûré-
„ ment qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'un
„ pere puiſſe être tué par ſon enfant. Il
„ n'eſt pas permis chez les Perſes de di-
„ re ce qu'il n'eſt pas permis de faire.
„ C'eſt parmi eux une choſe honteuſe &
„ infame que de mentir, & de devoir
„ de l'argent, parce qu'outre les autres
„ raiſons, c'eſt comme une néceſſité que
„ celui qui doit, ſoit toujours ſujet à
„ mentir. Si quelqu'un d'entre eux eſt
„ infecté de la lepre, ou de maux ſem-
„ blables, il ne lui eſt pas permis d'en-
„ trer dans la ville, & d'avoir quelque
„ habitude avec les autres Perſes, par-
„ ce qu'ils diſent que ces maladies ſont
„ des marques qu'on a péché contre le
„ So-

„ Soleil. Mais ils chassent de leur païs
„ l'étranger qui en est atteint, & pour
„ la même raison ils n'y veulent point
„ souffrir des pigeons blancs. Ils ne pissent,
„ ni ne crachent point dans les rivières,
„ ils n'y lavent point leurs mains,
„ & enfin ils n'y font rien de semblable;
„ mais ils les ont en une particulière
„ véneration. „

PARMI les loix & les coutumes que nous avons déjà parcourues, studieux Ben Kiber, nous n'en avons guères vû de plus belles & de plus ridicules. Les usages des anciens Persans renfermoient les deux extrémités: ils étoient très sensés là où ils pensoient bien, & extravaguoient dans les choses où ils manquoient; il n'y avoit chez eux aucune médiocrité pour le bien & pour le mal. Les François leur ressemblent parfaitement: il n'est point de Nation moderne chez laquelle on trouve des sentimens plus grands, plus nobles, plus charitables; il n'en est aucune aussi où l'on découvre plus de legéreté, plus de petitesse & plus de folie. En parcourant les vertus & les vices des Persans, nous examinerons la conformité qu'ils ont avec les usages des François.

LES Perses étoient curieux des modes étrangères, ils portoient une veste à la façon des Medes, parce qu'ils trouvoient qu'elle étoit plus belle, & qu'elle les paroit mieux que la leur; voilà l'amour outré

tré des François pour la parure. Non contens de s'appliquer toute leur vie à inventer quelque mode nouvelle, ils saisissent avec avidité celle des étrangers. On voit aux culottes Angloises succéder les mantilles Espagnoles; les petits chapeaux des Anglois ont été remplacés par les larges feutres des Allemands. Qu'un homme entre à Paris dans une assemblée, ce n'est pas son génie qu'on examine; on n'est point occupé des bonnes choses qu'il dit, l'on prend garde d'abord si son habit est dans le goût nouveau, s'il est mis comme les gens du bon air. Parlât-il ainsi que Ciceron, fût-il aussi savant que Bayle, aussi aimable que la Visclede, une manche trop longue ou trop courte d'un doigt, un plis de moins ou de plus à son panier, préviennent contre lui les trois quarts de l'assemblée, qui lui donnent liberalement le titre de Provincial, & peut-être celui de grossier.

LES Perses ne se contentoient pas de soumettre à l'empire de la mode les habillemens destinés pour la ville, ceux qui devoient servir pour la guerre, étoient encore de son ressort; ils s'armoient dans les combats, comme les Egyptiens. On a cru en France qu'il étoit nécessaire d'habiller toute l'Infanterie à la manière Prussienne, ou à supprimer les manches & les plis de tous les habits. Quelques

vieux Officiers ont vainement repréſenté que le juſte-au-corps d'un ſoldat lui ſervant pour ſe couvrir la nuit dans ſa tente, on ne devoit pas lui en retrancher une grande partie; mais malgré cela l'Infanterie dût-elle mourir de froid, il faut qu'elle ſoit ſoumiſe à la mode, & qu'elle ſouffre ſes maux en patience, juſqu'à ce qu'il plaiſe à quelque Prince Allemand de mettre ſes troupes en veſtes longues, doublées de fourrures: peut-être alors les ſoldats François auront autant de chaud pendant l'été qu'ils ont eu de froid durant l'hyver. Les folies, ſtudieux ben Kiber, changent de forme & de figure de tems en tems; mais dans le fond elles ſont toujours les mêmes.

SI *les Perſes avoient appris des Grecs l'amour des garçons*, les Italiens ont été dans cet art des maîtres trop inſtructifs pour les François. Je ne m'arrêterai pas long-tems ſur cet article, il eſt des choſes que la vertu & la bienſéance ne peuvent ſe réſoudre d'approfondir. Je me contenterai de te dire qu'on brula avec du Chaufour les procédures qu'on avoit faites contre lui. Les mauvais plaiſans diſent qu'il en avoit ſanctifié toutes les pages par bien de noms illuſtres; les gens de probité gemiſſent du grand nombre de complices qu'avoit ce fameux débauché.

LE ſentiment des Perſes ſur l'impoſſibilité

lité qu'un fils aſſaſſine jamais ſon pere, marque le reſpect qu'ils avoient pour ceux qui leur avoient donné la vie. Ce reſpect ſi beau, ſi loüable, ſi néceſſaire au bien des familles particulières & à celui de l'Etat, n'eſt guères bien établi en France. Il eſt vrai que ſi l'on y voit bien des fils deſobéiſſans, l'on y trouve auſſi bien de mauvais peres. Le tems rend les hommes plus méchans, au lieu de les rendre meilleurs.

La loi de *pardonner la première faute d'un ſujet & d'un domeſtique, & d'examiner avant de le punir, ſi les ſervices qu'il a rendus ſont plus grands que le crime qu'il a commis*, eſt la plus belle qu'on ait peut-être jamais faite parmi les hommes. Il s'en faut bien qu'elle ſoit établie dans aucun païs de l'Europe, & ſur-tout dans les Etats Monarchiques, où le ſeul malheur d'avoir déplu au Prince, expoſe aux maux les plus cruels.

Dans les Cours il n'eſt pas néceſſaire pour être perdu, de devenir coupable; il ne faut que ceſſer de plaire au Souverain, au miniſtre, ou à la maitreſſe de l'un ou de l'autre. Un Monarque Perſan imitoit dans ſes jugemens la ſageſſe de la Divinité, il avoit égard en puniſſant les fautes, aux foibleſſes de l'humanité. Quel eſt l'homme qui puiſſe ne pas donner une fois en ſa vie dans quelques travers? Il faut pour cela qu'il s'éleve au-

dessus de l'humanité, & qu'il ait reçu du Ciel une essence plus parfaite que celle des autres mortels.

L'OBLIGATION, dans laquelle tous les particuliers étoient de compenser les services de leurs domestiques avec leurs défauts, me paroît une regle aussi belle, aussi équitable, & aussi digne d'un Philosophe, que la loi qui déterminoit & régloit la clémence du Prince. N'est-il pas honteux pour des Chrétiens, que des Païens aient pratiqué des maximes plus vertueuses qu'eux? Quel est le Prince, le Marquis, le Comte qui ont songé avant de châtier un domestique, aux obligations qu'il pouvoit lui avoir, & aux services qu'il en avoit reçus? Les Persans eurent plus d'égard pour leurs esclaves, que les trois quarts des Européens n'en ont pour des hommes libres.

NOUS nous sommes assez arrêtés sur les vertus des Perses, voions extravaguer ces mêmes gens qui nous paroissoient si sensés il n'y a qu'un instant. Ils ne connoissent plus les droits de l'hospitalité, ils bannissent les étrangers dès qu'ils sont attaqués de la lepre, c'est-à-dire lorsqu'ils ont le plus besoin de secours. Ils manquent à leurs concitoiens pour la même raison, & ils agissent inhumainement par le prétexte le plus frivole & le plus ridicule du monde. Quelle folie de croire que la lepre étoit une marque

qu'on avoit péché contre le Soleil! Eſt-il beſoin pour être ſujets aux maladies qui ſont le partage de l'humanité, d'avoir offenſé le Ciel? La Nature ſoumet les plus vertueux comme les plus criminels, à toutes les incommodités de la vie. D'ailleurs, n'eſt-il pas viſible que la plûpart des maladies, & ſur-tout celles du genre de la lepre, ſont communiquées aux enfans par leurs peres? Les Anciens ne l'ignoroient pas, & Hipocrate aſſûre * que les enfans, nés d'un pere lepreux, ont dans leur ſang les principes de la lepre. Comment le Soleil étoit-il offenſé par un enfant qui venoit au Monde? Il falloit être auſſi fou pour croire une pareille abſurdité, que pour ſe figurer que cet aſtre eût une antipathie pour les pigeons blancs.

Le reſpect que les Perſans avoient pour les rivières, me paroît encore bien ſingulier: ils n'y piſſoient, ni n'y crachoient; ils n'ôſoient y laver leurs mains. Peut-être appréhendoient-ils que le Soleil ne fût fâché qu'on ſalît des eaux qui refléchiſſoient ſes raïons; mais ils auroient dû prendre garde que tous les autres hommes qui reſpectoient peu les fleu-

* *Qui ex elephantico parente nati ſunt, elephantici fiunt, quia in ſemine impuro vitia parentum remanent, quæ transferuntur in filios.* Hipocrat. *Lib. I. de Morb.*

fleuves & les rivières, n'étoient ni plus sujets aux inondations, ni plus maltraités du Soleil. En vérité, studieux ben Kiber, jusqu'où ne vont pas les folies des hommes! Voions-en quelques-unes des anciens Lybiens, & continuons à parcourir les mœurs & les coutumes des principaux peuples de l'Antiquité.

„ EN * allant, vers le Midi dans le continent de la Lybie, on ne trouve „ plus qu'un païs désert qui est sans „ eau, sans bêtes sauvages, sans pluïe, „ sans bois & sans aucune humidité, depuis l'Egypte jusqu'au Palus Tritonide. Les Lybiens Nomades mangent de „ la chair, & boivent du lait. Toutefois comme les Egyptiens, ils ne „ mangent point de vaches, & ne nourrissent point de pourceaux; & même „ les femmes de Cyrene s'imaginent que „ c'est un crime que de frapper une vache, & lui portent ce respect à cause „ d'Isis qui est en Egypte, & font des „ jeûnes & des fêtes en l'honneur de cette Déesse. Mais les femmes des Barcéens ne mangent jamais de chair, ou „ de vache, ou de porc. Du coté du Couchant du Palus Tritonide, les Lybiens „ ne s'occupent point à nourrir du bétail, n'observent pas les mêmes cou-

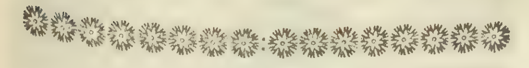
„ tu-

* Hérodot. *Liv. IV. pag.* 138.

„ tumes, & ne font pas à leurs enfans
„ les mêmes choſes que les Lybiens No-
„ mades ont accoutumé de faire ; car
„ les Lybiens nourriciers de troupeaux,
„ font ce que je vais dire, ſans toute-
„ fois que je veuille aſſûrer qu'ils faſſent
„ tous la même choſe. Quand leurs en-
„ fans ont atteint l'âge de quatre ans,
„ ils leur brulent avec de la haleine
„ qui a encore ſon ſuif, les veines du
„ haut de la tête, quelques-uns cel-
„ les des temples, afin qu'ils ne ſoient
„ point ſujets aux défluxions tout le
„ reſte de leur vie, & diſent que ce-
„ la eſt cauſe qu'ils ſe portent toujours
„ bien. „

PORTE-toi bien, mon cher ben Kiber.





LETTRE SOIXANTE-QUINZIEME.

Le Cabaliste Abukibak, *au studieux* ben Kiber.

POURSUIVONS, studieux ben Kiber, l'examen des mœurs des anciens Gaulois. Ils invitoient les étrangers à leurs festins, les interrogeoient à la fin du repas sur ce *qu'ils faisoient, & sur ce qu'ils venoient faire, & souvent leurs propos de table faisoient naître des sujets de querelle; ils s'appelloient fort ordinairement en duel.* Voilà l'original de la plûpart des fêtes & des festins des Petits-maîtres. Rarement boit-on beaucoup, sans qu'on ne porte la peine de son yvrognerie. Les trois quarts des affaires naissent dans le vin & dans la bonne chère; il semble que la Nature veuille se venger de ce qu'on cherche à la détruire par des excès pernicieux, & que la raison qu'on outrage, nous abandonne entiérement. Les bêtes nous donnent plusieurs exemples très utiles. La quantité de nourriture qu'elles prennent, ne les fait jamais sortir de leur état naturel; on n'a jamais vû deux chiens aller s'étrangler pour avoir trop mangé & trop bû.

bû. Cette dangereuse phrénesie, causée par le plus indigne des vices, étoit réservée aux hommes, & sur-tout aux François, imitateurs malheureux des mauvaises qualités de leurs ancêtres. Comme eux, ils s'enyvrent, souvent comme eux, ils se battent très aisément, & comme eux, les politesses qu'ils font aux étrangers, sont accompagnées de beaucoup de curiosité; ils les leur font acheter par le nombre des questions importunes qu'ils leur font, & après avoir appris ce qu'ils veulent savoir, ils l'oublient dans un moment, & n'en font aucun usage.

JE passerois aux François la curiosité qu'ils ont de connoître les coutumes, les loix, les mœurs, les inclinations des autres peuples, s'ils mettoient à profit les éclaircissemens qu'on leur donne; mais prévenus uniquement en faveur de leur façon de penser, ils ne veulent savoir celle des autres que par pure curiosité ou que pour estimer la leur davantage. C'est agir aussi follement qu'un homme, qui, voulant connoître la pureté de plusieurs lingots d'or, éprouveroit toujours le même, & se contenteroit de considérer les autres, & de juger par un seul coup d'œil qu'ils ne doivent pas être au même taux que celui en faveur duquel il est prévenu.

LES moustaches des Gaulois, *dans lesquelles les viandes s'embarrassoient lorsqu'ils mangeoient & qui leur servoient comme de tamis*

mis pour philtrer leur boiſſon, ont été pendant long-tems à la mode, non ſeulement chez les Eſpagnols, mais encore chez les François. Il y a cent cinquante ans que nos peres faiſoient conſiſter une partie du mérite d'un homme dans la grandeur & l'épaiſſeur de ſa mouſtache; on avoit pour lors autant de ſoin de peigner, de cirer un morceau de poil ſous le nez, qu'on en a aujourd'hui à éviter qu'il n'en paroiſſe aucune marque. Il y a eu de Petits-maîtres à mouſtache, il y en a même eu à barbe & à mouſtache; l'eſprit humain s'accommode à toutes les choſes, & les fait ſervir aux foibleſſes dont il eſt ſuſceptible.

Nous n'adreſſons pas aujourd'hui *à nos amis & à nos parens défunts des lettres que nous leur envoions par d'autres morts*; mais nous leur parlons comme s'ils devoient nous entendre. Nous leur adreſſons des prières, nous les chargeons de nos demandes auprès de la Divinité, & notre folie me paroît pour le moins auſſi grande que celle des anciens Gaulois. N'eſt-il pas ridicule de mettre entre le Créateur & la créature un ſolliciteur de procès, qui parle en faveur de cette dernière? Eſt-ce que l'Etre ſuprême, qui lit dans le fond de tous les cœurs, a beſoin qu'on l'inſtruiſe des néceſſités des hommes, & ſemblable aux Souverains dont la fierté & la vanité ſont les princi-

paux

paux attributs, faut-il pour être touché, qu'un des courtisans de sa Cour lui parle en faveur de ceux qui prétendent à ses graces? La folie d'envoier des lettres aux morts, je le repete, me paroît beaucoup moins grande que celle de ravaler la Divinité, jusqu'à lui imputer les plus grandes foiblesses humaines.

Les coutumes que les anciens Gaulois observoient dans les combats, ressemblent beaucoup aux usages des François, du moins on y découvre le même esprit & le même génie, beaucoup d'ardeur & de vivacité dans le commencement, une bonne opinion de leur valeur, de leurs forces & de leur connoissance dans l'art militaire, une ostentation à vanter leurs victoires, & une affectation outrée à montrer tout ce qui peut en rappeller la mémoire.

Est-il possible qu'il y ait des hommes assez insensés pour se vanter de posseder l'art de savoir détruire leurs semblables? De tous les égaremens de l'esprit humain, celui qui porte les peuples à s'égorger mutuellement, est le plus insensé & le plus funeste. On en connoît encore mieux tout le monstrueux, lorsqu'on fait la moindre attention aux sujets ordinaires des guerres. Un Prince a quelque démêlé particulier avec un autre Souverain, aussitôt il envoie une armée dans son païs, il fait tuer dans deux ou trois

trois ans quinze ou vingt mille hommes. Pendant ce tems-là il boit & mange copieusement, dort fort en sûreté au milieu de son Roïaume, & à deux cens lieuës de son armée. Enfin, lorsque sa mauvaise humeur est diminuée, il fait la paix, devient ami du Prince dont il vouloit se venger, & se ligue avec lui pour en aller attaquer quelque autre, sans en avoir plus de sujet. Cependant les hommes périssent; la peste, la famine, la guerre les accablent tout à la fois, & le Souverain dort, boit & mange toujours de même. Les mauvais succès de ses armées sont mis sur le compte des Généraux: ses courtisans l'aident à se tromper; il ne se desabuse de ses erreurs que lorsqu'il a fait périr des millions d'hommes, & qu'il voit le reste de ses peuples prêt à mourir de faim. Heureux, studieux ben Kiber, les païs qui sont gouvernés par des Rois sages, prudens & pacifiques, qui ne font la guerre que lorsqu'il est nécessaire pour le bien de leurs sujets! Une paix durable vaut mieux que cent victoires complettes. Combien de batailles n'a pas gagnées Louis XIII. par les conseils du Cardinal de Richelieu? Le Roïaume à sa mort étoit bien moins florissant qu'il ne le sera à celle du Cardinal de Fleury.

VOIONS encore quelque coutume des anciens Gaulois.

„ En général, dit Diodore de Sicile *, ils „ font terribles à voir ; ils ont la voix „ groffe & rude, ils parlent peu dans les „ compagnies & toujours fort obfcuré- „ ment, affectant de laiffer à deviner une „ partie des chofes qu'ils veulent dire. „ L'hyperbole eft la figure qu'ils em- „ ploient le plus fouvent, foit pour s'ex- „ alter eux-mêmes, foit pour rabaiffer „ leurs adverfaires. Leur fon de voix eft „ menaçant & fier, & ils aiment dans „ leurs difcours l'enflure & l'exagéra- „ tion, qui va jufqu'au tragique ; ils font „ cependant fpirituels, & capables de „ toute érudition. Leurs Poëtes, qu'ils „ appellent *Bardes*, s'occupent à compo- „ fer des Poëmes propres à leur mufique ; „ & ce font eux-mêmes qui chantent „ fur des inftrumens prefque femblables „ à nos Lyres, des loüanges pour les uns, „ & des invectives contre les autres. Ils „ ont auffi chez eux des Philofophes & „ des Théologiens, appellés *Saronides*, pour „ lefquels ils font remplis de véneration. „ Ils eftiment fort ceux qui découvrent „ l'avenir, foit par le vol des oifeaux, „ foit par l'infpection des entrailles des „ victimes, & tout le peuple leur obéit „ aveuglément. La manière dont ils prédi- „ fent les grands évenemens, eft étrange „ &

* Diod. *Liv. V. pag.* 186.

„ & incroiable. Ils immolent un homme, „ à qui ils donnent un grand coup d'é- „ pée au-dessus du diaphragme; ils ob- „ servent ensuite la posture dans laquel- „ le cet homme tombe, ses différentes „ convulsions, & la manière dont le sang „ coule hors de son corps, en suivant „ sur toutes ces circonstances les règles „ que leurs ancêtres leur en ont laissées. „ C'est une coutume établie parmi eux, „ que personne ne sacrifie sans un Phi- „ losophe; car persuadés que ces sortes „ d'hommes connoissent parfaitement la „ nature divine, & qu'ils entrent, pour „ ainsi dire, en communication de ses „ secrets, ils pensent que c'est par leur „ ministère qu'ils doivent rendre leurs „ actions de graces aux Dieux, & leur „ demander le bien qu'ils desirent. Ces „ Philosophes, de même que les Poëtes, „ ont un grand crédit parmi les Gau- „ lois dans les affaires de la paix & „ dans celles de la guerre, & ils sont é- „ galement estimés des Nations alliées & „ des Nations ennemies. Il arrive sou- „ vent que lorsque deux armées sont prê- „ tes d'en venir aux mains, ces Philoso- „ phes se jettant tout-à-coup au milieu „ des piques & des épées nues, les com- „ battans appaisent aussitôt leur fureur „ comme par enchantement, & mettent „ les armes bas. C'est ainsi que même „ parmi les peuples les plus barbares, la

 „ sagesse

„ ſageſſe l'emporte ſur la colère, & les
„ Muſes ſur le Dieu Mars. „

DANS ce dernier portrait je trouve beaucoup de traits qui reſſemblent fort à ceux d'un Gaſcon. Si *l'hyperbole étoit la figure que les Gaulois emploioient le plus ſouvent, ſoit pour s'exalter eux-mêmes, ſoit pour rabaiſſer leurs adverſaires*, les Gaſcons uſent pour le moins auſſi volontiers que leurs ancêtres, de cette figure de Rhétorique. Je ne ſais même ſi elle étoit pouſſée auſſi loin autrefois qu'elle l'eſt actuellement; ce qu'on peut aſſûrer, c'eſt que de tout tems les hommes ont été également prévenus en leur faveur. Ils ont fait peu de réflexions ſur leurs défauts, & ſe ſont eux-mêmes donné les premiers l'encens qu'ils exigeoient des autres. Avec tant de défauts devroit-on avoir tant d'amour propre? La ſeule choſe qui peut rendre les hommes moins inſenſés, ſeroit de reflêchir ſur leur conduite; c'eſt ce que bien peu d'entre eux auront la force de faire. On ne doit pas donc eſperer que nos neveux éviteront les fautes que nous avons commiſes.

SI malgré la bonne opinion qu'ils avoient d'eux-mêmes, les Gaulois étoient cependant *ſpirituels & capables de toute érudition*, les Gaſcons ſont dans le même cas. Ils ont eu parmi eux des génies du premier ordre, & n'euſſent-ils fourni à la république des Lettres que Montagne & Bayle,

Bayle, ils feroient en droit de le difputer aux provinces qui fe vantent le plus des grands hommes qu'elles ont produits. Au refte, c'eft-là une marque qu'il n'eft pas impoffible que du fein de l'amour propre & de la préfomption il ne puiffe naître des Philofophes, & qui plus eft, des Philofophes fceptiques; c'eft-à-dire des Savans modeftes & retenus dans leurs décifions.

L'ESTIME que les Gaulois avoient *pour les Saronides qui leur découvroient l'avenir, foit par le vol des oifeaux, foit par l'infpection des entrailles des victimes*, étoit une folie qui s'eft perpétuée chez les François. On n'eft pas moins infatué aujourd'hui des prédictions qu'on l'étoit autrefois. Les gens fenfés parmi les Anciens fe moquoient de l'imbécillité de ceux qui ajoutoient foi aux Devins; les perfonnes qui font ufage de leur raifon, plaifantent actuellement de la crédulité de ceux qui font la dupe des Aftrologues & des Difeurs de bonne avanture. Aux entrailles des victimes on a fait fuccéder des miroirs, des verres remplis d'eau, &c. & au vol des oifeaux on a fubftitué des dez & des cartes, &c. La folie de connoître l'avenir a changé de méthode; mais elle eft également forte.

IL falloit être bien imbécille pour fe figurer que la Divinité écrivoit dans les boïaux d'un bœuf, ou d'une geniffe les éve-

évenemens futurs, & que la manière dont un oiseau dirigeoit son vol, décidoit du sort de tout un peuple. Mais ne faut-il pas l'être autant pour croire que dans le cul d'un vase, une vieille sorcière ôte le voile qui cache le sombre avenir? La police devroit emploier la sévérité la plus forte pour détruire une erreur aussi pernicieuse & aussi absurde; mais nous ne ressemblons pas seulement aux Anciens par leurs folies, nous les imitons dans leur négligence. On bannissoit à Rome * très souvent les Astrologues, & ils y restoient cependant. Les Magistrats crient à Paris contre les Devins, ils disent qu'il est nécessaire de les chasser; ils se contentent de parler, & n'agissent point.

PORTE-toi bien.

* *Genus hominum potentibus infidum, sperantibus fallax, quod in civitate nostra & vetabitur semper, & retinebitur.* Tacit. *Hist. Lib. I.*



LET-

LETTRE SOIXANTE-SEIZIEME.

Le Cabaliſte Abukibak, *au ſtudieux* ben Kiber.

LA véneration que les anciens Gaulois avoient pour leurs Théologiens, n'eſt point diminuée chez les François. Si c'étoit une coutume établie autrefois que *perſonne ne ſacrifioit ſans un Philoſophe, parce que ces ſortes d'hommes connoiſſoient parfaitement la nature divine, & qu'ils entroient, pour ainſi dire, en communication*; ſi l'on croioit que c'étoit par leur miniſtère *qu'on devoit rendre des actions de graces aux Dieux, & leur demander les biens qu'on deſire*, on penſe aujourd'hui de la même maniére, & l'on eſt très perſuadé que ſans un Prêtre, aucun pacte, aucune convention ne peut être faite entre la Divinité & les foibles mortels. Les loix civiles ont été changées peu à peu en des myſtères de Religion. Faut-il choiſir une épouſe, un mariage n'eſt valable qu'autant qu'il eſt approuvé par un Prêtre; c'eſt lui qui a le droit d'unir pour jamais deux perſonnes que l'autorité du Magiſtrat ne ſauroit entiérement ſéparer. Faut-il ren-

dre des actions de graces pour le gain d'une victoire, faut-il demander au Ciel la conservation des fruits de la terre, faut-il en obtenir quelque autre faveur, les Prêtres seuls ont ce droit tout puissant. Le reste des hommes ne peut que joindre ses prières aux leurs; mais si elles étoient seules, elles ne produiroient aucun effet, ou du moins seroit-il bien foible.

On est étonné de la puissance sans bornes que les Laïques ont accordée aux Prêtres & aux Ecclésiastiques, lorsqu'on considére sans prévention jusqu'où ils ont étendu leurs droits; il n'est aucune matière qu'ils n'aient voulu rendre du ressort de la Religion. Si le Concile de Trente eût été reçu en France pour la discipline, un Prêtre auroit plus eu de pouvoir lui seul qu'un premier Ministre. Car enfin ce dernier, quelque crédit qu'il ait, ne sauroit violer les loix fondamentales du Roïaume; mais l'autre, de son autorité privée eût pû soustraire un fils de famille au pouvoir paternel, le dispenser de l'obéïssance que la Nature & les loix civiles l'obligent d'observer. En Espagne, en Italie, en Portugal, & dans les autres païs où le Concile de Trente est reçu sans restriction, les peres ne sont pas les maîtres du sort de leurs enfans, même dans l'âge le plus tendre. Dès qu'ils sont nubiles, ils peuvent impuné-

ment ſe marier ; un Prêtre les unit pour toujours avec la première fille qui les a féduits. Lorſque je conſidére les abus qui proviennent d'une coutume auſſi pernicieuſe au bien public, je ne ſaurois aſſez approuver la ſageſſe des Chiamois, qui, bien loin de croire que le mariage ſoit une cérémonie qui ne puiſſe s'accomplir que par le ſecours d'un Prêtre, défendent aux Talopins de s'y trouver, ſous quelque prétexte que ce ſoit. Je crois que la choſe la plus utile qu'on peut faire en Europe, ſeroit d'y établir un uſage auſſi ſenſé ; celui de ſe paſſer du miniſtère des Eccléſiaſtiques dans bien d'autres actions purement civiles, ne ſeroit pas moins néceſſaire. Je ne veux point cependant établir le Quakriſme, & quoique je veuille borner le pouvoir & les droits des Prêtres, je ſuis bien éloigné de prétendre qu'il ne faille point qu'il y ait des perſonnes deſtinées au ſervice divin, plus particuliérement que ne le ſont tous les hommes en général ; mais je ſoutiens qu'il faut réduire leurs droits & leurs privilèges, & les limiter à des bornes très étroites : ſans cela, l'ambition ſe couvre du voile de la Religion, & ramene au culte divin les choſes qui en ſont les plus éloignées. Alors, quoiqu'on condamne l'uſage outré des Quakers, on ne peut s'empêcher d'avoüer qu'ils n'ont pas tort de dire, quand on leur demande s'ils

s'ils n'ont point de Prêtres, *Non, mon ami, & nous nous en trouvons bien* *.

Au reste, si les Ecclésiastiques modernes ressemblent aux Prêtres des anciens Gaulois par le crédit qu'ils ont sur l'esprit des peuples, il s'en faut bien qu'ils en profitent aussi sagement. Loin qu'il arrive souvent que *lorsque deux armées sont prêtes d'en venir aux mains, & se jettent tout à coup au milieu des piques pour arrêter la fureur des combattans & leur faire mettre les armes bas*, on a vû souvent dans les tristes & misérables guerres de Religion les Prêtres exciter au carnage les soldats qui défendoient leurs opinions, & qui étoient assez fous & assez frénetiques de se faire égorger pour des dogmes qu'ils n'entendoient point, & dont bien souvent ils n'avoient qu'une notion très imparfaite.

La plus grande preuve que la folie des hommes augmente tous les jours, c'est la manière dont ils se sont entretués dans ces derniers tems. Les Anciens n'ont jamais connu les guerres de Religion. On ne vit point chez les Egyptiens, chez les Grecs, chez les Romains les peuples se partager entre eux pour savoir si l'on mangeroit du mouton dans le mois de Mars, ou des œufs & de la morue; chez ces Nations le fils n'é-

* Voltaire, *Lettres sur les Anglois*, Lettre 1.

n'égorgea jamais ſon pere pour un pareil ſujet. Un Auteur moderne a raiſon de dire que * *ces crimes & ces abominations étoient réſervées à de dévots prêcheurs de patience & d'humilité.* Quelle dévotion, juſte Dieu! que celle que produiſit la journée de St. Barthelemi, & qui fit périr Henri IV.! Pourſuivons, ſtudieux ben Kiber, l'exécution du projet que nous avons entrepris, & examinons encore les mœurs & les coutumes de quelques anciens peuples.

„ LES Celtes & les Ibériens ſe firent „ long-tems la guerre au ſujet de leur „ habitation; mais ces peuples, s'étant „ enfin accordés, ils habiterent en com- „ mun le même païs, & s'alliant les uns „ aux autres par des mariages, ils pri- „ rent le nom des Celtibériens, compo- „ ſé des deux autres. L'alliance de deux „ Nations ſi belliqueuſes, & la bonté du „ terroir qu'ils cultivoient, contribuerent „ beaucoup à rendre les Celtibériens fa- „ meux, & ce n'a été qu'après pluſieurs „ combats, & au bout d'un très long „ tems qu'ils ont été vaincus par les Ro- „ mains. On convient non ſeulement „ que leur Cavalerie eſt excellente, mais „ encore que leur Infanterie eſt des plus „ fortes & des plus aguerries. Les Cel- „ tibériens s'habillent tous d'un ſaïon noir „ &

* Voltaire, *Lettres ſur les Anglois*, *Lettre IX.*

„ & velu, dont la laine reſſemble fort
„ au poil de chévre. Quelques-uns portent de legers boucliers à la Gauloiſe,
„ & les autres des boucliers creux &
„ arrondis comme les nôtres. Ils ont
„ tous des eſpèces de bottes, faites de
„ poil, & des caſques de fer, ornés de
„ pennaches de couleur de pourpre.
„ Leurs épées ſont tranchantes de deux
„ côtés, & d'une trempe admirable. Ils
„ ſe ſervent encore dans la mêlée de poignards qui n'ont qu'un pied de long.
„ La manière dont ils travaillent leurs
„ armes, eſt fort particulière; ils cachent
„ ſous terre des lames de fer, & ils les
„ y laiſſent juſqu'à ce que la rouille aiant
„ rongé les plus foibles parties de ce metal, il n'en reſte que les plus dures &
„ les plus fermes. C'eſt de ce fer, ainſi
„ épuré, qu'ils fabriquent leurs excellentes épées & tous leurs autres inſtrumens de guerre. Ces armes ſont ſi
„ fortes, qu'elles entament tout ce qu'elles rencontrent, & qu'il n'eſt ni bouclier, ni caſque, ni à plus forte raiſon
„ aucun os du corps humain qui puiſſe
„ réſiſter à leur tranchant. Dès que la
„ Cavalerie des Celtibériens a rompu
„ les ennemis, elle met pied à terre, &
„ devenue Infanterie, elle fait des prodiges de valeur. Ils obſervent une
„ coutume étrange: quoiqu'ils ſoient
„ très propres dans leurs feſtins, ils ne
„ laiſſent pas d'être dans ceci d'une mal-

„ pro-

„ propreté extrême; ils se lavent tout
„ le corps d'urine, ils s'en frottent mê-
„ me les dents, estimant que cette eau
„ ne contribue pas peu à la netteté du
„ corps. Par rapport aux mœurs, ils sont
„ très cruels à l'égard des malfaiteurs &
„ de leurs ennemis; mais ils sont pleins
„ d'humanité pour leurs hôtes. Ils ac-
„ cordent non seulement avec plaisir
„ l'hospitalité aux étrangers qui voïa-
„ gent dans leur païs; mais ils souhai-
„ tent qu'ils descendent chez eux. Ils se
„ battent à qui les aura, & ils regardent
„ ceux à qui ils demeurent, comme des
„ gens favorisés des Dieux. Ils se nour-
„ rissent de différentes sortes de viandes
„ succulentes, & leur boisson est du miel,
„ détrempé dans du vin; car leur païs
„ leur fournit du miel en abondance,
„ mais le vin leur est apporté d'ailleurs
„ par des marchands étrangers. Les plus
„ policés des peuples voisins sont les Vac-
„ céens. Ces peuples partagent entre eux
„ chaque année le païs qu'ils habitent.
„ Chacun aiant cultivé le morceau de
„ terre qui lui est échu, rapporte en
„ commun les fruits qu'il a recueillis.
„ Ils en font une distribution égale, &
„ l'on punit de mort ceux qui en détour-
„ nent la moindre chose *. „

LES

* Diod. *Liv. V. p.* 190. Je me sers toujours de la Traduction de l'Abbé Terasson.

Les Espagnols ressemblent beaucoup, dans ce qui regarde les armes, à leurs ancêtres les Celtibériens. *Leur Cavalerie est excellente*, ainsi que l'étoit la leur, & jusqu'à la bataille de Rocroy, *leur Infanterie fut des plus fortes & des plus excellentes.* Malgré l'échec terrible qu'elle reçut dans ce combat, elle est devenue très bonne, & depuis le regne de Philippe V. elle a toujours bien fait.

Quant à l'habillement, les Nobles Espagnols & les bons bourgeois imitent assez les usages des Celtibériens, & ils les suivoient encore plus exactement, avant qu'un Prince de la Maison de France eût monté sur le Trône; sans Philippe II. & ses successeurs, les bottes étroites & serrées des Celtibériens faisoient une des parties essentielles de l'habillement Espagnol. St. Ignace se fit recasser une jambe qu'on lui avoit mal raccommodée, pour que sa bottine ne fit aucun mauvais plis. Quant à l'usage du poignard dans les combats, il est encore très usité en Espagne, & il n'est aucun maître d'armes qui n'en donne des leçons publiques.

La propreté que les Celtibériens conservoient dans leurs festins, est dans le goût de celle qu'y observent les Espagnols. Les premiers se *lavoient le corps d'urine*, les seconds rotent à chaque instant. Les mêmes raisons fondoient ces usages, c'étoit *la santé du corps.* Il reste à

à ſavoir ſi chez les peuples étrangers, la coutume de ſe laver avec de l'urine eſt plus choquante que celle de roter au nez des conviés. Pour moi, ſtudieux ben Kiber, je penſe que ces deux coutumes doivent également paroître extraordinaires, & plûtôt dignes des bêtes que des hommes.

UNE différence très conſidérable que je trouve entre les mœurs des Celtibériens & ceux des Eſpagnols modernes, c'eſt l'humanité des premiers envers les étrangers qui voïageoient dans leurs païs. Il s'en faut bien qu'aujourd'hui *un homme trouve en Eſpagne des gens qui ſe battent à qui l'aura, & qui regardent ceux à qui il demeurera, comme favoriſés du Ciel*; à peine rencontre-t-il la plûpart du tems quelque miſérable *ventas*, * dans lequel il n'y a qu'un miſérable chalit. S'il veut boire, manger, il faut qu'il coure lui-même dans tout le bourg pour acheter ce dont il a beſoin, & dans les grandes villes où il peut loger aux auberges, la ſeule qualité d'étranger l'expoſe à y être tyranniſé & écorché impunément par un hôte, auſſi avide que mauvais cuiſinier.

LES Eſpagnols reſſemblent donc parfaitement aux Celtibériens par les défauts, & non point par les vertus; ils ont, ainſi que les autres peuples modernes, conſervé la plûpart des mauvais uſa-

* Mauvais cabaret.

usages & des coutumes insensées de ceux qui les ont précédés; mais ils ont aboli celles qui étoient fondées sur la piété & la raison. Voilà, studieux ben Kiber, des marques évidentes que plus le Monde vieillit, & plus les hommes deviennent fous & méchans. Aux preuves que je t'en ai données dans les Lettres que je t'ai déjà écrites sur les mœurs des peuples anciens & des modernes, j'en joindrai ici deux nouvelles, que je puise dans la comparaison des Espagnols & des Celtibériens. Ces premiers, comme je viens de le montrer, ne conservent point l'hospitalité des autres pour les étrangers; mais ils en ont la cruauté envers leurs ennemis. Toutes les histoires modernes nous apprennent qu'il n'est aucune Nation plus soumise dans l'adversité que l'Espagnole, & plus dure, plus sanguinaire lorsqu'elle est la maitresse. Quelle cruauté n'a-t-elle pas commise en Flandre, & quelles actions monstrueuses & épouvantables n'a-t-elle pas faites dans la conquête du nouveau Monde?

Au reste, les Celtibériens cultivoient la terre en commun, & en partageoient les fruits de même; chacun étoit content, pourvû qu'il eût ce dont il avoit besoin. Les Espagnols ont abandonné leur ancienne demeure, ont dépeuplé leur patrie pour aller chercher au-delà des mers des trésors, bien moins précieux que ceux que la Nature leur prodiguoit chez

chez eux en abondance. Que ne fait pas faire la folie d'amasser de l'or ! Et par malheur pour le genre humain, jamais les hommes n'ont été aussi tourmentés de cette frénesie, qu'ils le sont aujourd'hui.

JE te salue, studieux ben Kiber, & te recommande toujours l'étude de la sagesse & le mépris des vaines richesses.



LETTRE SOIXANTE-DIX-SEPTIEME.

Abukibak, *au studieux* ben Kiber.

LES mœurs des Lusitaniens, studieux ben Kiber, n'ont rien de commun avec ceux des Portugais, & jamais des descendans ne ressemblerent moins à leurs ancêtres que les peuples qui habitent en Portugal, & ceux qui y furent autrefois.

„ LA plus courageuse Nation des Cimbres, dit Diodore de Sicile, est celle des „ Lusitaniens *. Ceux-ci portent à la „ guerre de très petits boucliers faits de „ cordes de boyau, assez serrées pour „ garentir parfaitement le corps. Ils s'en „ ser-

* Les Portugais.

„ fervent adroitement dans les batailles
„ pour parer de tous côtés les traits
„ qu'on leur lance. Leurs faunies font
„ toutes de fer, & faites en forme d'ha-
„ meçon; mais leurs cafques & leurs é-
„ pées font femblables à celles des Cel-
„ tibériens. Ils lancent leurs traits avec
„ une grande juftefle; & quoiqu'ils foient
„ fort éloignés de leurs ennemis, les
„ bleflures qu'ils leur font, font toujours
„ confidérables. De plus, ils font très
„ legers à la courfe, foit qu'il s'agiffe
„ d'éviter, ou d'atteindre leurs adver-
„ faires; mais ces mêmes hommes font
„ paroître dans les adverfités moins de
„ courage que les Celtibériens. En tems
„ de paix ils s'exercent à une efpèce de
„ danfe fort legère, & qui demande une
„ grande fouplefle dans les jarrets. Quand
„ ils vont à la guerre, ils obfervent tou-
„ jours la cadence dans leur marche, &
„ ils chantent ordinairement des hymnes
„ dans le moment de l'attaque. Les Ibé-
„ riens, & fur-tout les Lufitaniens, ont
„ une coutume affez fingulière. Ceux
„ d'entre eux qui font à la fleur de leur
„ âge; mais plus particuliérement ceux,
„ qui, fe voiant dénués des biens de la
„ fortune, fe trouvent de la force & du
„ courage, ceux-là, dis-je, ne prenant
„ avec eux que leurs armes feules, s'af-
„ femblent fur des montagnes efcarpées.
„ Formant enfuite de nombreux corps
„ de troupes, ils parcourent toute l'Ibé-
„ rie,

„ rie, & s'enrichiſſent par leurs vols & „ par leurs rapines. Ils ſe croient mê- „ me à l'abri des dangers dans cette ex- „ pédition ; car étant armés à la legère, „ & d'ailleurs extrêmement agiles, il eſt „ très difficile de les ſurprendre ; d'au- „ tant plus, qu'ils ſe retirent fréquem- „ ment dans les creux de leurs rochers, „ qui ſont pour eux des lieux de ſûre- „ té, & où l'on ne ſauroit conduire des „ troupes réglées. C'eſt pourquoi, les „ Romains qui les ont ſouvent attaqués, „ ont bien réprimé leur audace ; mais „ ils n'ont jamais pû faire entiérement „ ceſſer leurs brigandages *.

ON n'apperçoit certainement dans cette deſcription rien qui puiſſe convenir aux Portugais. Il n'y a pas de plus mauvais ſoldats qu'eux en Europe. Loin *de danſer lorſqu'ils vont à la guerre, & de chanter dans le moment de l'attaque*, ils marchent mal, lentement, & marmotent entre leurs dents quelques Antiennes & quelques *Oremus*; il faut convenir cependant que l'uſage des Portugais paroîtra moins ridicule à un Philoſophe que celui des Luſitaniens. Lorſqu'on va détruire ſon ſemblable, égorger un homme qui ne nous a rien fait, qui preſque toujours nous eſt inconnu, la triſteſſe convient mieux que la gaïeté. J'aime encore mieux une perſonne

* Diod. *Liv. V. p.* 192.

ſonne qui commet un crime avec regret, qu'une autre qui ſe réjoüit du mal qu'elle va faire. Au reſte, la folie de tuer les gens en danſant, n'a pas regné ſeulement parmi les Luſitaniens; d'autres peuples en ont été ſuſceptibles. Il eſt vrai que les ſoldats cabrioleurs ont païé cher quelquefois leur balet. *Les Cardiens*, dit un Auteur *, *dreſſoient leurs chevaux à danſer au ſon de la flute. Ce bizarre exercice leur couta cher un jour de bataille, par le ſtratagême du Général de l'armée ennemie, inſtruit de leur coutume pour avoir long-tems ſéjourné parmi eux. Ce Général, ſur le point d'en venir aux mains, s'aviſa de placer aux premiers rangs un corps de joüeurs de flute, dont les airs mirent les chevaux Cardiens en humeur de commencer leur danſe ordinaire. Le cheval, fait au manège muſical, ne manqua pas de caracoler auſſi-tôt en cadence; le cavalier obéit malgré lui aux mouvemens du cheval, & l'on devine bien par où ſe termina un tel balet.*

La manière de vivre des Luſitaniens reſſembloit beaucoup à celle des Arabes. N'eſt-il pas étonnant qu'il y ait des Nations entières, chez qui *le vol ait été, & ſoit encore regardé comme très innocent?* Qu'un particulier manque aux principes fondamen-

* Hiſt. des Ouvrages des Savans, *de l'année 1701. mois d'Octobre*, pag. 345.

mentaux du Droit naturel, cela n'eſt pas étonnant; mais qu'une Nation entière ſuive des maximes qui y ſont entiérement oppoſées, on ne peut y penſer ſans déplorer les foibleſſes & les égaremens de l'eſprit humain. Cependant, comment peut-on s'étonner de ce qu'une Nation entière approuve le vol, lorſqu'on en voit pluſieurs manger des hommes avec autant de tranquillité & de goût, qu'un Européen mange un poulet ou une perdrix? Il n'eſt aucun crime, aucune action monſtrueuſe qui n'ait été regardée comme une choſe très innocente parmi quelques peuples: c'eſt-là de quoi confondre tous les vains argumens des Philoſophes qui ont admis les idées innées; il falloit qu'ils n'euſſent guères de connoiſſance des mœurs des peuples pour ſoutenir une opinion, démentie auſſi formellement.

LES règles de la bienſéance & de la pudeur n'ont pas moins été inconnues à pluſieurs Nations que celles de la charité & de la pitié. Les anciens habitans des Iſles Baléares avoient des uſages bien ſales & bien impudiques.

„ L'AMOUR & l'eſtime qu'ils ont pour „ le ſexe, dit Diodore de Sicile, va ſi „ loin, que ſi les corſaires leur enlevent „ une femme, ils ne font aucun ſcrupu„ le de donner pour ſa rançon trois ou „ quatre hommes. Leurs habitations ſont „ ſouterraines, & ils ne les placent que

„ dans les lieux escarpés; ainsi le même
„ expédient les met à l'abri des injures
„ de l'air & des incursions des pirates.
„ L'or & l'argent ne sont point en usage
„ chez eux, & ils ne permettent pas
„ qu'on en fasse entrer dans leur isle. La
„ raison qu'ils en apportent, est qu'Her-
„ cule ne déclara autrefois la guerre à
„ Geryon, fils de Chrysaon, que parce
„ qu'il possedoit des trésors immenses
„ d'or & d'argent. Pour mettre donc
„ leurs possessions à couvert de l'envie,
„ ils interdisent chez eux le commerce
„ de ces metaux. Ce fut même pour
„ conserver cette coutume, que s'étant
„ mis autrefois à la solde des Carthagi-
„ nois, ils ne voulurent point rapporter
„ leur païe dans leur patrie; mais ils
„ l'emploierent toute entière à acheter
„ des femmes & du vin qu'ils amenerent
„ avec eux. Ils ont une étrange prati-
„ que dans leurs mariages. Après le fes-
„ tin des nôces, les parens & les amis
„ vont trouver chacun à leur tour la ma-
„ riée. L'âge décide de ceux qui doi-
„ vent passer les premiers; mais le mari
„ est toujours le dernier qui reçoive
„ cet honneur. La cérémonie qu'ils ob-
„ servent quand il s'agit d'enterrer leurs
„ morts, n'est guères moins particuliè-
„ re. Aiant brisé d'abord à coups de bâ-
„ ton tous les membres du cadavre, ils
„ le font entrer dans une urne, & le

„ cou-

„ couvrent enſuite d'un grand tas de
„ pierres *. „

IL n'eſt pas ſurprenant que des peuples barbares qui vivoient dans des habitations ſouterraines, & dont les mœurs reſſembloient beaucoup à ceux de certains animaux, fuſſent aſſez abandonnés à la débauche & à l'amour des femmes, *pour en troquer contre trois hommes.* De quoi la luxure ne rend-t-elle pas capables les peuples qui s'y abandonnent? Ne voions-nous pas aujourd'hui que les Nations les plus civiliſées donnent au ſujet des femmes, dans les excès les plus criminels & les plus inſenſés? Combien de Seigneurs ne vendent pas deux & trois terres pour acheter les dangereuſes faveurs de quelque *Laïs* moderne? Il eſt peu d'années où le théatre de l'Opera ne ſoit fatal à pluſieurs perſonnes, qui s'eſtimeroient bien heureuſes ſi elles avoient pû obtenir leurs maitreſſes *par la perte de trois ou quatre eſclaves*? Si les anciens habitans des iſles Baléares étoient fous, quelle eſt donc la fréneſie des François, des Anglois, des Allemands, que l'amour outré des femmes réduit ſouvent à l'hôpital? nouvelle & évidente preuve que chaque ſiécle accroît l'aveuglement & la folie des hommes.

QUANT

* *Hiſtoire Univerſelle de* Diodore de Sicile, *Tom. II. pag.* 168.

QUANT à l'ufage que les anciens Majorquins avoient de proftituer le jour de leurs nôces leurs femmes à tous les conviés, il a été établi chez plufieurs peuples.

„ LES Nafomenes, peuple de la Lybie, „ * dit Hérodote, ont ordinairement „ plufieurs femmes, & font connoiffance „ devant tout le monde, prefque de la „ même façon que les Mafagetes, après „ avoir auparavant fiché devant eux un „ bâton dans la terre. Leur coutume eft „ que quand ils fe marient, la première „ nuit des nôces la mariée va trouver „ tous ceux du feftin pour coucher avec „ eux, & quand chacun l'a vûe, il lui „ donne le préfent qu'il a apporté avec „ lui de fa maifon. Ils jurent par les „ hommes qui ont été eftimés chez eux „ les plus juftes & les plus gens de bien, „ en mettant la main fur leur tom„ beau. „

FAIS attention, ftudieux ben Kiber, que ces Nations qui penfoient d'une manière fi bizarre fur les loix de la pudeur, connoiffoient cependant celles de la probité & de la gloire. Les unes *méprifoient les richeffes, ne faifoient aucun cas de l'or & de l'argent*; les autres refpectoient *la mémoire des grands hommes*: elle leur étoit fi chere, qu'elle fervoit à la for-

* Herod. *Liv. IV. pag.* 310.

formule de leurs ſermens. Voilà des ſingularités incompréhenſibles; & ſi les Philoſophes ne ſavoient pas par expérience de combien de bizarreries l'eſprit humain eſt capable, ils ſe figureroient que les Hiſtoriens ont écrit des choſes qui étoient directement oppoſées à la vérité.

QUOIQUE la folie des anciens Majorquins & des Naſomenes paroiſſe n'avoir point été égalée par les modernes, il eſt certain qu'elle l'a été. N'eſt-il pas auſſi ridicule de rendre ſa femme commune à ſes amis après le mariage, qu'auparavant? Les habitans des iſles Baléares faiſoient d'abord ce que les François ne font que quelques mois après. Un courtiſan ſe croiroit deshonoré, s'il ôſoit prendre des précautions pour mettre l'honneur de ſa femme à couvert contre les attaques de mille ſuborneurs, auxquels on donne le nom d'hommes à bonne fortune. Les Nobles des provinces ont adopté la façon de penſer des Seigneurs de la Cour, les bourgeois ont auſſi voulu ſe mettre à la mode; & grace aux uſages établis aujourd'hui en France, un homme ne peut trouver mauvais d'être cocu ſans être traité de jaloux, de rêveur, de vieux fou; & qui pis eſt, de bourgeois. Si les François vouloient agir conſéquemment à leurs principes, je leur conſeillerois d'adopter la coutume des Auſes, & dans une aſſemblée publique ils légitimeroient toutes les années leurs enfans.

„ LES Aufes, dit Hérodote, * n'ont
„ point de femmes particulières; mais ils
„ les voient toutes indifféremment à la
„ manière des bêtes. Les hommes y ont
„ coutume de s'affembler tous les trois
„ mois, & quand les enfans font devenus
„ affez forts auprès de leurs meres pour
„ marcher tous feuls, on les mene dans
„ cette affemblée, & celui à qui il s'a-
„ dreffe le premier, eft réputé leur
„ pere. „

PUISQUE la première coutume des Aufes eft fi ufitée en France, pourquoi fe faire un fcrupule d'admettre la feconde? Cette légitimation y feroit très néceffaire, du moins faudroit-il l'établir à la Cour. Cela pourroit même fervir à y ramener l'union & à en bannir la brigue, le menfonge & la calomnie; tous les jeunes courtifans fe regarderoient comme freres, & confidéreroient les vieux comme leurs peres. Je finis ma Lettre, ftudieux ben Kiber; c'eft affez avoir été occupé des folies & des fottifes des hommes. Je crois t'avoir prouvé fuffifamment que nous fommes beaucoup plus infenfés que ne le furent nos ancêtres.

PORTE-toi bien, & donnes-moi de tes nouvelles.

* Hérod. *Liv. IV. pag.* 313.

✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻

LETTRE SOIXANTE-DIX-HUITIEME.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

POUR devenir ſage & vertueux, je crois, ſavant Abukibak, que le meilleur moïen, c'eſt de reflcchir ſouvent aux folies & aux caprices des hommes. Il eſt impoſſible, en conſidérant attentivement les bizarreries de l'eſprit humain, de ne pas être ſur ſes gardes, pour ne point tomber ſoi-même dans les mêmes défauts qu'on condamne dans les autres.

COMBIEN n'y a-t-il pas de gens, qui, faute d'examiner les mœurs & les coutumes de leurs concitoïens, ſe laiſſent emporter au torrent, & ſe conforment aux uſages les plus ridicules, ſans s'appercevoir, & même ſans avoir le moindre ſoupçon de leur égarement? S'ils avoient une fois ôſé porter un œil critique ſur la conduite différente de tous les hommes, & qu'ils n'euſſent voulu adopter aucune maxime, aucune mode, aucune coutume que celles qui auroient pû ſoutenir l'examen de la raiſon, ils ſe ſeroient garentis de l'erreur; la folie des autres leur eût fait connoître la leur.

Le Monde eſt une grande école, ouverte à tous ceux qui veulent s'inſtruire; on n'a qu'à conſidérer les différens événemens qui arrivent, & les uſages oppoſés qui y ſont établis, & l'on aura tous les ſecours qu'on peut ſouhaiter pour devenir un parfait Philoſophe.

Il faut, pour faire quelque progrès dans l'étude de la ſageſſe, s'ériger en ſpectateur, & non point en acteur, des comédies qu'on joüe ſur la terre. Deſcartes, ce fameux Philoſophe moderne, qui renouvella la face de toutes les Sciences, nous apprend qu'il mit en pratique cette maxime, & que pendant neuf ans il voïagea dans le deſſein de profiter des différentes ſcènes dont il feroit le ſimple témoin *. Il dut ſans doute trouver une ample matière à réflexion. Que ne devoit-il pas penſer lorſqu'il conſidéroit un Italien, qui, muni de deux ou trois Chapelets & de trente ou quarante *Agnus Dei*, aſſaſſinoit fort tranquillement un homme vis-à-vis la porte de l'Egliſe où il venoit de dire ſes Chapelets, & de baiſer reſpectueuſement deux ou trois cens fois ſes *Agnus*?

* *Nec per . . . . novem annos aliud egi, quam ut huc illuc orbem terrarum perambulando, ſpectatorem potius, quam actorem comœdiarum, quæ in eo quotidie exhibentur, me præberem.* Carteſius de Methodo, *pag.* 18.

Agnus? Ses réflexions augmentoient sans doute, en voiant cet assassin se moquer des poursuites de la Justice à l'abri de l'immunité de l'Eglise, & trouver des protecteurs dans tous les Ecclésiastiques de l'Italie. Il étoit encore plus surpris de la hardiesse que ce meurtrier avoit d'aller remercier la figure de St. François de Paule, ou celle de St. Antoine, d'avoir bien voulu permettre qu'il pût se réfugier dans leur Temple avant de pouvoir être arrêté. Quel spectacle pour un Philosophe de voir un brigand présenter un cierge à quelque Chapelle privilégiée, de la même main dont il vient de poignarder son ennemi!

DESCARTES trouvoit encore chez les Espagnols des sujets de réflexions bien plus singuliers que chez les Italiens. Il contemploit sans doute avec étonnement une Nation entière dans la plus ridicule superstition, baisant avec respect les liens dont elle est garrotée, & poussant plus loin la croiance ridicule aux prodiges, que les Grecs & les Egyptiens. Chez les Anciens, il y avoit un certain nombre de gens qui se moquoient des ruses des Prêtres imposteurs de Delphes, & des fables qu'ils débitoient. Chez les Espagnols, tout homme, couvert d'un froc & d'un capuchon, est regardé généralement comme un personnage sacré, sur qui la Divinité a répandu ses dons les plus précieux. Non seule-

ſeulement au-delà des Pirénées, on eſt regardé comme un monſtre, dès qu'on n'eſt pas eſclave des Moines & des Eccléſiaſtiques; mais l'on eſt puni auſſi rigoureuſement que ſi l'on avoit commis les plus grands crimes. Déplaire à un Inquiſiteur, c'eſt être plus coupable en Eſpagne, qu'un Incendiaire ne l'eſt en Hollande ou en Angleterre. *Peuple aveugle*, devoit dire Deſcartes, *auras-tu toujours des yeux pour ne point voir? N'arracheras-tu jamais le bandeau que t'a mis la ſuperſtition? Trembleras-tu ſans ceſſe au nom d'un Dominicain ou d'un Franciſcain? Quel crime as-tu donc commis pour avoir mérité que le Ciel répandit ſur toi l'eſprit de fanatiſme? Sans doute ta ſoumiſſion aveugle à d'indignes mortels, qui par leurs vices deshonorent l'humanité, eſt la punition des cruautés que tu as commiſes, & des excès où tu t'es porté. Il eſt juſte que ceux qui ont rempli de ſang & de carnage la moitié de l'Univers, & qui ont impoſé à des Nations qui ne les avoient jamais offenſés, le joug le plus inſupportable, eſſuient eux-mêmes un ſort auſſi triſte.*

Je croirois aſſez volontiers, ſage & ſavant Abukibak, que les maux que la ſuperſtition cauſe aux Eſpagnols, peuvent avoir été occaſionnés par les crimes qu'ils ont commis dans la conquête du nouveau Monde. Ce qui me confirme dans ce ſentiment, c'eſt que depuis ce tems la grandeur de l'Eſpagne a toujours diminué. Loin que les tréſors du Perou euſ-

eussent enrichi cette Monarchie, elle étoit si pauvre & si ruinée sous les regnes de Philippe IV. & de Charles II. qu'à peine les pourvoïeurs de la table de ces Princes avoient-ils de quoi subvenir aux fraix qu'ils étoient obligés de faire. Les Historiens assûrent que la Cour n'avoit pû quitter Madrid pendant deux années de suite, parce que Charles II. n'avoit point assez d'argent dans ses coffres pour entreprendre de faire un voïage hors de cette capitale.

CHARLES-QUINT fut le premier Prince Espagnol, maître des Indes; à peine le fut-il, qu'il eut toujours en Europe la fortune contraire. Son fils Philippe II. perdit les Païs-Bas, Philippe III. eut la douleur de céder deux provinces magnifiques aux François, Philippe IV. & Charles II. servirent l'un après l'autre aux triomphes de Louïs XIV. qui démembra la Flandre, le Hainaut, & la Franche-Comté, de la Monarchie d'Espagne.

REVENONS, sage & savant Abukibak, aux réflexions que les mœurs & les inclinations des différens peuples pouvoient faire faire à Descartes. Les Anglois lui offroient mille vertus éclatantes, balancées par bien des défauts essentiels. Ce mêlange du bien & du mal devoit sans doute lui faire connoître que le sort des hommes est si malheureux, que tout ce qu'ils peuvent faire, c'est d'excuser leurs foi-

foiblesses par quelques bonnes qualités. En général, il semble qu'il lour est impossible de se rendre véritablement sages & entiérement vertueux : c'est-là le partage de quelques Philosophes qui se sont élevés au-dessus de l'humanité. Quant au commun des hommes, parmi eux le plus sensé & le meilleur est celui qui est le moins fou & le moins mauvais. La générosite, la grandeur de courage, l'intrépidité d'un Anglois sont ternies par son arrogance, sa fierté, son amour propre, & la bonne opinion qu'il a de lui-même.

Dans tous les païs un Philosophe trouve une ample matière de plaindre les hommes, & de les mépriser. Un voïageur en Italie court risque d'être la victime de la jalousie ; en Espagne, de la superstition ; en Angleterre, de la vanité & de la hauteur de ceux avec qui il vit. J'aimerois presque autant tomber entre les mains d'un Inquisiteur, d'un Anglois qui me fait sentir sans cesse combien il s'estime plus que moi, & qui ne daigne me parler que pour injurier ma Nation, & pour m'ennuier du récit des grandes qualités de la sienne.

Si un étranger est à Londres la victime de la vanité, il l'est à Paris de la folie & de l'impertinence. On l'assomme de complimens ; on le ruine par l'invention des nouvelles modes ; on l'accable de

de diſcours fades & puériles ; & pour le récompenſer de tant de peines, on veut lui perſuader qu'il reſſemble aux gens qu'il fréquente, & qu'il eſt auſſi fat qu'eux. De toutes les manies des François, celle qui me paroît la plus inſupportable, ſage & ſavant Abukibak, c'eſt celle de vouloir ériger en François tous les gens qui vivent parmi eux. Un homme dit-il quelque choſe qui leur plait, il parle comme un François ; a-t-il des manières polies & engageantes, il a celles d'un François ; eſt-il d'une figure brillante & aimable, il a l'air d'un François. Je ne trouve rien de ſi fat que cette façon de penſer, elle eſt auſſi inſultante pour toutes les Nations étrangères, que la hauteur inſupportable des Anglois. Ces derniers diſent naturellement qu'il n'y a qu'eux qui ſoient eſtimables. Les François ne s'expliquent pas ſi crûment ; mais ils font entendre qu'on ne vaut quelque choſe qu'autant qu'on leur reſſemble. Dans le fond ces deux manières de penſer ſont les mêmes ; l'une eſt auſſi fauſſe & auſſi extravagante que l'autre.

En parcourant tous les peuples, ſage & ſavant Abukibak, nous découvririons également des défauts directement oppoſés au bon ſens & à la raiſon. Les Allemands nous fourniroient leur chimérique & ridicule amour pour les vieux titres & les anciens contracts, & leur peu d'attention pour tout ce qui n'eſt pas

Duc, *Comte*, *Marquis*, ou *Baron*. Nous verrions avec ſurpriſe combien ils ſont peu de cas des plus rares vertus & des plus grands talens, eu égard aux honneurs que les Anglois rendent au vrai mérite. Le mépris, ou pour le moins l'indifférence que les Hanovriens affecterent pour la mémoire de Leibnitz, eſt une preuve évidente de cette vérité. Cet illuſtre Philoſophe étant mort, Mr. Eccard, ſon éleve, ſon compagnon, ſon ami intime, qui avoit vécu près de dix-neuf ans avec lui, ſe chargea de faire à ce grand homme un convoi funèbre qui fût digne de ſon mérite. Il invita toute la Cour à ſes funérailles, & perſonne n'y parut; au lieu qu'on auroit été en foule à l'enterrement d'un fat, décoré de titres pompeux. Ceux de *Philoſophe célèbre*, de *ſavant Mathématicien*, de *Métaphyſicien ſublime* ne trouverent aucune grace auprès de Meſſeigneurs les Allemands. Les Anglois au contraire ont rendu à la mémoire de Newton les mêmes honneurs qu'à celle d'un Roi qui auroit conquis trois Roïaumes, ou qui auroit fait par ſa ſage conduite dans la paix le bonheur de tous ſes ſujets. „ Ce qui encourage le plus les Arts en Angleterre, dit un Auteur moderne très eſtimé *, c'eſt la conſidération où ils ſont. „ Le

* Voltaire, Lettres ſur les Anglois, *Lettre XXVI, pag.* 198.

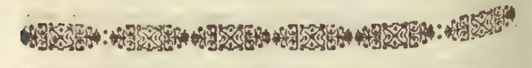
„ Le portrait du premier Miniſtre ſe trou-
„ ve ſur la cheminée de ſon cabinet. J'ai
„ vu celui de Mr. Pope dans vingt mai-
„ ſons. Mr. Newton étoit honoré de ſon
„ vivant, & l'a été après ſa mort com-
„ me il devoit l'être; les principaux de la
„ Nation ſe ſont diſputé l'honneur de por-
„ ter le poële à ſon convoi. Entrez à Weſt-
„ minſter, ce ne ſont pas les tombeaux
„ des Rois qu'on y admire, ce ſont les
„ monumens que la reconnoiſſance de la
„ Nation a érigés aux grands hommes qui
„ ont contribué à ſa gloire. Vous y voiez
„ leurs ſtatues, comme on voit dans A-
„ thenes celles des Sophocles & des Pla-
„ tons. „

Il ſeroit à ſouhaiter que tous les peuples imitaſſent les Anglois dans la vénération qu'ils ont pour les grands hommes que la Nature forme chez eux. Je ſuis aſſûré que l'Angleterre eſt redevable de tous les génies célèbres qui l'ont illuſtrée depuis pluſieurs années, à l'encouragement qu'on y donne aux gens de Lettres; mais on ne peut guères eſperer de voir un goût & un uſage auſſi loüable devenir général par toute l'Europe.

Revenons donc, ſage & ſavant Abukibak, à notre premier ſujet, & convenons qu'il n'eſt point de meilleur moïen pour éviter de faire des fautes, & pour connoître celles que l'on a faites, que d'examiner avec ſoin les actions des autres. Comme on juge toujours plus ſévére-

vérement des défauts d'autrui que des ſiens propres, on découvre qu'on s'étoit pardonné ſouvent, comme une choſe indifférente, ce que l'on ne peut s'empêcher de condamner dès qu'on l'apperçoit dans les autres. Il eſt tel Allemand, qui a ignoré pendant vingt ans que la fierté fût un vice; il a fallu qu'il vît un Anglois pour s'en convaincre.

Je te ſalue, ſage & ſavant Abukibak.



LETTRE SOIXANTE-DIX-NEUVIEME.

Le Cabaliſte Abukibak, *au ſtudieux* ben Kiber.

TA dernière Lettre, ſtudieux ben Kiber, m'a fait un plaſir infini. Je vois que tu penſes ſolidement, & d'une manière bien différente de celle des perſonnes de ton âge. L'étude de la ſageſſe, & la recherche des moïens pour y réüſſir ſont tes principales occupations; on ne ſauroit prendre des meſures plus juſtes, & des précautions plus ſenſées pour diſtinguer le faux du vrai, que le ſont celles que tu mets en uſage. Les défauts que nous appercevons dans les autres hommes, ſont des inſtructions perpétuelles; & l'on peut dire avec beaucoup de rai-

raison qu'étudier la sagesse, c'est faire attention aux foiblesses humaines. Les sottises d'un étourdi, les impertinences d'un fat, les bêtises d'un ignorant, valent les leçons d'un Philosophe pour quelqu'un qui a du génie, & qui veut s'en servir. Dans tous les tems les véritables sages ne le sont devenus que par le mépris & l'aversion que leur inspiroient les hommes en général. Les sottises & les folies des Grecs furent la cause des ris de Démocrite & des pleurs d'Héraclite. *

Si les Philosophes modernes trouvent, en parcourant les Nations d'aujourd'hui, un vaste champ à leurs réflexions, les anciens avoient bien le même avantage. Il n'est aucun peuple moderne, dont on ne reconnoisse aisément l'original dans l'antiquité : on y voit de fourbes & de rusés Italiens, de superstitieux Espagnols, des Anglois orgueilleux & vains, & des François étourdis & Petits-maîtres ; on retrouve tous ces gens-là, il y a deux mille cinq cens ans. Il est vrai qu'ils ont un

* La conduite ridicule & insensée des hommes affligea si fort Héraclite, qu'il résolut de les fuir pour toujours; il aima mieux ne manger que des herbes & des racines, que de vivre avec eux. *Tandem hominum odio secessit, vitamque in montibus ducebat olera ac herbas comedens* Diog. Laert. *de Vita Philosoph. Lib. IV. in Vit. Heracl.* pag. 362.

un autre nom; mais pour les caractères, ils sont parfaitement ressemblans.

Les Grecs aimoient les Arts & les Sciences, ils excelloient dans la peinture & dans la sculpture; mais ils étoient fins, souples, déliés, trompeurs, vindicatifs, idolatres des spectacles, passionnés pour la Musique, adonnés aux femmes, & enclins au vice affreux, auquel on a donné le nom d'amour Socratique. Ce portrait n'est-il pas très ressemblant à celui d'un Italien, & peut-on demander plus d'égalité entre les mœurs & les usages de deux peuples?

Les Egyptiens sont les Espagnols de l'antiquité. Ils étoient entêtés de l'étude de leur Théologie mystique, ils regardoient avec une profonde vénération tout ce qui venoit de leurs Prêtres, ils les considéroient comme les Ministres & les Interprêtes infaillibles de la Divinité. Ils dédaignoient les autres Nations, sans les connoître & sans voïager jamais chez elles; ils étoient fainéans, paresseux, mangeoient fort médiocrement, ajoutoient beaucoup de foi aux sortilèges, aux maléfices, aux Enchanteurs, aux Magiciens, aux Astrologues & aux Diseurs de bonne avanture. Deux goutes d'eau sont-elles plus semblables qu'un ancien Egyptien & un Espagnol moderne?

Je pourrois, si je voulois, pousser encore plus loin le parallèle, je trouverois en

en Espagne la parfaite copie de toutes les extravagances & de toutes les superstitions qui furent autrefois en Egypte. L'antiquité n'a eu aucune Nation qui ait égalé les Egyptiens dans le ridicule de la Religion : non seulement ils adoroient des hommes, mais leurs Temples étoient remplis de figures d'animaux. Les chiens, les éperviers, les ibis, les crocodiles y occupoient des places distinguées *. Les Espagnols ne se contentent pas d'élever dans leurs Eglises des Autels à St. Roch, ils y placent aussi son chien ; il est auprès de lui, & figure dans le même tableau que son Maître. St. François est accompagné de sa brebis, St. Paul de son corbeau, & St. Antoine de son cochon. Homme & bète, tout est également encensé par un Prêtre avare & imposteur, qui se moque de la crédulité du peuple & de l'Idole qu'il dessert.

ALLONS encore plus loin, studieux ben Kiber,

* *Exempla libet dare & ridere, ac primum Ægyptiorum, quos omnes gentes credo equidem una & stulta superstitione anteivisse: neque enim ad homines, aut ad mortuos modo, Deorum cultum, Isim, Serapim, Anubim; sed ad bestias, easque vilissimas, transtulerunt, canes, ichneumones, feles, accipitres, ibides, lupos, crocodilos, & tales plures.* Lipsii Monita & Exempla Politica, *Cap.* III. *pag.* 22.

Kiber, & donnons plus d'étendue à cette comparaison. Les Egyptiens laissoient en mourant des fonds considérables pour l'entretien de leurs Divinités. L'Etat leur assignoit des fonds qui leur rapportoient un revenu annuel, on mettoit leur portrait sur les drapeaux & sur les étendarts, on célebroit leurs funérailles, avec de grandes marques de douleur & avec beaucoup de magnificence *. Tout cela se pratique en Espagne au pied de la lettre, & peut-être plus communément qu'autrefois en Egypte. Il n'est aucun Espagnol qui ôsât sortir de ce Monde, sans laisser de quoi orner l'Autel de quelque Saint, ou sans donner quelque chose aux Prêtres qui ont soin de la Chapelle. Des provinces entières font très souvent de picuses fondations; sa seule ville de Valence a peut-être plus donné aux Moines que celle de Memphis aux Prêtres d'Epaphus. Les portraits de St. Jaques, de St. Philippe, de St. George, &c. sont sur dix ou douze mille bannières. On célebre, non seulement les anniversaires de leur naissance, mais aussi de leur mort. Les Hymnes qu'on chante devant leurs Idoles,

* *Iis* (Diis animalibus) *cibos dare per obsequium pietatis soliti. His agros & vectigalia e publico assignare. Horum insignis imagines præferre. His denique defunctis cum planctu funus & sumptu monumenta facere.* Lipsius, *ibid.*

les, font plus longues de la moitié les jours où l'on fait leur commémoration. Il eft telle fête, dont la célébration coute des fommes très confidérables, & les Moines ont la portion *double*, auffi bien que le Saint fon Office.

JE fuis affûré, ftudieux ben Kiber, que tu avoüeras qu'au langage près, fi un ancien Egyptien revenoit au Monde, & qu'il fût tranfporté en Efpagne, il croiroit être dans fa première patrie. La figure & l'air de fes nouveaux compatriotes le confirmeroient dans cette opinion; il verroit de grands hommes, maigres, fecs, & bafanés, ainfi que le font tous les Egyptiens; il eft vrai qu'il trouveroit qu'ils font plus craffeux qu'ils ne l'étoient autrefois. Etabliffons donc comme une vérité conftante qu'excepté la propreté, un Efpagnol moderne eft la parfaite copie d'un ancien Egyptien.

LES François reffemblent beaucoup aux anciens Perfans, ils aiment, ainfi qu'eux, le fafte, l'oftentation & les équipages. Ils font attachés à leur Roi, & ont pour fes volontés une entière foumiffion. Ils font affables, polis, inconftans, préfomptueux, & plus occupés de leur fortune particulière, que de la gloire de leur patrie: dès que le fort leur eft favorable, ils tentent les plus grandes entreprifes. Xerxès penfa réduire la Grece entière fous fon obéïffance, Louis XIV. conduifit fon armée victorieufe jufqu'aux portes d'Amfter-

terdam, & fut pendant long-tems l'arbitre de l'Europe. Quand la fortune leur eſt contraire, ils ne ſavent point ſe roidir contre les diſgraces ; la perte d'une première bataille eſt ordinairement chez eux l'avant-coureur d'une autre défaite. Dire que les François ont été battus la première campagne, c'eſt annoncer qu'ils le feront pendant toute la guerre. Vainqueurs de leurs ennemis juſqu'à Hochſtet, combien d'échecs n'eſſuierent-ils pas depuis la perte de cette bataille, Oudenarde, Ramillies, l'affaire de Turin, les ſiéges de Lille, de Tournai, de Mons, de Doüai, de Bouchain, du Quénoi ? Les dernières années de la guerre, Milord Marlborough & le Prince Eugene joüoient parfaitement le rolle d'Alexandre ; & Louis XIV. ne repréſentoit que trop bien celui de Darius, Prince illuſtre, mais malheureux. Les Perſans, il eſt vrai, aimoient moins les nouvelles modes que les François, quoiqu'ils ne fuſſent pas moins partiſans qu'eux des vêtemens ſuperbes ; mais cette différence eſt-elle ſi grande, qu'on ne puiſſe regarder comme très juſte le paralèlle de ces deux peuples?

Les Anglois me paroiſſent avoir preſque tous les défauts & toutes les vertus des Romains. Ils mépriſent les autres peuples, & haïſſent leurs voiſins ; ils ſont fiers, hautains & arrogans : ils aiment les ſpectacles & les combats de Gladiateurs ; les fêtes & les jeux publics n'ont pour

pour eux aucun appas, ſi le ſang des hommes, ou des animaux n'y eſt répandu. Ils ſont adonnés aux courtiſannes; il y a autant de femmes publiques à Londres, qu'il y en eut jamais à Rome. Voilà les défauts, voici les vertus. Ils aiment les Sciences, & reſpectent les grands génies. Pope & Newton ont été auſſi chéris & auſſi honorés en Angleterre, que Térence & Cicéron le furent en Italie. Les Romains n'étoient pas plus jaloux de leur liberté, que les Anglois le ſont de la leur; ils ne verſerent pas plus de ſang pour la conſerver. L'intrépidité, la conſtance dans l'adverſité, le mépris des richeſſes, l'amour de la patrie furent le partage des premiers; les mêmes vertus entrent dans le caractère des derniers. Le courage des Anglois eſt connu de toute l'Europe, leurs plus grands ennemis ne leur refuſent point la bravoure. Quant à leur fermeté dans les malheurs & dans les infortunes, pour connoître juſqu'où elle va, il ne faut que jetter les yeux ſur cette foule d'Anglois qui ont été forcés d'abandonner leurs biens & leur païs par la ruine du parti qu'ils avoient embraſſé. Ils bravent les plus rudes coups de la fortune; auſſi fiers au milieu des étrangers que s'ils étoient parmi leurs compatriotes, rien ne ſauroit les réſoudre à fléchir devant le vainqueur. Combien y a-t-il d'Anglois qui meurent de faim en France, en Eſpagne & en Italie, qui pour être

être riches dans leur païs, n'avoient qu'à le vouloir, c'eſt-à-dire, n'avoient qu'à changer de ſentiment & à ſe ranger du parti que favoriſoit la fortune ? Ils ont mépriſé de devenir heureux à ce prix, leur exil & leur pauvreté leur ont paru plus ſupportables que la douleur & la honte d'être obligés de feindre. Il eſt bien flatteur pour les Anglois qu'on puiſſe appliquer à plus de deux mille de leurs compatriotes la faſtueuſe loüange, que Lucain a donnée au plus vertueux & au plus ſévère des Romains :

Victrix cauſa Diis placuit, ſed victa Catoni.

On a vanté avec raiſon le deſintéreſſement de ce ſage Dictateur, qu'on ôta de la charrue pour mettre à la tête de l'armée de la République, & qui, après avoir battu les ennemis, retourna dans ſa maiſon de campagne labourer ſes champs & reprendre ſes premières occupations. Je conviens que c'eſt-là un exemple d'un parfait mépris des grandeurs, & d'un véritable amour pour ſa patrie ; mais il eſt commun en Angleterre de voir des particuliers ſacrifier leurs intérêts, leurs grandeurs & leur rang au bien de l'Etat. On a vû des Seigneurs aller porter eux-mêmes au Prince la démiſſion de leurs emplois, qui valoient deux cens mille livres de revenu, monnoie de France, parce qu'il exigeoit d'eux qu'ils fiſſent certaines

taines démarches contraires au bien & à la liberté du Roïaume; ils aimoient mieux aller vivre dans une terre en ſimples Gentilshommes de campagne que de reſter attachés à la Cour, en manquant à eux-mêmes & à leur concitoïens. Des actions auſſi généreuſes ne ſe font plus aujourd'hui qu'en Angleterre; auſſi faut-il chercher des hommes dans ce païs, pour pouvoir en trouver qu'on puiſſe égaler aux Romains.

Si nous examinons, ſtudieux ben Kiber, tous les autres peuples de l'Europe, nous en rencontrerions aiſément pluſieurs autres dans l'antiquité, auxquels nous pourrions les comparer avec autant de raiſon que les Italiens aux Grecs, les François aux anciens Perſans, les Eſpagnols aux Egyptiens, & les Anglois aux Romains. Peut-être quelque jour t'écrirai-je encore ſur ce même ſujet.

Adieu, mon cher ben Kiber; perfectionnes toujours tes connoiſſances, & ſurtout gardes-toi d'être la dupe de tes préjugés.



Let-



LETTRE QUATRE-VINGTIEME.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

JE t'écrivis, il y a quelque tems, ſage & ſavant Abukibak, quels étoient mes ſentimens ſur le Pyrrhoniſme raiſonnable. J'entends par le Pyrrhoniſme raiſonnable, une ſage défiance des choſes dans leſquelles nous croions appercevoir quelquefois le plus d'évidence. Je t'ai déjà montré * que les plus grands Philoſophes ont témoigné beaucoup d'incertitude, il me feroit aiſé de te prouver que la plûpart des Peres de l'Egliſe ont penſé de même qu'eux. Les Auteurs divins & inſpirés ont même regardé comme une folie, l'envie qu'ont les hommes de pénétrer des ſecrets qui leur ſont cachés. *J'ai tâché*, dit Salomon, *de devenir ſavant pour connoître les phénomènes & les accidens qui arrivent dans ce Monde. Il y a tel homme qui s'applique la nuit & le jour, & qui ſacrifie le ſommeil & le repos dans l'eſperance d'acquérir de vaines connoiſſances. J'ai compris que les hommes ne pourront jamais donner aucune*

* *Lettre XXXII. du II. Volume.*

cune raiſon plauſible, ni aucune démonſtration évidente de la nature des ouvrages de Dieu qui ſont ſous le Soleil. Plus les foibles humains ſe tourmentent pour connoître la cauſe des choſes, & moins ils la peuvent trouver; & lorſqu'un Sage ſe flatte d'avoir dévoilé les myſtères de la Nature, il ſe trompe, & eſt la dupe de ſa vanité *.

VOILÀ, ſage & ſavant Abukibak, le Pyrrhoniſme Phyſique, établi fortement par le plus ſage des hommes. Il regardoit l'envie de ſavoir, comme une des plus grandes infortunes attachées à la foibleſſe humaine. *J'ai vû*, dit-il †, *l'affliction que Dieu a donnée aux hommes pour les exercer. Il n'a rien fait que de bon & de ſage, & il a établi toutes les choſes telles qu'elles devoient être, & dans*

* *Apposui cor meum ut ſcirem Scientiam, & intelligerem diſtenſionem quæ verſatur in terra. Eſt homo, qui diebus & noctibus ſomnum non capit oculis. Et intellexi quod omnium operum Dei nullam poſſit homo invenire rationem eorum quæ fiunt ſub Sole; & quanto plus laboraverit ad quærendum, tanto minus inveniat. Etiamſi dixerit Sapiens ſe noſſe, non poterit reperire.* Salomon, Eccleſiaſt. *Cap. VIII. vſ.* 16. & 17.

† *Vide afflictionem quam dedit Deus filiis hominum, ut diſtendantur in ea. Cuncta fecit bona in tempore ſuo, & Mundum tradidit diſputationi eorum, ut non inveniat homo opus, quod operatus eſt Deus ab initio uſque ad finem.* Eccl. *Cap. III. verſ.* 10. & 11.

dans leur tems. Il a abandonné cet Univers aux foibles mortels, comme un vaste champ à leurs méditations & à leurs disputes; mais il a voulu que les ouvrages qu'il avoit faits, leur fussent inconnus depuis le commencement jusqu'à la fin. Prens bien garde à ces derniers mots, sage & savant Abukibak. Salomon déclare précisément que tous les efforts des hommes sont inutiles, & qu'ils auront aussi peu de certitude dans tous les siécles à venir, qu'ils en ont eue dans ceux qui se sont déjà écoulés; triste & fatale décision pour ces demi-Savans, qui, prévenus en faveur de leurs opinions, pensent que la vérité de l'essence des choses dépend de leurs préjugés, ou de leurs visions chimériques.

PASSONS de Salomon à Saint Paul, que Dieu choisit pour faire connoître aux Païens la seule & véritable Philosophie. Il condamne la passion que les Grecs avoient de pénétrer dans les secrets de la Nature, les ouvrages du Tout-Puissant étant au-dessus des connoissances humaines, & la créature ne pouvant s'élever jusqu'au Créateur. *Il est écrit*, dit cet Apôtre: *Je perdrai la sagesse des Sages & la prudence des Prudens. Où est le Sage, où est le Docteur de la Loi, où est l'homme qui connoisse les choses de ce siécle? Dieu n'a-t-il pas changé en folie la sagesse de ce Monde? Car parce que dans la sagesse de Dieu, le Monde n'a pas connu Dieu par la sagesse, il lui*

lui a plû de sauver les Fidèles par la folie de la Prédication *.

SAINT Paul, regardant avec tant de mépris la science & les connoissances des plus grands Philosophes, il ne faut point s'étonner s'il exhortoit si fort les Colossiens à mépriser la Philosophie comme une étude trompeuse, captieuse, illusoire, & qui n'avoit d'autre fondement que l'orgueil des hommes. *Prenez garde,* dit cet Apôtre, *que personne ne vous trompe par des raisonnemens de la Philosophie, & de cette vaine tromperie, conforme aux Traditions des hommes & aux Elemens du Monde* †.

LES Peres de l'Eglise, qui succéderent aux Apôtres, écrivirent également contre ceux qui prétendoient que les hommes pouvoient connoître la vérité par le secours de la raison & de la lumière naturelle. *L'homme,* dit Arnobe, *est*

* *Scriptum est: Perdam sapientiam Sapientium, & prudentiam Prudentium reprobabo. Ubi Sapiens? Ubi Scriba? Ubi Conquisitor hujus seculi? Nonne Deus stultam fecit sapientiam hujus Mundi? Nam quia in Dei sapientia non cognovit Mundus per sapientiam Deum?* S. Paul. I. Corinth. *Cap. I. Vers.* 19. *& seqq.*

† *Videte ne quis vos decipiat per Philosophiam & inanem fallaciam, secundum Traditiones hominum, secundum Elementa Mundi, & non secundum Christum.* S. Paul. Coloss. *Cap. XI. Vers.* 8.

*eſt un animal aveugle, & qui n'a aucune connoiſſance de lui-même, & qui ne ſauroit connoître par aucune raiſon ce qu'il doit faire, en quel tems, & de quelle manière *.*

LACTANCE ne frondoit pas avec moins de force l'orgueil des Savans † préſomptueux. Il établit encore plus fortement le ſage Pyrrhoniſme qu'Arnobe. Il ſe moquoit de ceux qui ſe regardoient comme des ſcrutateurs des myſtères de la Nature. Il emploia plus d'une fois ſon éloquente plume à prouver que la vérité eſt

* *Eſſe animal cæcum, & ipſum ſe neſciens, nullis poſſit rationibus conſequi quid oporteat fieri, quando, vel quo genere.*

Arnob. *Lib.* I.

† Aujourd'hui le plus petit Régent de Collège prétend expliquer clairement quelle eſt la nature de l'ame, & ſavoir le lieu où elle fait ſa demeure. Lactance ſe moque avec raiſon des Philoſophes qui avoient vécu avant lui, & de ceux qui vivoient dans ſon tems, & qui avoient prétendu approfondir un myſtère impénétrable. Il avoüe ſincérement qu'il ne donne que pour des conjectures tout ce qu'il dit ſur ce ſujet. *Mentis quoque rationem incomprehenſibilem eſſe quis neſciat, niſi qui omnino illam non habet, cum ipſa mens quo loco ſit, aut cujusmodi, neſciatur? Varia ergo a Philoſophis de natura ejus ac loco diſputata ſunt; at ego non diſſimulabo quid ipſe ſentiam, non quia ſic eſſe adfirmem; (quod eſt inſipientis in re dubia facere) ſed ut expoſita rei difficultate, intelligas quanta ſit divinorum operum magnitudo.* Lactant. de Officio Dei ad demetrianum, *Cap. XVI.*

est inconnue aux hommes, & que la Philosophie ne peut donner aucune certitude réelle. *Les Livres saints*, dit-il, *nous apprennent que toutes les pensées des Philosophes sont des folies. On ne sauroit trop constater cette vérité par les effets & par les raisons, dans la crainte que quelqu'un, trompé & séduit par le nom brillant de la sagesse, & égaré par l'éclat d'une éloquence flatteuse, ne préfere les opinions qu'on appuie sur l'autorité de la raison & de la lumière naturelle à celles qui n'ont d'autre fondement que la Révelation* *.

ST. Thomas adopte l'opinion de Lactance. Il étoit persuadé que la raison humaine est très défectueuse, & qu'on ne peut trouver aucune certitude parfaite dans les choses qu'on ne connoît que par le seul secours de la lumière naturelle. *Il est nécessaire*, dit-il, † *que les hommes re-*

* *Cum sit nobis divinis Litteris traditum cogitationes Philosophorum stultas esse, id ipsum re & argumentis docendum est; ne quis honesto sapientiæ nomine inductus, aut inanes eloquentiæ splendore deceptus, humanis malit quam divinis credere.* Lactant. Institut. *Lib. I. Cap. I.*

† *Necessarium est homini accipere per modum fidei, non solum ea quæ sunt supra rationem, sed etiam ea quæ per rationem cognosci possunt propter certitudinem. Ratio enim humana in rebus divinis est multa deficiens; cujus signum est, quia Philosophi de rebus humanis naturali investigatione perscrutantes, in multis erraverunt & sibi ipsis contraria senserunt. Ut ergo esset indubitata & certa cognitio apud*

reçoivent par l'autorité de la foi non seulement les choses qui sont au-dessus de la raison; mais même celles que la raison peut connoître à cause de la certitude. Car la raison humaine est fort défectueuse dans les choses divines; aussi voit-on que les Philosophes sont tombés dans plusieurs erreurs, en voulant approfondir la nature & l'essence des choses humaines, & se sont contredits mutuellement, l'un soutenant un sentiment qu'un autre condamnoit. Afin donc que les hommes connussent d'une manière certaine & indubitable l'existence de Dieu, il a été nécessaire que la foi leur enseignât les choses divines, comme aiant été enseignées de Dieu même, qui ne peut mentir.

Si les hommes considéroient attentivement, sage & savant Abukibak, combien ce qu'ils appellent raison est une chose arbitraire, & sujette à recevoir les différentes impressions des préjugés, de l'amour propre, de l'orgueil, de la vanité, enfin de toutes les passions, ils feroient beaucoup moins de fonds sur cette prétendue lumière naturelle qu'ils regardent comme un guide certain. Car enfin, si elle est quelque chose de véritablement réel, & de véritablement fixe & déterminé, il faut qu'elle soit la même dans tous

apud homines de Deo, oportuit quod divina eis per modum fidei traderentur, quasi a Deo dicta, qui mentiri non potest. St. Thom. *II. 2. Quæst.* 2. & 4.

tous les hommes, qu'elle produiſe dans eux les mêmes opérations, & qu'elle leur faſſe voir également les choſes. Or, d'où vient donc cette diverſité de ſentimens? Par quelle raiſon tout un peuple regarde-t-il comme une vérité évidente une choſe, de la fauſſeté de laquelle un autre eſt pleinement convaincu? Pourquoi ce qui eſt vertu en Aſie devient-il crime en Europe? Quelle eſt la véritable raiſon? Eſt-ce l'Européenne, ou l'Aſiatique? Si les Européens ſont fondés dans leurs ſentimens, que devient la lumière naturelle des habitans de la plus grande partie du Monde? Il faut alors avoüer que ce prétendu flambeau qui aura été donné pour les conduire, ne leur eſt guères plus utile que les ténèbres les plus épaiſſes. Mais pourquoi croions-nous que ce ſoit la raiſon Aſiatique qui ſoit de faux aloi? D'où vient eſt-ce que ce ne ſera pas l'Européenne? Comment eſt-ce qu'on peut décider une queſtion auſſi épineuſe? Ne vaut-il pas mieux adopter le ſentiment de St. Auguſtin, & croire que la peſanteur de notre corps eſt la cauſe du peu de connoiſſance & du peu de perception de notre eſprit? *L'entendement humain*, dit ce Pere de l'Egliſe, *eſt obſcurci par l'habitude des ténèbres dont il eſt enveloppé dans la nuit du péché. Il ne peut enviſager fixement la clarté, l'évidence lui manque. C'a été un bonheur pour lui, que d'être*

d'être conduit vers la vérité par la voix de l'autorité *.

CONSIDERES, sage & savant Abukibak, qu'il semble que Saint Augustin fût persuadé que l'homme n'étoit jamais capable de connoître le vrai par lui-même, & qu'il falloit pour cela qu'il fût conduit & déterminé par une cause supérieure. Cela étant, quel fondement peut-on faire sur cette raison, si vantée par les Philosophes, si exaltée par la plûpart des Savans? Doit-on donner le nom de lumière naturelle à une chose qui n'a pas la faculté de pouvoir nous éclairer? Et quel effet peut produire la Philosophie, qui ne s'appuie que sur l'autorité d'une raison trompeuse & illusoire, qui nous nuit aussi souvent qu'elle nous sert?

CICERON n'a pas prétendu sans fondement que les hommes seroient peut-être plus heureux, s'ils n'en avoient point été doüés. Il la compare au vin, qui peut bien être quelquefois utile aux malades, mais qui leur nuit ordinairement †. En effet,

* *Quia caligantes hominum mentes consuetudine tenebrarum, quibus in nocte peccatorum vitiorumque velantur, perspicuitati sanctitatique rationis aspectum idoneum intendere nequeunt, saluberrime comparatum est, ut in lucem veritatis aciem titubantem, & veluti ramis humanitatis opacatam inducat autoritas.* Augustinus, de Moribus Eccles. Cath. *Cap. II.*

† *Ut vinum ægrotis, quia prodest raro, nocet sæpis-*

effet, quelles extravagances & quelles folies n'excuse-t-on pas par la raison? Un homme, qui, sans avoir reçu d'un autre la moindre injure, fait deux ou trois cens lieuës uniquement pour aller s'égorger avec lui au pied d'un Bastion, ou d'un Chemin-couvert, fonde son extravagance sur la raison; un Jésuite, qui bouleverse la Société civile, qui lui seul fait plus de mal que la peste & la famine, défend ses crimes par la raison. Le Pere la Chaise apportoit des prétextes, qui dans le fonds paroissoient bons & raisonnables, pour excuser l'exil des Protestans. Un Janséniste, encore plus fou que le Jésuite n'est malin, fonde sur la raison la nécessité d'introduire le fanatisme, & d'autoriser les convulsions; un débauché, livré à ses plaisirs, défend sa conduite par la raison; un Théologien croit être fondé par la raison à passer sa vie à embrouiller la Religion par de vaines disputes; un Philosophe autorise toutes ses visions chimériques par la raison; enfin, il

pissime, melius est non adhibere omnino, quam sæpe dubio salutis in apertam perniciem incurrere: sic haud scio, an melius fuerit humano generi motum istum celerem, cogitationis acumen, solertiam quam rationem vocamus, quoniam pestifera sint multis, admodum paucis salutaria, non dari omnino quam tam munifice & tam large dari. Cicero de Natura Deorum, *Lib. III.*

il n'eſt rien où les hommes ne veuillent la faire entrer. Tous croient l'avoir également en partage, & tous ſont également dans l'erreur.

Il eſt plus utile qu'on ne penſe, ſage & ſavant Abukibak, d'humilier les partiſans outrés de cette raiſon, en leur faiſant voir la foibleſſe & l'incertitude. On apprend ainſi aux Philoſophes orgueilleux à captiver leur entendement ſous l'obéïſſance de la foi, & à ne jamais diſputer ſur de certaines choſes. Combien en eſt-il parmi eux, dont on peut dire avec St. Bernard, que *dans le tems qu'ils cherchent à connoître les choſes étrangères, ils n'ont d'eux-mêmes aucunes connoiſſances* * ?

* *Multi multa ſciunt, & ſe ipſos neſciunt, alios inſpiciunt, & ſe ipſos deſerunt. Deum quærunt per iſta exteriora, deſerentes ſua interiora, quibus interior eſt Deus.* Bernardi Meditationes devotiſſimæ ad humanæ conditionis cognitionem, *alias* Liber de Anima, *Cap. I. Num. I.*



Lettre Quatre-vingt-unieme.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

SI l'idée de rentrer dans le néant, ſage & ſavant Abukibak, eſt mortifiant, celle d'un ſommeil perpétuel, ſuivi de ſonges agréables, n'a rien de commun avec elle. Je conviens bien que le ſommeil doit être regardé comme une eſpèce de ceſſation de la vie; mais c'eſt lorſque l'eſprit & le corps ſont enſévelis dans un repos léthargique. Car dès qu'un homme fait des ſonges amuſans, ſon bonheur eſt réel; il eſt auſſi heureux que celui qui veille. Tous les plaiſirs de la vie ne ſont que de flatteuſes chimères, la vie elle-même n'eſt qu'un ſonge; & lorſque nous venons à mourir, l'on peut dire que nous avons été plus ou moins heureux, ſelon que nous avons révé plus ou moins agréablement.

Supposons qu'une perſonne dorme pendant vingt ans de ſuite, qu'elle ſe figure d'être un Roi puiſſant, victorieux, triomphant, qui gagne des batailles, qui prend

prend des villes, qui triomphe de ses ennemis, n'aura-t-il pas été aussi réellement heureux que les plus grands Monarques? Il aura gouté tous les plaisirs, toutes les douceurs qu'ont ressentis les Jules Césars, les Scipions, les Henri IV. & sa joie n'aura point été troublée par les disgraces de Pompée, de Sertorius, de François I. & de Charles XII.? Le conquérant imaginaire & dormant aura été plus heureux que bien de conquérans réels & veillans.

Passons du Guerrier à l'Ecclésiastique. Un petit Curé de village est métamorphosé par le sommeil en Cardinal. Il pense qu'il se promene dans les rues de Rome, suivi & escorté d'un grand nombre d'estafiers. Il a une table servie splendidement, & une maitresse jeune & jolie. A la place d'une servante crasseuse, qui étoit autrefois admise dans le lit du Curé veillant, succéde une Beauté imaginaire, qu'un Aumônier, confident de son maitre, personnage aussi peu réel que tout le reste, conduit par un escalier dérobé. Je demande si ce Curé n'est pas aussi fortuné que le Cardinal le plus galant? Je soutiens qu'il se peut faire qu'il le soit beaucoup plus. Il ne court point le risque de perdre par ces galanteries imaginaires ce qu'il en couta au Cardinal du Bois pour de réelles.

Un Auteur dormant peut encore avoir des

des avantages considérables sur celui qui veille. Il ignorera le jugement qu'on porte sur ses Ouvrages, il pensera que le Public approuve ses fades productions. En rêvant, il goute toute la satisfaction qu'ont ressentie les Racines, les Corneilles, les la Bruïeres & les Despreaux; en veillant, il essuïeroit toutes les nazardes & toutes les sanglantes plaisanteries, dont les Cotins & les Pradons ont été accablés. Si l'Ecrivain des *Anecdotes Historiques, Galantes & Litéraires*, après avoir par ses pernicieux remèdes endormi pour toujours tant de gens, est condamné à son tour de dormir pendant dix ans, plein de la sotte vanité qui fait le partage de tous les Auteurs subalternes, il se placera auprès des plus grands hommes, il s'applaudira, il admirera ses fades productions. Aucun Journaliste incommode n'ira lui exposer aux yeux des vérités desagréables, tout lui rira, tout favorisera ses desirs. S'éveille-t-il, sa fortune, sa gloire & son mérite s'évanoüissent; tout tombe, tout finit, tout est détruit dès qu'il ouvre la paupière. *Heureux sommeil!* s'écriera-t-il. *Pourquoi ne duriez-vous pas toujours? Songes flatteurs, d'où vient vous êtes-vous dissipez? Que ne puis-je rêver toute ma vie! Et puisque tel est mon sort qu'il faut que je veuille en dépit de la raison m'ériger en Auteur, ne valoit-il pas mieux cent fois pour ma tranquillité que ce fût en imagination qu'en réalité?*

EN parcourant tous les différens états de la

la vie, nous découvririons aifément, fage & favant Abukibak, qu'il n'en eft aucun dont le fommeil ne puiffe augmenter la félicité. Si j'avois vécu du tems des Païens, j'aurois étendu jufqu'aux Dieux ce que je borne aujourd'hui aux hommes. Le fort de Saturne m'eût paru cent fois plus heureux que celui de Jupiter. Tu fais que ce dernier Dieu endormit le premier, & ne lui laiffa d'autre avantage que de faire fans ceffe des fonges agréables. A quoi penfoit le bon Jupiter de ne pas avaler une prife de fon opium? Il devoit être bien aveugle, s'il n'en connoiffoit pas tous les avantages? Hé quoi! lorfque pour joüir d'Europe, il fe métamorphofa en bœuf; quand il fut obligé de voir fouffrir Alcmene qu'il avoit rendue enceinte, n'eût-il pas mieux valu pour lui qu'il dormît comme Saturne. Eût-il dû ronfler auffi fortement qu'un homme qui lit trois pages des Ouvrages du Jéfuite Courjan, n'importe; il eût révé agréablement, il n'eût reffenti aucune peine. Pour vaincre des Beautés cruelles, il n'eût point eu befoin d'avoir recours à aucune métamorphofe; il n'eût rien eu à redouter de la jaloufie de fon époufe Junon. Si un homme, dont la femme eft pigriéche, méchante, querelleufe, refufoit de changer fes peines réelles pour des fonges agréables, on le traiteroit d'imbécille. Quel nom peut-on donner à une Divinité qui tient une conduite auffi peu penfée?

QU'IL

QU'IL seroit heureux, sage & savant Abukibak, pour les François de connoître la drogue soporative du Maître de l'Olympe! Si quelque Médecin aujourd'hui pouvoit en trouver la recette, que de trésors n'amasseroit-il point, & combien de dormeurs ne verroit-on pas à Paris! Que de cocus ronflans! Que de Petits-maîtres, ruinés & persécutés par leurs créanciers, insensibles desormais à leurs persécutions! Que de vieilles filles, lasses de leur état, mariées en idée! Que de femmes laides, entourées d'amans imaginaires! Que de Religieuses entre les bras de Moines frais & gaillards! Que d'Abbés, pauvres & misérables, érigés en Prélats bien rentés! Que d'Evêques métamorphosés en Cardinaux, & que de Cardinaux en Papes, & Papes vainqueurs du Monde, & destructeurs des Puissances temporelles!

TOUT Paris dormiroit, sage & savant Abukibak, si tout Paris pouvoit réver sans cesse gracieusement. Que dis-je tout Paris? toute l'Europe, tout l'Univers. Offrir aux hommes de faire éternellement des songes gracieux, c'est leur présenter un moïen de quitter les peines, les soins, les soucis & les chagrins qui sont inséparablement attachés à l'humanité.

JE suis persuadé que les Philosophes ne seroient pas des derniers à connoître l'utilité d'un songe agréable & perpétuel.

Plus ils auroient examiné les choſes qui nous attachent à la vie, & plus ils ſe dépêcheroient de prendre le merveilleux opium. Ils ſont ſi convaincus que dans la diſtribution du plaiſir & des peines, le partage eſt inégal, qu'ils ſont aſſûrés qu'un homme ne peut jamais être véritablement heureux qu'en ſonge. En effet, quel eſt le mortel qui puiſſe ſe flatter de pouvoir être parfaitement tranquille & content? Quel eſt celui qui ôſeroit dire l'avoit été?

DANS quelque ſituation qu'on ſe trouve, on forme toujours quelque nouveau ſouhait: or, c'eſt être malheureux que ſouhaiter; dès qu'on deſire quelque choſe, on n'eſt point entiérement ſatisfait. Ce n'eſt que par le ſecours du ſommeil que la félicité peut être parfaite. Tel eſt le ſort de l'homme, il ne ſauroit être heureux qu'en imagination. La réalité n'eſt point faite pour lui, & lorſqu'il croit être au comble de ſes vœux, il eſt étonné de s'appercevoir que le trouble, la crainte, l'eſperance & toutes les autres paſſions naiſſent en foule du ſoin des plaiſirs qu'il regardoit comme les plus purs.

CONSIDERONS un amant auprès d'une maitreſſe qui répond à ſon amour. Il jure qu'il eſt plus heureux que les Dieux, & que ſon deſtin ſurpaſſe ſes ſouhaits. Il ne deſire plus rien, il poſſede tous les biens; mais à peine a-t-il fait toutes ces pom-

pompeuses déclamations, qu'il s'apperçoit qu'il est troublé par la crainte de ne perdre tout ce qui fait sa félicité. Ses maux viennent de la même source que son bonheur. Foibles mortels! La peine suit toujours le plaisir; elle est inséparable de lui. Dormez & révez, si vous voulez être parfaitement satisfaits.

UN courtisan, qui joüit de la faveur de son maître, par combien de chagrins ne l'achete-t-il pas? Un Prélat, qui posséde cent mille livres de rente, à quelle contrainte ne doit-il pas se résoudre? Ses revenus sont bien païés par cinquante bienséances génantes, dont il est la victime. Un guerrier est-il heureux? Peut-on regarder comme tel un homme qui perd la moitié de ses membres pour obtenir quelques honneurs chimériques, ou une modique pension? Un marchand, qui ne dort ni nuit, ni jour, qui sans cesse dévoré de l'amour du gain, tremble au nom de banqueroute, ou de naufrage, est-il paisible & satisfait? Un païsan, qui gémit sous la tyrannie des partisans, qui ne vit qu'à force de travail, est-il fort content de son sort? Faisons dormir tous ces infortunés, sage & savant Abukibak: accordons-leur la faculté de faire des songes gracieux; les voilà tous heureux. Plus de gêne pour le Prélat, plus de perte de membres pour le guerrier, plus d'avarice pour le marchand, plus de travail pour

le païsan; tout dort. Les soins, les soucis, les chagrins sont anéantis. Ces gens, si malheureux en veillant, sont sans cesse occupés d'idées gracieuses, qui se succédent les unes aux autres.

CONVENONS donc, sage & savant Abukibak, que ceux qui ne distinguent point le sommeil de la mort, raisonnent d'une manière peu juste. Pour la plûpart des hommes réver & dormir, c'est vivre plus gracieusement que veiller. Laissons toutes les vaines subtilités des Scholastiques & des demi-Philosophes, le plus grand bien que la Nature ait accordé aux hommes, c'est le sommeil. Loin qu'il soit l'image de la mort, je serois tenté de le regarder comme celle de la félicité éternelle réservée aux Justes. Il nous donne une legère & imparfaite idée de la tranquillité dont nous joüirons, lorsque notre ame sera dégagée des liens du corps.

AU reste, sage & savant Abukibak, tu as dû t'appercevoir dès le commencement de ma Lettre qu'en parlant du bonheur & de l'avantage du sommeil, je n'ai prétendu faire mention que de celui qui nous procuroit des songes agréables. Car dès qu'il nous jette dans une entière léthargie, il peut être regardé comme un anéantissement; & s'il nous fait faire des rêves disgracieux, il a tous les desavantages de la vie, sans en avoir le gracieux & le bon. Mon sentiment se réduit à soute-

ſoutenir qu'il ſeroit plus avantageux aux hommes de rêver toujours agréablement, que de joüir de toutes les félicités, attachées à l'état de ceux qui veillent, parce que ces félicités ſont troublées par mille infortunes, ou par la crainte de les perdre.

JE te ſalue, ſage & ſavant Abukibak.

LETTRE QUATRE-VINGT-DEUXIEME.

Le Cabaliſte Abukibak, *au ſtudieux* ben Kiber.

LA Lettre, que tu m'as écrite ſur les différens genres de folies qu'on peut juſtifier par les mœurs & les coutumes de certains peuples, m'a fait refléchir, mon cher ben Kiber, aux bizarreries de l'eſprit humain. Je ſerois tenté de croire qu'il n'y a aucun homme véritablement ſage. Quand je dis *véritablement ſage*, j'entends qui n'ait quelque choſe qui tende viſiblement à la folie. Pluſieurs Savans ont été convaincus de cette vérité; ils l'ont ſoutenue dans leurs Ecrits, & le fameux Deſpréaux a prétendu que l'homme étoit le plus ſot & le plus ridicule de tous

tous les animaux. * Il me paroît cependant que les Auteurs qui ont traité des bizarreries & des caprices de l'esprit humain, n'ont point examiné assez philosophiquement cette matière. Ils se sont trop arrêtés aux généralités, il eût été à souhaiter qu'ils fussent descendus dans un détail plus circonstancié. S'ils n'avoient pas voulu parcourir tous les différens États, en considérant avec soin celui des Savans & des Philosophes, ils auroient pû montrer jusqu'où ne va point la foiblesse de l'esprit, puisqu'il est sujet à tant d'imperfections, lors même qu'il est porté à son plus haut dégré. Quand on aura découvert cinquante vicieuses inégalités & bizarreries dans Descartes ou dans Leibnitz, on ne sera plus étonné de les retrouver dans un ignorant, ou dans un Petit-maître. Si les personnes, qu'on regarde comme les plus parfaites, sont sujettes à plusieurs défauts ridicules, que ne doit-ce pas être de celles qu'on croit être en droit de mépriser? Je pense donc avec raison, studieux ben Kiber, qu'en examinant les bizarreries de l'esprit humain dans la conduite de deux ou trois Sa-

* *De tous les animaux qui s'élevent dans l'air,*
Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer,
De Paris au Perou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.
Despreaux, *Sat. VIII.*

Savans distingués, on feroit beaucoup plus de progrès dans la connoissance des hommes, qu'en s'attachant en gros à ce nombre étonnant de folies & d'extravagances que les Ecrivains ont condamnées avec fondement, mais ramassées avec peu de choix & de discernement.

QUELQUE grand personnage qu'on choisisse, on trouvera toujours chez lui assez de défauts pour prononcer hardiment que l'esprit humain est plus digne de pitié que d'admiration. Prenons deux célèbres Philosophes, l'un ancien & l'autre moderne, & parcourons leurs principales actions. Commençons par celles d'Aristote, nous viendrons ensuite à celles de Leibnitz.

LE Prince des Logiciens le fut aussi des conteurs de fables & de fornettes. Combien d'histoires absurdes n'a-t-il pas recueillies dans ses Ouvrages? Combien de puérilités, également fausses & inutiles, n'y a-t-il pas inserées? Celui, qui se chargea du penible soin d'apprendre à raisonner les hommes, eut mille fois besoin du secours qu'il offroit aux autres, & pécha grossiérement contre les règles qu'il prescrivoit. Veut-on un exemple plus frappant de la foiblesse & de la bizarrerie de l'esprit humain?

POURSUIVONS l'examen du caractère d'Aristote. Il se disoit Philosophe, il l'étoit réellement; cependant il n'en aimoit

pas moins les richesses. Un avide négociant, qui dès la pointe du jour est uniquement occupé du soin de son commerce, n'en eût point fait un éloge plus pompeux. Elles entroient, selon Aristote, dans ce qui constituoit le souverain bien. Lucien s'est moqué avec raison d'une décision aussi fausse & d'une maxime aussi contraire, non seulement à la véritable sagesse, mais même au sens commun. Il fait reprocher par Diogene à ce Philosophe qu'il n'avoit parlé de la sorte que pour avoir un prétexte spécieux de contenter son avarice, & de demander à Alexandre tout ce qu'il croiroit pouvoir en obtenir.

Si Aristote aima l'argent, il ne fut pas moins attaché à la fausse gloire. J'appelle fausse gloire celle qu'on n'acquiert point par des moïens licites & honnêtes. Pour qu'on crût que ses sentimens étoient infiniment plus raisonnables que ceux des autres Philosophes, il leur en a prêté de si extravagans, qu'il faudroit être aussi fou qu'il a été menteur, si l'on se persuadoit qu'ils les ont soutenus réellement. Quelle foiblesse dans un homme, dont le génie étoit si grand & si élevé !

L'ingratitude fut encore un des défauts essentiels d'Aristote ; lui, qui devoit si bien connoître toute l'horreur de ce vice, s'y abandonna entiérement. Il ne perdit jamais l'occasion de maltraiter les Ecrits & la personne de Platon, à qui il étoit

étoit redevable des connoiſſances qu'il avoit. S'étonne-t-on qu'un particulier déclame contre ſon maître, & qu'un diſciple de l'Abbé Paris vende ſa plume aux Jéſuites, lorſqu'on conſidére qu'Ariſtote s'eſt laiſſé emporter juſqu'à l'excès de déchirer Platon, & de flétrir ſa réputation. A quelle extrémité ne doit-on pas s'attendre après cela, de voir aller les perſonnes ordinaires, & quel mépris ne doit-on pas avoir pour l'eſprit humain, ſi vanté par les demi-Savans, & ſi plaint par ceux qui en ſentent toute la foibleſſe?

JE ne refléchis jamais, ſtudieux ben Kiber, ſur la conduite des plus grands hommes, que je ne ſente une eſpèce de confuſion que m'inſpire mon état miſérable. Peu s'en faut que je ne ſouhaite celui des animaux, & que je ne deſire de pouvoir troquer ma raiſon, toujours chancelante, contre leur inſtinct, perpétuellement uniforme & ſagement dirigé. Les ignorans, ou les gens d'un génie médiocre, ſe félicitent ſans ceſſe des grands dons qu'ils ont reçus de la Nature. Ceux, qui ont plus de lumière, penſent comme Paſcal, & trouvent qu'il a eu raiſon de dire: „ En voiant l'aveuglement & „ la miſère de l'homme, & ces contra- „ dictions étonnantes qui ſe découvrent „ dans ſa Nature, & regardant tout l'U- „ nivers muet, & l'homme ſans lumiè- „ re, abandonné à lui, & comme égaré „ dans

„ dans ce coin de l'Univers, sans savoir
„ qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire,
„ ce qu'il deviendra en mourant; j'entre
„ en effroi comme un homme qu'on au-
„ roit porté endormi dans une isle déser-
„ te & effroïable, & qui s'éveilleroit
„ sans connoître où il est, & sans savoir
„ aucun moïen d'en sortir, & sur cela j'ad-
„ mire comme on n'entre pas en dései-
„ poir d'un si misérable état. „ *

Voila, mon cher ben Kiber, le plus beau & le plus sublime génie de ces derniers tems, qui ne regardoit son état qu'avec fraïeur, qui étoit frappé d'étonnement en découvrant les contrariétés, les bizarreries & les caprices qu'il y avoit dans sa nature; il la considéroit comme l'amas de toutes les misères. Que les hommes ordinaires se félicitent actuellement de leurs talens, de leurs grandes qualités, de leur raison, & de leur lumière naturelle! Quel cas ferons-nous de toutes ces qualités médiocres, eu égard à celles de Pascal, lorsque les dons dont il avoit été comblé, lui ont paru très méprisables? Ce Savant regardoit le sort des hommes comme étant si malheureux, qu'il prétendoit que si la Providence ne leur avoit pas donné des causes étrangeres d'ennui, ils s'ennuieroient

* *Pensées de* Mr. Pascal *sur la Religion & sur plusieurs autres sujets, pag.* 23.

roient par le propre état de leur condition.

REVENONS, mon cher ben Kiber, aux foibleſſes d'Ariſtote. On prétend qu'il fut banni pour avoir fait des ſacrifices à une concubine, & pour avoir compoſé une Hymne à ſon honneur. Peut-on pouſſer plus loin l'extravagance? Le Petit-maître le plus fou fit-il rien de pareil? Je n'ai point oüi dire qu'on ait fait à Paris aucun acte de Religion en faveur de la Hermance, ou de la Camargo; on n'a pas même ſongé à compoſer aucune Hymne à leur honneur. Pour quelques couplets de chanſons laſcives, cela ſe peut; mais y a t-il entre une Hymne & un Madrigal aucune comparaiſon?

APRÈS qu'Ariſtote a rendu un culte divin à ſa concubine, & fait des vers Liturgiques pour elle, ſeroit-il ſurprenant que quelque Docteur de Sorbonne érigeât ſa ſervante en nouvelle Divinité, & compoſât pour elle un Office? On crieroit ſans doute contre une ſemblable folie; mais de quoi l'eſprit humain n'eſt-il pas capable? A quoi ne doit-on pas s'attendre de ſes caprices? Pourquoi ce qui arriva jadis en Grece ne pourra-t-il pas être renouvellé à Paris? Les hommes ſont-ils devenus plus ſages? Point du tout. Ont-ils plus d'eſprit qu'Ariſtote? Encore moins. Savent-ils mieux réſiſter à leurs paſſions? Ils s'y livrent également, leur ca-

caractère n'eſt point changé, & ſi l'on ne leur voit pas faire les mêmes folies, c'eſt que le hazard ne fait pas naitre préciſément les mêmes ſituations. Quant au reſte, ils ſont également fous, bizarres, inconſtans, emportés, avares, ambitieux, & quelque génie qu'ils aient, ils ne ſe garentiſſent point de tant de défauts. Voions-en des preuves dans le court examen du caractère de Leibnitz.

Il eut autant d'eſprit qu'Ariſtote, & autant de vanité. Il parla de lui-même dans les termes qui portent l'image de l'orgueil le plus outré, & j'ôſe ajouter le plus ridicule. „ Je n'avois pas quinze ans, dit-il, que je me promenois des „ jours entiers pour prendre parti entre „ Ariſtote & Démocrite. Ce n'eſt que „ depuis environ douze ans que je me „ trouve ſatisfait, & que je ſuis arrivé „ à des démonſtrations ſur des matières qui n'en paroiſſoient pas capables; „ cependant de la manière que je m'y „ prens, ces démonſtrations peuvent être ſenſibles comme celles des nombres, quoique cela paſſe l'imagination.*

Peut-on pouſſer plus loin la bonne opinion? Un Théologien eſt-il plus préſomptueux, un Petit-maître plus prévenu en ſa faveur, un demi-Savant plus entêté de ſon mérite? Et pourquoi trouvera-t-on

* *Miſcellanea Leibnitziana*, *Art.* 184. *pag.* 230.

on furprenant que l'Abbé des Fontaines fe regarde comme un fecond Quintilien, que le Chevalier Len ** foit idolâtre de fa figure, & que le fade Auteur des *Entretiens des Ombres* fe figure d'être un grand homme? Ces gens, nés avec un génie borné, peuvent-ils réfifter à des défauts que n'a pû éviter un des plus grands & des plus illuftres Philofophes de l'Europe? S'il a été forcé par la nature de fa condition à donner dans des bizarreries ridicules; fi dans le tems qu'il blâmoit l'orgueil, il s'eft abandonné entiérement à ce vice, par quel enchantement, des hommes ordinaires pourront-ils s'élever audeffus de leur fphere, & dompter leurs imperfections, attachées invinciblement à leur effence? Il feroit abfurde de fuppofer une chofe auffi contraire à la raifon & à l'expérience.

Les fautes d'un grand génie font donc, non feulement propres à nous faire fentir les imperfections des hommes; mais encore à nous montrer parfaitement toutes les foibleffes de l'efprit humain. Quand on veut approfondir les chofes, il faut toujours les confidérer dans leur dégré le plus éminent. Connoître les folies des hommes ordinaires, c'eft favoir purement que quelques-uns d'eux ont des défauts effentiels. Etre affûré que les plus grands génies font fujets aux mêmes vices que les plus petits, c'eft être convaincu

vaincu qu'il n'eſt aucun mortel véritablement ſage.

JE te ſalue, ſtudieux ben Kiber. Porte-toi bien, & donnes-moi de tes nouvelles.

✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻ ✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻

LETTRE QUATRE-VINGT-TROISIEME.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

LEs hommes, ſage & ſavant Abukibak, ſont ſi legers & ſi changeans, que quelque bienfait dont on les accable, on ne doit jamais ſe flatter de pouvoir conſerver long-tems leur amitié. Obliger le Public, c'eſt prodiguer des faveurs à un ingrat; ceux qui ont compté le plus ſur ſon inclination & ſur ſon eſtime, en ont été ordinairement maltraités.

LORSQU'ON plait à une ſeule perſonne, on peut eſperer de conſerver toujours ſes bonnes graces; mais c'eſt preſque tenter l'impoſſible que de ſonger à ménager pendant long-tems l'amitié de tout un peuple. On a vû pluſieurs Souverains avoir juſqu'à la mort la même tendreſſe pour leurs

leurs favoris; il eſt bien rare que les plus grands Héros qui ont vécu dans les Républiques, & qui les ont ſervies très utilement, naient pas été la victime de l'inconſtance & de la legéreté de leurs concitoïens.

LE mérite dans les Etats, où la pluralité des voix décide de tout, nuit auſſi ſouvent qu'il ſert. Comme il y a par-tout plus d'hommes d'un caractère vicieux que d'un caractère vertueux, on riſque beaucoup dès que notre ſort dépend du Public. Je trouve que les Républiques de nos jours ſont gouvernées bien plus ſagement que les anciennes; un certain nombre de gens, diſtingués par leur mérite & par leurs talens, ſont à la tête des affaires. Le peuple eſt libre, mais il n'a point le droit d'accabler comme autrefois ceux qui maintiennent ſa liberté.

LES hiſtoires ſont remplies des ingratitudes dont les principales Républiques ont uſé envers ceux qui les avoient parfaitement ſervies. L'Oſtraciſme, ou le banniſſement de dix ans, auquel les Athéniens condamnoient ceux de leurs citoïens qui étoient trop puiſſans, fut inventé pour ſatisfaire la jalouſie. Y a-t-il rien de plus ridicule que d'établir une loi, par laquelle il eſt enjoint de punir ceux qui ſe rendent eſtimables? Juſqu'où ne va point l'aveuglement & l'envie des hommes! Il étoit permis à un particulier, fouil-

ſouillé de mille vices, enclin à des défauts très eſſentiels, de reſter paiſible dans Athenes : mais d'abord qu'une perſonne donnoit des marques d'une vertu ſolide, d'un courage héroïque qui pouvoient lui attirer l'eſtime des honnêtes gens, on la banniſſoit, on l'exiloit; les ſervices qu'elle avoit rendus à ſa patrie, ne ſervoient qu'à précipiter ſon jugement. Il ſemble que le Ciel, irrité contre un uſage auſſi barbare, permit que celui qui l'avoit introduit, en ſubît toute la rigueur. Cliſtene fut le premier qui fit dans Athenes la loi du banniſſement, & il fut banni le premier. Son exil fut ſuivi par celui de pluſieurs grands hommes, & il eſt peu d'illuſtres perſonnages qui aient pû éviter la haine & la jalouſie de leurs concitoïens. . . . .

Solon, ce ſage Légiſlateur, à qui les Athéniens avoient de ſi grandes obligations, qui leur preſcrivit des loix ſi belles & ſi ſenſées, qu'ils auroient toujours été heureux s'ils ne les euſſent jamais abandonnées; qui les rendit maîtres de Salamine; qui les empêcha par ſes avis de tomber ſous la tyrannie de Piſiſtrate, pour récompenſe de tant de ſervices ſignalés, fut exilé dans ſa vieilleſſe, & ne put jamais obtenir de ceux à qui il avoit fait tant de bien, un petit coin de terre dans l'Attique pour y finir ſes jours. Il fut obligé de ſe retirer dans l'iſle de Cipre

pre *, Alcibiade †, Phocion §, Socrate ‡, & plusieurs autres illustres Athéniens,

* Il mourut dans cette isle, & ses cendres, à ce que disent plusieurs Auteurs, furent semées par tout le territoire de Salamine. Le Poëte Cratinus dans une de ses Comedies, fait dire à Solon. *J'habite l'isle de Salamine, si la tradition est véritable; car elle assûre que mes cendres sont semées dans tout ce territoire d'Ajax.*

Οἰκέω δὲ νῆσον, ὡς μὲν ἀνθρώπων λόγος
Ἐσπαρμένος κατὰ πᾶσαν Αἴαντος πόλιν.

Diogene Laërce rapporte cette histoire comme un fait certain. *Obiit autem in Cypro ætatis suæ anno octuagesimo, hoc suis mandans ut Salaminam ossa transferrent, atque in cinerem solum per provinciam disseminarent; quocirca & Cratinus in Chirone ipsum ita loquentem facit: Ego hanc, ut aiunt homines, insulam colo, sparsus per omnem Ajacis urbem strenui. Extat de illo & nostrum epigramma, ex eo cujus jam supra meminimus epigrammatum Libro, ubi & de sapientibus omnibus & doctrina præstantibus viris omni genere metrorum lusimus.*

Σῶμα μὲν ἦρε Σόλωνος ἐν ἀλλοδαπῇ Κύπριον πῦρ,
Ὀστᾶ δ' ἔχει Σαλαμὶς, ὧν κόνις ἀστάχυες.
Ψυχὴν δ' ἄξονες εὐθὺς ἐς οὐρανὸν ἤγαγον. εὖ γὰρ
Θῆκε νόμους αὐτοῖς ἄχθεα κουφότατα.

Cypria defunctum subtraxit flamma Solonem.
Ossa sed in cineres versa tenet Salamis.

Mox

niens, ont été traités encore plus rigoureusement que Solon. Démosthene, qui seul

Mox animus nitido sublatus ad æthera curru,
Quippe sacras Leges pondera grata tulit.

Diogen. Laert. *de Vita Philosoph. Lib. I. pag.* 32. *Edit. Antuerp.* cIↄ. Iↄ. LXVI.

Plutarque, malgré la tradition & les Historiens, prétend que c'est-là un conte fabuleux. *Pour ce qu'on rapporte*, dit il, *des cendres de Solon qui furent semées par toute l'isle de Salamine, c'est un conte entierement incroyable à cause de sa trop grande absurdité; cependant il est rapporté par plusieurs Ecrivains considérables, & même par Aristote.* Plutarq. *Vies des Hommes illustres; Tom. I. pag.* 486. *Vie de Solon.* Je me sers de la Traduction de Dacier, Edit. d'Amsterdam.

† Le récit de la mort d'Alcibiade montre parfaitement la valeur & l'intrépidité de ce Héros. Voici ce qu'en dit Plutarque : „ Ceux „ qu'on envoia pour le tuer, n'aiant pas le cou„ rage d'entrer où il étoit, se contenterent d'en„ vironner la maison & d'y mettre le feu. Al„ cibiade se sentant pris, ramasse tout ce qu'il „ peut de hardes, de tapisseries & de couvertu„ res, & les pressant ensemble, il les jette au „ milieu du feu, & son manteau entortillé, il „ s'élance au travers des flammes & en sort sans „ aucun dommage, les hardes qu'il y avoit jet„ tées, n'étant pas encore achevées de consu„ mer. Sa vûe étonna & écarta les barbares, pas „ un n'ôsa l'attendre, ni en venir aux mains a„ vec lui; mais tous en fuiant & en reculant, „ l'ac-

ſeul par ſon éloquence défendit ſi longtems la liberté de la Grece contre Philippe

» l'accablerent de dards & de flêches, il tomba » mort ſur la place. Plutarq. *Tom. II. pag.* 478. » *dans la Vie d'Alcibiade.*

§ La mort de Phocion, quoique bien différente de celle d'Alcibiade, ne fut pas moins glorieuſe, & couvrit également de confuſion ceux qui en étoient la cauſe. » Quelqu'un des » amis de Phocion lui aiant demandé peu de » tems avant qu'il mourût, s'il avoit quelque » choſe à mander à ſon fils, *Oui certainement*, » dit-il, *j'ai quelque choſe d'important à lui man-* » *der, c'eſt qu'il ne cherche jamais à ſe venger des* » *Athéniens, & qu'il perde le ſouvenir de leur* » *injuſtice.* Et comme Nicoles, qui étoit le » meilleur & le plus fidèle de ſes amis, lui de» mandoit en grace qu'il lui permît de boire le » poiſon avant lui, *Hà! Nicoles*, lui repondit » Phocion, *tu me fais là une demande bien du-* » *re & bien triſte pour moi; mais puiſque je ne* » *t'ai rien refuſé pendant ma vie, je t'accorde en-* » *core ce dernier plaiſir avant ma mort.* Quand » tous les autres eurent bû, il ſe trouva que le » poiſon vint à manquer, & qu'il n'y en avoit » plus pour Phocion. L'exécuteur dit qu'il n'en » broyeroit pas davantage, ſi on ne lui donnoit » douze dragmes, qui étoient le prix que cha» que doſe coutoit. Comme cela emportoit du » tems & cauſoit quelque retardement, Pho» cion appella un de ſes amis, & lui dit *que* » *puiſqu'on ne pouvoit pas mourir gratis à Athè-* » *nes, il le prioit de donner ce peu d'argent à*

lippe de Macédoine & contre Alexandre son fils, ne put se garentir de l'exil. * On dit qu'il y fut extrêmement sensible, & l'on ajoute qu'aiant rencontré en sortant d'Athenes, plusieurs de ceux qui avoient eu part à son bannissement, & qui cependant touchés de sa douleur, l'exhorterent à le supporter, il leur dit la larme à l'œil : *Comment ne voulez-vous pas que je regrette ma patrie, ce païs où les ennemis sont si estimables, que je me croirois fort heureux, si je pouvois rencontrer ailleurs des amis qui le fussent autant* ? Jusqu'où ne va point, sage & savant Abukibak, la générosité d'un grand cœur ! Démosthene donne à ses plus cruels ennemis les loüanges les plus flatteuses. Quelle force n'a point l'a-

„ *l'exécuteur.* „ Plutarq. *Vies des Hommes illustres, Tom. VI. pag.* 409.

† Les derniers momens de Socrate sont les plus beaux de la vie de ce sage & vertueux Philosophe. Il les emploia à instruire ses amis, & à leur dire des belles choses sur l'immortalité de l'ame, que Platon nous a conservées : *Mox illum (Socratem) damnant, & continuo conjectus in vincula, post paucos dies cicutam bibit, multa prius de immortalitate animorum, ac præclara disserens, quæ in Phædone Plato digessit.* Diogen Laert. *de Vit. Philos. Lib. II. pag.* 76. *in Vit. Socrat.*

* Plutarq. *Vies des Hommes illustres, &c. Tom.* VII. *pag.* 238. *Vie de Démosthene.*

l'amour de la patrie ! Il fait regretter ceux qu'on devroit haïr. Voilà deux nobles passions, qui ont agi également sur le cœur de Démosthene ; elles auroient dû produire un excellent effet pour son bonheur, si ceux qui le bannissoient, n'eussent été aussi méprisables qu'il étoit vertueux. Il reçut la récompense à laquelle on doit s'attendre lorsqu'on dépend du caprice, de la jalousie, & de l'inconstance du peuple.

LES Athéniens n'ont point été les seuls qui aient maltraité les grands génies qu'ils ont eus parmi eux, toutes les Nations ont agi de la même manière. Par-tout où il y a des hommes, l'ingratitude triomphe, & la vertu est tôt ou tard opprimée. On ne sauroit dire dans quelle République le peuple a paru le moins insensé & le moins criminel. Dans toutes il a persécuté très souvent le mérite, & l'a rarement récompensé. Licurgue *, ce sage Législateur des Lacédémoniens, comment n'en fut-il pas traité ? Ils le poursuivirent plusieurs fois à coups de pierre, ils lui creverent un œil, ils le chasserent, & l'exilerent pour prix des bienfaits qu'ils en avoient reçus. Sa probité & sa vertu ne purent le garantir de la frénesie du peuple, qui voulut plusieurs fois mettre en piéces un homme, que l'O-

* Le même, *Tom. I. Vie de Licurgue.*

l'Oracle de Delphes étoit incertain s'il placeroit parmi les Dieux, ou parmi les mortels.

Les Romains ne furent ni moins ingrats, ni moins legers que les Grecs. Il y a peu eu de grands hommes chez eux, à qui ils n'aient fait essuïer quelque mauvais traitement. Camille étoit exilé lorsqu'on eut recours à lui, pour délivrer Rome des Gaulois. Il vint au secours de ceux qui l'avoient banni peu auparavant, battit leurs ennemis, & rendit la liberté à sa patrie. Métellus, surnommé le Numidique, pour prix des victoires qu'il avoit remportées contre Jugurta Roi de Numidie, fut envoié en exil, parce qu'il n'avoit point voulu donner son consentement à une loi que le peuple vouloit établir. Servilius Hala *, *qui garentit Rome de l'ambition de Spurius Emilius* qui vouloit se faire Souverain, ne reçut d'autre récompense que celle d'être banni. Scipion Nasica, à qui les Romains ne furent pas moins redevables qu'aux autres Scipions, qui se distingua dans l'administra-

* *Nam illa nimis antiqua prætereo, quod Quintus Servilius Ahala Spurium Manlium novis rebus studentem privatus interfecit. Fuit ista quondam in hac Republica virtus, ut viri fortes acrioribus suppliciis civem perniciosum quam acerbissimum hostem coercerent.* Cicer. Orat. in Catilinam.

niſtration des affaires publiques, qui délivra Rome de la ſujettion & de la tyrannie des Grecs, fut obligé, pour ſe garentir de la haine de ſes concitoïens, de ſe retirer à Pergame, où il finit ſes jours. Rutilius, aiant été exilé ſans cauſe, ne voulut plus retourner dans Rome lorſqu'il y fut rappellé. *J'aime mieux*, dit ce grand homme, *que mes concitoïens aient la bonte de m'avoir banni injuſtement, que ſi par mon retour je paroiſſois approuver l'arrêt qu'ils ont rendu contre moi.*

PARMI les perſonnes qui ont été païées d'ingratitude par le peuple, Cicéron tient un rang diſtingué. Ce fameux Orateur ſauva Rome, étant Conſul, par ſon éloquence, & la garentit des fureurs de Catilina. * Cependant il fut exilé & banni de

* Ce que dit Ciceron, en parlant de la fermeté d'ame avec laquelle il ſupporta ſon exil, eſt magnifique. Si *vous aviez pû*, dit-il à Claudius, l'auteur de ſon banniſſement, *m'enlever ma conſtance & ma tranquillite; ſi vous aviez obſcurci l'éclat de mes actions; ſi vous aviez pû ternir la gloire de mes ſoins, de mes conſeils & de mes veilles, qui malgré vous ont conſervé la République; ſi vous aviez pû enfin ôter de la mémoire des hommes ces bienfaits qui y ſeront éternellement, & diminuer la fermeté de mon eſprit, je conviendrois alors que vous m'auriez fait une injure ſenſible.* Si mihi eripuiſſes divinam animi mei conſtantiam, meas curas, vigilias, conſilia qui-

de cette même ville, qui ſans lui peu de tems auparavant eût été entiérement détruite. Il eſt vrai qu'il ſe trouva un aſſez grand nombre d'honnêtes gens qui parurent ſenſibles à l'affront que recevoit ce grand homme, & le jour de ſon départ plus de vingt mille perſonnes prirent le deuil. Cela ſemble d'abord juſtifier le Public, & témoigner ſa reconnoiſſance; mais cette première idée diſparoît bientôt, dès qu'on vient à ſonger que vingt mille hommes n'étoient rien, eu égard à ceux qui reſtoient encore dans Rome, où l'on comptoit juſqu'à deux millions de perſonnes. Il faudroit être fou pour ſoutenir que parmi le peuple il ne ſe trouve point de gens vertueux; mais dix particuliers peuvent-ils être oppoſés à deux cens qui penſent d'une manière entiérement différente de la leur?

Les autres Républicains n'ont pas montré plus d'équité que les Grecs & les Romains. Quel ſort les Carthaginois ne firent-ils pas eſſuïer à pluſieurs de leurs Généraux? Ils ne conſerverent pas même les égards qu'ils devoient à Annibal, &

quibus Reſpublica te invitiſſimo ſtat; ſi hujus æterni beneficii immortalem memoriam deleviſſes, multo etiam magis ſi illam mentem, unde hæc conſilia manarunt, mihi eripuiſſes, tum ergo accepiſſe me confiterer injuriam. *Cicer. Paradox. IV.*

& païerent très ſouvent ſes ſervices de la plus noire ingratitude.

CEUX qui ont examiné avec ſoin, ſage & ſavant Abukibak, le caractère du peuple, penſent qu'on peut le comparer avec beaucoup de raiſon à celui des coquettes. Il eſt des momens où une Belle eſt inflexible ; les préſens, les ſoupirs, les proteſtations, rien ne peut la toucher : deux heures après, on vient aiſément à bout de toute ſa fierté ; elle s'éclipſe entiérement, & ſa foibleſſe eſt auſſi prompte, que ſa réſiſtance avoit été vive. De même, il eſt des conjonctures & des ſituations où le peuple, ſoit par caprice, ſoit par reconnoiſſance, protege & récompenſe la vertu : mais un inſtant après, il change de façon d'agir, ſans ſavoir pourquoi. Il oublie ce qu'il vient de faire, & punit le même homme, qu'il avoit récompenſé peu de jours auparavant.

LA fortune, fondée ſur la faveur & l'amitié du peuple, eſt encore plus ſujette au changement que celle qu'on établit. Dans la Cour la plus orageuſe, je m'étonne, ſage & ſavant Abukibak, qu'il y ait eu tant de gens qui ſe ſont ſacrifiés pour lui ; & je n'héſite pas à dire que je ne comprens pas comment dans les anciennes Républiques, où les Magiſtrats pouvoient ordinairement beaucoup moins que la plus baſſe & la plus vile populace tou-

toujours prête à se mutiner, il s'est trouvé des gens vertueux qui ont voulu prendre part à un semblable gouvernement. *Le peuple*, dit un des plus anciens Auteurs *, *est un monstre aveugle, qui n'a ni raison, ni capacité. Comment pourroit-il aussi savoir quelque chose, s'il n'a jamais été instruit? Il ne connoît ni la bienséance, ni la vertu; il ne connoît pas même ses propres affaires. Il fait toutes choses avec précipitation & sans ordre, & ressemble à un torrent qui marche avec impétuosité.* Ce torrent, sage & savant Abukibak, déracine également les bons & les mauvais arbres, il emporte tout par sa violence, & dans un Etat où les Magistrats sont moins les maîtres que le bas peuple, l'honnête homme a autant à craindre que le fripon, & les services les plus grands sont souvent païés par les plus criantes injustices.

Je te salue, sage & savant Abukibak.

* Hérodote, *Liv. III. pag.* 217. Je me sers de la Traduction de du Ryer.



Lettre Quatre-vingt-quatrieme.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

Je découvre tous les jours, ſage & ſavant Abukibak, en liſant l'Hiſtoire ancienne, de nouveaux ſujets de doute; j'en trouve même dans celle qui n'eſt éloignée de ce tems que de huit ou dix ſiécles. Les Hiſtoriens modernes, qui veulent éclaircir ces difficultés, ne font que les augmenter par leurs diviſions, & leurs ſentimens directement oppoſés. Chaque point conteſté fournit matière à d'amples Volumes de critique; & lorſqu'on a lû tous ces Ouvrages, & qu'on les a examinés d'un eſprit deſintéreſſé, on eſt auſſi peu éclairci qu'avant d'avoir jetté les yeux deſſus.

Combien de différens Auteurs n'y a-t-il pas eu, qui ont écrit au ſujet de la Papeſſe Jeanne; les uns pour en ſoutenir l'exiſtence réelle; les autres pour prouver qu'elle n'en avoit jamais eu aucune? Des Ecrivains célèbres dans ces derniers tems ſe ſont efforcés de prouver que l'hiſtoire de cette femme, élevée au Pontificat, étoit une fable des plus groſſières. Plu-

Plusieurs savans Protestans se sont réünis sur ce sentiment avec quelques Auteurs Catholiques ; mais un plus grand nombre de ces derniers, & sur-tout ceux qui vivoient il y a trois ou quatre cens ans, ont écrit cette histoire comme un fait authentique & connu de l'Univers entier.

Il a été pendant un tems où les gens, les plus soumis & les plus dévoüés au saint Siége, ne faisoient pas difficulté de soutenir hautement l'existence de la Papesse. Æneas Silvius, qui fut ensuite Pape sous le nom de Pie II. & qui vécut dans le XV. siécle, fut le premier qui ôsa la révoquer en doute. *Il passa même*, dit un fameux Critique *, *fort legérement là-dessus ; mais Aventin prit la négative sur un ton ferme. Depuis ce tems-là, Onufre Panvini, Bellarmin, Serrarius, George Scherer, Robert Person, Florimond de Remond, Allatius, Mr. de Launoi, le Pere Labbe, & plusieurs autres ont réfuté amplement cette vieille tradition.* A ces Savans joignons l'illustre Bayle, qui s'est efforcé de prouver la fausseté de l'histoire de la Papesse : il a emploïé toute la sagacité de son génie ; & sans contredit si quelqu'un avoit pû éclaircir ce fait, ç'auroit dû être lui. J'ôse dire cependant que ses raisons ne sont point entiérement évidentes ; il a affoibli, mais non pas détruit

* Bayle, Diction. Hist. & Critiq. *Tom. III. Art.* Papesse.

truit les difficultés. Il suppose d'abord que le manuscrit d'Anastase le Bibliothécaire a été corrompu, & que ce qu'on y lit à la marge au sujet de la Papesse, y a été mis par une main étrangère. Je conviens qu'il soutient ce sentiment par d'assez bonnes raisons, & dans ce qu'il dit, il ne manque pas de vraisemblance; mais pour l'évidence, selon moi, elle ne s'y trouve point. On voit plusieurs Manuscrits d'Anastase où le même passage, qu'on prétend avoir été faussement inséré dans celui de la Bibliothéque du Roi, se rencontre. Il paroît difficile que tous les gens qui avoient ces différens Manuscrits, se soient accordés à le falsifier également. D'ailleurs, c'est un fait reconnu aujourd'hui que Marianus Scotus, qui n'est pas éloigné de deux cens ans du Pontificat de la Papesse, en a parlé dans ses Ouvrages. Et quant à ce que dit Bayle que les Manuscrits de Marianus, ainsi que ceux d'Anastase, qu'on voit actuellement dans des Bibliothéques publiques, peuvent avoir été auparavant à des particuliers qui les avoient corrompus, on peut répondre à cela que par le moïen de suppositions arbitraires & sans preuve il n'est rien qu'on ne vint à bout de prouver. Pour convaincre d'une manière évidente, il faut d'autres choses que des conjectures vrai-semblables & des suppositions probables.

L'ON dit que ce conte a été inventé par

par des Moines, & que peu à peu il s'enracina & trouva croiance dans tous les esprits. ,, Cette fable, dit Bayle *, a été ,, crue & adoptée par des Auteurs fort ,, dévoüés à la Papauté, comme vous diriez Antonin Archevêque de Florence, ,, l'un des Savans de la Communion de ,, Rome. Une infinité d'Ecrivains l'ont ,, rapportée bonnement & simplement, & ,, sans soupçonner qu'elle fit aucun préjudice au Saint Siége; & depuis même ,, que les Sectaires de Boheme en eurent ,, tiré un argument, on continua de la ,, débiter, & l'on n'a commencé à la ,, combattre tout de bon, qu'après que ,, les Protestans en ont voulu faire un ,, grand plat. ,,

Je trouve, sage & savant Abukibak, de nouvelles & de grandes difficultés dans l'origine qu'on donne à cette histoire; car enfin, puisqu'elle a pris naissance dans le sein des Catholiques, & que plusieurs de leurs Auteurs l'ont rapportée comme un fait certain long-tems avant qu'il fût question de Luther & de Calvin, je demande s'il est aisé de se persuader que des gens, fortement attachés au saint Siége, & excessivement jaloux de sa gloire, aient inventé une avanture aussi flétrissante? Est-il probable qu'un Ecrivain ait ôsé débiter une pareille histoire, sans qu'on se soit

* *A l'endroit cité ci-dessus.*

ſoit mis en devoir, non ſeulement de l'en punir, mais même de montrer qu'il mentoit groſſiérement? Or, c'eſt un fait conſtant que depuis le dixième ſiécle juſqu'au quinzième, perſonne n'a ôſé diſconvenir de la vérité de cette hiſtoire, & encore moins ſonger à la détruire. Æneas Silvius, ainſi que je viens de le dire, fut le premier qui témoigna quelque incertitude. Mais, dit-on, les Ecrivains qui ont vécu immédiatement après la prétendue Papeſſe, n'en parlent point, & l'on ne commence à connoître cette fable que dans ceux qui vécurent deux cens ans après. C'eſt-là une queſtion qui n'eſt pas fort claire; car il faudroit prouver pour cela démonſtrativement que les Manuſcrits d'Anaſtaſe & de Marianus Scotus ont été corrompus & falſifiés. Mais comme il y a apparence qu'ils l'ont pû être, ſuppoſons-le de même. Cela n'ôtera point tous les ſcrupules qui peuvent reſter dans l'eſprit.

SUPPOSONS pour un inſtant qu'un Hiſtorien écrive aujourd'hui que la ſœur de François I. fut ſurpriſe une nuit dans un Corps-de-garde, où elle s'abandonnoit aux ſoldats. Que fera-t-on à un pareil Auteur? Il ſera pendu, ou renfermé aux Petites-maiſons. Eh quoi! deux cens ans après Léon IV. il aura été permis de dire, & d'écrire à Rome & par toute l'Europe impunément & fauſſement qu'une Papeſſe a accouché, en faiſant une Pro-

Procession ! Il faut en vérité connoître bien peu la haine de la Cour de Rome, le zèle outré de ses partisans, & le crédit que les Prêtres & les Moines avoient dans le onzième & douzième siécle, pour soutenir un pareil paradoxe. Est-il vraisemblable qu'on ne se soit pas mis en peine de la publication d'une fausseté aussi odieuse ; que dans un tems où il étoit très aisé de détruire cette fable, on ait souffert qu'elle ait pris racine ? On eût brûlé dans ces siécles un homme qui eût ôsé douter des moindres attributs attachés à la Papauté, eût-on pardonné à un Historien d'inventer sans fondement une anecdote aussi flétrissante ?

MALGRÉ le génie vaste & sublime de Bayle, j'avoüe qu'il ne me convainque point entiérement de la supposition de la Papesse. D'ailleurs, pendant un tems il y a eu des usages & des cérémonies, que tous les Historiens ont prétendu venir de son avanture. Ces usages duroient encore il n'y a pas deux cens ans, & des Auteurs très bons Catholiques, soit Espagnols, soit François, certifient qu'ils existoient lorsqu'ils vivoient. Dans les Leçons de Pierre de Messie, Gentilhomme de Sevile, traduites en François par Claude Gruget Parisien, & imprimées à Lyon en 1570. on trouve plusieurs choses très singulières, non seulement sur la Papesse, mais encore sur les précautions qu'on prit pour qu'il ne pût plus y en avoir. Si ce Livre avoit tom-

tombé par hazard sous les mains de Bayle, il auroit pû y voir plusieurs particularités sur ce sujet. Peut-être eût-il dit quelque chose de cette chaise percée, sur laquelle il est certain qu'on a assi les Papes pendant long-tems, lors de leur installation. Venons, sage & savant Abukibak, au passage de Pierre de Messie.
„ Elle (la Papesse) eut la compagnie d'un
„ sien favori serviteur, auquel elle se
„ consioit entiérement; de sorte que Ma-
„ dame la Papesse devint enceinte. Toute-
„ fois elle cacha sa grossesse avec telle dili-
„ gence, que nul autre que le Mignon n'en
„ savoit rien. Néanmoins, Dieu ne vou-
„ lut permettre telle méchanceté durer
„ long-tems, ni demeurer impunie. Car
„ ainsi qu'elle alloit, selon la solemnité ac-
„ coutumée, visiter St. Jean de Latran,
„ parvenue au tems d'enfantement, elle
„ eut publique correction de son péché
„ secret; pour ce qu'approchant d'un
„ certain lieu qui est entre l'Eglise de St.
„ Clément, & le Théatre, improprement
„ nommé Colisée, elle enfanta (en gran-
„ de douleur) une créature humaine, qui
„ mourut incontinent avec la Mere, par-
„ quoi tous deux furent sans aucune pom-
„ pe funèbre ensévelis & enterrés. Et
„ pour cette cause la commune opinion
„ est, que quand les Souverains Evêques,
„ qui depuis ont été, vont de ce côté-
„ là, lorsqu'ils en approchent, prennent
„ leur chemin par une autre rue, en dé-
„ testa-

„ testation d'un délit si horrible. Et en-
„ core pour cette raison même, quand
„ on veut élire un Pape, on tient exprès
„ une chaire percée par-dessous, afin
„ que l'on puisse secretement connoître si
„ celui que l'on élit Pape, est mâle *. „

Il n'y a que deux partis à prendre, sage & savant Abukibak. Il faut convenir que pendant trois ou quatre siécles une des principales cérémonies du couronnement du Pape consistoit dans la visite des parties secretes du nouveau Pontife, ou nier que cette chaise percée ait existé, & soutenir que jamais Evêque de Rome ne mit culotte bas pour laisser faire la vérification de ses piéces saintes & de ses Reliques cachées. Or, je trouve que ces deux partis sont également embarrassans.

Si l'on avoüe que durant plusieurs siécles une main curieuse s'est assûrée du sexe de tous les Pontifes, on demandera d'où venoit l'établissement de cette cérémonie, dans quel tems elle avoit commencé, pourquoi la commune opinion l'attribuoit à l'avanture de la Papesse? Voilà pour le moins des doutes, je dirois presque des préjugés, en faveur de ceux qui veulent qu'elle ait été réelle. Car de dire, comme Platine, *que là devoit être appareillé un Siége de la même façon que ceux*

* Les diverses Leçons de Pierre Messie, *Partie I. Chap. IX. pag.* 58.

ceux dont l'on use en ses nécessités communes, afin qu'à la postérité celui qui seroit élu, se souvint d'être homme *, c'est donner à l'établissement de la chaise percée une cause aussi frivole que ridicule. Autant eût-il valu toucher sa Sainteté au bout du nez ou sur le front, qu'aux parties secretes; on l'eût également fait souvenir qu'il n'étoit qu'un homme. On brûle aujourd'hui un morceau d'étoupes pour témoigner la fragilité des biens du Monde, & la vitesse avec laquelle ils s'écoulent. Passe encore pour la cérémonie des étoupes, elle a quelque rapport à ce qu'on veut signifier; mais pour celle de la chaise percée, en vérité elle n'est bonne qu'à prévenir l'exaltation d'une Papesse.

SI pour éviter de répondre à toutes les difficultés qui naissent de l'usage de la vérification des piéces Pontificales, on veut nier que cette coutume ait jamais existé, on tombe dans de nouveaux inconvéniens. Il faut démentir tous les Ecrivains, & Platine lui-même, qui ne nie pas la vérité de la cérémonie. En recourant à un pareil expédient, il n'est rien qu'on ne vienne à bout de pouvoir nier; & je ne serai point forcé d'avoüer que le Jésuite Guignard a été pendu. Tous les Historiens certifieront inutilement le fait; plusieurs même en parleront en vain,

* Platine, *cité par* Pierre Messie, *au même endroit cité ci-dessus.*

vain, comme d'une chose arrivée dans leurs tems. Je me débarrasserai de toutes les difficultés qu'on m'objectera, en les accusant d'avoir menti; mais où ne sera-t-on pas réduit si l'on pousse jusqu'à un point aussi extravagant le Pyrrhonisme historique, & si l'on refuse le témoignage universel d'une suite continuée d'Historiens?

Je conviens de bonne foi, sage & savant Abukibak, que quant à ce qui regar de l'avanture de la Papesse Jeanne, il y a plus d'apparence qu'elle n'a jamais eu aucune réalité que d'être arrivée. Mais pour ce qui regarde l'usage de la chaise percée, je ne pense pas qu'on puisse sensément refuser de le croire. Or, c'est cet usage qui fonde une partie de mes soupçons; & quelque chose que les Bayles, que les Blondels, que les Bellarmins, que les Launois, & que les Labbe puissent me dire, je ne saurois m'imaginer qu'on ait voulu sans cause faire mettre culotte bas à tous les Papes.

Je te salue, sage & savant Abukibak.





LETTRE QUATRE-VINGT-CINQUIEME.

Ben Kiber, *au Cabaliſte* Abukibak.

PLUS je m'applique, ſage & ſavant Abukibak, à l'étude de la Philoſophie, & plus les queſtions que je veux approfondir, me paroiſſent douteuſes. Je ſerois tenté de croire que ſi l'on connoiſſoit la vanité des Sciences qui ont le plus de réputation, bien des gens leur préféreroient une heureuſe ignorance, plus utile à la tranquillité & au repos de la vie.

LORSQU'ON conſidére les diſputes continuelles des Philoſophes, qu'on examine leur contrariété, qu'on peſe leurs ſentimens toujours oppoſés, on eſt étonné de ſe trouver plongé dans des ténèbres épaiſſes, ſans qu'on puiſſe probablement eſperer d'appercevoir aucune clarté. Les ſectateurs d'Ariſtote ſe vantent de connoître la vérité, les Carteſiens ſoutiennent le contraire, les Gaſſendiſtes condamnent les uns & les autres, les partiſans de Leibnitz & ceux de Newton forment deux nouvelles Sectes. Dans ce cor-

conflict de juridiction Philosophique, quel parti embrasserai-je ? Je ne puis adopter un sentiment que je sais desapprouvé par ceux qui soutiennent les autres ; mais ne pourroit-il pas arriver qu'ils seroient également tous dans l'erreur ? Qui m'assûrera que celui pour lequel je me détermine, a la vérité de son côté ? Sera-ce ma raison & ma lumière naturelle ? D'autres hommes prétendent que la leur fait desapprouver ce que la mienne me fait recevoir. Quelle sûreté ai-je qu'elle agisse d'une manière plus conséquente & plus certaine, que celle des gens qui me condamnent ?

QUAND je refléchis sur toutes ces difficultés qui s'offrent sans cesse à mon esprit, peu s'en faut que je ne demeure persuadé que ni moi, ni aucun autre homme n'avons aucune faculté naturelle pour découvrir évidemment la vérité avec une entière assûrance. Car enfin, on ne peut connoître la nature des choses que par la connoissance de leur essence & de leur genre ; or, l'homme ne peut les appercevoir avec une parfaite & entière certitude.

QUEL est l'homme qui ôsera se flatter que les images qui partent des corps extérieurs, & qui se présentent à nous, sont parfaitement ressemblans à ces mêmes corps ? D'ailleurs, ces images perdent, & sont changées infiniment, avant qu'el-

qu'elles ſoient arrivées juſqu'à l'inſtrument de nos ſenſations ; & elles varient plus ou moins, ſelon la variété & le changement du milieu par où elles paſſent. Quand même il feroit vrai que ces images arrivent juſques à nous ſans altération, la fidélité de nos ſens eſt ſi douteuſe, qu'on ne peut, ſans riſquer de ſe tromper, leur accorder une entière croiance ; car il eſt certain que les ſens dépendent de l'inſtrument des ſens. Or, cet inſtrument varie & change ſelon ſon état, ſa diſpoſition & ſa ſituation ; cependant l'eſſence & le genre des choſes ſont toujours fixes & déterminés. Nous ne pouvons donc point compter ſur la fidélité de nos ſens, puiſqu'ils nous préſentent ſouvent les mêmes choſes ſous différentes formes, & que celles qui nous paroiſſoient bonnes, nous paroiſſent dégoutantes. Leur diverſité eſt ſi grande, que l'on ne peut pas même y trouver de la conformité dans la même perſonne.

„ JE ſens manifeſtement & diſtinctement, dit Gaſſendi, que la ſaveur du „ melon eſt très agréable à mon goût : „ partant il eſt vrai que la ſaveur du me- „ lon me paroît de la ſorte ; mais que „ pour cela il ſoit vrai qu'elle eſt telle „ dans le melon, comment le pourrois-je „ croire, moi, qui en ma jeuneſſe & dans „ l'état d'une ſanté parfaite, en ai jugé tout „ autrement, pour ce que je ſentois alors „ ma-

„ manifeftement une autre faveur dans le
„ melon ? Je vois même encore à pré-
„ fent que plufieurs perfonnes en jugent
„ autrement. Je vois que plufieurs ani-
„ maux, qui ont le goût fort exquis &
„ une fanté très vigoureufe, ont d'autres
„ fentimens que les miens. Eft-ce donc
„ que le vrai répugne & eft oppofé à foi-
„ même, ou plûtôt n'eft-ce pas qu'une
„ chofe n'eft pas vraie en foi, encore
„ qu'elle foit conçue clairement & dif-
„ tinctement ; mais qu'il eft vrai feule-
„ ment qu'elle eft ainfi clairement & dif-
„ tinctement conçue * ?

CONVENONS donc, fage & favant A-bukibak, que nos fens peuvent nous tromper quelquefois, puifque le même objet extérieur, ou plûtôt l'image qui en fort, pro-

* *Ego faporem peponis gratum clare diftinćteque percipio : itaque verum eft peponis faporem apparere a mihi hujufce modi : At quod propterea verum fit talem in ipfo pepone effe, quomodo mihi perfuadeam, qui puer cum effem, ac bene valerem, fecus judicavi; nimirum clare diftinćteque alium in pepone faporem percipiens ? Video & multis hominibus fecus videri. Video & multis animalibus, quæ guftu pollent, optimeque valent. An ergo verum vero repugnat : an potius, non ex eo quod aliquid clare diftinćteque percipitur, id fecundum fe verum eft, fed verum folummodo eft, quod clare diftinćteque tale percipiatur.* Objećt. Quint. in Medit. R. Cartefii per P. Gaffendum, *in Medit. III. pag.* 11.

produit sur différentes personnes des sensations si opposées.

CE qui doit nous faire encore plus douter de la fidélité de nos sens, c'est que le cerveau qu'on doit regarder comme l'endroit où se forment les perceptions, n'est point d'une même structure dans tous les hommes; les uns aiant la tête ronde, les autres longue. On en voit plusieurs autres qui l'ont ou grosse, ou petite, ou pointue, ou platre. On assûre que cette différente configuration emporte nécessairement une différente conformation du cerveau, & par conséquent une diversité infinie entre les sens; on prétend même que ceux qui ont la tête longue & applatie vers le haut, sont sujets à devenir fous. On dit, par exemple, que l'Auteur des *Anecdotes Historiques, Galantes & Littéraires*, a la tête de cette même forme. Si cela est, voilà un grand préjugé en faveur de cette opinion; car l'on ne peut guères être plus extravagant que lui. Je demande, sage & savant Abukibak, à tous les Epicuriens & aux partisans de la fidélité des sens *, s'ils pensent que ceux de cet Ecrivain lui offrent les images & les objets extérieurs de la même manière que le savant Boerhave les reçoit par les siens?

* *Qui nisi sunt veri, ratio quoque falsa sit omnis.* Lucret. de Rer. Nat. *Lib. IV. Vers.* 487.

fiens ? Ou il faut qu'ils ſe réſolvent à ſoutenir une pareille abſurdité, ou qu'ils avoüent que la fidélité des ſens eſt trompeuſe, & que quoiqu'on conçoive clairement & diſtinctement une choſe, il ſe peut fort bien que cette choſe ſoit directement oppoſée à la véritable eſſence du corps extérieur dont nous ne recevons qu'une image changée & variée, ſoit par le milieu par où elle paſſe pour venir à l'inſtrument de notre ſenſation, ſoit enfin par rapport au mouvement des nerfs, par le moïen desquels les ſenſations ſe forment dans le çerveau, ſelon ſa différente configuration, & ſelon qu'il en eſt affecté.

COMMENT les hommes, ſage & ſavant Abukibak, peuvent-ils ſe figurer d'avoir quelque connoiſſance certaine de l'eſſence des choſes lorſqu'ils ignorent entiérement quelle eſt la leur, & qu'ils n'ont aucune notion certaine de la nature humaine ? Ils la diſtinguent de l'animale, uniquement parce qu'ils prétendent que l'homme ſeul eſt doüé de la raiſon ; mais comment peuvent-ils être convaincus que les bêtes en ſont entiérement privées, ſi elles en ont l'uſage ? Il faut alors avoüer qu'on ne connoît ni leur eſſence, ni celle des hommes, ou convenir que l'une & l'autre eſt la même. Ces deux difficultés ſont également inſurmontables. Si l'on prend le parti de ſoutenir l'u-

l'uniformité de l'essence de l'ame humaine & de celle de la brute, dans quelles erreurs monstrueuses ne tombera-t-on pas ? Et si l'on prive les animaux, non seulement de la raison, mais même de l'ame, & qu'on change chimériquement en montres & en pendules toutes les bêtes de l'Univers, on inventera un systême, singulier à la vérité, mais faux, insoutenable, & démenti par l'expérience. „ Si c'est
„ justice, dit Montagne, de rendre à
„ un chacun ce qui lui est dû, les bêtes
„ qui servent, aiment, & défendent leurs
„ bienfaiteurs, & qui poursuivent & ou-
„ tragent les étrangers & ceux qui les
„ offensent, elles représentent en cela
„ quelque air de notre justice; comme
„ aussi en conservant une égalité très
„ équitable en la dispensation de leurs
„ biens à leurs petits. Quant à l'amitié,
„ elles l'ont sans comparaison plus vive
„ & plus constante que n'ont pas les
„ hommes. Hyrcanus, le chien du Roi
„ Lysimachus, son maître mort, demeu-
„ ra obstiné sur son lit, sans vouloir boi-
„ re ni manger; & le jour qu'on brula le
„ corps, il prit sa course, & se jetta
„ dans le feu, où il fut brulé. Comme
„ fit aussi le chien d'un nommé Cyrrhus;
„ car il ne bougea de dessus le lit de son
„ maître depuis qu'il fut mort: & quand
„ on l'emporta, il se laissa enlever quant
„ & lui, & finalement se lança dans le

„ bu-

„ bucher où l'on brûloit le corps de son „ maître. Il y a certaines inclinations „ d'affection qui naissent quelquefois en „ nous sans le conseil de la raison, qui „ viennent d'une témérité fortuite, que „ d'autres nomment sympathie. Les bê- „ tes en sont capables comme nous : nous „ voions les chevaux prendre certaine „ accointance des uns aux autres, jus- „ ques à nous mettre en peine pour les „ faire vivre, où voïager séparément. „ On les voit appliquer leur affection à „ certain poil de leurs compagnons, com- „ me à certain visage, & où ils le rencon- „ trent, s'y joindre incontinent avec fes- „ te & démonstration de bienveillance, „ & prendre quelque autre forme à con- „ tre-cœur & en haine *. „

QUAND on vient à considérer, sage & savant Abukibak, que ces Philosophes qui se vantent tous de connoître évidemment tant de choses, ignorent même quelle est la nature de leur entendement, & ne peuvent savoir s'il différe de celui des bêtes, on seroit tenté de leur dire qu'il n'est rien d'évident, si ce n'est que cette prétendue évidence dont ils parlent, est trompeuse, puisqu'ils croient voir clairement les mêmes choses qu'un autre assû-re

* Essais de Michel de Montagne, *Liv. II. Chap. XII.*

re de voir diſtinctement d'une manière très contraire. Et ſans aller chercher des preuves de la fauſſeté de l'évidence dans différentes perſonnes, n'en trouvons-nous pas dans une ſeule ? Ne voions-nous pas tous les jours qu'un homme dans ſa vieilleſſe reconnoît évidemment fauſſe la même choſe qui lui ſembloit évidemment véritable dans ſa jeuneſſe ?

JE te ſalue, ſage & ſavant Abukibak.

****

LETTRE QUATRE-VINGT-SIXIEME.

Ben Kiber, *au Cabaliſte* Abukibak.

LORSQUE je reflèchis, ſage & ſavant Abukibak, aux raiſons que je t'apportai dans ma dernière Lettre pour établir l'incertitude de nos jugemens, je me perſuade toujours davantage que rien n'eſt ſi ſujet à l'erreur que cette prétendue lumière naturelle que les hommes regardent comme un flambeau, à la clarté duquel ils ne ſauroient jamais s'égarer; car s'il eſt vrai, comme je crois de l'avoir prouvé, * *que les ſens dépendent de l'inſtrument des ſens, qui varie & change ſelon ſon état,*

* Dans la Lettre précédente.

état, sa disposition & sa situation, il faut aussi nécessairement que les connoissances des hommes suivent l'état, la disposition & la situation de cet instrument. Il se trouve que la lumière naturelle dans un certain tems montre à un homme le contraire de ce qu'elle lui présentoit peu auparavant : l'essence des choses n'est cependant jamais différente, elle ne souffre aucune alteration ; il faut donc que la lumière naturelle, que la raison enfin, que ce flambeau, si vanté par les Philosophes, induise à l'erreur dans un tems ou dans un autre.

Il s'offre à mon esprit un nouveau motif pour douter de la fidélité des sens, & pour regarder tout ce qu'ils m'offrent, comme très incertain. Tous les hommes ne voient point les objets extérieurs de la même manière : les uns les apperçoivent plus grands, les autres plus petits, suivant la différente conformation de l'instrument de leurs sens ; comment donc puis-je savoir si c'est moi qui me trompe, ou si c'est ceux qui jugent d'une manière opposée à la mienne ? „ Il faut avoüer, dit * avec

* *Concedendum est igitur neque sensus percipere res externas, sed incursionem solum imaginum, sive idolorum, quæ ab externis rebus proficiscuntur; neque hac impulsione extrinsecus oblata in omnibus hominibus similem esse affectione, sed pro diversitate instru-*

„ avec raiſon un ſage Pyrrhonien, qu'il „ eſt impoſſible que nos ſens puiſſent ap„ percevoir les choſes extérieures; mais „ ils ſentent ſeulement l'impreſſion des „ images qui émanent des corps exté„ rieurs. Cette impreſſion qui vient des „ choſes du dehors, ne cauſe pas le mê„ me effet dans tous les hommes; la di„ verſité des organes des ſens y apporte „ une grande différence. On peut la com„ parer aux ſons que rendent les cordes, „ qui ſont différens ſelon la groſſeur & „ la tenſion des cordes qui les rendent; „ ainſi, l'on ne ſauroit dire quelle eſt cel„ le des ſenſations produites en différen„ tes perſonnes, qui différe le plus du „ même

trumentorum diverſam : ut pro laxitate chordarum & craſſitudine varii eduntur ſoni, nec proinde ſciri poſſe quænam ex illis affectio accuratius conſentiat rei extrinſecus objectæ. Appoſite Satyricus :

Fallunt nos oculi, vagique ſenſus,
Oppreſſa ratione mentiuntur,
Nam turris prope quæ quadrata ſurgit,
Attritis procul angulis rotatur.
Hyblæum refugit ſatur liquorum,
Et naris caſiam frequenter odit.
Hoc illo magis aut minus placere
Non poſſet, niſi lite deſtinata
Pugnarent dubio tenore ſenſus.

Huet. de Imbecillit. mentis humanæ. *Lib. I. Cap. III. pag.* 31.

„ même objet qui les cause toutes égale-
„ ment. Un Poëte Satyrique a dit élegam-
„ ment : *Nos yeux nous trompent, & l'in-*
„ *certitude de nos sens séduit notre raison. La*
„ *même tour que je vois quarrée en la regar-*
„ *dant de près, me paroissoit ronde lorsque je*
„ *l'examinois de loin. Un homme qui n'a*
„ *point de faim, rejette le miel, & souvent le*
„ *nez ne peut souffrir l'odeur des parfums; si les*
„ *sens nétoient point contraires les uns aux au-*
„ *tres, une chose ne nous plairoit pas plus*
„ *qu'une autre.*

POUR éviter les inconvéniens, où l'incertitude de la décision des sens, expose les opinions des Philosophes dogmatiques, quelques-uns d'entre eux, voulant à quelque prix que ce fût connoître les choses les plus cachées, ont prétendu que nos idées nous venoient indépendamment de nos sens; ils ont soutenu que nous avions des notions innées, & que notre ame arrivoit dans ce Monde, pourvûe d'un grand nombre de connoissances. Il est malheureux pour eux & pour leur systême, que l'expérience nous montre journellement que toutes ces belles connoissances sont des chimères qui n'ont jamais existé que dans les cerveaux de quelques Philosophes, qui se sont complus dans les chimères qui se présentoient à leur esprit. Quel est l'homme raisonnable, qui puisse se figurer qu'il étoit dans le ventre de sa mere une créature fort savante; mais que malheu-
reu-

reusement en naissant, il a perdu toutes les belles connoissances dont il étoit pourvû, & qu'il ne peut les rappeller qu'avec bien de la peine & à l'aide des maîtres qui l'instruisent? A quoi servent tant de grandes idées qui s'effacent dans les mains d'une sage femme, & qui n'ont servi que dans l'uterus? D'où vient, s'il est vrai qu'il y a des idées qui sont innées, ne les apperçoit-on pas gravées dans l'ame des enfans? D'où vient eux-mêmes n'en ont-ils aucune connoissance? N'est-ce pas une opinion tout-à-fait absurde de prétendre que quelque chose soit imprimée dans l'ame, sans que l'ame s'en apperçoive? S'il y avoit certaines notions innées dans l'entendement des enfans, il faudroit nécessairement qu'ils s'en apperçussent: or, il est évident qu'ils n'en ont aucune connoissance; donc elles n'existent point. Dira-t-on qu'un enfant à la mamelle a une idée de la grandeur, de la sagesse, enfin de toutes les perfections de la Divinité? Quelle marque donne-t-il qu'il ait de semblables notions? Bien loin d'en apporter aucune, il les ignoreroit toute sa vie, si on ne les lui communiquoit. Plusieurs peuples n'ont point connu l'existence de Dieu, que devenoient chez eux les idées innées? Car celle de la connoissance de la Divinité est une des principales selon les Cartésiens. Au reste, quand ces Philosophes demandent à leur tour *d'où vient*

l'idée

l'idée de Dieu & des choses incorporelles, si elle n'est pas innée? il faut leur répondre avec St. Thomas, * *que les choses incorporelles dont il n'y a point d'espèces, nous sont connues par comparaison aux corps sensibles dont il y a des espèces, comme nous connoissons la vérité par la considération des choses dans lesquelles nous spéculons la vérité.* Enfin, pour achever de desabuser les partisans des idées innées, je les renvoie à Monsieur Locke; ils trouveront dans le premier Livre de son Essai sur l'Entendement humain de quoi se guérir de leur erreur: & s'ils ne se rendent point aux démonstrations de ce grand homme, il est impossible d'esperer de faire cesser leur prévention, & de dissiper leurs préjugés.

PUISQU'IL doit donc être constant que tout ce que nous concevons passe par nos sens, il doit l'être aussi que nous ne saurions connoître clairement la vérité, puisque nos sens nous trompent souvent, & que nous n'avons jamais aucune parfaite certitude qu'ils ne nous séduisent pas. „ Quelque attention, † dit „ le

* *Incorporea quorum non sunt phantasmata, cognosci a nobis per comparationem ad corpora sensibilia, quarum sunt phantasmata; sicut veritatem intelligimus ex consideratione rei circa quam veritatem speculamur.* Thom. Quæst. LXXXIV. Artic. 7. & 8.

† *Constet igitur.... nos verum liquido non posse*

„ le savant & illustre Evêque d'Avrange,
„ que nous donnions à la recherche des
„ choses, quelque vraisemblables, quelque
„ évidentes que nous les trouvions, nous
„ ne devons point les croire certaines,
„ mais douteuses & incertaines. Ceux qui
„ s'appliquent avec une peine extrême
„ à la recherche d'une vérité claire &
„ qui n'est obscurcie par aucun nuage,
„ ni susceptible d'aucun doute, perdent
„ leurs soins & leurs travaux, cette vé-
„ rité ne pouvant être apperçue par les
„ hommes, & étant au-dessus de leur en-
„ tendement. „

SI les Philosophes dogmatiques refléchissoient attentivement aux avis sensés que leur donne un des plus sublimes & des plus vastes génies de l'Univers, ils feroient peut-être sonner moins haut les *termes de démonstrations d'évidence, de certitude.* Ils s'appercevroient qu'on ne peut nommer évident que ce qui est également reçu

posse percipere: ac propterea quantalibet a nobis adhibeatur in rebus considerandis diligentia & attentio, quantalibet etiam in iis a nobis deprehendatur similitudo veri & perspicuitas, neutiquam tamen iis certe penitus assentiendum; sed habendas eas semper pro dubiis. Hinc quoque efficitur ludere operam quicumque verum illud liquidum atque constans, nulla dubitatione infuscatum, quærere se profitentur quod humanæ menti inexplicabile est. Huet. de Imbecillit. mentis humanæ. *Lib. II. Cap. 3. pag.* 152.

çû de tout le monde; or, il eſt de notoriété publique que jamais tous les hommes n'ont regardé d'un même œil le même objet, ni conſideré de la même manière la même opinion. *Dans aucun tems,* * dit Sophocle, *deux amis, ou deux peuples alliés ne gardent les mêmes ſentimens ; car les uns plûtôt, les autres plus tard trouvent les mêmes choſes douces ou amères.* Un autre Ancien étoit du même ſentiment, lorſqu'il a fait dire à un des Auteurs de ſes Comédies, † *Jamais un homme n'a ſi bien réglé ſa*

* καὶ πνεῦμα ταὐτὸν οὔποτ' οὔτ' ἐν ἀνδράσι
Φίλοις βέβηκεν οὔτε πρὸς πόλιν πόλει.
Τοῖς μὲν γὰρ ἤδη, τοῖς δ' ἐν ὑστέρῳ χρόνῳ
Τὰ τερπνὰ πικρὰ, γίνεται, καὖθις φίλα.

Nec unquam idem animus vel inter viros
Amicos perſtitit, vel urbi erga urbem ;
Aliis enim ſtatim, aliis vero ſequenti tempore
Jucunda amara fiunt, & rurſum grata
Sophocl. *Oedip. Tyran. verſ.* 639.

† *Numquam ita quiſquam bene ſubducta ratione ad vitam fuit.*

Quin res, ætas, uſus ſemper aliquid apportet novi
Aliquid moneat : ut illa quæ te ſcire credas, neſcias ;
Et quæ tibi putaris prima, in experiundo repudies.
Terent. *Adelph. Act. V. ſcen. IV.*

ſa vie par la raiſon, que l'état des choſes, le tems, l'uſage ne lui aient fait changer de ſentiment ſur quelque point, ſoit qu'il apprît ce qu'il ignoroit & qu'il croioit ſavoir, ſoit qu'il comprît que ce qu'il cheriſſoit le plus, ſoit très mépriſable.

LA diverſité des opinions étant ſi grande parmi les hommes, ils ne laiſſent pas cependant par un abus & un aveuglement pernicieux de ſe vanter d'avoir l'évidence par-devers eux. Un Cartéſien ne parle que de démonſtrations évidentes, un Péripatéticien tient le même langage, un Newtoniſte eſt encore moins modeſte, s'il eſt poſſible de pouvoir l'être, & tous tant qu'ils ſont, ils ne s'apperçoivent point que perſonne ne voulant recevoir pour évident que ce qui lui paroît tel, il faut que le vrai & le faux ſoient également évidens, puiſqu'ils ſoutiennent également leurs opinions par l'autorité de l'évidence, & que ce qu'elle fait voir blanc aux uns, elle le montre noir aux autres.

VOILÀ une reſſource bien mauvaiſe pour connoître la vérité. Je compare les Philoſophes dogmatiques à des aveugles, qui, ſachant que parmi les piéces de cuivre qu'on leur auroit diſtribuées, il s'en trouveroit une d'or, prétendroient tous également avoir cette piéce ſeule & unique. Loin qu'ils fuſſent certains de ce qu'ils diroient, celui même qui ne ſe tromperoit point, n'auroit pas plus de cer-

certitude pour appuier son sentiment, que les autres ; le seul hazard le favoriseroit : aussi est-ce lui seul qui décide la vérité de presque tous les sentimens des Philosophes.

Je te salue, sage Abukibak.



LETTRE QUATRE-VINGT-SEPTIEME.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

JE continuerai, sage & savant Aubukibak, d'examiner le peu de certitude qu'il y a dans les opinions qui paroissent les plus vraisemblables. La première raison qui s'offre à mon esprit pour fonder la nécessité d'un Pyrrhonisme raisonnable, c'est la diversité des sentimens des plus grands Philosophes ; ils soutiennent qu'ils connoissent évidemment la vérité d'une opinion, que d'autres grands hommes prétendent démontrer être fausse. Quel fond peut-on donc faire sur le mot d'évidence, si souvent emploié par les dogmatiques, & toujours si legérement ? Personne n'a écrit avec plus de hauteur contre les sceptiques que le Pere Mallebranche, il se vantoit de connoître les choses qu'il traitoit, avec une certitude par-

parfaite. Jamais Ariſtote ne parla des Philoſophes qui l'avoient précédé, avec autant de mépris que l'a fait Mallebranche; cependant pluſieurs Savans illuſtres ont condamné nettement & ſans détour les opinions dont il paroiſſoit le plus perſuadé, & il a même trouvé des adverſaires redoutables parmi ſes confreres & ſes intimes amis. „ Il ne s'accordoit nullement, dit un illuſtre Auteur,* avec le „ fameux Pere Queſnel qui étoit encore de l'Oratoire, qui avoit embraſſé les ſentimens de Mr. Arnaud. Le Pere „ Queſnel, pour ſavoir mieux à quoi „ s'en tenir, ſouhaita que ſon maître eût „ connoiſſance des penſées du P. Mallebranche, & lia partie entre eux chez un „ ami commun. Le fond du ſyſtême „ dont il s'agiſſoit, eſt que l'ame humaine „ de J. C. eſt la cauſe occaſionnelle de „ la diſtribution de la grace par le choix „ qu'elle fait de certaines perſonnes pour „ demander à Dieu qu'il la leur envoie, „ & que comme cette ame, toute parfaite qu'elle eſt, eſt finie, il ne ſe peut „ que l'ordre de la grace n'ait ſes défectuoſités, auſſi bien que celui de la nature. Il n'y avoit guères d'apparence „ que Mr. Arnaud dût recevoir avec docilité ces nouvelles leçons : à peine le „ P.

* *Eloges des Académiciens de l'Académie Roiales de Sciences*, *par* Mr. de Fontenelle, *Eloge du P. Mallebranche*, *Tom.* I. *pag.* 326.

„ P. Mallebranche avoit-il commencé à „ parler, qu'on difputa, & par confé- „ quent on ne s'entendit guères. On ne „ convint de rien, & on fe fépara avec „ affez de mécontentement réciproque. „ Le feul fruit de la conference, fut que „ le P. Mallebranche promit de mettre les „ fentimens par écrit, & Mr. Arnaud d'y „ repondre, ou ce qui revient à peu près „ au même, il promit la guerre au Pere „ Mallebranche. „

La fierté, la préfomption de Mallebranche fembloient être une fuite néceffaire de la Secte qu'il avoit embraffée. Les Cartéfiens en général affectent de méprifer tous ceux qui ne penfent point ainfi qu'eux; ils ont puifé ce vice dans les Ouvrages de leur chef, & je doute qu'il y ait jamais eu un Philofophe plus préfomptueux que Defcartes. Il eft vrai que ce François fut un des plus grands génies qu'ait produit la Nature; mais fes lumières & fes bonnes qualités auroient été encore plus eftimables, s'il ne les eût obfcurcies par l'amour outré qu'il eut pour fes opinions. Il les défendit fouvent avec aigreur, & même il eut recours aux invectives; & qui plus eft, il les emploia en écrivant contre des Savans qui pour le moins valoient bien autant que lui. Tu pourras, fage Abukibak, voir les preuves de cette accufation dans la *neuvième Partie des Mémoires fecrets de la République des Lettres*; confultes l'article qui concerne Gaffendi

sendi & ses Ouvrages. Descartes eut plusieurs disputes avec ce Philosophe Provençal, & les plus grands hommes d'aujourd'hui conviennent qu'elles n'ont guères tourné à l'avantage des Cartésiens. Locke & plusieurs autres fameux Métaphysiciens ont adopté le parti que soutenoit Gassendi : les idées innées, l'impossibilité de la communication de la pensée à la Matière, même par le pouvoir divin, ont été vivement attaquées dans ces derniers têms ; marque certaine que les systêmes & les opinions n'ont de certitude que celle que leur donnent la mode, la nouveauté, ou le crédit & l'autorité de ceux qui les inventent. Qui sait si les sentimens qui paroissent proscrits pour toujours, ne reviendront pas en vogue? Qui auroit cru que les qualités occultes & les attractions paroîtroient encore sur l'horison, & y joüeroient un rôle très brillant? La chose est cependant arrivée; & quoi qu'en disent les Newtonistes, ce n'est pas si mal à propos que le savant & l'ingénieux Monsieur de Fontenelle a dit : * *L'attraction & le vuide, bannis de la Physique par Descartes, & bannis pour jamais selon les apparences, y reviennent ramenés par Mr. Newton, armés d'une force toute nouvelle, dont on ne les croioit pas capables, & seulement peut-être un peu déguisés.*

LORS-

* *Le même Eloge de Mr. Newton, Tom. II. pag.* 332.

Lorsque je considére, sage & savant Abukibak, le flux & le reflux des opinions Philosophiques, je crois n'avoir pas besoin d'autre preuve pour me démontrer la nécessité de n'adopter aucun principe comme certain & évident. Je n'en reconnois qu'un seul, c'est celui qu'on ne peut parvenir à la certitude parfaite, & je dis avec Socrate, *Id unum scio quod nihil scio.* Il auroit été à souhaiter que Descartes eût aussi bien profité que ce Grec, de la nécessité qu'il sentoit qu'il y avoit de fonder sur le doute toute la Philosophie. Un illustre Pyrrhonien l'a repris à ce sujet avec beaucoup de raison : „ Descartes *, „ dit-il, nous fournit une excellente raison

* *Sed & aliud dubitandi argumentum subjicit nobis Cartesius, cum ait in* Meditationum suarum & principiorum aditu, *nescire nos † an non forte nos tales creare voluerit Deus, ut semper fallamur, etiam in iis quæ nobis quam notissima apparent. Digna Philosopho dubitatio, si expediendæ hujus vias inire tentasset. . . . At dum novum veritatis indicem se gerit; a dubitatione Philosophiam suam exorsus, causisque cur dubitandum sit allatis, mox tamen, quasi monstrata de Cœlo veritatis via, ita dubitare desiit, ut ne rationes quidem quibus ad dubitandum fuerat adductus, dissolvere laborarit.* Huet. de Imbecillit. mentis humanæ. *Lib. I. Cap. X. pag.* 63.

† Cartes. *Medit.* I. & 6. *Part.* I. §. 5. & 13.

„ ſon de douter, lorſqu'au commence-
„ ment de ſes Méditations il établit que
„ nous ignorons s'il n'a pas plû à Dieu
„ de nous créer de manière que nous
„ nous trompions toujours, même dans
„ les choſes qui nous paroiſſent les plus
„ certaines & les plus claires. Ce doute
„ étoit véritablement digne d'un Philoſo-
„ phe, ſi celui qui le propoſoit, eût pris
„ le ſoin d'en profiter; mais lorſque Deſ-
„ cartes prétendoit montrer un nouveau
„ chemin pour parvenir à la vérité, &
„ qu'il avoit fondé ſon ſyſtême & toute
„ ſa Philoſophie ſur le doute & ſur les
„ raiſons de douter, qu'il avoit propo-
„ ſées un inſtant après, comme ſi le Ciel
„ lui eût découvert le chemin de la vé-
„ rité, il ceſſa totalement de douter, &
„ ne prit pas ſeulement la peine de ré-
„ futer & de détruire les raiſons qu'il a-
„ voit apportées pour établir ſes doutes. „

LES Cartéſiens en général ont imité l'exemple de leur maître, ils ont négligé de repondre aux objections de leurs adverſaires, & ſe ſont preſque toujours contentés de ſonger beaucoup plus à établir leurs principes, qu'à examiner la vérité, ou la fauſſeté de ceux des autres Philoſophes. Il s'eſt trouvé cependant quelques Cartéſiens qui n'ont point été la dupe de leur prévention; ils ont compris que malgré l'aſſertion des dogmatiques, tous les différens ſyſtêmes étoient égale-

 ment

ment douteux & ſujets à l'erreur. S'ils en ont adopté un, ç'a été comme étant plus vraiſemblable que les autres, mais non pas comme étant d'une certitude parfaite & évidente. Ils ont été fermement perſuadés qu'il n'y avoit rien de ſi dangereux pour la Religion que de l'allier avec les opinions des Philoſophes, les hommes ne pouvant avoir aucune notion certaine que de ce qui leur étoit révelé; c'étoit-là la manière dont penſoit un des plus ſages Cartéſiens.

„ L'ELOIGNEMENT, * dit Mr. de „ Fontenelle, où Mr. Regis tient la rai- „ ſon & la foi, ne leur permet pas de „ ſe réunir dans des ſyſtêmes qui accom- „ modent les idées de quelque Philoſo- „ phe dominant à la Révelation, ou „ quelquefois même la Révelation à ſes „ idées. Il ne veut point que ni Platon, „ ni Ariſtote, ni Deſcartes même ap- „ puient l'Evangile; il paroît croire que „ tous les ſyſtêmes Philoſophiques ne „ ſont que des modes, & il ne faut point „ que des vérités éternelles s'allient a- „ vec des opinions paſſagères, dont la „ ruine leur doit être indifférente. On „ doit s'en tenir à la majeſtueuſe ſimpli- „ cité des Conciles, qui décident tou- „ jours

* *Eloges des Académiciens de l'Académie des Sciences &c. Eloge de Mr. Regis, Tom.* I. *p.* 104.

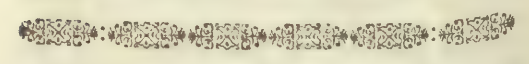
» jours le Dogme divin, sans y mêler les
» explications humaines. »

DANS toutes les Sectes il s'est trouvé des gens d'aussi bonne foi, & aussi peu prévenus que l'étoit Régis. Bernier, fameux & illustre disciple de Gassendi, ne regardoit pas le systême de son maître comme étant à l'abri de l'erreur ; il lui attribuoit seulement plus de vraisemblance qu'aux autres. On peut juger ce qu'il en pensoit, par les doutes qu'il a mis à la fin de l'Abrégé qu'il fit des Ouvrages de Gassendi. Ce Philosophe Provençal n'étoit pas lui-même convaincu parfaitement qu'il marchât dans le chemin de la vérité ; il proposoit plûtôt ses sentimens comme des probabilités, que comme des vérités. Il imitoit la sage modestie de Phérécides : ce pere de la Philosophie * avoüoit naturellement que ses Ecrits ne contenoient aucune certitude, qu'il ne se flattoit point de connoître la vérité, & qu'il indiquoit les choses, plûtôt qu'il ne les découvroit. Depuis ce sage Grec, le génie Philosophique a bien changé de face.

* *Est ibi quidem non certa rerum fides. Neque enim id recepi, neque quid sit verum me scire professus sum. Forte quædam de Theologia reservavi, cætera intelligere oportet ; omnia quippe indico potius, quam aperio.* Diog. Laërt. de Vit. Philos. *Lib. I. pag. 61.*

ce. Dès qu'un homme a pris le nom de Cartésien, de Péripatéticien, de Thomiste, de Scotiste, il décide avec hauteur & sans appel les questions les plus obscures & les plus impénétrables, sans s'embarrasser de ce que pensent les autres hommes; il prétend connoître les secrets les plus cachés de la Nature. Je ne m'étonne pas si les modestes sceptiques regardent les Philosophes dogmatiques comme des fous, ou des Sybarites, qui se complaisent dans les idées chimériques qu'ils se forgent.

Je te salue, sage & savant Abukibak.



Lettre Quatre-vingt-huitieme.

Ben Kiber, *au Cabaliste* Abukibak.

S'Il est vrai, sage & savant Abukibak, que les hommes peuvent parvenir à une certitude parfaite, il faut alors soutenir *que toutes les choses sont véritables, ou qu'elles sont toutes fausses.*

Quelque ridicule que soit cette opinion, on est cependant forcé de l'admettre, ainsi que l'a fort bien prouvé le sage Pyrrhon; car il est impossible, comme nous l'avons déjà vû, de trouver aucune règle pour distinguer

guer les choses vraies & les fausses. Si l'on prétend les connoître par les sens, on ne peut se servir de ce moïen, puisqu'ils varient & changent si souvent. Si l'on veut se servir de la réflexion, on n'est pas plus avancé, attendu la diversité & l'opposition qui se trouve entre les sentimens des hommes. Or, pour juger de la vérité, ou de la fausseté d'une chose, il faut absolument emploier le secours des sens, ou celui de l'entendement; comment donc peut-on parvenir à ce dégré de connoissance, puisque les deux & uniques moïens dont on pourroit se servir, sont également défectueux! *

Pour répondre à un argument aussi pressant, les dogmatiques se recrient sur l'incertitude dans laquelle on plonge tous les hom-

* *Aut igitur vera omnia esse, aut falsa omnia dicendum est. Sin autem quædam vera sunt, quonam ea discernemus modo? Neque sensu quæ secundum sensum sunt, cum omnia illi videantur æqualia, neque intelligentia ob eandem causam. His autem explosis, nulla judicandi vis reliqua cernitur. Qui igitur, inquiunt illi, de aliqua sive sensibili, sive intelligibili re astruit prius quæ de ea re sunt opiniones constituere debet: alii enim ista, alii ista abstulerunt. Necesse est autem vel sensu vel intelligentia judicari. Ceterum, de utriusque contentio est. Non igitur possibile est opiniones de rebus sensibilibus intelligibilibusque judicare.* Diogen. Laert. de Vit. Philosoph. *Lib. IX. pag.* 397.

hommes. Ils disent que si tout est caché aux foibles humains, ils sont réduits dans l'état le plus triste ; qu'il est inutile qu'ils s'appliquent à la recherche de la vérité, & que l'étude de la Philosophie est la chose du monde la plus inutile, puisqu'elle n'apprend qu'à douter. On peut d'abord leur répondre que c'est avoir beaucoup appris que de savoir qu'on ne sait rien, & qu'une modeste ignorance est préferable à une orgueilleuse présomption & à la folie de croire savoir ce que l'on ignore. A cette excellente réponse j'ajouterai ce que dit un sage & vertueux défenseur du Pyrrhonisme contre cette objection des dogmatiques : „ Cette plainte * qu'on „ fait contre les Académiciens, est très „ ancienne ; elle ne regarde pas eux, „ mais la Nature. Est-ce la faute de ces „ Philosophes, si elle a fait les hommes „ de

* *Pervulgata est ista, inquit, adversus Academicos querela, quæ si æqua esset, non tam pertineret ad Academiam quam ad Naturam ipsam. Nam quæ hæc Academiæ culpa est, hominem ita factum esse a Natura, ut veritatem marte suo firme non possit attingere ? Nihilo sane major quam volare non posse, quam immortalem non esse. Neque vero Academicos & Scepticos, vel ad comparandam doctrinam & sapientiam, vel ad bene beateque vivendum, minores videmus tulisse fructus ex sapientiæ studiis quam Dogmaticos.* Huet. de Imbecillit. mentis humanæ, *Lib. II. Cap. III. pag.* 136.

„ de telle ſorte, qu'ils ne peuvent parvenir à la connoiſſance certaine de la vérité. Les Académiciens ne ſont pas plus reſponſables de l'ignorance de l'homme, que de ce qu'il ne peut voler, & qu'il eſt ſujet à la mort. D'ailleurs, nous ne nous appercevons pas que les Philoſophes ſceptiques profitent moins de leur étude que les autres, pour devenir bons & vertueux, & pour ſe rendre ſavans dans les Sciences.„

JE ne puis m'empêcher, ſage & ſavant Abukibak, de te communiquer les réflexions que me font faire les derniers mots du paſſage que je viens de citer. Les Philoſophes ſceptiques ont mérité en général par leur vertu & par leur conduite réglée, l'eſtime & l'amitié de tous les honnêtes gens. Je ne ſais ſi l'on pourroit dire la même choſe des dogmatiques, du moins eſt-il certain que les principaux d'entre eux n'ont pas été plus reſpectés dans le monde. Pyrrhon * força les plus illuſtres Philoſophes à rendre juſtice à ſon mé-

* *Dicebatque ſæpe numero Epicurum converſationem inſtitutumque Pyrrhonis admiratum, ipſum de ſe percontari aſſidue ſolitum. Tanto autem in honore a patria ſua habebatur, ut eum Pontificem conſtituerit, atque illius gratia Philoſophos publice decreto omnes immunitate donaverit.* Diog. Laërt. de Vita Philoſoph. *Lib. IX. pag.* 388.

mérite, Epicure fit plusieurs éloges de sa science & de sa vertu, & ses concitoiens eurent une si grande vénération pour lui, qu'ils le firent souverain Pontife, & accorderent en sa faveur à tous les Philosophes plusieurs avantages considérables; ils les exempterent même de toutes les taxes & de tous les impôts. Ce grand homme eut plusieurs disciples célèbres, qui, comme lui, firent gloire de mépriser le sort, la fortune & les choses humaines. Il fut regardé comme un personnage divin, qui avoit détruit & renversé tous les vains argumens des sophistes, & qui ne s'étoit point occupé de l'inutile soin de pénétrer les secrets inintelligibles de la Nature *. Je doute qu'aucun do-

* *Complures item habuit instituti sui, hoc est, rerum negligentia & contemptu æmulos, unde & illum complectitur mirifice Timon in Pythone, & in illis quod liber evaserit omnibus perturbationibus, superstitioneque & vanitate, & captione Sophistica ac Dei instar, inter homines regnarit.*

Ὦ γέρον ὦ Πύῤῥων, πῶς ἢ πόθεν * ἔκλυσιν εὗρες
Λατρείης * δοξῶν κενεοφροσύνης τε σοφιστῶν,
καὶ πάσης ἀπάτης πειθοῦς ἀπελύσαν δεσμά
Οὐδὲ μέλει σοι ταῦτα μεταλλῆσιν τινὸς * αὖραι
Ἑλλάδ' ἔχουσι, πόθεν δὲ, καὶ εἰς ὅτι κυρεῖ ἕκαστα.

Hoc est.

Miror qui tandem potuisti evadere, Pyrrho, Tur-

dogmatique ait été plus honoré. Qu'a-t-on fait de plus dans l'antiquité pour les Platons & les Aristotes? Et dans ces derniers tems pour les Descartes & les Malebranches? Je conviens que les Anglois ont rendu de grands honneurs à Newton; mais ils ne surpassent point ceux qu'a reçus Pyrrhon.

J'ETABLIRAI encore une chose aussi véritable que celle que je viens de prouver; c'est que bien loin que les Philosophes dogmatiques soient plus savans que les Pyrrhoniens, & par conséquent plus dignes de l'estime du Public, ils le sont beaucoup moins. Ils s'attachent d'abord à une Secte, & ne s'instruisent point des opinions des autres: dès qu'ils ont pris le nom de *Cartésien* ou de *Thomiste*, ils ne s'embarrassent pas de ce qu'a pensé Platon, Epicure, Zénon, Aristote, &c. Ils agissent aussi ridiculement, que s'ils supposoient que tous les hommes, excepté un seul, ont été privés du sens commun. Ne faut-il pas être bien prévenu pour tenir une conduite aussi condamnable? C'est pourtant celle de tous les Philosophes dogmatiques;

Turgentes frustra, stupidos vanosque Sophistas,
Atque imposturæ fallacis solvere vincla,
Nec fuerit curæ scrutari, Græcia quali
Aëre cingatur, neque ubi aut unde omnia constent.

Id. *ibid. pag.* 389.

tiques; ils ſont beaucoup plus occupés à chercher ce qui peut les confirmer dans leurs ſentimens, qu'à examiner s'ils ne marchent point dans le chemin de l'erreur. Ils affectent de mépriſer les Sciences, ils blâment l'érudition, & contens de ce qu'ils penſent, ils ne font aucun cas de ce qu'ont écrit les gens les plus reſpectables.

Les Cartéſiens tombent exceſſivement dans ce défaut : ils veulent imiter leur chef, qui a paru condamner l'étude de la belle Littérature, & ils ne s'apperçoivent pas qu'il les a trompés, & qu'il a feint par vanité d'ignorer ce qu'il ſavoit parfaitement. Ils devroient profiter de la leçon que leur a donnée un des plus grands hommes du dernier ſiécle. „ Quoique „ Deſcartes, dit-il, * eût parfaitement étu-

* *Carteſius ipſe, etſi veteres pervolutaverat Philoſophos, ac recentiores etiam non paucos, eorum tamen inſcius videri voluit, ut unus totius ſuæ doctrinæ auctor & repertor crederetur. Atque hanc ejus ſimulatam imperitiam plerique ejus diſcipuli non fictam, ſed manifeſtam & conteſtatam expreſſerunt. At iidem tamen aſſertores inſcitiæ, eruditionis oſores, extinctores humanitatis, quod eorum ſcripta non obſcure produnt, pervulgatam tamen adverſus Academicos occentant næniam, ſummæque eos accuſant inſcitiæ : quippe qui, inquiunt, cum ſe dicant nihil ſcire, omnium hominum imperitiſſimos ſe agnoſcant, quaſi cum ſe nihil ſcire dicunt Academici :*

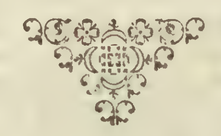
„ étudié les sentimens des Philosophes anciens & des modernes, il vouloit qu'on „ crût qu'il les ignoroit, pour avoir la „ gloire d'être le seul auteur & inventeur „ de ses opinions. Plusieurs de ses disciples, malheureusement pour eux, ont „ trop bien imité sa feinte ignorance; „ car ils ont été réellement très ignorans. „ Cependant ces adversaires de l'érudition, ces partisans de l'ignorance, ce „ qui paroît assez par leurs Ouvrages, disent cent fois la même chose contre „ les Académiciens, & les accusent d'une profonde ignorance, parce que l'aveu qu'ils font de ne rien savoir avec „ une certitude parfaite, ils se reconnoissent les plus ignorans de tous les hommes, comme si lorsqu'ils avoüent ne „ rien savoir, ils convenoient que les autres en savent plus qu'eux. . . . . . . Les „ Cartésiens,* ajoute le même Auteur, di„ sent

mici, *scire aliquid alios fateantur:* Huet. de Imbecillit. Mentis humanæ, *Lib. II. pag.* 180.

* *Addunt eos simulatam rerum omnium, etiam certissimarum, dubitationem præ se ferre, ut ingeniosi in vulgus habeantur. Ingeniosorum igitur titulum famamque captabant ipsi Cartesiani, ac prius quoque captaverat Cartesius, cum ad percipiendam veritatem anteceptis opinionibus, quas præjudicia vocant, liberandos esse animos pronuntiaret.* Id. *ibid. pag.* 190.

„ fent que les Académiciens & les fcep-
„ tiques n'affectent de douter des chofes
„ les plus claires, que pour paffer dans
„ le public pour des gens d'un génie fu-
„ blime ; c'étoit donc par la même raifon
„ que les Cartéfiens & Defcartes leur
„ maître veulent que pour trouver la vé-
„ rité, on abandonne toutes les opinions
„ qu'on avoit reçues comme certaines,
„ qu'ils appellent des préjugés. „ Il pa-
roît bien, fage & favant Abukibak, qu'ils
ne mettent guères en pratique les pre-
miers préceptes qu'ils prefcrivent aux
autres. S'ils les fuivoient, il leur feroit
bientôt aifé de s'appercevoir qu'une pru-
dente incertitude eft le partage d'un vé-
ritable Philofophe, & que le nom de *Pyr-
rhonien* & celui d'*homme fenfé* font deux
termes fynonimes.

JE te falue, fage & favant Abukibak.



LETTRE QUATRE-VINGT-NEUVIEME.

Ben Kiber, *au Cabaliste* Abukibak.

LEs plus grands adversaires du Pyrrhonisme, sage & savant Abukibak, ont recours à la Géometrie pour autoriser leurs sentimens. Ils pensent que cette Science suffit pour prouver évidemment que les hommes peuvent parvenir à une certitude parfaite; mais les zélés dogmatiques devroient refléchir que puisque les Mathématiciens ne s'accordent point entre eux, & qu'ils soutiennent diverses opinions qui sont directement opposées, il faut nécessairement que la Géometrie soit sujette aux mêmes inconvéniens que les autres Sciences, & qu'elle ne soit pas plus assurée, ou du moins qu'elle ne le soit guères plus; aussi s'est-il trouvé de très grands hommes, soit parmi les Anciens, soit parmi les Modernes, qui ont méprisé les Mathématiques. Zénon, célèbre Philosophe Epicurien, écrivit un Livre contre elles, Epicure lui-même les méprisa beaucoup. Il prétendoit que n'étant fondées que sur des principes imaginaires, il étoit impossible qu'elles fussent véritables; il regar-

regardoit comme fausses toutes les conséquences qu'on pouvoit tirer des points & des superficies qui n'avoient aucune existence réelle.

Tous les longs & abstraits raisonnemens des Géometres *sur l'infini*, *sur l'infini de l'infini*, *sur l'infini de l'infini de l'infini* peuvent bien surprendre & arrêter la curiosité de certaines gens qui ont un amour outré pour le calcul; mais un homme, exempt de passion & de préjugés, comprend qu'il est impossible de ne point s'égarer au milieu de tous ces *infinis*. Quoiqu'on ne s'en apperçoive pas, on ne se trompe pas moins; ainsi la Géometrie moderne est encore plus incertaine que l'ancienne. Monsieur Pascal qui y avoit fait de si grands progrès, en reconnut enfin l'abus : il la méprisa sur la fin, autant qu'il l'avoit aimée au commencement; c'est-là une marque bien claire de son peu de certitude. ,, Toutes les Sciences, dit * un des plus sages & des plus ,, savans sceptiques modernes, ont leur ,, foible ; les Mathématiques ne sont ,, point exemptes de ce défaut. Il est vrai ,, que peu de gens sont capables de les ,, bien combattre ; car pour bien réussir ,, dans ce combat, il faudroit être non ,, seu-

* Bayle, *Diction. Histor. & Critiq. Tom.* IV. *pag.* 548. *Art.* Zénon.

„ feulement un bon Philofophe, mais
„ un très profond Mathématicien. Ceux
„ qui ont cette dernière qualité, font fi
„ enchantés de la certitude & de l'évi-
„ dence de leurs recherches, qu'ils ne
„ fongent point à examiner s'il y a là
„ quelque illufion, ou fi le premier fon-
„ dement a été bien établi, ils s'avifent
„ rarement de foupçonner qu'il y man-
„ que quelque chofe. Ce qu'il y a de bien
„ conftant, eft qu'il regne beaucoup de dif-
„ putes entre les plus fameux Mathémati-
„ ciens; ils fe réfutent les uns les au-
„ tres; les repliques, & les dupliques fe
„ multiplient parmi eux, tout comme par-
„ mi les autres Savans. Nous voions cela
„ parmi les Modernes, & il eft fûr que les
„ Anciens ne furent pas plus unanimes;
„ c'eft une marque que l'on rençontre
„ dans cette route plufieurs fentiers té-
„ nébreux, & qu'on s'égare, & qu'on
„ perd la pifte de la vérité. Il faut né-
„ ceffairement que ce foit le fort des
„ uns ou des autres, puifque les uns af-
„ fûrent ce qui eft nié par les autres.
„ On dira que c'eft le défaut de l'ou-
„ vrier, & non pas celui de l'art, &
„ que toutes ces difputes viennent de ce
„ qu'il y a des Mathématiciens qui fe
„ trompent, en prenant pour une dé-
„ monftration ce qui ne l'eft pas; mais
„ cela même témoigne qu'il fe mêle des
„ obfcurités dans cette Science. Outre

 „ qu'on

„ qu'on ſe peut ſervir d'une pareille raiſon quant aux diſputes des autres Savans ; on peut dire que s'ils ſuivoient bien les règles de la Dialectique, ils éviteroient les mauvaiſes conſéquences, & les fauſſes théſes qui les font errer. „

Lorsqu'on écoute les Géomêtres, on croiroit que l'évidence les ſuit toujours, que leurs démonſtrations ne manquent jamais d'entrainer le conſentement des hommes. On change bientôt de ſentiment, quand on vient à examiner ces démonſtrations, & qu'on ſent qu'elles heurtent directement la raiſon. Ils prétendent, par exemple, démontrer *qu'il y a des quantités infinies bornées de chaque coté* ; comment ôſent-ils trouver de l'évidence dans une ſemblable démonſtration ? Tous leurs raiſonnemens peuvent-ils éteindre entiérement la lumière naturelle, & renverſer le ſens commun qui nous montrent que le *fini* ne ſauroit jamais être égal à *l'infini*, & que *l'infini* n'eſt plus *infini*, dès qu'il peut être borné ? Un homme ne doit-il pas ſe défier d'une Science qui ſert à prouver des choſes, directement oppoſées à la raiſon ? S'il agit ſenſément, ne la regardera-t-il pas comme un art auſſi pernicieux & auſſi faux que celui des Sophiſtes ?

La Nature eſt la pierre d'achoppement des Géomêtres : tant qu'ils ſe perdent dans leurs imaginations, ils penſent connoître les plus belles choſes ; mais dès

dès qu'ils veulent appliquer à des qualités réelles leurs points & leurs superficies imaginaires, toute la réalité de leur Art s'évanoüit. L'illustre Gassendi a remarqué fort à propos * que les Mathématiciens, *& sur-tout les Géomêtres, ont établi leur empire dans le païs des abstractions & des idées, & qu'ils s'y promenent tout à leur aise; mais que s'ils veulent descendre dans le païs des réalités, ils trouvent bientôt une résistance insurmontable.* En effet, sage & savant Abukibak, les plus grands Géomêtres

* *Mathematici, imprimisque Geometræ, quantitatem abstrahentes a Materia, quoddam quasi regnum sibi ex ea fecerunt quam liberrimum, quippe nullo facto a Materiæ crassitie, pertinaciaque impedimento, quare & suppojuere imprimis in ea sic abstracta ejusdemodi dimensiones ut punctum, quod foret prorsus immune partibus fluendo lineam, longitudinemve latitudinis expertem crearet, &c. . . atqui istæ quidem suppositiones sunt, ex quibus Mathematici intra puræ, abstractæve Geometriæ cancellos, & quasi regnum consistentes, suas illas præclaras demonstrationes texunt . . . uno igitur verbo Mathematici sunt qui in suo illo abstractionis regno ea indivisibilia supponunt, quæ sine partibus, sine longitudine, sine latitudine sint, ac eam multitudinem, divisionemque partium, quæ ad finem nunquam perveniat; non item vero Physici, quibus in regno Materiæ versantibus tale nihil licet.* Gassend. Physic. *Sect. Lib. III. Cap. V. pag.* 264. cité par Bayle à l'endroit ci-dessus.

tres ont été obligés d'abandonner dans la Physique leurs principales démonstrations. Nous en voions un exemple dans Newton: quoique la Géometrie lui montrât la divisibilité de la Matière à l'infini, il n'a pas ôsé l'admettre comme Physicien; il a senti combien il répugnoit que la Matière ne s'arrêtât pas dans sa division à un certain point. Il a admis les atômes d'Epicure, & soutenu qu'il *étoit impossible de diviser en plusieurs parties ce qui a été fait originairement un, par la disposition de Dieu lui-même* *. Quelques disciples de Newton ont refusé d'adopter cette opinion de leur maître, ils ont voulu soumettre la Nature entière à leurs idées géometriques, & n'ont admis aucune fin à la divisibilité de la Matière. Voilà des Mathématiciens fameux, qui ne sont pas même certains des bornes qu'ils doivent donner à leur Science: les uns veulent qu'elle régle jusqu'à l'essence des premiers corps; les autres prétendent qu'ils en sont indépendans. Auxquels ajouterai-je foi?

Ce n'est pas seulement dans les choses qui regardent la Physique que les Géomêtres sont partagés, ils disputent encore très vivement sur des matières qui con-

* *Elog. des Acad. de l'Acad. des Sciences Eloge de Mr. Renau*, *Tom.* II. *pag.* 144.

concernent purement la Géometrie. Ils s'accusent d'être mutuellement dans l'erreur, ils se vantent de la certitude de leurs *démonstrations*, ils emploient également ce terme fastueux; & après avoir bien disputé, ils restent convaincus qu'ils défendent la vérité, & que leurs adversaires se trompent grossiérement. Ce ne sont pas de médiocres Géomètres qui sont divisés dans leurs sentimens, les plus fameux s'accusent mutuellement d'être dans l'erreur. Ecoutons un des plus grands qu'il y ait, qui fait le détail d'un démêlé, où les plus renommés eurent part. „ Mr. „ Huygens condamna * une des proposi„ tions fondamentales du Livre, qui „ est, que si un vaisseau est poussé par „ deux forces, dont les directions fas„ sent un angle droit, & qui aient cha„ cune une vitesse déterminée, il dé„ crit la diagonale du parallélogramme, „ dont les deux côtés sont comme ces „ vitesses. Le défaut de cette proposi„ tion, qui paroît d'abord fort naturelle „ & conforme à tout ce qui a été écrit „ en Méchanique, étoit, selon Mr. Huy„ gens, que les côtés du parallélogram„ me sont comme les forces, & que les „ forces supposées ne sont pas comme „ les vitesses, mais comme les quarrés „ des vitesses; car ces forces doivent ê„ tre égales aux résistances de l'eau, qui „ sont comme ces quarrés, de sorte qu'il

„ en résulte un autre Parallélogramme, & „ une autre diagonale. Et afin que l'i- „ dée de Mr. Renau subsistât, il falloit „ que quand un corps, poussé par deux „ forces, décrit la diagonale d'un paral- „ lélogramme, les deux forces fus- „ sent, non comme les côtés, mais com- „ me leurs quarrés; ce qui étoit inoüi en „ Méchanique.

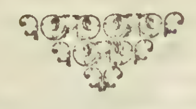
„ UNE preuve que cette matière étoit „ assez délicate, & qu'il étoit permis de „ s'y tromper, c'est que malgré l'autori- „ té de Mr. Huygens qui devoit être „ d'un poids infini, & qui plus est, mal- „ gré ses raisons, Mr. Renau eut ses par- „ tisans, & entre autres le P. Mallebran- „ che. Peut-être l'amitié en gagnoit-elle „ quelques-uns qui ne s'en apperce- „ voient pas; peut-être la chaleur & „ l'assûrance qu'il mettoit dans cette af- „ faire, en entrainoit-elle d'autres: mais „ enfin ils étoient tous Mathématiciens. „ Mr. le Marquis de l'Hôpital en écri- „ vit à Mr. Jean Bernouilli, alors Profes- „ seur à Groningue, & lui exposa la ques- „ tion, de manière que celui-ci qui n'a- „ voit pas vû le Livre de Mr. Renau, se „ déclara pour lui; autorité d'un poids „ égal à celle de Huygens, & qui ras- „ sûroit bien l'Auteur de la Théorie, „ sans compter que l'exposition favora- „ ble de Mr. de l'Hôpital marquoit tout „ au moins une inclination secrette pour

„ ce

„ ce ſentiment. Enfin, de quelque côté „ que la vérité pût être, puiſque le Géomêtre naiſſant avoit partagé des Géomêtres ſi conſommés, ſon honneur étoit à couvert. Ce ſera un ſujet de „ ſcandale, ou plûtôt de joie pour les „ profanes, que des Géomêtres ſe partagent. „

MONSIEUR de Fontenelle s'eſt trompé, en penſant que l'on ſera fort ſcandaliſé de voir diſputer les Géomêtres. Ces gens ſenſés, & qui connoiſſent la foibleſſe de l'eſprit humain, gens qu'il plait à Monſieur de Fontenelle d'appeller *profanes*, ſavent qu'on ne peut acquerir dans aucune Science aucune certitude parfaite, & ne ſont pas plus étonnés de voir diſputer les Géomêtres que les autres hommes, puiſqu'ils ſont également ſujets à ſe tromper, malgré la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, & l'aſſûrance avec laquelle ils donnent le nom de démonſtration à des choſes, ſouvent directement oppoſées au bon ſens & aux notions les plus claires & les plus communes.

JE te ſalue, ſage Abukibak.



LET-

LETTRE QUATRE-VINGT-DIXIEME.

Le Cabaliſte Abukibak, *au ſtudieux* ben Kiber.

LES progrès que tu fais dans les Sciences, ſtudieux ben Kiber, m'aſſûrent que tu dois avoir une mémoire bien heureuſe, & qui te ſert avantageuſement.

PARMI les ſentimens intérieurs de l'homme, la mémoire me paroît le plus excellent ; je la regarde comme le tréſorier & le gardien de tous les autres, & comme l'argument le plus invincible de l'immortalité de l'ame. Plutarque a eu raiſon de l'appeller l'équivalent de la Divinité, puiſqu'elle a le moïen de rappeller le tems paſſé, & d'en faire le préſent. Elle donne une eſſence réelle aux choſes qui n'en avoient plus, & ſans elle, l'homme ſeroit ſemblable à ces animaux, qui, ſe veautrant dans leur auge, ſont uniquement occupés du moment préſent, ſans avoir aucune idée de celui qui vient de s'écouler.

LA mémoire, ſtudieux ben Kiber, eſt le tréſor de la ſcience : ſans elle, les hommes,

mes, devenant incapables de faire uſage de leurs réflexions, ne peuvent acquérir les moindres connoiſſances ; leur raiſon devient ſi foible, qu'elle n'eſt guères préferable à l'inſtinct des bêtes. La ſageſſe & l'expérience ſont les ſuites de la faculté de ſe reſſouvenir des choſes ; auſſi voions-nous que les plus grands hommes ont un ſoin tout particulier de cultiver cette faculté. *Je donne*, diſoit Caton *, *beaucoup de tems à la lecture des Livres Grecs; & pour exercer ma mémoire, je repaſſe tous les jours vers le ſoir, ſelon la méthode des Pythagoriciens, tout ce que j'ai fait, dit, ou appris dans la journée.*

LES Philoſophes ont eu raiſon de tâcher d'accroître le talent de la mémoire, & de recommander à leurs diſciples de la cultiver avec ſoin. C'eſt en vain qu'on nous enſeigne, ſi nous oublions ce qu'on nous apprend; il ſemble que le Ciel, pour encourager les hommes à profiter du don précieux qu'il leur a accordé, ait permis que plus ils en font uſage, & plus il augmente. La mémoire eſt comme un champ, qui produit ſelon qu'il eſt plus ou moins cultivé. L'on aſſûre que Cirus connoiſſoit tous les ſoldats de ſon armée,

&

* *Multum etiam Græcis litteris utor; Pythagoreorumque more exercendæ memoriæ gratia, quid quoque die dixerim, egerim, commemoro veſpere.* Cicero *de Senectute, Cap. XI.*

& les nommoit par leurs noms propres. Deux jours après que Cineas, Ambassadeur du Roi Pyrrhus, fut arrivé à Rome, il savoit tous les noms des Sénateurs & des Chevaliers Romains, quoique le nombre en fût très considérable. Mithridate, Roi du Pont, avoit appris vingt-deux Langues; il écoutoit & repondoit sans interprête aux différentes personnes qui lui parloient. Ciceron dit que Thémistocle avoit appris le nom de tout ce qu'il y avoit de citoïens dans Athènes*, & Caton nous apprend dans le même Auteur qu'il savoit non seulement ceux de tous les habitans de Rome, mais encore ceux de leurs peres †.

Je conviens, studieux ben Kiber, que cela paroît surprenant, sur-tout lorsqu'on fait attention au nombre immense d'habitans qu'il y avoit dans la ville de Rome; mais ce qui me feroit croire qu'il n'est pas impossible que la mémoire s'étende aussi loin lorsqu'elle est cultivée, c'est que je trouve un exemple qui autorise celui que je viens de citer de Caton. Il a même quelque chose de plus intéressant; car il renferme une des plus belles & des plus

* *Themistocles omnium civium nomina perceperit.* Cicero, *ibidem*, *Cap. VII.*

† *Equidem non modo eos novi, qui sunt, sed eorum patres etiam & avos.* Cicero, *ibidem.*

plus magnifiques réponses que puisse faire un Héros qui connoît le prix de ses actions. Scipion l'Africain, disputant contre Appius Claudius pour obtenir la charge de Controlleur de Rome, ce dernier, voulant se rendre le peuple favorable, nommoit chaque Romain par son nom. *C'est signe*, disoit-il, *que je vous aime tous, puisque je vous connois tous.* Scipion au contraire, qui n'en connoissoit aucun, & qui ignoroit leurs noms, répondit avec beaucoup de fermeté : *Il est vrai, Claudius, que je n'ai point cherché à savoir les noms de tous les Romains; mais j'ai tâché de faire en sorte qu'il n'y eût aucun d'eux qui ne connût le mien.*

IL y a bien des gens, studieux ben Kiber, qui veulent imiter assez mal-à-propos l'indifférence de Scipion pour ce qui regarde la mémoire, afin de s'attribuer ensuite l'avantage d'avoir un jugement profond. Quelqu'un a dit fort à propos que tout le monde veut avoir de l'esprit, & que peu de personnes se vantent d'avoir de la mémoire. De grands hommes donnent quelquefois eux-mêmes dans cette foiblesse, & Montagne, dont les Ouvrages sont remplis de traits, de citations & de passages qui demandoient nécessairement une grande faculté & une excessive facilité de rappeller les idées, prétendoit qu'il avoit la mémoire fort malheureuse. „Il n'est homme, dit-il, à qui il siése si „ mal

„ mal de se mêler de parler de mémoi-
„ re ; car je n'en reconnois quasi trace en
„ moi, & ne pense qu'il y en ait au Mon-
„ de une autre si merveilleuse en défail-
„ lance. J'ai toutes mes autres parties
„ viles & communes ; mais en cette-là,
„ je pense être singulier & très rare, &
„ digne de gagner nom & réputation.
„ Outre l'inconvénient naturel que j'en
„ souffre, (car certes vû sa nécessité, Pla-
„ ton a raison de la nommer une grande
„ & puissante Déesse,) si en mon païs
„ on veut dire qu'un homme n'a point de
„ sens, ils disent qu'il n'a point de mé-
„ moire : & quand je me plains du dé-
„ faut de la mienne, ils me reprennent,
„ & mescroyent, comme si je m'accusois
„ d'être insensé. Ils ne voient point de
„ choix entre mémoire & entendement.
„ C'est bien empirer mon marché : mais
„ ils me font tort ; car il se voit par ex-
„ périence plûtôt au rebours, que les
„ mémoires excellentes se joignent vo-
„ lontiers aux jugemens débiles *. „

LAISSONS dire Montagne, studieux ben Kiber, & soions persuadés de deux choses : la première, qu'il avoit la mémoire beaucoup plus heureuse qu'il ne prétend, & la seconde, qu'il est impossible qu'un hom-

* Essais de Michel de Montagne, *Liv. I. Chap. IX. pag. 29.*

homme d'esprit en soit totalement privé. Il est vrai qu'il y a deux sortes de mémoire : l'une, qui retient & qui s'attache au fond & au principe des matières ; l'autre, qui ne conserve que des termes nuds, & qui ne se rappelle, pour ainsi dire, que la superficie des choses. Ceux qui apprennent aisément par cœur de longs discours, ne sont pas souvent aussi avantagés de la mémoire, que ceux qui ne peuvent rappeller que des faits, & dont la faculté de se ressouvenir est appellée communément locale. Ciceron parle de deux grands hommes, doüés de ces différens talens. Lucullus se ressouvenoit de tous les évenemens, Hortensius retenoit avec une facilité infinie les plaidoïers qu'il composoit *. Séneque rapporte un fait bien singulier au sujet de ce dernier Romain. Il dit qu'Hortensius, se trouvant un jour dans un inventaire dont la vente dura près de douze heures de tems, après que tout fut fait, il rappella toutes les choses dans l'ordre qu'elles avoient été vendues, dit les noms de ceux qui les avoient achetées, & les différens prix qu'ils en avoient donnés. Le même Séneque nous apprend que dans sa jeunesse il avoit la

* *Lucullus habuit divinam quandam memoriam rerum; verborum majorem Hortensius.* Cicero, Acad. Quæstion. *Lib. IV.*

la mémoire si excellente, que deux cens de ses condisciples, aiant chacun récité devant leur maître un vers, à peine les avoient-ils achevés, que lui Séneque les repetoit tous sans faire la moindre faute. Que Montagne dise après cela que *les mémoires excellentes se joignent aux jugemens débiles*, il sera aisé de lui prouver le contraire par les exemples que j'ai cités, auxquels j'en pourrois joindre un grand nombre d'autres, tel que celui de Jules César, qui dans le même tems dictoit quatre lettres différentes à quatre différens Secretaires. Pline nous assûre que tout à la fois il lisoit dans un Livre, entendoit parler un Secretaire, & dictoit à un autre. Je demande si les mémoires excellentes de Jules César & de Pline étoient *jointes à des jugemens débiles?*

Je suis persuadé, studieux ben Kiber, que non seulement les grands génies sont presque toujours doüés d'une grande faculté de rappeller leurs idées; mais qu'ordinairement le manque de mémoire est accompagné de la stupidité, de l'ignorance, & peut-être même de bien d'autres défauts plus essentiels. L'Empereur Claudius, dont le génie fut aussi borné que le caractère étoit mauvais, demandoit ordinairement à voir ceux qu'il avoit ordonné de faire mourir le jour précédent. Ce Prince étoit surpris que sa femme Messaline, dont il s'étoit défait depuis quelques heures, ne vint pas se coucher auprès de lui; il oublioit

blioit le voïage que cette Princesse avoit fait par son ordre dans l'autre Monde. Bien des Parisiens envieroient d'avoir au sujet de leurs femmes la mémoire aussi foible que cet Empereur. Il ne se rappelloit pas que la sienne étoit morte; les autres voudroient oublier que la leur est en vie.

AVANT de finir ma Lettre, studieux ben Kiber, je crois devoir te communiquer mon opinion sur l'espèce & le genre de mémoire que je trouve le plus avantageux. Les personnes, qui ont la faculté de retenir promptement ce qu'on leur apprend, ne sont point ordinairement celles qui en conservent le plus longtems le souvenir. Il en est des hommes ainsi que des vases qui ont une ouverture étroite: s'ils sont difficiles à remplir, ils répandent aussi plus difficilement la liqueur qu'ils contiennent, que ceux qu'on remplit aisément. Les choses, sur lesquelles on fait impression avec peine, comme sont les metaux & les pierres, conservent beaucoup plus cette impression, que les autres sur lesquelles on empreint tout ce que l'on veut. Je compare une mémoire tardive à une plaque d'airain, sur laquelle on grave des caractères, que la durée de plusieurs siécles ne sauroit effacer. Une mémoire prompte au contraire, est semblable à la cire; elle reçoit, comme elle, aisément tout ce

qu'on marque deſſus, & le perd avec la même facilité.

Il y a encore une autre choſe bien particulière, ſtudieux ben Kiber, dans la faculté de rappeller les idées ; c'eſt que l'on ne voit preſque jamais que l'on oublie celles qui ſe ſont imprimées dans notre entendement pendant notre jeuneſſe. Pluſieurs Auteurs ont apporté diverſes raiſons pour expliquer cette ſingularité : les uns ont dit que la mémoire n'étant point encore fatiguée, les idées qu'elle recevoit, ſe gravoient plus profondément ; les autres ont prétendu que cela provenoit de ce que les enfans aiant l'eſprit plus tranquille, n'étant occupés d'aucun ſoin, les idées qu'ils recevoient, faiſoient une impreſſion plus conſidérable dans leur eſprit, que lorſqu'ils étoient devenus hommes.

Je croirois, ſtudieux ben Kiber, que comme les choſes qui paroiſſent les plus ſurprenantes, reſtent le plus dans la mémoire, la plûpart de celles qu'apperçoivent les enfans, leur étant nouvelles & leur ſemblant très merveilleuſes, elles s'impriment fortement dans leur eſprit.

Quant aux cauſes auxquelles on peut attribuer l'affoibliſſement ou le manque de la mémoire, il en eſt un aſſez grand nombre; les maladies, les playes à la tête, les ébranlemens du cerveau, les grandes fraïeurs, les chutes, tous

tous ces accidens détruisent ou diminuent la faculté de rappeller les idées, parce qu'ils endommagent le lieu où elles se forment, qu'ils dérangent les organes & les instrumens qui les produisent. Tout ce qui fait une grande révolution, ou dans l'esprit, ou dans le corps, peut dans un instant anéantir la mémoire la plus heureuse. Démosthene étant allé en ambassade auprès du Roi Philippe, il fut si troublé en voiant ce Monarque, qu'aiant commencé la harangue qu'il avoit composée, il l'oublia totalement, & ne put se souvenir d'un seul mot.

UN Auteur Arabe a donné quelques raisons de la perte de la mémoire, qui sentent bien le génie singulier de sa Nation; elles figureroient parfaitement avec quelques autres qu'Aristote rapporte de la cause de certains phénomènes. Cet Arabe assûre comme une chose certaine, que de manger des pommes aigres, de regarder ce qui est suspendu, de marcher avec un troupeau de chameaux, de jetter en terre des pous sans les tuer, & de lire des Epitaphes, cela fait perdre la mémoire *. Quelque ridicules que soient ces préceptes, il faut convenir que quelques-uns sont très anciens. C'étoit une opinion, reçue communément parmi le Peuple Romain, que la lecture des

* Semita Sap. *Cap. XII. pag.* 91.

des Epitaphes faisoit perdre la mémoire: Caton plaisante sur cette superstition dans Ciceron *. Je passerai à l'Auteur Arabe, d'avoir compté la lecture des Epitaphes parmi les choses qui font perdre la mémoire ; mais je ne puis lui passer sa sévérité pour la mort des pous. Je serois tenté de croire qu'il falloit que le bon homme en eût rencontré plusieurs fois qui l'avoient fort incommodé, & que pour prévenir un accident aussi fâcheux, il menaçoit de la perte de la mémoire tous ceux qui pourroient l'y exposer. En vérité, les plus grands hommes disent quelquefois les impertinences les plus absurdes.

Je te salue, studieux ben Kiber.

Porte-toi bien.

* *Nec sepulcra legens vereor (quod aiunt) ne memoriam perdam : his enim ipsis legendis redeo in memoriam mortuorum.*

Cicero de Senect. *Cap. VII.*



LET-

Lettre Quatre-vingt-onzieme.

Le Cabaliste Abukibak, *au studieux* ben Kiber.

Les progrès que tu fais dans les Sciences, studieux ben Kiber, me font regretter tous les jours la façon de penser des anciens Grecs & Romains, chez lesquels les gens qui se distinguoient par leurs connoissances, étoient estimés des plus grands Seigneurs, & souvent plus honorés du peuple, que les premiers de la République. Ces tems heureux ont bien changé ; aujourd'hui le Savant est dans l'indigence, tandis que l'ignorant, qui n'a d'autre mérite que celui d'avoir reçu un gros héritage de ses peres, ou de l'avoir amassé aux dépens d'un nombre de malheureux, victimes infortunées de ses voleries, vit dans la splendeur, & attire autour de lui une foule de lâches flatteurs qui lui prodiguent les loüanges les plus outrées. Doit-on trouver extraordinaire après cela, que notre siécle ne forme plus de ces génies illustres qu'on vit dans les précédens ? Dès que la noble am-

ambition eſt éteinte dans les cœurs, que l'eſprit n'eſt point animé & excité par des récompenſes flatteuſes & honorables, les Sciences languiſſent, & peu à peu elles tombent entiérement.

LORSQUE l'on donne en France huit ou neuf cens livres de penſion à un homme de Lettres, on croit lui avoir accordé beaucoup plus que ce à quoi il auroit dû s'attendre. Combien de baſſeſſes ne faut-il pas qu'il faſſe? combien de peines, combien de ſoins ne faut-il pas qu'il eſſuïe avant d'obtenir une gratification auſſi modique? Dans quelle crainte n'eſt-il pas qu'on la lui ôte? Un mot un peu trop hardi, une expreſſion vive, une phraſe dans laquelle on croit appercevoir quelque trait contre un Moine, ou contre le Suiſſe d'un homme en place, la moindre choſe enfin peut le réduire à la mendicité.

POUR connoître juſqu'où va l'état miſerable de la plûpart des Savans d'aujourd'hui, il ne faut que faire réflexion aux récompenſes & aux honneurs qu'ont reçus preſque tous les anciens Ecrivains. Platon, aiant été voir Denys, Tyran de Siracuſe, ce Souverain alla au-devant de lui, & le fit mettre dans ſon char. Un grand Seigneur aujourd'hui aura ſouvent plus d'attention pour un de ſes piqueurs, que pour le premier Aſtronome, & le premier Métaphyſicien de l'Europe.

LES Grecs pousserent au dernier point leur respect pour les grands génies. Alexandre, aiant ordonné de raser & de détruire la ville de Thèbes, commanda qu'on épargnât la maison du Poëte Pindare. Aujourd'hui un Maréchal de France, qui feroit ruiner une ville, épargneroit plûtôt la maison d'un Maltotier, que celle de Voltaire, ou de Crébillon.

LES Siracusains, aiant pris quelques Athéniens prisonniers de guerre, qui savoient par cœur certaines Scenes d'Euripide, après les leur avoir entendu réciter, leur donnerent la liberté pour récompense. Si un soldat prisonnier alloit s'aviser actuellement de proposer à un Général de lui déclamer cent Vers de Corneille ou de Racine, le moins qui pût lui arriver, feroit d'être chassé de la présence du Général, ou comme un fou, ou comme un homme dont la proposition mériteroit une punition.

L'AMOUR des Anciens pour les Savans étoit si grand, que les plus illustres & les plus célèbres Capitaines leur rendoient une espèce de culte. Scipion l'Africain conserva toujours pendant sa vie une petite statue du Poëte Ennius: il la porta dans toutes les guerres qu'il fit, & en mourant, il ordonna qu'on la mît dans son sépulchre. La plûpart des Princes & des Seigneurs n'estiment les Savans, ni pendant leur vie, ni à l'heure de leur mort.

mort. Tandis qu'ils joüiſſent d'une parfaite ſanté, ils mépriſent tous les hommes. Lorſqu'ils ſont prêts à ſortir de ce Monde, ils commencent ordinairement à faire cas des plus miſérables : ils laiſſent des legs aux Moines ; & au lieu que Scipion fit mettre dans ſon tombeau la ſtatue d'un Poëte illuſtre, ils font mettre dans le leur le portrait de quelque fainéant canoniſé, ou quelques vieux haillons, auxquels l'avarice Eccléſiaſtique a donné le nom de Reliques.

Ce n'étoit point autrefois les ſtatues des gens qui n'avoient d'autre mérite que leur naiſſance, où leur richeſſe, qu'on élevoit dans les places publiques ; c'étoient celles des grands hommes qui s'étoient diſtingués, ou par les ſervices qu'ils avoient rendus à leur patrie, ou par leurs vaſtes connoiſſances & leur érudition. Les ſages Philoſophes, les ſublimes Poëtes alloient de pair avec les grands Généraux. Mithridate eut pour Platon une ſi profonde vénération, qu'il fit faire ſa ſtatue par un excellent ouvrier, & ordonna qu'on la plaçât parmi celles des plus grands Rois du Pont ; les Athéniens rendirent le même honneur à Démoſthene. Les Romains allerent encore plus loin ; car Joſeph aiant été conduit priſonnier à Rome, après le ſiége de Jéruſalem, non ſeulement ils lui rendirent la liberté, mais à cauſe des Livres qu'il avoit

voit écrits sur les Antiquités des Juifs, ils lui érigerent une statue.

JE ne crois pas qu'on ait jamais pensé à rendre un pareil honneur à aucun Savant François. Paris & toutes les villes du Roïaume sont remplies des portraits des Fondateurs des Ordres mandians. On les met dans les Temples, on les place sur les Autels ; bizarre & funeste effet des caprices & de la foiblesse de l'esprit humain ! On rend un culte religieux, & j'ôse dire presque divin, à ceux qui ont fait ce qu'ils ont pû pour avilir & dépraver l'humanité ; & à peine fait-on attention à ceux, dont les préceptes & les maximes rappellent les hommes à leur première origine, leur font connoître toute la noblesse de leur nature, & leur fournissent des moïens assûrés pour vaincre les préjugés, & pour se garentir du fanatisme & de la superstition.

LES récompenses pécuniaires, que les anciens Ecrivains recevoient, n'étoient pas dans leur genre moins considérables que les honneurs qu'on leur accordoit. Aristote reçut d'Alexandre pour son *Histoire des Animaux* huit cens talens ; ce qui fait près de cinq cens mille écus de notre monnoie. Voilà plus d'argent dans un seul article, que n'en ont reçu en France tous les Savans, depuis que François I. ramena les Sciences dans son Roïaume.

LE

Le fils de l'Empereur Sévere fit donner à un Poëte autant de piéces d'or, qu'il y avoit de vers dans un Poëme fort long qu'il lui présenta sur la nature & sur la propriété des poissons. Louis XIV. quelque généreux qu'il fût, ne donna jamais que deux mille francs de pension au grand Corneille. Les vers du plus sublime & du plus célèbre des Poëtes François n'ont guères été païés qu'à un sol piéce.

L'Empereur Gracian donna le Consulat au Poëte Ausone, en faveur de ses Ouvrages; Molière obtint une charge de tapissier chez le Roi. L'emploi est un peu plus honorable que celui de valet-de-pied; j'ôserai cependant dire qu'il y a autant de différence entre le mérite de Molière & celui d'Ausone, qu'entre un Consul Romain & un maître tapissier. Si l'Auteur François fût né du tems de l'Empereur Gracian, je ne doute pas qu'il n'eût eu cinq ou six fois le Consulat.

L'Empereur Antonin fit présent à Arien, en faveur de l'histoire qu'il avoit écrite en Grec, d'une somme très considérable, & il le nomma ensuite au Consulat. Peu de gens ignorent les bienfaits, dont Auguste combla tous les habiles gens qui vécurent dans sa Cour. Virgile, Horace, & plusieurs autres eurent lieu de se loüer de sa générosité. On dit que le premier de ces Poëtes aiant lû à Auguste, &

& à Livie sa femme, mere de Marcellus, le sixième Livre de son Enéïde, lorsqu'il vint à la fin où il parle de ce jeune Prince qui étoit déjà mort, l'Impératrice fut si fort émûe, qu'elle s'évanoüit & perdit le sentiment. Quand elle fut revenue à soi, elle ordonna que pour chaque vers qui restoit encore de l'éloge de Marcellus, on donnât dix sesterces à Virgile. Ce présent montoit à près de trois mille louïs de notre monnoïe *.

LES

* Voici les Vers de Virgile; je les ai lûs plus de deux cens fois, & les ai trouvés toujours plus beaux. Un des plus grands génies de l'Univers disoit qu'il ne pouvoit se rassasier de les réciter.

Quis pater, ille virum qui sic comitatur euntem?
Filius? anne aliquis magna de stirpe nepotum?
Quis strepitus circa comitum! quantum instar in ipso.
Sed nox atra caput tristi circumvolat umbra. (est)
Tum pater Anchises lacbrymis ingressus obortis:
O Nate, ingentem luctum ne quære tuorum.
Ostendent terris hunc tantum fata, neque ultra
Esse sinent. Nimium vobis Romana Propago
Visa potens, Superi, propria hæc si dona fuissent,
Quantos ille virûm magnam Mavortis ad urbem
Campus aget gemitus! vel quæ Tyberine videbis
Funera, cum tumulum præterlabere recentem!
Nec puer Iliaca quisquam degente Latinos
In tantum spe tollet avos: nec Romula quondam
Ullo se tantum tellus jactabit alumno.

Heu

LES Princes les plus mauvais & les plus cruels auroient eu honte autrefois de laiſſer les Savans dans l'indigence. Néron donna des biens conſidérables à Séneque. Ce Philoſophe avoüoit qu'il avoit reçu de ſon Prince autant qu'un particulier pouvoit recevoir, & qu'un Souverain pouvoit donner. Domitien, dont le caractère fut preſque auſſi mauvais que celui de Néron, fit de grands préſens à un Poëte, qui n'avoit pas une réputation bien conſidérable.

L'A.

Heu pietas, heu priſca fides, invictaque bello
Dextera! non illi quiſquam ſe impune tuliſſet
Obvius armato: ſeu cum pedes iret in hoſtem,
Seu ſpumantis equi foderet calcaribus arma!
Heu miſerande puer! ſi qua fata aſpera rumpas,
Tu Marcellus eris, manibus date lilia plenis:
Purpureos ſpargam flores, animamque nepotis.
His ſaltem accumulem donis & fungar inani
Munere.

Virgil. *Æneid. Lib. VI.*

Je ne traduis point ce paſſage, parce qu'il eſt impoſſible de pouvoir conſerver les graces & les beautés de l'Original. Toutes les différentes Traductions qu'on en a faites, ſont très imparfaites. Il eſt des morceaux de Poéſie qui doivent être lûs dans la Langue où ils ont été écrits: c'eſt un malheur pour ceux qui ne l'entendent point; en leur offrant une foible copie, on leur fait croire qu'on leur vante comme des choſes ſublimes & inimitables, des beautés très ordinaires.

L'AVARICE même & l'esprit de lésine n'empêchoient pas les Anciens de récompenser les Savans. Vespasien, qui fut accusé d'être avare, favorisa cependant les beaux Arts & les Sciences; les appointemens qu'il régla pour chaque Professeur, étoient plus considérables que les revenus de deux ou trois Universités. Beroalde & Budée les ont réduits à deux mille cinq cens piéces d'or de la valeur de nos louïs.

LORSQU'ON joint aux honneurs les récompenses pécuniaires, à quoi ne doit-on pas s'attendre des Savans, & que n'est-on pas en droit d'esperer de leurs travaux? Quand un Auteur ne craint point l'indigence & travaille pour la gloire, ses productions participent de la noblesse des motifs qui l'animent; mais dès qu'un Ecrivain, toujours pressé par la soif & par la faim, travaille uniquement pour vivre, que peut-on exiger de lui? Son esprit se ressent de la foiblesse de son estomach. Le Proverbe dit que *Marchand qui perd, ne peut pas rire.* Comment veut-on qu'un homme, qui se sent mourir d'inanition, ou du moins qui craint que cela ne lui arrive bien-tôt, puisse plaisanter, avoir des saillies vives & badines? Il est encore plus ridicule d'exiger de lui qu'il s'éleve & qu'il traite des matières abstraites qui demandent une profonde méditation. L'esprit peut-il s'appliquer à des choses où toute son attention est nécessaire, lorsqu'il est ac-

accablé de mille chagrins, & livré aux inquiétudes les plus cruelles ?

VOULOIR qu'un Auteur qui travaille uniquement pour vivre, fasse des Ouvrages dignes de l'estime des gens de goût, c'est prétendre qu'un Jésuite parle de la Société sans mentir, & un Janésniste des Miracles de Saint Paris, sans extravaguer. Toutes ces choses sont également impossibles. Lorsque le Médecin L*** a passé quinze jours ou trois semaines, sans assassiner quelqu'un par ses poudres & ses pernicieuses drogues, il prend, pressé par la faim, une feuille de papier, la barbouille, & la remplit de quelque fade rapsodie. Un Libraire lui donne de quoi acheter deux pains ; en voilà assez pour lui sauver la vie, & pour la faire perdre à vingt infortunés qui tomberont peut-être encore dans ses mains. Combien n'y a-t-il pas d'Auteurs en Europe dans le même cas que lui ? Peut-on s'étonner qu'il paroisse tant de mauvais Livres, & qu'il y ait tant de mauvais Auteurs ? La misère est un pitoiable Apollon ; c'est elle qui avilit autant aujourd'hui les Auteurs, que les honneurs & les récompenses leur élevoient autrefois l'esprit.

JE te salue, studieux ben Kiber.

PORTE-toi bien.

LETTRE QUATRE-VINGT-DOUZIEME.

Aſtaroth, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

IL y a quelque tems, ſage & ſavant Abukibak, que je n'ai pû t'écrire, & m'acquitter des ordres que tu m'avois donnés, aiant été obligé de faire un voïage à Paris, où pendant près de deux mois j'ai eu bien de l'occupation. Tu ſais que depuis que le grand Agrippa a révelé aux hommes le ſecret de nous obliger à quitter les Enfers, lorſqu'ils nous appellent dans le Monde, nous ſommes ſouvent forcés d'abandonner nos demeures pour ſatisfaire leurs deſirs.

IL y a quelque tems qu'un Poëte, dont les affaires ſe trouvoient dans un pitoiable état, ſe ſervit des leçons d'Agrippa, & fit les conjurations requiſes dans les formes. Belſebuth les entendit, & me chargea d'aller ſavoir ce que ſouhaitoit le nourriſſon des Muſes. Je le trouvai logé dans un grenier, meublé d'une mauvaiſe table, de deux chaiſes de paille, & d'un miſérable chalit. Je m'offris à lui ſous la figure d'un Maltotier. *Que veux-tu?* lui dis-je. *Je ſuis le Diable que tu viens d'in-*

d'invoquer. Parles, me voilà prêt à t'accorder tout ce qui dépendra de moi. „ Il faut, „ répondit le Poëte, après s'être un peu „ remis de sa première surprise, il faut „ que tu sois un Diable bien trompeur „ & bien fripon, puisque tu es au nombre des gens d'affaires infernaux. A juger de leur méchanceté & de leur mauvaise foi par la scéleratesse de ceux de „ ce Monde, je ne crois pas que je doive t'accorder aucune confiance. Retournes dans les ténébreuses demeures; je ne serois point assez crédule „ pour ajouter foi aux promesses d'un „ Diable Maltotier. „

TU *juges mal-à-propos*, repliquai-je au Poëte, *de mes qualités; ma figure doit moins te scandaliser. Comme nous faisons dans les Enfers tout le contraire de ce qu'on fait dans le Monde, nous chargeons toujours les plus honnêtes Diables du soin des finances; & lorsqu'un homme de Lettres, & sur-tout un Poëte, a recours à nous, nous lui envoïons toujours quelque Diable Maltotier ou Financier, parce que nous savons que la faim & la soif sont les premiers maux dont nous serons obligés de le garentir.* „ Cela étant, dit le „ Poete, je change de sentiment; mais „ exécutez le plûtôt qu'il vous sera possible, les moïens dont vous vous servez „ pour appaiser la faim. Depuis deux jours, „ j'observe un jeûne des plus rigoureux: „ si vous ne fussiez pas venu à mon se-

„ cours,

„ cours, j'étois obligé d'aller vendre mon „ écritoire ſur le Pont-neuf; c'eſt la der- „ nière choſe qui me reſte. Dans l'état „ où je ſuis, je me ſerois eſtimé très heu- „ reux de pouvoir la troquer contre un „ pain de deux livres. „ *Vous allez être content*, repartis-je à l'affamé nourriſſon des Muſes. Auſſi-tôt il vit paroître dans ſa chambre une table fort bien garnie. *Mangeons un morceau*, lui dis-je; *après quoi, nous parlerons de vos affaires.* Il obéït volontiers à mes ordres, & fit ſon devoir en homme qui avoit gardé un jeûne forcé. J'avois auſſi moi-même aſſez d'appétit, le voïage des Enfers à la Terre ne laiſſe pas que d'être fatiguant, quoiqu'il ne ſoit guères long, eu égard à ceux que nous faiſons tous les jours dans des Mondes & des Planetes bien plus éloignés. Le Poëte, étonné de me voir manger, aiant enfin rompu le ſilence, lorſque ſon eſtomac commença d'être rempli: „ Seigneur Diable, me dit-il, d'où vient „ faites-vous ſemblant de vous raſſaſier „ de ces mêts, tandis que n'étant qu'un „ pur eſprit, vous ne sauriez prendre au- „ cune nourriture? „

JE ne pus m'empêcher de rire, ſage & ſavant Abukibak, de la naïveté du Poëte. Je vis bien que le bon homme étoit un parfait ignorant dans la Science de la Cabale, & qu'il n'en connoiſſoit que les évocations des Eſprits, qu'il avoit lûes dans

dans Agrippa. *Ecoutez*, lui dis-je. *Les Diables ont un corps & une ame ainsi que les hommes: non seulement les Diables; mais les Silphes, les Salamandres, & qui plus est, les Anges. Comment est-ce que nous pourrions agir sur la Matière, & la Matière agir sur nous, si nous n'avions point de corps?* L'E-„ glise, repartit le Poëte, a décidé le „ contraire. „ *Vous vous trompez*, répondis-je; *car tout ce qu'il y a eu d'anciens Peres ont reconnu que nous avions des corps, aussi bien que les Anges.* Origene *, Ambroise † Basile §, Justin ‡ *ont pensé très sensément sur ce point. Le grand* Augustin ‡ *a décidé pleinement cette difficulté; & si les*

* *Rata quippe fuit ejus & constans opinio Angelos corpore esse indutos, sed subtili & tenui; nam* Lib. I. de Princip. Cap. VI. *pronuntiat* solius Dei, id est Patris & Filii, & Spiritus Sancti naturæ id proprium esse, ut sine materiali substantia, & absque ulla corporeæ adjectionis societate intelligatur subsistere. Petri Huetii *Origenianorum, Lib. II. Quæst.* V. *de Angelis*, *pag.* 69.

† *Plerumque Angelos Dei vocat Scriptura, quia ex nullo homine generantur animæ, itaque viros fideles filios suos dicere non est aspernatus Deus.* Sanct. Ambrof. *de Noe & Arca, Lib. Cap. IV. Tom. I. pag.* 231. *Edit. Monach. Ordin. S. Bened. e Congreg. S. Mauri.*

Voici la remarque des savans Editeurs sur ce passage. *Vocem* animæ *Edit. Rom. sustulit, forsitan*

les hommes ne se plaisoient point à forger des chimères, ils s'en seroient tenus à la décision de

tan ut superfluam. Sixtus autem Sen. Bibl. L. V. ann. 77. paulo aliter hunc Ambrosii locum retulit, his nempe verbis : Plerumque filios Dei, seu viros fideles, Scriptura Angelos vocat, &c. *Sed unde hoc sumptum quis divinet? Voluit haud dubie vir doctissimus sic ostendere hanc non fuisse Ambrosii opinionem, ut ex Angelis, naturis scilicet spiritalibus, & ut cum Philone loquamur* ψυχαῖς, *verum ex filiis Seth, nimirum justis hominibus gigantes generatos esse crederet, quemadmodum interpretatur* Aug. de Civit. Dei, Lib. XV. Cap. XXIII. *Veri tamen similius est Ambrosium Philonis sententiam ac verba hoc loco mutatum de Angelis malis, quos in aëre versari docet, locutum esse, sicut id clarius exposuit in* Psal. CXVIII. Serm. II. versu ult. *quod quidem nec ipsemet Augustinus* Quæst. III. in Gen. *omnino ausus est improbare, quanquam ingenue fateamur Doctorem nostrum antiquis Patribus qui hæc eadem bonis angelis adtribuunt, hic, & in fin.* Lib. I. de Virgin. *subscribere potuisse. Horum si vacat, seriem longam videbis apud eundem Sixt. loco cit.* Pamel. Parad. I. Tert. & Coquæum in Cap. XXIII. Lib. XV. de Civ. Dei. Sanct. Ambros. *de Noe & Arca, Lib. Cap. IV. Annotat.*

§ Οὐ γὰρ φύσει ἅγιαι αἱ τῶν οὐρανῶν δυνάμεις, ἢ οὕτω γὰρ οὐδεμίαν πρὸς τ' ἅγιον πνεῦμα τὴν διαφορὰν ἔχοιεν. ἀλλὰ κατὰ ἀναλογίαν τῆς πρὸς ἀλλήλας ὑπεροχῆς, τοῦ ἁγιασμοῦ τὸ μέτρον παρὰ τοῦ πνεύματος ἔχουσαι. ὡς γὰρ ὁ καυτὴρ μετὰ τοῦ πυρὸς νοεῖται, καὶ ἄλλο μέν τοι τὶ ὑποκειμένη ὕλη, καὶ ἄλλο τὸ πῦρ οὕτω καὶ ἐπὶ τῶν οὐρανίων δυνάμεων, ἡ μὲν οὐσία αὐτῶν, τὸ ἀέριον πνεῦμα, εἰ τύχοι, ἢ πῦρ ἄυλον κατὰ τὸ γεγραμμένον, ὁ ποιῶν τοὺς

de ce célèbre Docteur, qui leur a appris que les Démons avoient des corps, composés d'air épais,

τοὺς ἀγγέλους αὐτοῦ πνεύματα, ϗ τοὺς λειτουργοὺς αὐτοῦ, πῦρ φλέγον διό, ϗ ἐν τόπῳ εἰσί, ϗ ὁρατοὶ γίνονται, ἐν τῷ εἴδει τῶν οἰκείων αὐτῶν σωμάτων, τοῖς ἀξίοις ἐμφανιζόμενοι, ὁ μέντοι ἁγιασμὸς ἔξωθεν ὢν τῆς οὐσίας, τὴν τελείωσιν αὐτοῖς ἐπάγει διὰ τῆς κοινωνίας τοῦ πνεύματος.

Neque enim cœlorum Virtutes ſuapte natura ſanctæ ſunt, nam ſi id eſſet, nulla re differrent a Spiritu Sancto; ſed juxta proportionem qua ſe invicem ſuperant, a Spiritu habent ſanctificationis menſuram. Quemadmodum enim cauterium non ſine igne intelligitur, quum aliud ſit ſubjecta materia, aliud ignis, itidem & in cæleſtibus Virtutibus, ſubſtantia quidem earum, puta ſpiritus, eſt aërius, aut ignis immaterialis, juxta id quod ſcriptum eſt, qui facit Angelos ſuos Spiritus, & Miniſtros ſuos ignem urentem. Eapropter & in loco ſunt & fiunt viſibiles, dum iis qui digni ſunt, apparent in ſpecie propriorum corporum. Sanct. Baſil. *de Spiritu Sancto, Cap. XVI. Tom. I. pag.* 326.

‡ Ὁ Θεὸς τὸν πάντα κόσμον ποιήσας, ϗ τὰ ἐπίγεια ἀνθρώποις ὑποτάξας, ϗ τὰ οὐράνια στοιχεῖα εἰς αὔξησιν καρπῶν, ϗ ὡρῶν μεταβολαῖς κοσμήσας, ϗ θεῖον τοῦτον νόμον τάξας, ἃ ϗ αὐτὰ δι' ἀνθρώπους φαίνεται πεποιηκὼς, τὴν μὲν τῶν ἀνθρώπων, ϗ τῶν ὑπὸ τὸν οὐρανὸν πρόνοιαν ἀγγέλοις, οὓς ἐπὶ τούτοις ἔταξε, παρέδωκεν· οἱ δ' ἄγγελοι παραβάντες τήνδε τὴν τάξιν, γυναικῶν μίξεσιν ἡττήθησαν, ϗ παῖδας ἐτέκνωσαν, οἵ εἰσιν οἱ λεγόμενον δαίμονες ϗ προσέτι λοιπὸν τὸ ἀνθρώπειον γένος ἑαυτοῖς ἐδούλωσαν τὰ μὲν διὰ μαγικῶν γραφῶν, τὰ δὲ διὰ φόβων καὶ τιμωριῶν ἐπέφερον, τὰ δὲ διὰ διδαχῆς θυμάτων, καὶ θυμιαμάτων, καὶ σπονδῶν, ὧν ἐνδεεῖς γεγόνασι, μετὰ τὸ πάθεσιν ἐπιθυμιῶν δουλωθῆναι καὶ εἰς ἀνθρώπους φόνους, πολέμους, μοιχείας, ἀκολασίας, καὶ πᾶσαν κακίαν ἔσπειραν.

Deus

pais, grossier & humide. Or, lorsque nous venons sur la Terre, nous sommes obligés de man-

Deus, qui Mundum universum fecit, & terrena hominibus & cælestia elementa subjecit, quæ & ipsa hominum gratia eum condidisse apparet propter frugum proventum, temporum etiam mutationibus exornavit, divinamque hanc legem ordinavit, hominum ipsorum, atque eorum quæ sub cælo sunt, providentiam Angelis ad hæc dispositis attribuit: Angeli autem ordinationem sive dispositionem eam transgressi, cum mulierum, concubitus causa, amoribus victi, tum filios procrearunt eos qui Dæmones *sunt dicti, atque insuper reliquum genus humanum in servitutem suam redegerunt. Id vero effecerunt, vel per scripta magica, vel per terrores, vel supplicia, vel etiam per institutionem victimarum, & incensorum, & libationum: quarum indigentes esse cœperunt, postquam animi perpessionum & concupiscentiarum servi sunt effecti, atque exinde inter mortales, cædes, bella, adulteria, libidines & vitiositatem malitiamque omnem disseminarunt.* S. Just. Philos. & Martyr. *Opera Apolog. Lib. pag.* 44. *Edit.* Colon. M. D. C. XXXVI.

† *Si hæc opinio vera esset Mundum ideo factum, ut animæ pro meritis peccatorum suorum, tanquam ergastulæ quibus pænaliter includerentur, corpora acciperent, superiora & leviora quæ minus, inferiora vero & graviora quæ amplius peccaverunt, Dæmones, quibus deterius nihil est, terrena corpora quibus inferius & gravius nihil est, potius quam homines etiam malos habere debuisse. Nunc vero intelligeremus animarum merita, non qualitates corporum, esse pensanda, aërium pessimus Dæmon. Homo*

manger & de boire beaucoup, pour empêcher que l'humidité de la terre n'augmente trop celle de notre essence. Nous n'avons pas la même chose à craindre dans les Enfers, où la chaleur est si violente, que si notre humide radical n'étoit point aussi abondant, il seroit bientôt seché & consumé entiérement. Nous mangeons donc, le plus qu'il nous est possible, sur la terre pour conserver notre santé.

„ Hé quoi! repliqua le Poëte surpris. „ Est-ce que les Diables sont quelquefois „ malades? „ *Comment, s'ils le sont?* repartis-je. *Tout comme les hommes. Puisqu'ils ont un corps matériel & organisé, il n'y a rien de si naturel que de voir qu'il doit s'y faire de tems en tems quelque changement, & y arriver quelque accident; aussi avons-nous des Médecins dans l'Enfer.* „ Apprenez-moi, „ je vous prie, dit le Poëte, tuent-ils les „ Diables, comme ceux de ce païs-ci „ tuent les hommes? „ *Non,* répondis-je, *parce que les Diables peuvent bien être malades; mais ne doivent mourir qu'après la fin du Monde. A cela près, les Médecins infernaux sont les mêmes que ceux de Paris. Ils*

Homo autem, & nunc licet malus, longe minoris mitiorisque malitiæ, & certe ante peccatum tamen luteum corpus accepit. Auguft. de Civit. *Dei Lib. XI. Cap. XXIII. Tom. VII. pag.* 290. *Edit. Monach. Ordin. Sti. Benedict. e Congregat. S. Mauri.*

Ils guérissent très souvent par hazard, disent trois mots Grecs à leurs malades, font des expériences sur les pauvres Diables, donnent peu de remèdes à ceux qui les païent bien, laissent agir la Nature, & s'attribuent habilement les merveilleux effets qu'elle produit.

„ IL me reste encore un doute, repli-
„ qua le Poëte; c'est que je ne puis com-
„ prendre comment tant de Peres de l'E-
„ glise, aiant soutenu que vous aviez des
„ corps, les Conciles qui ont si fort van-
„ té & loüé les Peres, & sur-tout St.
„ Augustin, ont décidé précisément le
„ contraire. „ *Cela ne doit pas vous étonner,* repris-je. *Les Evêques ont parlé bien souvent d'une manière dans un siécle, & d'une autre entiérement opposée, cent ans après. La preuve en est évidente dans la condamnation qu'ils ont faite des Luthériens sur les usages de la Coupe, sur le Service en Langue vulgaire, sur le mariage des Prêtres, &c. Ils ont séparé les Protestans Allemands pour des pratiques qu'ils ont approuvées dans les Schismatiques Grecs; & lors des différentes réünions qu'on a tentées entre l'Eglise Grecque & la Romaine, les Evêques de la dernière ont toujours offert à ceux de la première une entière liberté sur tous ces points. Il faut donc qu'ils soient conformes à la piété, ou du moins indifférens. Pourquoi condamner dans les Allemands ce que l'on approuve dans les Grecs? Est-ce que la vérité n'est pas toujours la même? Ho! nous autres Diables, qui savons*

*vons un peu comment les choses vont, nous n'avons pas cette aveugle soumission pour vos Conciles généraux. J'ai assisté, moi qui vous parle, à celui de Trente. J'étois à la suite d'un des Légats du Pape *, en qualité d'Astrologue. Il me croioit un simple Devin, & je passois dans le Public pour un de ses principaux domestiques. Je lui prédis deux choses: la première, que malgré sa naissance basse & ses débauches outrées, il seroit fait Pape; la seconde, qu'il feroit Cardinal un garçon, qu'il avoit pris en amitié, parce qu'il avoit soin d'un singe. Ces deux choses arriverent, ainsi qu'une troisième que je lui avois découverte, & à laquelle il ne voulut pas ajouter foi; c'est que jamais le Concile de Trente ne seroit reçu en France pour la discipline, parce qu'un Roi n'étoit point assez sot pour vouloir devenir le premier sujet du Pape.*

„ Je veux bien croire, dit le Poëte, „ tout ce que vous me dites; mais par„ lons à présent d'autres choses, si vous „ le voulez bien. Je souhaiterois que vous „ me fissiez trouver une somme assez con„ sidérable, pour n'avoir pas besoin à l'a„ venir de recourir à vous, & pour m'em„ pêcher de mourir de faim. „ *Cela est facile*, répondis-je. Je donnai alors une bourse de trois mille loüis au Poëte. „ N'est-ce point une illusion? me deman„ da-t-il, & cet or existe-t-il réellement? „ Je

* Jules III.

„ Je crains que vous ne me fasciniez les „ yeux, & qu'après votre départ, tout „ mon bonheur ne soit qu'un songe fla- „ teur, qui finit dès qu'on ouvre la pau- „ pière. „

VOUS *me soupçonnez toujours*, répondis-je. *Ne craignez rien, je suis un fort honnête Diable; mais dites-moi quels sont ces papiers que je vois entassés dans le coin de votre chambre?* „ Ce sont, repliqua le Poëte, „ des Sonnets, des Madrigaux, des Ron- „ deaux & des Ballades, que j'ai faits à „ la loüange de plusieurs personnes. Il y „ en a pour des Ducs, pour des Mar- „ quis, pour des Comtes, pour des Fer- „ miers-généraux, pour des Evêques. „ *Hé quoi!* dis-je, *avec l'aide de tant d'éloges & de tant de mensonges, vous n'avez pas trouvé le secret de pouvoir vivre? Il faut que vous vous soiez adressé à des gens bien avares & bien attachés.* „ J'ai présenté mes pié- „ ces de Poésie, repartit le Poëte, à ceux „ qui avoient dans la ville & à la Cour „ la réputation d'être les plus généreux, „ & les récompenses que j'en ai eues, „ n'en ont pas été plus considérables. La „ personne, dont j'ai le plus reçu, étoit „ un partisan, de qui le pere avoit été „ postillon. Je m'avisai de le faire des- „ cendre d'un grand Ecuier: il fut si char- „ mé de sa nouvelle extraction, qu'il me „ donna six loüis. Malheureusement je fis „ confidence à un Auteur de mes amis

„ du

„ du présent qu'on m'avoit fait, il me per„ sécuta si fort, il me pria si instamment, „ que je lui prêtai deux loüis. Il retira „ une Tragédie qu'il avoit mise en gage „ chez le valet d'un Comédien : il fit joüer „ cette piéce, comptant qu'elle lui rap„ porteroit quelque chose; mais elle tom„ ba à la première représentation. Deux „ jours après, mon ami mourut de cha„ grin: la douleur fit ce qu'auroit bien„ tôt fait la misère, & mes deux loüis „ entrerent dans le tombeau avec lui. „ Il est vrai qu'il me fit héritier d'un *Dic*„ *tionnaire de Rimes*, & des *Oeuvres du* „ *Poëte Ronsard*: c'étoit tout ce qu'il pou„ voit donner; encore le Curé, qui l'en„ terra par charité, vouloit-il m'obli„ ger à rendre ces deux Livres, fon„ dant ses droits sur les privilèges de „ l'Eglise. „

POURQUOI, demandai-je au Poëte, *puisque vous étiez aussi malheureux, vous êtes-vous obstiné à vouloir continuer d'écrire? J'aurois pris, si j'avois été à votre place, un autre métier. Le cocher d'un Fiacre, qui peut manger lorsqu'il a faim, est bien plus heureux qu'un Poëte qui meurt d'inanition. En s'attachant aux Muses, on se nuit plus souvent qu'on ne se sert.* „ Vouliez-vous, ré„ pondit l'éleve d'Apollon, qu'après m'ê„ tre accoutumé à me regarder comme „ un homme extraordinaire, & presque „ divin, j'allasse me ravaler à quelque

„ em-

„ emploi honteux ? J'étois la victime de „ ma paſſion pour la Poéſie, & de ma „ vanité. C'eſt-là le foible de tous mes „ confreres ; il n'en eſt aucun, quelque „ pauvre qu'il ſoit, qui ne s'eſtime infi- „ niment. Ils ne comparent ſi ſouvent „ la gloire d'Homere à celle d'Achille, „ & la réputation d'Auguſte à celle de „ Virgile, que pour goûter le plaiſir ſe- „ cret de s'égaler aux plus grands Mo- „ narques de l'Europe. Si l'on trouvoit „ un ſecret pour n'avoir pas beſoin de „ manger, je ſuis aſſûré qu'il eſt bien des „ Auteurs à Paris qui préfereroient leurs „ talens à une Couronne. Vous ſavez „ que Scaliger diſoit qu'il aimeroit mieux „ avoir fait l'Ode d'Horace qui commen- „ ce par ces mots, *Donec gratus eram ti-* „ *bi &c.*, que d'être Roi de Naples & „ de Sicile. Je conviens que s'il avoit „ eu le ventre auſſi vuide que l'étoit le „ mien il y a deux heures, il eût peut- „ être penſé d'une autre manière.„ *Raſ-ſûrez-vous*, dis-je au Poëte, *vous ne l'aurez plus dans un pareil état à l'avenir.* Je voulus alors me retirer ; mais il me pria de permettre qu'il me préſentât un Avocat de ſes amis. La converſation que j'eus avec lui, ſera le ſujet de la première Lettre que je t'écrirai.

JE te ſalue, en *Belſébuth*, & par *Belſébuth.*

LET-

LETTRE QUATRE-VINGT-TREIZIEME.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

J'AI été charmé, ſage & ſavant Abukibak, de la Lettre que tu m'as écrite ſur l'eſtime qu'on faiſoit anciennement des gens de Lettres. Je conviens avec toi que l'état des Savans eſt beaucoup moins heureux aujourd'hui, qu'il ne l'étoit du tems des Grecs & des Romains; mais enfin, quel que ſoit le mauvais goût du ſiécle, il reſte cependant quelques perſonnes de diſtinction, qui, joignant la probité & le bon goût à la naiſſance & à l'éducation, connoiſſent que les Belles-Lettres ſont très néceſſaires & très utiles aux Princes & aux grands Capitaines. Caſſiodore a eu raiſon de dire que l'amour des Sciences ſervoit à la perfection de tous les Etats, & que les Sciences augmentoient la prudence d'un homme prudent, élevoient le courage d'un guerrier valeureux, & perfectionnoient les Princes dans l'art de gouverner *.

L'Ex-

* *Deſiderabilis eruditio Litterarum, quæ Naturam*

L'EXPÉRIENCE nous a démontré, & nous fait voir encore tous les jours la vérité des principes & des maximes de Caſſiodore ; les plus grands hommes ont été convaincus de leur utilité. Philippe de Macedoine ne remercioit pas tant les Dieux de lui avoir donné un fils, que de ce qu'il l'avoit fait naître un tems où Ariſtote pouvoit prendre ſoin de ſon éducation. On peut juger par-là combien ce Roi, ſi fameux & ſi réveré, même de ſes ennemis, eſtimoit les Sciences & les regardoit comme néceſſaires à la perfection d'un Souverain.

J'OSEROIS preſque avancer que ſoit chez les Grecs, ſoit chez les Romains, le courage, l'intrépidité, le zèle pour la patrie, enfin toutes les grandes qualités ont preſque toujours été accompagnées de l'amour des Belles-Lettres.

THÉMISTOCLE, ce fameux Capitaine, ne ſe diſtingua pas moins par les Lettres que par les armes ; ce fut un des plus excellens éleves du Philoſophe Anaxagoras.

EPAMINONDAS, Alcibiade, tant d'autres

ram laudabilem eximie reddit ornatam. Ibi prudens invenit unde ſapientior fiat : ibi bellator reperit unde animi virtute roboretur : inde Princeps accipit quemadmodum populos ſub æqualitate componat. Nec aliqua in Mundo poteſt eſſe fortuna, quam Litterarum non augeat glorioſa notitia. Caſſiod. Var. *Lib. I. pag.* 3.

tres enfin, ne furent ni moins valeureux, ni moins ſavans que Thémiſtocle.

DENYS, Tyran de Siracuſe, eut pour maître, Platon. Il profita ſi bien de ſes inſtructions, qu'aiant été chaſſé de ſes Etats, & quelqu'un lui aiant demandé à quoi lui ſervoit la Philoſophie : *Elle m'eſt plus néceſſaire que jamais*, repondit-il, *puiſqu'elle m'apprend à ſupporter avec patience les maux & les chagrins dont je ſuis accablé.* Il auroit été heureux pour le Prétendant d'avoir été élevé par un Philoſophe tel que Platon; il n'eût point fait eſſuier à la Princeſſe ſon épouſe toute la mauvaiſe humeur d'un homme, qui ne peut ſe réſoudre à ſupporter l'adverſité.

LES Romains diſputerent aux Grecs la gloire & l'honneur de s'inſtruire dans les Sciences. Lucullus emploioit à l'étude des Belles-Lettres tous les momens qu'il pouvoit dérober à ſes emplois & à ſes occupations guerrières; & lorſque la paix lui procuroit un plus grand loiſir, il s'entretenoit avec des Savans, & profitoit de leurs inſtructions.

PAUL EMILE, vainqueur de Perſe, Roi de Macédoine, avoit des connoiſſances très étendues. Il regardoit l'étude comme une choſe ſi eſſentielle à l'éducation d'un jeune homme, qu'il emploia tout ſon crédit auprès des Athéniens, pour qu'ils vouluſſent bien lui envoier le Philoſophe Métrodore, qu'il fit gouverneur de ſes enfans.

SCIPION l'Africain, à qui Rome fut aussi redevable qu'à son fondateur, qui la sauva des dangers où les victoires d'Annibal l'avoient exposée, se délassoit des peines & des travaux de la guerre par la lecture de bons Livres.

TOUS ceux qui ont quelque legère connoissance de l'Histoire, savent combien les deux Catons s'appliquerent aux Belles-Lettres. Le Censeur avoit fait plusieurs Ouvrages; il fut grand Orateur, bon Historien, & sur la fin de sa vie, quoique très âgé, il s'appliqua à l'étude de la Langue Grecque. *On apprend*, disoit-il, *même dans la vieillesse. C'est pourquoi, Solon sur le déclin de son âge, se vantoit d'apprendre tous les jours quelque chose de nouveau. J'ai tâché d'imiter son exemple, & j'ai appris le Grec dans ma vieillesse avec une avidité, pareille à celle de ceux qui ont long-tems supporté la soif* *. L'autre Caton, appellé communément Caton d'Utique, avoit l'esprit moins vaste & moins pénétrant que le Censeur; mais il n'aimoit pas moins les Sciences que lui. Il s'attacha aux

* *Quid, quod etiam addiscunt aliquid? Ut Solonem Versibus gloriantem videmus, qui se quotidie aliquid addiscentem senem fieri dicit: ut ego feci, qui Græcas Litteras senex didici, quas quidem sic avide arripui, quasi diuturnam sitim explere cupiens.* Cicero de Senect. *Cap. IX. sub. fin.*

aux préceptes & aux leçons du Philosophe Antipater, & en fit un si excellent usage, que Cicéron nous apprend qu'en opinant dans le Sénat, il traitoit souvent des points de Philosophie. Et quoique ces sortes de matières fussent fort éloignées de celles qui peuvent être d'usage dans le Public, & qui sont à la portée du peuple, il venoit à bout de les lui faire goûter *.

FINISSONS l'énumeration de tant d'illustres Savans, nés dans un rang si élevé, par l'éloge du plus fameux guerrier de l'Univers, du plus grand des Romains, & du plus éloquent. Jules César, le vainqueur du Monde, fut un excellent Orateur & un parfait Historien. Ses *Commentaires* sur les guerres des Gaules & sur les guerres civiles, montrent assez quel cas l'on doit faire dans la République des Belles-Lettres, de celui qui par ses armes sut se rendre Souverain du Monde. Cicéron, qui n'aimoit pas Jules César, & qui, aiant toujours suivi le parti de Pompée, devoit naturellement être intéressé à décrier les Ouvrages de Jules César, n'a pû s'empêcher d'en

* *Animadverti Catonem, cum in Senatu sententiam diceret, locos graves ex Philosophia tractare, abhorrentes ab hoc usu forensi & publico: sed dicendo consequi tamen ut illa etiam populo probabilia viderentur.* Cicero, Paradox. *Cap. I.*

d'en faire l'éloge. „ Il a laiſſé, dit-il, des „ *Commentaires*, qui ne ſe peuvent aſſez „ eſtimer. Ils ſont écrits ſans fard & ſans „ artifice, & dépouillés de tout orne- „ ment comme d'un voile. Mais quoi- „ qu'il les ait faits plûtôt pour ſervir de „ Mémoires aux Hiſtoriens, que pour te- „ nir lieu d'Hiſtoire, cela ne peut ſur- „ prendre que les petits eſprits qui les „ voudroient peigner & ajuſter; car par- „ là il a fait tomber la plume des mains „ à tous les honnêtes gens qui le vou- „ droient entreprendre *. „

JE doute, ſage & ſavant Abukibak, qu'on puiſſe faire un éloge plus parfait & plus délicat des Ouvrages de Jules Céſar; mais plus ils ſont excellens, & plus ils doivent exciter tous les grands Capitaines à l'amour des Sciences. S'ils penſent ſenſément, ils verront quels ſont les avantages qu'ils peuvent en retirer, puiſque le plus grand Général du Monde, le vainqueur des Gaules & de la République, s'y eſt attaché avec tant de ſoin.

QUELQUES partiſans zélés de l'ignorance prétendent que la Science eſt inutile pour former les grands hommes, puiſque pluſieurs Souverains, qui n'ont pas laiſſé que d'être eſtimés de la poſtérité, &

* Ciceronis *Epiſt. Lib. III. Epiſt. LXXVI.*

& plusieurs Généraux fameux ont négligé entiérement l'étude des Belles-Lettres. Un illustre Consul Romain répond parfaitement à cette objection qu'il se propose à lui-même. *Il est vrai*, dit-il, *qu'il y a eu des personnages, dont le mérite étoit éclatant, quoiqu'ils eussent peu cultivé leur génie, & qu'ils ne dûssent leurs qualités qu'à la Nature. Mais l'on n'en doit pas cependant moins priser les Sciences ; car lorsque l'Art se joint à la Nature, cette union produit quelque chose de parfait & divin* *. L'expérience nous montre tous les jours combien entre deux génies, partagés également des dons de la Nature, celui qui les cultive, devient supérieur à l'autre. Le Cardinal Mazarin avoit reçu du Ciel un esprit profond, politique, prévoiant ; le Cardinal de Riche-

* *Quæret quispiam quid? Illi ipsi summi viri, quorum virtutes literis proditæ sunt, istane doctrina quam tu laudibus effers, eruditi fuerunt? Difficile est hoc de omnibus confirmare, sed tantum est certum quid respondeam. Ego multos homines excellenti animo ac virtute fuisse, & sine doctrina, Naturæ ipsius habitu prope divino, per se ipsos & moderatos, & graves extitisse fatear. Etiam illud adjungo sæpius ad laudem atque virtutem Naturam sine doctrina, quam sine Natura valuisse doctrinam. Atque idem ego contendo, cum ad Naturam eximiam atque illustrem accesserit ratio quædam conformatioque doctrinæ, tum illud nescio quid præclarum ac singulare solere existere.* Cicer. Orat. pro Archia Poëta, *Num. VII.*

chelieu avoit été doüé des mêmes qualités. Quelle différence n'y a-t-il pas cependant entre ces deux Ministres! & combien le monde entier ne préfere-t-il pas ce dernier au premier? Quelles sont les choses qui ont acquis la prééminence au Cardinal de Richelieu? Son amour pour les Sciences, ses connoissances vastes & étendues, son application à tout ce qui pouvoit orner son esprit, le fortifier, & lui donner plus d'étendue & plus d'intelligence.

LES grands Seigneurs & les Souverains, sage & savant Abukibak, devroient non seulement chérir les Belles-Lettres par rapport à leur utilité, mais encore par amour propre; il semble que la vanité dût leur faire faire ce que la véritable sagesse ne peut obtenir d'eux. Sans les Sciences & les Savans, à quoi se borneroit la gloire & la réputation des grands hommes? Le plus petit espace de tems les détruiroit entiérement; les plus belles actions ne perceroient pas la durée d'un seul siécle, elles seroient bientôt ensévelies dans un oubli éternel. Ce n'est que par le secours des Belles-Lettres qu'un grand Général, qu'un Prince généreux, juste & prudent, qu'un Magistrat intègre peuvent dompter la nuit des tems. Les plus grands Héros, soit anciens, soit modernes, ont été convaincus de cette vérité, & il en est peu d'entre eux qui n'aient sou-

souhaité ardemment de trouver quelque habile Historien, qui pût faire connoître leur mérite à la postérité. Alexandre * avoit dans sa Cour un grand nombre de Savans qui écrivoient sa vie; cependant il ne put s'empêcher d'envier le sort d'Achille; & étant allé visiter le tombeau de ce Héros, *Heureux jeune homme*, dit-il, *qui as trouvé un Panégiriste aussi grand qu'Homere!* Sans ce Poëte, la gloire d'Achille eût été renfermée dans le même tombeau que son corps. A cet exemple je joindrai celui de Pompée, qui accorda le droit de bourgeoisie à Théophanès de Milet, pour le récompenser d'avoir écrit l'histoire de ses victoires †.

LES Modernes fameux n'ont pas été moins sensibles que les Anciens, au plaisir de voir immortaliser leurs noms & leurs hauts faits par quelque plume éloquen-

* *Quam multos Scriptorum rerum suarum magnus ille Alexander secum habuisse dicitur! Atque is tamen cum in Sigeo ad Achillis tumulum adstitisset.* O! fortunate, *inquit*, adolescens; qui tuæ virtutis Homerum præconem inveneris! *Et vere; nam nisi* Ilias *illa exstitisset, idem tumulus, qui corpus ejus convexerat, nomen etiam obruisset.* Cicero. *ibid. Num. X.*

† *Quid? Noster hic Magnus, qui cum virtute fortunam adæquavit, nonne Theophanem Mitylenæum, Scriptorem rerum suarum, in concione militum civitate donavit?* Cicero, *ibidem.*

quente. Charles-Quint protégea & récompensa les Savans. François I. ramena les Belles-Lettres & les Sciences dans son Roïaume, d'où elles étoient exilées depuis si long-tems. Henri IV. aima les Savans plûtôt par la bonté de son caractère, que par la connoissance qu'il avoit de leur mérite particulier. Il ne laissa pas cependant que de les favoriser, & il comprit qu'un Héros tel que lui, qui avoit autant de valeur qu'Alexandre & César, de prudence que Scipion, de bonté que Titus, de probité que Trajan, devoit tâcher de trouver quelque Quinte-Curce, ou quelque Pline pour transmettre à la postérité des actions si dignes de l'immortalité. Louis XIV. s'est rendu aussi grand par les bienfaits qu'il a répandus sur les gens de Lettres, que par les choses que ses Ministres & ses Généraux ont exécutées. Le fameux Prince de Condé n'aimoit pas seulement les Savans; mais il étoit lui-même très versé dans toutes les Sciences: il avoit pour les Ouvrages de Jules César cette vénération qu'Alexandre eut pour ceux d'Homere. Tout Paris a été témoin de l'amitié, & j'ôse dire de la tendresse, que le Maréchal de Villars avoit pour Voltaire. L'Europe entière a vû avec une satisfaction infinie les bontés dont la feue Reine d'Angleterre a comblé le Pere le Courayer.

Que les héros subalternes affectent du mépris pour les Sciences ; s'ils avoient un véritable mérite, ils penseroient bien différemment. Je conviens, sage & savant Abukibak, que les grands Seigneurs en général font peu de cas des Savans ; mais cela est naturel, puisqu'il se trouve parmi eux tant de gens pour qui l'immortalité n'est point faite, & dont la mémoire perit avec le corps.

Je te salue, sage & savant Abukibak.

****

Lettre Quatre-vingt-quatorzieme.

Astaroth, *au sage Cabaliste* Abukibak.

Tu te rappelles sans doute, sage & savant Abukibak, que dans ma dernière Lettre je te parlai d'un jeune Avocat qui vouloit me consulter. Il étoit presque aussi pauvre & aussi misérable que son ami le Poëte. *Je vous prie,* me dit-il, *puisque vous connoissez l'avenir, apprenez-moi si je dois continuer le métier que j'ai entrepris, & si je pourrai y gagner de quoi sortir de l'état misérable où je suis.*

„ Nous ne jugeons nous autres Dia-
„ bles de l'avenir, répondis-je à l'Avocat,
„ que par les justes réflexions que nous
„ fai-

„ faiſons ſur les circonſtances préſentes;
„ c'eſt par ce ſeul moïen que nous pré-
„ diſons les choſes futures. Apprenez-moi
„ donc quels ſont les principaux motifs
„ qui vous ont porté à prendre le parti
„ du Barreau. Avez-vous ſimplement
„ fait attention à l'utilité que vous pou-
„ viez en retirer, au gain qu'il vous pro-
„ cureroit ? Ne vous êtes-vous point
„ conſulté pour ſavoir ſi vous auriez aſ-
„ ſez de deſintéreſſement pour refuſer
„ de plaider une cauſe injuſte, aſſez de
„ charité pour défendre gratuitement
„ quelque malheureux opprimé par le
„ crédit d'un Grand, ou par les détours
„ de l'affreuſe chicane ? Avez-vous enfin
„ examiné ſi votre cœur, uniquement
„ touché de l'envie d'amaſſer des richeſ-
„ ſes, ne préferera jamais une gloire ſté-
„ rile à un ſolide intérêt ? Si vous avez
„ ſondé votre cœur ſur toutes ces cho-
„ ſes, & que vous ne cragniez point qu'il
„ vous faſſe jamais faire aucune démar-
„ che contraire aux uſages des trois quarts
„ de vos confreres ; ſi vous êtes ferme-
„ ment réſolu d'acquérir du bien *per fas*
„ *& nefas*, allez, continuez d'être Avocat.
„ Je vous prédis que tôt ou tard vous
„ deviendrez riche, & remplirez vos
„ coffres des dépouilles de l'orphelin &
„ de la veuve. „

JE *n'ai point fait*, repartit le jeune Avo-
cat, *un examen auſſi détaillé & auſſi ſérieux*

que celui dont vous me parlez. Je vous avoüerai pourtant que j'ai beaucoup plus envisagé le profit que la gloire, lorsque je me suis fait Avocat ; & je suis persuadé que parmi mes collègues il n'en est aucun qui n'ait pensé ainsi que moi. Quel est celui d'entre eux qui voulût sacrifier son loisir, sa santé & son profit à l'amour d'une gloire stérile qui conduit souvent un homme à l'hôpital ? La Science du Droit n'est point un don gratuit, il en coute des peines, des soins, & même de l'argent pour l'acquerir. Est-il juste que la condition des Avocats soit pire que celle de tous les autres hommes ? Les uns gagnent leur vie à l'agriculture, les autres à la guerre. Pourquoi plaidera-t-on par le seul desir d'être utile au Public ? Notre intérêt nous est plus cher que celui de la veuve & de l'orphelin: s'ils n'ont point d'argent, tant pis pour eux ; un Avocat n'est pas plus obligé à plaider gratis , *qu'un Médecin à visiter des malades qui ne le païent point.*

,, Ho ho! repartis-je , vous ferez une ,, grande fortune. Vous êtes digne , & ,, très digne d'être Avocat. Vous parlez ,, comme un homme qui auroit vieilli ,, pendant quarante années dans le Barreau, & qui dès son enfance auroit été ,, nourri dans l'étude d'un Procureur. ,, Allez sur ma parole , continuez votre ,, métier , vous ne sauriez mieux faire. ,,

A vous *oüir* , repliqua l'Avocat , *on croiroit que ma profession & celle de mes confreres ne peuvent former que des voleurs. Vous vous*

vous trompez beaucoup, & il en est peu où il y ait eu, & où il y ait encore des gens aussi respectables.

„ JE conviens de ce que vous dites, re„ pliquai-je. Il y a dans le nombre des A„ vocats des personnages illustres : il y „ en a eu dans tous les tems ; mais il „ sont rares, *Apparent rari nantes in gur„ gite vasto.* Je pourrois vous donner des „ preuves authentiques de ce fait, les „ Papes & les Souverains me les fourni„ roient. J'ai lû autrefois une ancienne „ Légende de St. Yves, le Patron & le „ Protecteur du Barreau, dans laquelle il „ y avoit, ST. YVES *étoit Avocat, & n'é„ toit point Larron. Chose admirable!* SANC„ TUS YVO, *Advocatus, & non Latro; Res „ miranda!* Voilà ce qui concerne la dé„ cision des Papes, voions celle des Sou„ verains.

„ LES Avocats & les Médecins eu„ rent sous le regne de Marie Sforce, „ Duc de Milan, une vive dispute sur la „ préséance ; ce Prince l'adjugea aux „ Avocats. Quelqu'un de ses favoris lui „ en aiant demandé la raison : *Les vo„ leurs*, lui dit-il, *passent les premiers, les „ boureaux viennent ensuite. Præcedant fu„ res, sequantur carnifices.* Vous voiez, „ continuai-je, que je vous tiens paro„ le, & que je vous cite des témoins de „ la rapacité des anciens Avocats. En „ remontant plus haut, nous trouve-

„ rons

,, rons qu'ils n'étoient ni plus desinté-
,, reſſés, ni moins avides d'acquérir du
,, bien. Ils ont fait un mal infini à l'Empire
,, Romain. Tertullien diſoit que les gens de
,, Robe avoient plus nui à la République
,, que les gens de guerre*. Cependant l'état
,, des Avocats dans l'ancienne Rome dif-
,, féroit bien de celui de ceux de nos
,, jours. Leur profeſſion n'étoit regardée
,, que comme un ſimple Office d'ami, &
,, la Loi *Cincia* qui défendoit aux Avo-
,, cats de recevoir aucun ſalaire, ni au-
,, cune récompenſe †, ordonnoit aux Par-
,, ties, avant d'entrer en procès, de ju-
,, rer qu'ils n'avoient rien promis ni don-
,, né à leurs Avocats §. Malgré des or-
,, dres ſi ſages & ſi prudens, les plai-
,, deurs ſe reſſentoient très ſouvent de
,, la mauvaiſe foi & de l'avarice de leurs
,, prétendus défenſeurs, qui, ſans ſe
,, ſoucier des loix, pilloient & voloient
,, impunément. Ils apportoient de fort
,, mauvaiſes excuſes pour pallier leurs
,, con-

* *Plus togæ læſere Rempublicam, quam loricæ.* Tertull. de Pallio, *Cap. V.*

† *Qua avetur (loquitur de Lege Cincia) antiquitus ne quis ob cauſam orandam pecuniam donumve accipiat.* Tacit. Annal. *Lib. XI. Cap. V.*

§ *Jurare jubebantur nihil ſe ob Advocationem cuiquam dediſſe, promiſiſſe, caviſſe. His enim verbis venire Advocationes & emi vetabantur.* Plinii *Epiſt. ult. Lib. V.*

„ concussions. Enfin, l'Empereur Clau-„ dius, voulant tâcher d'arrêter leurs „ voleries secretes, consentit qu'ils re-„ çussent une certaine somme. Il fixa le „ salaire des plus grandes causes à deux „ cens cinquante écus, & déclara que „ ceux qui prendroient davantage, se-„ roient punis comme coupables de con-„ cussion *.

„ LES ordonnances de Claudius ne „ servirent de rien; les anciens Avocats „ allerent toujours leur chemin. Les mo-„ dernes les imitent parfaitement: ils ont „ aussi peu d'attention pour les ordres „ des Rois & pour les arrêts des Cours „ souveraines, que les autres pour les „ loix faites par les Empereurs. Plu-„ sieurs Parlemens ont ordonné que con-„ formement à l'article CLXI. des Etats „ de Blois, les Avocats seroient obligés „ de marquer au bas de leurs écritures „ le prix qu'ils auroient exigé; mais ils „ ont trouvé le secret de se moquer des „ arrêts de Réglement. Ils se sont impo-„ sé silence d'un commun accord, ils „ ont fermé la bouche; & pour les em-„ pêcher d'être muets, il a fallu que „ les Cours souveraines consentissent & „ con-

* *Ut minus decora hæc, ita frustra dicta Princeps ratus, capiendis pecuniis posuit modum, usque ad dena sestertia, quem egressi, repetundarum tenerentur.* Tacit. Annal. *Lib. XI. Cap. VII.*

„ connivaſſent en quelque manière à leur
„ rapacité.

„ Les Princes n'ont pas eu plus de
„ pouvoir que les Magiſtrats. Louis XI.
„ déſeſperant de pouvoir jamais mettre
„ un frein à l'avarice des Avocats, avoit
„ réſolu de réduire dans un ſeul Volume
„ toutes les loix du Roïaume, & de les fai-
„ re mettre en François, pour que les par-
„ ticuliers puſſent eux-mêmes connoître
„ & plaider leurs affaires, ſans avoir beſoin
„ de ſecours étranger. Ferdinand & Iſa-
„ belle exécuterent en faveur des Indiens,
„ ce que Louis XI. avoit projetté en fa-
„ veur des François. Ils défendirent aux
„ Avocats d'aller aux Indes, de peur
„ qu'ils ne portaſſent l'affreuſe chicane
„ chez ces peuples, qui ſe reſſentoient
„ encore de la pureté du Siécle d'Or.
„ Ferdinand fit traduire les loix qu'il
„ avoit faites, en Langue Indienne; il
„ crut que cela ſeul ſuffiroit pour termi-
„ ner & éclaircir les différends qui pour-
„ roient ſurvenir parmi les Indiens.

„ Pour ſe garentir des maux que cau-
„ ſent les Avocats, il n'eſt qu'un ſeul
„ moïen; c'eſt de fuir les climats qu'ils ha-
„ bitent: on ne ſauroit impunément reſpi-
„ rer le même air. Lorſqu'on fait attention
„ aux deſordres dans leſquels ils plongent
„ les familles, & la miſère où ils réduiſent
„ tant d'honnêtes gens, on ne peut s'em-
„ pêcher d'admirer la ſageſſe des Turcs,
„ &

„ & de loüer avec excès leur manière
„ d'adminiſtrer la Juſtice. Ces peuples,
„ que les François traitent de barbares,
„ n'ont pas beſoin, pour faire donner à
„ chacun ce qui lui appartient, de *Code*,
„ de *Digeſte*, de *Gloſſes*, de *Commentateurs*,
„ de *Décretales*, de *Droit Coutumier*, d'*Ordonnances*, d'*Arrêts*, de *Réglemens*; &
„ qui pis eſt, d'*Avocats* pour éterniſer les
„ différends. Ils s'arrêtent ſeulement à
„ la vérité du fait, & jugent enſuite ſans
„ procédure. Il n'y a chez eux ni d'*Arrêts interlocutoires*, ni de *plus amplement informé*,
„ ni d'*Arrêts ſur Requête*, ni d'*Arrêts par Proviſion*, ni de *Comparant*, ni de *Reſcindant*,
„ ni de *Reſciſſoire*, ni de *Lettres Roïaux*; tous
„ ces inſtrumens, dont la chicane ſe ſert
„ ſi avantageuſement pour ruiner tous
„ les particuliers d'un Roïaume, ſont inconnus chez les Turcs. Parmi eux,
„ l'Avocat avide, le Procureur fripon,
„ le Greffier voleur ne s'engraiſſent point
„ du ſang de la veuve & de l'orphelin;
„ & ſi vous étiez né à Conſtantinople,
„ toute la peine que vous avez priſe pour
„ trouver le moïen de donner toujours
„ deux faces différentes à une affaire, de
„ rendre douteuſe la plus claire, & problématique la plus mauvaiſe; toute la
„ peine, dis-je, que vous avez priſe pour
„ poſſeder l'art d'éterniſer les procès,
„ vous feroit inutile. Vous mourriez bientôt de faim: heureux encore, ſi vous
„ n'a-

„ n'aviez pas quelques centaines de coups „ de bâton, pour vous punir d'avoir par „ vos conseils voulu embrouiller quelque „ affaire.

Si les Parlemens traitoient les Avocats „ à la Turque, on verroit tous vos con„ freres se piquer autant de probité que „ d'éloquence. Ils s'occuperoient davan„ tage à mettre la vérité purement & „ simplement dans tout son jour, qu'à „ orner leurs plaidoïers des fleurs d'une „ Réthorique, souvent déplacée. Avant „ de se charger de la défense d'une cau„ se, ils ne manqueroient pas de dire : „ *Or sus, examinons s'il n'y a point de bas„ tonade à craindre en plaidant cette affaire. „ Fouillons jusqu'au fond du sac, de peur „ qu'elle ne fût attachée à quelque piéce que „ nous aurions négligé de considérer attenti„ vement.* Malheureusement pour les Pa„ risiens & pour les François, les Con„ seillers au Parlement & les Ministres „ d'Etat ne pensent pas comme les Visirs „ & les Cadis; & tous les procès, quel„ que mauvais qu'ils soient, trouvent des „ défenseurs. C'est sur les affaires déla„ brées, qu'un habile Avocat fonde son „ principal revenu. Quand il gagne un „ bon procès, il n'ôse exiger de sa par„ tie qu'une certaine somme ; mais s'i „ tire un bon parti d'une cause déses„ perée, s'il l'aide à voler celui contre „ lequel il plaide, il est bien juste qu'ils „ par-

„ partagent tous les deux les dépouilles „ de l'infortunée victime de la chicane.„

A *la façon dont vous parlez*, repliqua le jeune Avocat, un peu surpris du portrait que j'avois fait de son état, *il paroît que vous ne faites pas grand cas de mes confreres, & au gain près, vous trouvez leur profession fort deshonorante. Elle passe cependant pour très glorieuse dans le monde, & l'on en a une idée bien différente de celle qu'on en a conçue dans les Enfers.*

„ JE pourrois vous dire, repartis-je, que „ ce qui fait qu'on estime moins chez „ nous les Avocats que dans ce païs, „ c'est qu'on les connoît beaucoup mieux; „ mais je veux bien vous avoüer qu'il n'y „ a rien de si estimable, rien de si res- „ pectable qu'un Avocat habile & intè- „ gre. Il n'est aucune charge, aucune „ dignité, à laquelle il ne puisse & ne „ mérite d'être élevé. Pierre Seguier, „ Christophle de Thou, Jaques Aubri, „ Denis Derian, sous Henri II. François „ de Monteon, sous Henri III. furent éle- „ vés du simple grade d'Avocat aux pre- „ mières charges de la Robe. Combien „ trouve-t-on aujourd'hui de gens, qui „ pensent & qui agissent ainsi qu'eux? Je „ sais qu'on en peut rencontrer encore „ quelques-uns: & peut-être y a-t-il au- „ tant d'Avocats intègres dans le Bar- „ reau de Paris, qu'il y avoit de Justes „ dans la ville de Lot. Après tout, ce

„ n'eſt pas-là ce qui vous embarraſſe ; „ vous voulez du profit, & non pas de „ la vertu. Continuez donc comme vous „ avez commencé, je vous réponds qu'un „ jour vous ſerez très riche. Sur-tout, „ pour le devenir bientôt, ſouvenez-„ vous de ne jamais refuſer de vous char-„ ger d'une affaire, quelque délabrée qu'el-„ le vous paroiſſe. Si vous la perdez, vo-„ tre réputation n'en ſouffrira pas : on dira „ que la cauſe que vous défendiez, ne va-„ loit rien. Si vous la gagnez, vous ſerez „ exceſſivement récompenſé, & tout le „ monde vous regardera comme un hom-„ me du premier ordre. Le conſeil que „ je vous donne, eſt pour vous le ſecret „ de la pierre Philoſophale ; profitez-en, „ juſques à ce que je vous revoie au „ milieu de tous les Diables mes confre-„ res.„ A ces mots, ſage & ſavant Abukibak, je redeſcendis dans les Enfers.

Je te ſalue, en *Belſébuth*, & par *Belſébuth*.





LETTRE QUATRE-VINGT-QUINZIEME.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

LE nombre de mauvais Prédicateurs, ſage & ſavant Abukibak, dans toutes les différentes Communions, ſurpaſſe de beaucoup celui des bons; & loin de diminuer, il augmente tous les jours. Une foule d'Abbés, de Moines, de Miniſtres & de Propoſans s'empreſſe à le groſſir, & pour un Bourdaloüe on trouve deux mille Cotins.

IL n'eſt pas ſurprenant que l'Europe fourmille de tant d'Orateurs Eccléſiaſtiques, qui ne poſſedent que le talent d'ennuier, ou d'endormir leurs auditeurs. On embraſſe aujourd'hui la profeſſion de Prédicateur par les mêmes raiſons que l'on choiſit celle de marchand, ou de financier. Ce n'eſt point parce qu'un homme eſt ſavant, éclairé, éloquent, qu'il prend le parti de l'Egliſe; c'eſt parce qu'il eſpere d'obtenir un benefice. Combien d'Evêques, combien de Prêtres chez les Catholiques, combien de Miniſtres chez les Proteſtans n'euſſent jamais

fongé à l'Etat qu'ils ont choifi, fi l'intérêt ne les eût déterminés ? Doit-on après cela, efperer de voir croître le nombre des excellens Prédicateurs ? Je m'étonne au contraire qu'il y en ait autant qu'il y en a, puifque fi peu de perfonnes, parmi le grand nombre de celles qui font obligées de prêcher, ont fongé à acquérir les talens qu'il faut pour fe diftinguer dans la Chaire.

Un jeune Abbé, qui fort d'un Séminaire, où fouvent il a moins étudié qu'il n'a fongé aux moïens de finir bientôt fa retraite, penfe que pour prêcher, il n'a befoin que de débiter avec un air de Petit-maître, & qui tient beaucoup du Comédien, quelques généralités ufées, quelques lieux communs ennuieux, & quelques paffages des Peres, tronqués, défigurés, mal placés, & cités hors de propos. S'il joint à cela l'art de s'énoncer dans des termes ampoullés, enflés, prefque inintelligibles, il fe regarde comme un des plus grands hommes de l'Univers; & dès le cinquième difcours dont il a ennuié tous les gens de goût de fon auditoire, il s'étonne qu'on ne l'ait point encore fait Evèque, & fe plaint de l'injuftice du fiécle qui laiffe le mérite fans récompenfe.

Un Propofant, qui chez les Proteftans eft élevé, ou par brigue, ou par faveur au Miniftère, oublie jufqu'au fouvenir de fon premier état. Il s'égale hardiment aux

aux plus fameux Prédicateurs ; & dans un discours, composé de différens morceaux pillés dans plusieurs Auteurs, & assez mal cousus ensemble, il insulte les Pères de l'Eglise, corrige & reprend les grands Théologiens modernes, & donne l'explication des endroits qui ont paru les plus obscurs aux habiles gens. Cette explication est aussi absurde, que le caractère d'un pareil Prédicateur est ridicule & digne de pitié. Chez lui, tout est allégorie, tout est mystère ; peu s'en faut qu'il n'entrevoie autant de choses cachées & surprenantes dans les passages les plus clairs & les plus simples de la Bible, que le Rabbin le plus visionnaire.

LES principaux défauts, sage & savant Abukibak, dans lesquels tombent les Prédicateurs, leur sont presque tous également communs, de quelque Communion qu'ils soient, les Cotins & les Roquetes Protestans ressemblant parfaitement aux Cotins & aux Roquetes Catholiques. En condamnant les uns, on fait la critique des autres ; & si jamais quelqu'un écrivoit quelque Ouvrage pour tâcher de les corriger, son travail seroit utile à toutes les différentes Sectes du Christianisme. Je voudrois, sage & savant Abukibak, que cet Auteur conseillât d'abord aux Prédicateurs de ne point s'arrêter à des choses basses, inutiles, & quelquefois puériles ; cela énerve ce qu'il peut

peut y avoir de bon dans leurs sermons. L'esprit des auditeurs, ennuié & lassé par des images foibles, n'est point aussi frappé par celles qui auroient sans cela attiré toute son attention.

Ce défaut est l'écueil de la plus grande partie des Orateurs ; on en trouve mille exemples dans leurs Ecrits. Je me contenterai d'en rapporter un, pris dans des sermons imprimés en Hollande. L'Auteur, en parlant des raisons qui déterminerent St. Paul d'aller à Rome, entre dans un détail aussi inutile que puéril, & diminue, ou plûtôt détruit entiérement la grandeur & la majesté du sujet qu'il traite.

„ Ce n'étoit pas, dit-il, une vaine cu„ riosité qui le poussoit pour contem„ pler la grandeur & la gloire de Rome „ triomphante ; ce n'étoit pas cette an„ cienne ville des Rois, du Sénat, des „ Empereurs qu'il desiroit de voir, ce „ n'étoient pas ses sept montagnes, ses „ vingt-cinq portes, ses amphithéatres, „ son capitole qui l'attiroient. Non, „ non, tout l'éclat de cette magnificen„ ce mondaine ne faisoit aucune impres„ sion sur l'esprit de St. Paul. Unique„ ment sensible à l'honneur de son Maî„ tre, ce qui l'attiroit à Rome, c'étoit „ l'Eglise, les Appellés de Jésus-Christ, „ les Bien-aimés de Dieu. Ce qu'il se pro-

„ posoit

„ posoit à leur égard, c'étoit de leur é-
„ vangéliser *. „

Il y a dans ce passage une énumeration déplacée. Qui doute que St. Paul n'alloit pas à Rome pour voir ses sept Montagnes & ses vingt-cinq portes, &c? Est-ce-là une chose bien étonnante? Et quelqu'un qui n'est pas entiérement privé de la raison, auroit-il pû se figurer que ce fût-là le sujet du voïage d'un Apôtre? Ce ne l'est pas d'un homme de sens, & toute personne raisonnable sait qu'en allant dans un païs, il faut avoir d'autre but que celui d'y voir des palais, des amphithéatres & des colonnes.

Bourdaloue traite d'une manière bien différente l'arrivée de St. François Xavier dans le Japon, que l'Orateur Hollandois celle de St. Paul à Rome. Il ramasse les images les plus intéressantes, & les présente à ses auditeurs. Il leur offre les difficultés les plus grandes, & chacune de ces difficultés suffit à combler de gloire celui qui a pû les surmonter. Ce morceau est un chef-d'œuvre, il est aisé de connoître qu'il part de la main d'un grand maître. „ Xavier en effet, dit ce „ Jésuite, est le premier qui ait porté à „ cette Nation le flambeau de l'Evangile;
. . . . „ je

* La Dette du Ministère & l'attention aux Verges de Dieu, ou Sermons sur Rom. I. 14. &c. *A Rotterdam chez Jean Bon-fils.*

„ je dis à cette Nation, où le Prince des „ ténebres dominoit en paix depuis tant „ de ſiécles, & qu'une licence effrénée „ plongeoit dans tous les deſordres. Il „ s'agiſſoit de leur annoncer les vérités „ les plus dures, & d'ailleurs les moins „ compréhenſibles; une doctrine, la plus „ humiliante pour l'eſprit, & la plus mor- „ tifiante pour les ſens; une foi aveugle, „ ſans raiſonnemens, ſans diſcours; une „ eſperance de biens futurs & inviſibles, „ fondée ſur le renoncement actuel à tous „ les biens préſens; en un mot une Loi, „ formellement oppoſée à tous les préju- „ gés & à toutes les inclinations de l'hom- „ me. Voilà ce qu'il falloit leur faire „ embraſſer, à quoi il étoit queſtion de „ les amener, ſur quoi Xavier entreprend „ de les éclairer. Quel projet, & qu'el- „ le en ſera l'iſſuë *! „

La ſeconde choſe, ſage & ſavant Abukibak, dont je voudrois qu'on corrigeât les Prédicateurs, c'eſt de faire de vaines déclamations, de ſe complaire dans des antitheſes recherchées, & de courir après les ornemens d'une Rhétorique, indigne de la majeſté de la Chaire, & de la grandeur du Miniſtère d'un homme qui annonce la volonté & les ordres de la Divinité. Combien ne voit-on pas tous

* Sermons du Pere Bourdaloüe, de la Compagnie de Jéſus, *Tom. I. pag.* 36.

tous les jours de Prédicateurs qui parlent pendant long-tems, & qui ne disent rien, ou qui ne disent que ce qu'ils eussent pû dire dans deux mots? Ils se laissent emporter au plaisir de pousser une figure de Rhétorique, ils sacrifient la précision, la justesse, la force, l'énergie du raisonnement à une énumeration ennuieuse, à une suspension déplacée, à une opposition souvent fausse, presque toujours peu juste & peu sensible. Le Jésuite Cheminais est tombé plusieurs fois dans ce défaut; les antitheses, que lui a fournies la différence de l'état du Sauveur & de celui de la Madelaine, sentent l'Auteur de Roman; on croit que la Calprenede, ou Gomberville les ont écrites sur le modèle de celles qu'ils placent dans la bouche de leurs héroïnes, lorsqu'ils les font combattre entre la gloire & la tendresse que leur ont inspirées les héros dont elles sont charmées. Voici le doucereux galimatias du Jésuite Cheminais. „ Il est Sauveur, „ dit la Madelaine, & je suis perdue: il „ est venu chercher les plus égarés, où „ trouvera-t-il un plus grand égare- „ ment que le mien? Je suis indigne de „ ses graces, il est vrai; mais si j'étois „ moins criminelle, peut-être ne serois- „ je pas une conquête digne de lui. Il „ est Sauveur. En puis-je douter, après „ les marques éclatantes que j'ai vûes de „ mes yeux? Tout Jérusalem l'adore „ malgré l'envie de nos Prêtres; les a-

„ veugles, les ſourds, les muets guériſ-
„ ſent; les Démons tremblent & fuient
„ devant lui; les morts reſſuſcitent. Cha-
„ que jour produit un nouveau Miracle,
„ & toute ſa Perſonne eſt un prodige en-
„ core plus ſurprenant. Quel air de ma-
„ jeſté ſur ſon viſage! Quelle grace,
„ quelle force dans ſes Paroles! Eſt-ce
„ un homme? Eſt-ce un Dieu? Quelle
„ grandeur dans une ſimplicité apparen-
„ te! Mais quelle ſainteté, & quelle
„ vertu! Quelle douceur envers le Pro-
„ chain! Quelle modeſtie avec tant de
„ mérite & tant de réputation! Mais
„ quelle ardeur pour ramener à Dieu les
„ ames perdues! Ah! il eſt ſans doute
„ Sauveur; mais ce Sauveur de tous en
„ général veut être le mien en particu-
„ lier. Il me l'a fait ſentir juſqu'au fond
„ de l'ame par les traits les plus per-
„ çans: c'eſt à moi qu'il a parlé, il a lû
„ dans mon cœur, il en connoît le ſe-
„ cret. Inſenſible juſqu'à préſent aux
„ avis & remontrances, ai-je pû tenir
„ contre lui? J'ai ſenti en moi quelque
„ choſe de nouveau. Je ne ſais comment
„ il a changé mon cœur; mais il a tou-
„ ché, remué, pénétré. Cent autres l'ont
„ vû, & l'ont écouté ſans nul ſentiment;
„ ce n'étoit point à eux, c'étoit à moi
„ qu'il en vouloit. Il a jetté ſur moi cet
„ œil de diſcernement qui fait les Elus,
„ il m'a diſtinguée, il m'a préferée. Il eſt
„ juſte de reconnoître cette diſtinction
„ par

„ par une préference réciproque. J'ai „ été si sensible à ceux qui m'ont recherchée, serai-je ingrate à l'égard d'un „ Dieu qui m'a prévenue de sa grace ? „ Je ne serois pas digne de vivre, si je „ pouvois desormais vivre pour d'autres „ que pour lui *. „

POUR te faire connoître tout le foible du passage que je viens de citer, & pour te montrer combien il approche de certains endroits du *Polexandre* & de la *Cléopatre*, souffres, sage & savant Abukibak, que j'en parodie une partie. En changeant deux ou trois mots, Cassandre pourra dire tout ce que dit la Madelaine. *Il est vainqueur*, s'écriera la Princesse Persane, *& je suis captive. Je suis indigne de ses graces, il est vrai, je l'ai offensé. Mais si j'étois moins criminelle, peut-être ne serois je pas une conquête digne de lui. Orondate est vainqueur. En puis-je douter, après les marques éclatantes que j'ai vûes de mes yeux ? Tout Babilone l'adore, malgré l'envie de ses ennemis. Les aveugles, les sourds, les muets, les vieillards, les veuves, les orphelins sentent les bienfaits de sa main charitable. Les méchans tremblent & fuient devant lui. Chaque moment augmente sa gloire, chaque jour produit en lui un nouveau miracle. La personne d'Orondate est un prodige encore plus surprenant,*

* Sermons du Pere Cheminais, *Tom. I.* pag. 65.

nant. Quel air de majesté sur son visage! Quelle grace, quelle force dans ses paroles! Est-ce un homme? Est-ce un Dieu? Quelle grandeur dans une simplicité apparente! Mais quel courage, & en même tems quelle vertu, quelle clémence! Quelle douceur envers ses ennemis! Quelle modestie avec tant de mérite & de réputation! *... *Insensible jusqu'à présent aux traits de l'amour, ai-je pû tenir contre lui? J'ai senti en moi-même quelque chose de nouveau. Je ne sais comment Orondate a changé mon cœur; mais il l'a touché, pénétré, remué. Cent autres Beautés, captives ainsi que moi, l'ont vû, l'ont écouté, peut-être sans nul sentiment; mais, ou je me flatte, ou je crois qu'il m'a donné sur elles une entière préference. Il a jetté sur moi un œil de discernement qui fait les heureuses amantes. Il m'a distinguée; il est juste de reconnoître cette distinction par une préference réciproque.*

AVOIS-je raison, sage & savant Abukibak,

* Dix-sept cens ans avant le Pere Chemi-nais, Virgile avoit fait dire à Didon ce qu'il met dans la bouche de la Madelaine.

Quis novus hic nostris successit sedibus hospes!
Quem sese ore ferens! Quam forti pectore & armis!
Credo equidem, nec vana fides, genus esse Deorum.
Degeneres animos timor arguit. Heu quibus ille
Jactatus fatis! Quæ bella exhausta canebat!

Virg. Æneid. *Lib. IV. Vers.* 10. *&c.*

bak, lorque je disois qu'en changeant dix ou douze mots, on placeroit parfaitement tout le pompeux galimatias de la Madelaine dans la bouche d'une héroïne de la Calprenede ? Combien de Prédicateurs n'y a-t-il pas dans le cas de Cheminais, & dont les sermons pourroient servir de treizième Volume au *Cyrus* & à la *Clélie* ?

AVEC quelle sagesse Bourdaloüe ne trace-t-il pas le portrait des vertus de St. François de Sales ! Loin de se laisser emporter à son imagination, ainsi que Cheminais, il est attentif à lui donner des bornes, dès qu'il craint qu'elle ne le conduise à de froides déclamations qui diminueroient l'attention de ses auditeurs. Juges toi-même, sage & savant Abukibak, de la beauté du passage dont je te parle. Le voici. *Un Saint, cheri de Dieu & des hommes; un Saint, dont la mémoire est par-tout en benediction; un Saint, qui a dompté les Monstres de l'Héresie & du Schisme; un Saint, respecté & honoré des Monarques de la terre; un Saint, qui n'est entré dans le gouvernement de l'Eglise que par l'ordre exprès de Dieu; un Saint, qui a instruit tout le Monde Chrétien des devoirs de la véritable piété; un Saint, Instituteur & Auteur de cette admirable Règle, qui a sanctifié tant d'Epouses de Jesus-Christ; mais particuliérement un Saint, canonisé pour l'excellent mérite de sa douceur,* in lenitate ipsius Sanctum fecit illum. *Encore une fois, mes chers Auditeurs : n'est-ce pas*

pas l'incomparable François de Sales ? Arrêtons-nous là ? C'eſt la plus juſte & la plus parfaite idée que nous puiſſions concevoir de cet homme Dieu *.

Il eſt tems, ſage & ſavant Abukibak, de finir ; je t'écrirai quels ſont les autres défauts dont je voudrois te parler.

Je te ſalue. Porte-toi bien, & donnes-moi de tes nouvelles.



Lettre Quatre-vingt-seizieme.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

Je te promis, ſage & ſavant Abukibak, dans ma dernière Lettre de te parler des principaux défauts dont je voudrois, s'il étoit poſſible, qu'on corrigeât les Prédicateurs. J'ai déjà fait mention de quelques-uns †, je vais pourſuivre l'examen des autres.

Une faute, dans laquelle tombent preſque tous les Prédicateurs, c'eſt de faire des deſcriptions ampoullées, qui n'ont rien de frappant que les grands mots dont elles

* Sermons de Bourdaloüe, *Tom.* I. *pag.* 168.
† Dans la Lettre précédente.

elles ſont compoſées. Le caractère du véritable ſublime conſiſte beaucoup plus dans les choſes que dans les termes. Il eſt facile de s'élever par la grandeur des expreſſions, par l'harmonie des mots, par l'arrangement & la cadence des phraſes; mais ſi tout cela n'eſt ſoutenu par la nobleſſe & la majeſté du ſujet, ſi ces expreſſions, ces mots, ces phraſes ne ſont pas remplies d'excellentes choſes, ſi la raiſon, l'eſprit & le jugement ne ſont pas l'ame du langage, quelque pompeux qu'il ſoit, ce n'eſt qu'une vaine enflure qui découvre toute la foibleſſe d'un Orateur qui eſpere de cacher la baſſeſſe de ſes penſées ſous cette affreuſe apparence de grandeur. „ Plus un eſprit eſt rampant & borné, dit Quintilien, plus il „ s'efforce de paroître vaſte & ſublime. „ Il imite les gens d'une taille petite, „ qui, pour paroître plus grands, s'élevent ſur la pointe des pieds. Il reſſemble aux poltrons, qui, pour cacher „ leur foibleſſe, font des rodomontades. „ Le ſtile enflé, les grands mots, les ex„ preſſions trop recherchées marquent „ bien plûtôt la foibleſſe, que la force du „ génie d'un Orateur*. „

VOIONS

* *Quo quis ingenio minus valet; hoc ſe magis attollere & dilatare conatur; & ſtatura breves in digitos eriguntur, & plura infirmi mirantur; nam & tumidos, & corruptos & tinnulos, & quocumque*

que

Voions un exemple, ſage & ſavant Abukibak, qui autoriſe la ſage déciſion du Rhéteur Romain. Parmi le nombre conſidérable que m'offrent tant de Prédicateurs modernes, j'en prendrai un dans le ſermon ſur l'*Attention aux Verges de Dieu*. L'Auteur, en parlant de Jonas, décrit la tempête, où ce Prophéte ſe trouva expoſé pour avoir desobéï aux ordres de Dieu. Il croit émouvoir, étonner, frapper, épouvanter les eſprits par de grands mots; mais comme ces mots n'offrent aucune image vive, qu'ils ne préſentent aucune circonſtance déciſive, aucun objet marqué, après avoir fait par leurs ſons une legère impreſſion ſur l'oüie, ils ſe diſſipent & rentrent dans le néant, avant de pouvoir produire le moindre effet ſur l'entendement. Juges toi-même du morceau que je condamne, ſage & ſavant Abukibak, & vois ſi ma critique eſt bien fondée. *Mais à peine Jonas fut-il embarqué dans un vaiſſeau qui devoit le conduire en Tarſis, qu'il s'éleva une violente tempête. Il ſembloit que les flots agités qui frappoient le vaiſſeau de rudes coups, alloient changer cette demeure flottante en d'inutiles débris. Le vent faiſoit retentir un bruit ſifflant, qui avertiſſoit les matelots du péril d'un prompt*

que alio Cacozeliæ genere peccantes certum habeo non virium, ſed infirmitatis vitio laborare. Quintil. de Inſt. Orator. *Lib. II.*

prompt & triste naufrage. La mort, montée sur les ondes émues, menaçoit de les ranger au nombre de ses lugubres victimes, & les abîmes qui s'ouvroient à leurs yeux pour les engloutir, leur faisoient voir les goufres qui alloient leur servir de tombeau *.

TOUTES les glaces du Nord ne sont pas, selon moi, plus froides que les pensées de ce Prédicateur. Qu'est-ce que des *vents qui font retentir un bruit siflant ?* Qu'est-ce qu'une *mort montée sur des ondes émues ?* Y a-t-il rien de si puéril ? C'est mettre la mort à cheval sur les flots, & dire que le vent qui sifle, fait du bruit. Il n'est personne qui ne sente la foiblesse de ces images. Le Prédicateur, voulant faire la description d'une tempête, eût dû considérer tout ce qui arrive de plus funeste, de plus désolant, de plus effroïable dans un naufrage. *Ce qui fait*, dit Longin, *la principale beauté d'un discours, ce sont toutes les grandes circonstances, marquées à propos & ramassées avec choix. Ainsi, quand Homere veut faire la description d'une tempête, il a soin d'exprimer tout ce qui peut arriver de plus affreux dans une tempête; car, par exemple, l'Auteur du Poëme des Arismaspiens pense dire des choses fort étonnantes quand il s'écrie :*

O

* La Dette du Ministère, & l'Attention aux Verges de Dieu, ou Sermons, &c. *pag.* 64.

O prodige étonnant ! O fureur incroiable !
Des hommes insensés sur de frêles vaisseaux,
S'en vont loin de la terre habiter sur les eaux;
Et suivant sur la mer une route incertaine,
Courent chercher bien loin le travail & la peine.
Ils ne goutent jamais de paisible repos:
Ils ont les yeux au ciel, & l'esprit sur les flots;
Et les bras étendus, les entrailles émues,
Ils font souvent aux Dieux des prières perdues.

Cependant il n'y a personne, comme je pense, qui ne voie bien que ce discours est en effet plus fleuri que grand & sublime. Voions donc comment fait Homere, & considérons cet endroit entre plusieurs autres.

Comme l'on voit les flots, soulevés par l'orage,
Fondre sur un vaisseau qui s'oppose à leur rage,
Le vent avec fureur dans les voiles frémit;
La mer blanchit d'écume, & l'air au loin gémit;

Le matelot troublé, que ſon art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne *.

SOUFFRES, ſage & ſavant Abukibak, que pour mieux faire ſentir les défauts de la deſcription du Prédicateur, je faſſe quelques réflexions ſur ce paſſage de Longin. Prens garde d'abord que le portrait que fait l'Auteur du Poëme des Ariſmaſpiens, & que le Rhéteur Grec mépriſe avec raiſon, eſt compoſé de grands mots vuides de ſens, ainſi que ceux qu'emploie l'Orateur Hollandois. Tout les deux ont ſû également (je me ſers des termes du ſavant Pere Lami) *par la machine d'une phraſe faire monter une bagatelle fort haut, qui tombe bientôt dans ſon néant* †.

COMPARONS à préſent, ſage Abukibak, quelques penſées du Prédicateur & du Poëte; nous en connoîtrons par-là beaucoup mieux la différence. *Le vent*, dit le premier, *faiſoit retentir un bruit ſiflant.* Ces expreſſions n'offrent d'autres images à l'eſprit, que celle d'un vent qui ſifle. Homere fait agir le vent, & le rend, pour

* Traité du Sublime, *Chap. VIII. Je me ſers de la Traduction de* Deſpreaux.

† La Rhétoriq. ou l'Art de parler, *Liv. IV. Chap. IX.*

pour ainſi dire ; maître du vaiſſeau. Il ſemble que le Lecteur l'entende, ainſi que lui : *il fremit avec fureur dans les voiles. La mort*, continue le Prédicateur, *montée ſur les ondes émues, menaçoit de les ranger au nombre de ſes lugubres victimes.* Ces mots, montés ſur des échaſſes, ainſi que la mort ſur les ondes, ne cauſent aucune émotion. Le peril paroît éloigné ; il ne fait que menacer : mais dans Homere le danger eſt éminent. Il eſt inévitable, il ſe préſente ſans ceſſe ; & pour tout dire avec Homere,

Le matelot troublé, que ſon art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.

Un autre défaut, ſage & ſavant Abukibak, très commun aux médiocres Prédicateurs, c'eſt de remplir leurs diſcours de métaphores, ou peu juſtes, ou outrées, preſque toujours mal ſoutenues. Cela cauſe une confuſion étonnante dans l'eſprit des auditeurs ; ils ſont ſurpris avec raiſon que dans le même inſtant la même choſe ait toutes les qualités de l'eau & du feu, & qu'une perſonne, qu'on vient de comparer à une planete, ſoit métamorphoſée ſubitement en laboureur.

Il faut non ſeulement ménager les métaphores, & ne les emploier que dans les grandes paſſions & le ſublime ; mais il eſt néceſſaire que celles qui ſe ſuivent, & qui

qui regardent le même sujet, ne soient point directement opposées les unes aux autres. Qui pourroit ne pas sentir l'effet ridicule que cause dans le passage suivant la contrariété de deux métaphores? *Les Pasteurs sont comme autant de planetes, que Dieu a mises dans le Ciel de l'Eglise, afin qu'ils refléchissent sur leurs troupeaux les raïons de lumiere que le Soleil de Justice leur communique. Ce sont des laboureurs, qui doivent planter sans cesse dans leurs champs, & les arroser, afin que s'ils ne peuvent cueillir toute l'yvraie, ils empêchent du moins qu'elle ne s'enracine & ne se répande* *.

LES grands Orateurs se gardent bien de tomber dans un pareil défaut, ils regardent la confusion comme le vice le plus contraire à la perfection de leur art. Ils font d'autant plus de cas de la clarté & de la précision, qu'ils ne parlent que pour instruire les autres.

JE ne prétends pas, sage & savant Abukibak, défendre aux Prédicateurs l'usage des métaphores; je le leur accorde plus amplement qu'aux autres Orateurs, l'Ecriture les obligeant d'en emploier un assez grand nombre. Mais je veux qu'ils prennent garde que ces figures portant toujours les choses trop loin & presque à l'excès, ils doivent ne point accroître l'obscurité qu'elles peuvent causer, en les

* La Dette du Ministère, &c. *pag.* 11.

les entassant les unes avec les autres sans choix & sans distinction. Avec quelle sagesse & quelle éloquence en même tems Saurin n'emploie-t-il pas une foule de métaphores, dont il se sert pour fermer entiérement la bouche à ces pécheurs, toujours fertiles en excuses pour différer leur conversion? *Ministres de Jesus-Christ*, dit-il, *envoiés de la part du Dieu des Vengeances pour planter, mais aussi pour arracher; pour bâtir, mais aussi pour démolir; pour annoncer l'An de la bienveillance; mais aussi pour faire resonner le redoutable Cornet de Sion aux oreilles de ce Peuple: remuons les consciences; faisons briller le glaive redoutable de la Justice divine; mettons dans tout leur jour les vérités les plus terribles de la Religion. Dans des tems plus heureux l'Evangile nous fournira des textes plus doux & plus consolans; mais nous devons aller au plus pressant, & ne pas nous arrêter à orner la Maison du Seigneur, tandis qu'il est question d'éteindre un incendie qui l'embrase, & qui va la réduire en cendres. Ouï, Chrétiens, nous trahirions les sentimens de notre cœur, si nous tenions un autre langage à plusieurs de vous. Vous laissez écouler le seul tems propre pour votre salut, vous suivez un chemin funeste, dont les issues aboutissent à la mort; & votre genre de vie va vous mettre dans une absolue impuissance de sentir les douceurs d'une bonne mort* *.

UN

* Sermons sur divers Textes de l'Ecriture Sainte,

UN vice, qui n'eſt pas moins commun aux Prédicateurs, que celui de ne point ſoutenir les métaphores qu'ils emploient, c'eſt de faire ſouvent des comparaiſons omeſſéantes, quelquefois ſales, & même odieuſes. Cela révolte l'eſprit des auditeurs, & les gens de goût ſont très ſenſibles à la baſſeſſe de certains parallèles qui ravalent le ſujet dont l'Orateur fait mention. Il faut ſavoir diſcerner, ſi l'on veut exceller dans le talent de la Chaire, juſqu'où l'on peut pouſſer les figures de Rhétorique qui paroiſſent les plus ſimples. Sans cela, on tombe dans le cas d'un Prédicateur Suiſſe, qui a rendu non ſeulement ridicule, mais encore meſſéante la comparaiſon qu'on fait de Dieu à un bon Paſteur. *Ne me doit-il pas ſuffire*, dit ce Miniſtre, *à moi, comme à un chacun de vous, & à tous autres pauvres pécheurs, de ſavoir, pour aſſûrer ma conſcience envers Dieu, que Jeſus-Chriſt a mis ſon ame pour ſes brebis? Qu'ai-je à faire, je vous prie, de ſavoir outre cela s'il a auſſi mis ſon ame pour les boucs? Que m'importe cela, qu'il ſoit mort pour les boucs, ou qu'il ne ſoit pas mort? Que cela me fait-il* *? Outre que cette oppoſition

te, par Jaques Saurin, Paſteur à la Haye, *Tom. I. pag.* 18. Sermon ſur le Renvoi de la Converſion.

* *La Voïe de la Paix de l'Egliſe, ou la Tolerance Chrétienne*, Sermon, par Nicolas Zaff, Paſteur de l'Egliſe Françoiſe, & Profeſſeur en Philoſophie à Coire, *pag.* 31.

tion des agneaux aux boucs a quelque chose de bas, l'affectation de repeter plusieurs fois ce mot de bouc, & de le joindre toujours avec le nom auguste de Christ, révolte. Bourdaloüe, en parlant des pécheurs, des Païens, & de ceux qui sont dans un état de perdition, se sert d'un terme bien plus convenable. La délicatesse de l'Auteur François fera mieux sentir la faute du Prédicateur Suisse. *Quelque pouvoir*, dit cet éloquent Jésuite, *qu'eût reçu Saint Pierre au-dessus des autres Apôtres, sa Mission spéciale n'alloit pas à convertir les Gentils. Le dirai-je? Jésus-Christ même ne l'avoit pas voulu entreprendre, puisque tout Sauveur & tout Dieu qu'il étoit; il s'étoit réduit aux brebis perdues de la Maison d'Israël:* Non sum missus nisi ad oves quæ perierunt Domus Israël. *Matth. Cap. VII. Mais comme remarque Saint Augustin, ce que Jesus Christ n'a pas fait par lui-même, il l'a fait par Saint Paul. Il n'étoit venu par lui-même que pour les Israélites : mais dans la personne & dans le ministère de St. Paul il étoit venu pour tout le monde* *.

REMARQUES, sage & savant Abukibak, que dans l'allusion que Bourdaloüe fait à la comparaison de Jésus-Christ au bon Pasteur, il se sert du terme de *brebis perdues*. Il avoit trop de délicatesse & de goût, il

* Sermons de Bourdaloüe, *Tom. I. p.* 104. Sermon pour la Fête de St. Paul.

il connoissoit trop les bienséances de la Chaire, & le discernement de son auditoire, pour ôser emploier plusieurs fois le terme de *bouc* dans un discours oratoire, lorsquil en pouvoit trouver qui exprimoient également sa pensée.

QUOIQU'ON puisse dire à la rigueur que c'est le jugement qui fait les grands Prédicateurs, la connoissance de la Langue dont ils se servent, leur est absolument nécessaire. C'est cette connoissance qui doit leur apprendre à ne point faire un mauvais usage des mots, & à leur attacher des idées qu'ils puissent exprimer justement & sans confusion. Les matières les plus abstraites peuvent être expliquées à tous les hommes, dès que celui qui est chargé par son Ministère du soin de les éclaircir, posséde l'art de savoir s'énoncer d'une manière claire & précise, & trouve le moïen de prévenir les doutes & les erreurs qui découlent nécessairement de l'ambiguité des phrases & de l'impropriété des mots. C'est avec raison que le Pere Lami assûre que *les Sciences ne sont que ténèbres, si ceux qui les traitent, ne savent pas écrire.* J'ôserois dire, sage & savant Abukibak, que non seulement les Sciences, mais que les choses les plus simples deviennent des enigmes presque impénétrables, quand elles passent par la bouche d'un homme qui ne sait point s'exprimer. Qui pourroit comprendre, par exemple, ce que veut dire un

un Auteur qui s'énonce dans ces termes? *Mais laiſſons ces choſes. Nous ne ſommes point montés aujourd'hui en cette Chaire, pour la faire retentir des voix de cenſure & de reproche? Mon cœur bouillonne des meilleurs propos, & ma bouche ſe doit ouvrir en vœux & en benedictions* *. Que ſignifie *faire retentir une Chaire des voix de cenſure & de reproche?* Queſt-ce qu'un *cœur qui bouillonne des meilleurs propos, une bouche qui ne s'ouvre qu'en vœux & en benedictions?* Je doute que du tems des Gots ce langage eût pû être ſouffert; cependant combien n'y a-t-il pas de Prédicateurs qui ſe croient de grands hommes, & qui ne parlent pas plus correctement que celui que je critique?

Je te ſalue, ſage & ſavant Abukibak. Porte-toi bien, & ſi tu trouves quelque choſe a rédire à mes ſentimens, marques-le moi ſans façon.

* La Dette du Miniſtère, &c. *pag.* 53.



Lettre Quatre-vingt-dix-septieme.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

Quoique j'aie entiérement abandonné l'étude de la Cabale, ſage & ſavant Abukibak, je ne laiſſe pas que de lire quelquefois les Livres des Savans qu'on a regardés comme les plus fameux Cabaliſtes. Souffres donc que je te diſe que je ne ſaurois me perſuader que toutes les conjurations qu'il y a dans les Ouvrages d'Agrippa, aient rien de réel. Je penſe que ce Philoſophe, ſoit pour ſe divertir, ſoit pour s'acquérir un grand nom, a voulu ſe donner dans le public pour un grand ſorcier. Au fond, il ne l'étoit non plus que moi, qui regarde la Magie comme un art encore plus impoſteur que celui des charlatans.

Je ſais, ſage & ſavant Abukibak, que tu me répondras d'abord qu'une marque évidente que les conjurations contiennent quelque choſe de réel, c'eſt que ceux qui s'en ſont ſervis, ont éprouvé leur réalité. Tu joindras à cela mille exemples qui nous ſont atteſtés par différens Auteurs; tu n'oublieras pas ſans doute

te celui que rapporte Cardan de son pere, à qui un Esprit apparut pendant qu'il étoit occupé à lire les Ouvrages d'Agrippa. Mais je t'avoüerai que toutes ces histoires, que je regarde comme des fables, ne me feront point changer de sentiment. Je pourrois te dire que mon opinion est fondée sur l'expérience, & qu'aiant voulu éclaircir par moi-même si les secrets d'évoquer les Esprits étoient réellement dans les Livres d'Agrippa, je m'en suis servi plusieurs fois, & les ai toujours emploiés très vainement. Je n'ai jamais vû aucun Esprit familier, ni aucun Diable; j'ai perdu mon tems, mes peines & mes conjurations. Je consens cependant à ne point t'apporter comme une raison décisive ce qui m'est arrivé: tu m'objecterois sans doute que si je n'ai pas vû ceux que j'appellois, c'est ma faute, & non pas la leur; que j'ai manqué à quelque cérémonie essentielle; que j'ai oublié une particularité nécessaire; que j'ai omis quelques mots; enfin, tu pourrois toujours te tirer d'affaire comme les Moines, & excuser les Esprits comme ils excusent leurs Saints. Quand la Nature ne guérit pas un malade qui a fait une neuvaine, on met la maladie sur le compte du peu de foi du malade. Tu attribuerois à mon peu de croiance le manque d'effet des conjurations; c'est donc uniquement par le secours de la raison que je prétends t'en démontrer le ridicule & le faux.

faux. Dis-moi, ſage & ſavant Abukibak, dans quel endroit as-tu trouvé, dans quel Livre as-tu lû que Dieu, en créant l'homme, lui eût accordé une puiſſance abſolue ſur les Eſprits ? Moïſe n'en a jamais parlé ; ce grand Prophéte connoiſſoit trop bien quelles étoient les bornes étroites que Dieu avoit preſcrites au pouvoir humain. Or, s'il eſt vrai, comme il l'eſt, que les hommes n'aient reçu de Dieu aucune autorité ſur les Eſprits, je demande comment eſt-ce qu'ils l'ont pû acquérir ? Ont-ils eu le moïen de s'élever au-deſſus de leur eſſence, de ſe communiquer une nature plus parfaite que celle qu'ils avoient ? Au contraire, ils ont empiré leur état, ils ſont déchus de leur premier droit ; & loin d'obtenir un pouvoir ſuprême ſur les élemens & ſur les Eſprits, ils ont preſque perdu celui qu'ils avoient ſur les brutes. Tel homme ſe vante de ſavoir faire ſortir tous les Diables du fond des Abîmes ; & d'obliger les Eſprits aëriens à quitter le ſéjour des airs, qui ne ſauroit empêcher un chien de lui mordre la jambe. Agrippa, qui avoit tant d'autorité, lui, à qui l'Enfer & le Ciel obéïſſoient, ne put ſe garentir d'un coup de pied d'un mulet qui lui caſſa la cuiſſe. Il ſavoit tout ce qui devoit arriver dans le Monde, les Eſprits avoient ſoin de l'en inſtruire ; mais ils ne l'avertirent point d'une choſe qui l'intéreſſoit auſſi fort. Il faut convenir que cela eſt bien

bien ſingulier; autant vaudroit-il n'être pas ſorcier.

VENONS à préſent, ſage & ſavant Abukibak, à ce qui peut fonder l'autorité des Magiciens. Eſt-ce le ſuc des plantes, les os de morts, les cendres de Temples brulés, &c ? Tout cela n'eſt que de la matière. quel rapport la matière a-t-elle avec les Eſprits? Aucun. Ce ſont des ſubſtances d'une nature entiérement différente, qui ne peuvent jamais agir l'une ſur l'autre, qui n'ont enſemble aucune affinité, aucune liaiſon, aucune communication que par le pouvoir divin. Telle eſt l'union de notre corps & de notre ame; miracle, que nous admirons avec étonnement, mais dont nous ne connoiſſons abſolument aucune des cauſes. Nous avons vû que dans l'ordre des choſes Dieu n'a point réglé que l'homme auroit aucun pouvoir ſur les Eſprits; par conſéquent l'Etre ſouverain étant le ſeul qui puiſſe faire agir deux ſubſtances auſſi oppoſées que la matière & l'eſprit, il eſt impoſſible que ces os, ces herbes, ces cendres, ces ſtatues de cire, préſentées devant le feu, & piquées avec des poinçons de fer, &c. puiſſent produire aucun effet ſur les Eſprits. La lumière naturelle ne nous fait-elle pas voir qu'il n'eſt pas poſſible qu'une choſe qui n'a point de parties, qui ne peut être touchée, qui eſt ſans étendue, ſoit ſenſible aux impulſions de la matière? Il faut avoir perdu le bon ſens, pour ſoutenir une

une pareille abſurdité. J'aimerois autant qu'un Newtoniſte dît que le vuide immenſe dans lequel il fait promener les planetes, ſe reſſent de leur choc. Mais je vais encore plus loin, & je prétends avec raiſon que quand il ſeroit vrai que les hommes ont le pouvoir de faire agir la matière ſur un eſprit, il ſeroit impoſſible que par leurs plantes, leurs figures, & leurs talismans magiques, ils fiſſent ſortir les Diables des Enfers, ou deſcendre les Silphes des airs. Car enfin, pour que la matière produiſe quelque effet, il faut qu'elle aille juſqu'où elle doit agir. Si le corps d'un homme étoit à Amſterdam, & que ſon ame fût à Paris, à coup ſûr ce corps ne ſe reſſentiroit aucunement des perceptions de cette ame; & elle à ſon tour ne ſentiroit aucune douleur quand on donneroit deux cens coups de bâton au corps. Par la même raiſon, lorſqu'un Magicien évoque un Eſprit par le moïen d'une figure de cire qu'il arroſe du ſuc de certaines plantes, cet Eſprit ne doit pas être plus ſenſible à cette impulſion, que l'ame qui eſt à Paris, aux coups qu'on donne au corps qui eſt à Amſterdam. Pour que les charmes des Magiciens euſſent quelque choſe de réel, il faudroit que les parties magiques du charme puſſent s'élever auſſi rapidement au haut des airs, ou deſcendre juſques dans les Enfers avec autant de promptitude, que ſelon le ſyſtême de Newton,

la

la lumière nous vient du soleil. Elle fait sa route dans sept ou huit minutes ; les Diables, ou les Silphes, recevroient alors dans très peu de tems des impressions qui les instruiroient qu'on les demande sur la terre, & qu'ils doivent se disposer à s'y rendre le plûtôt qu'il leur sera possible. Mais malheureusement pour les sorciers, les émanations de leur matière magique n'ont ni la force, ni la promptitude de celles qui nous viennent par le soleil. Elles ne s'étendent que jusqu'où celles des autres corps, composés de matières non enchantées, peuvent s'étendre. Ainsi, une libation, faite dans un trou pour appeller le Diable, loin de percer jusqu'aux Enfers, ne pénétre souvent pas quatre doigts dans la terre. Astaroth & Belsébuth par conséquent ne doivent pas avoir plus de connoissance de ce charme magique, qu'un Portugais qui se promene au soleil à Lisbonne, en a de la pluïe qui mouille un François à Paris, ou de la neige qui tombe sur le nez d'un Moscovite.

Je sais, sage & savant Abukibak, que plusieurs Cabalistes prétendent que les conjurations consistent beaucoup plus dans la vertu des paroles, que dans celle des matières magiques ; en sorte que les Esprits ne paroissent point à cause de la matière du talisman, ou de celle des autres choses dont on se sert, mais à cause des mots qu'on prononce, ou qu'on écrit

écrit ſur ces choſes. Ce raiſonnement me paroît auſſi foible & auſſi faux que ceux que je viens de réfuter. Qu'eſt-ce que des mots ? Ce ſont des ſons différens que forme la langue. Qu'eſt-ce que des ſons ? C'eſt de l'air agité. Dans tout cela il n'y a que des choſes qui ne peuvent point produire un plus grand effet, que les parties qui ſe détachent des prétendues matières magiques. Il eſt auſſi impoſſible que la voix d'un homme ſoit entendue dans la ſphere des Eſprits, qu'il l'eſt que les libations pénétrent juſques dans les Abîmes des Enfers. Quand tous les Magiciens crieroient à gorge déploiée *Jobva mirzoveb evobaen*, paroles ſi terribles chez les Cabaliſtes, & qui, ſelon eux, repetées ſept fois, ſont capables de faire paroître trois fois plus de Démons qu'il n'y a d'hommes ſur la terre ; quand, dis-je, tous les Cabaliſtes s'égoſilleroient à force de repeter & de crier ces mots myſtérieux, cela ne produiroit pas un plus grand effet ſur les habitans des airs & ſur ceux des Enfers, que ſi pour épouvanter les Allemands, & les obliger à prendre la fuite, le Grand-Seigneur joüoit au milieu de ſon Serrail d'un flageolet à fifler les canaris, & ſe figuroit que les ſons qu'il en tire, ſont ſi forts qu'ils vont renverſer les murailles de Belgrade, & ébranler celles de Bude.

D'AILLEURS, ſage & ſavant Abukibak, quel rapport y a-t-il entre certains ſons &

& certains Esprits ? D'où vient la raison de cette sympathie ? Où trouve-t-on les causes de cette liaison ? Elles sont pour le moins aussi cachées & aussi impénétrables, que les facultés occultes d'Aristote. Pourquoi les Esprits sont-ils plus sensibles aux mots de *Johva mirzoveh evohaen*, qu'à ceux de *Salem tirem microp*, dont Crispin se sert dans les *Folies amoureuses* ? Est-ce par rapport à la signification de ces mots? Mais outre qu'on n'entend point ce qu'ils veulent dire, quand il seroit vrai qu'ils signifieroient les plus belles choses, ils n'auroient cependant jamais le mérite qu'on leur accorde si libéralement. Ce seroit à ce qu'ils signifieroient, qu'il faudroit attribuer la vertu d'évoquer les Esprits : or, les Cabalistes disent que si l'on ne prononçoit pas précisément les mêmes mots, le charme n'auroit point d'effet. Il en est de tous les autres, ainsi que de celui-là. Il faut absolument dire les paroles dans la langue dont on s'est servi la première fois qu'on a fait la conjuration. Par exemple, celle à laquelle on attribue la puissance d'éteindre le feu qui se met aux cheminées, doit être faite en Latin ; si on la traduisoit en François, elle n'auroit plus aucune force. Cela étant, la vertu d'évoquer les Esprits & les Démons est précisément attachée, non pas à la signification des choses qu'expriment les mots ; mais aux mots mêmes, & par conséquent à un certain arrangement des

des Lettres de l'Alphabet. *I*, mis devant *o*, *b* & *a*, peut obliger Belsébuth à quitter sa demeure ; mais si *i* se trouvoit après *a*, ou *b* devant *i*, ce Diable resteroit tranquille. En vérité, il est bien beau d'avoir trouvé dans l'Alphabet le moïen de renverser, pour ainsi dire, l'ordre de la Nature, & de commander aux Enfers. Cette Science est d'autant plus estimable, qu'elle est établie sur des principes, connus de tous ceux qui savent leur *a*, *b*, *c*. Pour être Mathématicien, Physicien, Rhétoricien & Théologien, il faut étudier plusieurs années ; dès qu'on sait épeller, & qu'on commence à lire, on peut devenir un excellent Cabaliste.

Tu trouveras peut-être, sage & savant Abukibak, que je pousse les choses très loin, & qu'en parlant avec tant de mépris des secrets Cabalistiques, j'oublie que tu as pour eux la véneration la plus profonde ; mais je te prie de vouloir m'excuser. Je te parle avec la sincérité & la liberté d'un Philosophe qui ne sait point farder la vérité. Persuadé de la fausseté de tous les contes & de toutes les fables qu'on écrit sur la Magie & sur l'évocation des Esprits, je croirois manquer à l'amitié que je te porte, & à ce que je me dois à moi-même, si je ne te disois sincérement ce que je pense.

Je te salue, sage & savant Abukibak, & te souhaite une santé meilleure que la mienne.

 LET-

LETTRE QUATRE-VINGT-DIX-HUITIEME.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

LE nombre considérable de mauvais Ouvrages dont le Public est accablé, croît chaque jour ; & malgré les critiques sanglantes que quelques Auteurs sensés font des pitoiables rhapsodies que les Libraires avides & les Ecrivains mercenaires produisent journellement, beaucoup de gens sont la dupe de leur amour sans goût & sans distinction pour toutes les nouveautés Littéraires. Quoiqu'ils aient été trompés cent fois, & qu'ils se soient laissés séduire à des titres imposteurs qui promettoient ce qui ne se trouvoit point dans un Livre, ils retombent sans cesse dans la même faute.

UN de mes amis, sage & savant Abukibak, m'a prêté un Ouvrage, intitulé *Lettres Saxonnes*, qu'il a acheté depuis peu. Je ne crois pas qu'on puisse rien voir d'aussi pitoiable, il faut que le Public soit aussi bon & aussi patient qu'il l'est, pour ne pas être révolté qu'on ôse lui présenter un ramas des plus fades impertinences. Il est des Livres, où parmi plu-

plusieurs choses mauvaises, il s'en trouve quelques-unes de bonnes ; mais celui dont je te parle, est également mauvais. Tout ce qu'on y lit, choque le sens commun; & quel que soit le sujet que l'Auteur traite, il le rend entiérement ridicule.

POUR te donner une idée de cet Ouvrage, sage & savant Abukibak, & en même tems du goût de ceux à qui il peut plaire, souffres pour quelques momens que je t'ennuie du récit de certains endroits, qui cependant ne sont pas les plus absurdes. Voici le ton sur lequel l'Auteur parle d'amour. ,, Cette Demoi-
,, selle ne sait point le François ; elle se
,, sert de la Langue Latine comme de la
,, Suédoise, qui est celle de sa nourrice.
,, Notre petit cadet sait fort bien le La-
,, tin, & je m'imagine que de tems en
,, tems il lui récite les plus beaux endroits
,, d'Ovide ou de Catulle. Quoi qu'il en
,, soit, il est toujours certain que c'est en
,, Latin qu'il lui pousse la fleurette ; à
,, moins qu'on ne veuille dire que les le-
,, çons de François, qu'apparemment il
,, lui a données, lui ont appris tous les
,, termes de la galanterie *.,, Ne nous arrêtons point encore, sage & savant Abukibak, au style maussade, bas & rampant de cet Ecrivain; faisons seulement quelque attention aux pensées. Peut-on en

* Lettres Saxonnes, *Lettre V. Tom. I. pag.* 59.

en trouver de plus fades ? *Ce petit cadet qui récite les plus beaux endroits d'Ovide & de Catulle*, n'eſt-il pas bien placé ? N'y a-t-il pas du nouveau & du ſingulier à faire l'amour, ou, pour me ſervir des termes de l'Auteur, *à pouſſer la fleurette en Latin?* Il eſt vrai qu'un pareil conte n'eſt guères propre que pour amuſer quelque pedant, & qu'un homme qui a le moindre goût, ne ſauroit gouter de ſemblables puérilités. Il faut avoir perdu le ſens commun pour ôſer produire en public des Ouvrages, où la vraiſemblance & le bon goût ſont auſſi peu ménagés.

Les réflexions morales de cet Auteur ſont auſſi bonnes dans leur genre, que ſes expreſſions galantes ; elles partent de la même ſource, & l'on voit aiſément qu'il eſt toujours ſemblable à lui-même. „ Nous aimons, dit-il, les créa„ tures ; mais comme elles ſont pleines „ d'imperfections, elles ne ſauroient nous „ rendre parfaitement heureux. Il n'ap„ partient qu'à un Etre parfait d'opérer „ cette merveille. L'aveuglement des „ hommes eſt affreux, ils abandonnent le „ Créateur pour la créature, & préferent „ le rien au tout. Nous paſſons trois heu„ res auprès d'une maitreſſe ſans nous „ ennuier, & un ſermon de demi-heure „ nous paroît trop long *.„ Il n'eſt aucun

* Lettres Saxonnes, *Lettre VI. Tom. I. pag.* 75.

cun Curé de village qui ne soit en droit de révendiquer presque toutes ces phrases. Elles disent la même chose, c'est que *l'homme quitte Dieu pour les créatures.* Encore eût-il mieux valu s'en tenir purement & simplement à cette dernière, quoique la pensée soit aussi vieille que le Monde, & qu'il n'y ait aucun enfant qui sache son petit Catéchisme, à qui l'on ne l'ait repetée deux mille fois. En faveur de la vérité, on feroit grace à cette sentence usée; mais il est ridicule de l'orner de vingt expressions pedantesques, & d'y joindre la comique comparaison d'une maitresse & d'un Prédicateur. D'ailleurs, il est faux que le même amant, qui s'est amusé trois heures avec sa maitresse, s'ennuie toujours au sermon. Le courtisan qui venoit de coquetter, alloit entendre Bourdaloüe avec beaucoup de plaisir. Je conviens qu'il est des Prédicateurs qu'on trouve fort longs : mais pour cela il n'est pas besoin *d'abandonner le Créateur pour la créature, & de préferer le rien au tout*; il ne faut qu'avoir du goût & du bon sens. Un homme, qui prêche comme écrit l'Auteur des *Lettres Saxonnes*, doit-il trouver mauvais d'ennuier? Si les hommes ne faisoient d'autre mal que de bailler aux sermons d'un mauvais Prédicateur, l'état d'innocence reviendroit sur la terre.

L'AUTEUR est aussi bien instruit des mœurs,

mœurs, du caractère, & des coutumes des peuples, qu'il est éloquent Théologien. Il n'y a rien de si singulier que l'air de hauteur avec lequel il parle des Nations les plus respectables, & j'ôse dire les plus vertueuses. „ Vous savez, dit-il, „ que les Suisses passoient autrefois pour „ le peuple le plus fidèle, & le plus droit „ qu'il y eût sous le Ciel; aujourd'hui, „ ce n'est plus cela. Je vous les garentis „ aussi fourbes & aussi malins qu'aucun „ de leurs voisins*. „ Voilà, sage & savant Abukibak, la Nation Helvétique traitée assez cavaliérement: mais elle doit s'en consoler, l'Auteur lui a donné bien des compagnons, dont les portraits sont aussi faux & aussi injurieux; tel est celui qu'il fait des troupes Françoises †. „ J'avois beau, dit-il, l'assûrer que les François étoient supérieurs en nombre aux „ Impériaux de plus d'un tiers, & qu'à „ nombre égal ils ne battroient jamais les „ Allemands, parce qu'il s'en falloit de „ beaucoup que leurs troupes ne fussent „ aussi bien exercées & aussi bien disci- „ plinées que les nôtres, il ne vouloit „ point entendre raison.„ Ne croiroit-on pas, sage & savant Abukibak, que l'Ecrivain qui parle si hardiment du mérite des troupes Françoises & Allemandes, est un

* *Lettre XI. Tom. I. pag.* 142.
† *Lettre XX. Tom. II. pag.* 105.

un vieux Officier que l'expérience a mis en état de pouvoir en juger? Point du tout, c'eſt le Batteleur, ou le Jean Farine du fameux *Gamba-corta*, Charlatan Liégeois, qui, pour donner plus de relief à ſon orviétan, a jugé à propos de ſe donner un nom Italien. Eſt-il ſurprenant après cela, qu'il décide que jamais les troupes Françoiſes ne pourroient réſiſter à nombre égal aux Allemandes? Il juge de la valeur & de la diſcipline des unes & des autres, par la quantité de baume qu'il leur a vendu.

IL faut avoüer, ſage & ſavant Abukibak, que l'Auteur eſt quelquefois moins déciſif. Il a des doutes, ſur leſquels il demande des éclairciſſemens. Il eſt vrai que ces doutes ſont ſi ridicules, qu'il eſt encore plus heureux pour le Lecteur qu'ils reſtent ſans réponſe, que ſi on en augmentoit l'inſipidité par quelque fade éclairciſſement. *J'ai toujours oüi* dit-il*, *que les Provençaux avoient plus de vivacité qu'aucun autre des peuples qui compoſent le vaſte Roïaume de France. Celui du Comté d'Avignon pourroit bien reſſembler aux Provençaux ſes voiſins : cependant on dit communément un Proverbe à Paris, qui ne fait pas trop d'honneur au Clergé de ce païs-là ; car quand on veut parler d'une pécore, on dit ſou-*

* *Lettre XXIII. Tom. II. pag.* 147.

souvent, il eſt ignorant comme un Prêtre d'Avignon. *Je vous prie de me dire ſi ce proverbe eſt faux ou véritable.* Le beau raiſonnement & la belle queſtion! Ce fait n'eſt-il pas auſſi curieux qu'intéreſſant? Je ſerois tenté, ſi je connoiſſois particuliérement l'Auteur des *Lettres Saxonnes*, de lui demander dans quelle halle, ou dans quel marché il a entendu dire ce rare & ſage proverbe qui cauſe ſa curioſité. Peut-être eſt-ce ſur le Pont-neuf; en ce cas, il ne ſauroit mieux faire pour s'éclaircir, que de s'adreſſer au grand Thomas. Sans doute cet homme ne lui eſt pas inconnu, il tient un rang trop diſtingué parmi les vendeurs de mithridate.

Les jugemens que cet Ecrivain ſi exact, ſi correct, & d'un goût ſi délicat, porte ſur les Ouvrages des meilleurs Auteurs, ſe reſſentent de la juſteſſe de ſon génie, & ſont dignes de la place qu'ils occupent dans ſon Livre. Pour te faire ſentir toute l'impudence de ſa critique, permets que je te cite quelques expreſſions, priſes au hazard dans les *Lettres Saxonnes*. Non ſeulement elles ne ſont pas Françoiſes, mais j'ôſerois aſſûrer qu'il n'en eſt aucune qui ne ſoit du ſtyle des harangères & des porte-faix. *Un autre Prince l'auroit fait pendre, & il le méritoit bien da* *. Que ce *da* eſt joli dans la bouche

* *Pag.* 145.

che d'un Auteur qui se pique de savoir écrire ! Il me semble que j'entends la Commere Jeanne qui se querelle avec Gros-Jean, & qui lui dit : „ Si je te donnions „ un faribiau par le nez, tu le mériterois „ bien da.„ *N'est-il pas étonnant qu'après la Camisade de la Secchia, l'armée qui étoit sous Guastalla, ait repoussé vivement le Comte de K* * ** †. Dans quel langage a-t-on jamais appellé une surprise pendant la nuit une *Camisade*? Voilà un terme, dont l'Académie ne manquera pas sans doute de profiter ; son étymologie vient apparemment de chemise. Comme les soldats furent attaqués à demi-nuds, c'est ce qui aura fait naître à l'Auteur la pensée d'inventer ce mot expressif de *Camisade*. S'il est nouveau, en revanche l'expression *tuer le tems* est bien surannée. Celle de *faire vieux os* ne convient guères dans les Livres d'un homme qui trouve les meilleurs Ouvrages mal écrits ; celle de *Doctoresse* vaut encore moins. Si je ne finissois pas, sage & savant Abukibak, de crainte de ne t'ennuier, je pourrois transcrire les trois quarts des *Lettres Saxonnes*. Tu verrois par-tout des termes aussi barbares que ceux que je viens de rapporter, tu serois surpris des sottises grossières que tu trouverois. Le terme de *Coïon*, & plusieurs autres encore plus indécens, s'y rencontrent en foule. A-

† *Pag.* 102.

Après avoir examiné legérement le ſtyle & les penſées de l'Auteur, je crois devoir, ſage & ſavant Abukibak, te dire quelque choſe ſur les prétendues hiſtoires qu'il a renfermées dans ſon Ouvrage. Elles ſont non ſeulement fauſſes & imaginaires; mais elles ſont ſi pitoiablement inventées, qu'elles heurtent directement la raiſon. Il n'eſt rien de ſi abſurde que la longue & ennuieuſe critique des *Mémoires de Pelnits*, que l'Auteur fait faire au Maréchal de Coigni*. Ne voilà-t-il pas quelque choſe de bien ſenſé, que d'ériger un Général d'armée en Journaliſte, & qui pis eſt, en Journaliſte auſſi ridicule que ceux qui travaillent au dernier *Journal Littéraire?*

L'Auteur des *Lettres Saxonnes*, ſuivant la même maxime qu'il a obſervée dans ſes *Anecdotes Hiſtoriques, Galantes & Littéraires*, a rempli ſon nouvel Ouvrage des noms les plus reſpectables, & il a prêté à des gens de la première volée des diſcours auxquels ils n'ont jamais penſé; une pareille conduite mériteroit une punition exemplaire. Il eſt honteux que la perſonne & la réputation des Seigneurs les plus diſtingués ſoient en proie à la plume vénale d'un avanturier, qui même ne connoît pas les rangs de ceux dont il parle. Il fait mention quelquefois de certaines gens

* *Tom. I. pag.* 133.

gens qui n'ont jamais éxisté, tel est ce Président de Nibles, dont il dit savoir plusieurs particularités qui regardent le procès de la Cadiere. C'est un fait constant, sage & savant Abukibak, & je le sais d'un Provençal, homme de distinction, il n'y eut jamais dans le Parlement de Provence un Président de Nibles. Ce que l'Auteur dit du nombre des juges du Pere Girard est encore notoirement faux : selon lui, *vingt-quatre juges opinerent au feu, & vingt-quatre ad mitiorem.* Il n'y eut que vingt-deux juges en tout ; la grand' Chambre du Parlement aiant été la seule qui ait pris connoissance de cette affaire. *Ce Moine*, continue l'Auteur, *a causé du chagrin à bien des gens. La plûpart des juges qui l'avoient condamné au feu, ont été exilés* *. On ne sauroit mentir plus impudemment. Dans le nombre des Lettres de cachet que la Cour expédia contre ceux qui avoient causé une sédition le jour du jugement de la Cadiere, il n'y en a jamais eu aucune contre les juges ; au contraire, la Cour a affecté de ne faire aucune mention de ce qui pouvoit les regarder. Cet autre fait est encore certain, & connu de toute la France. Voions encore une bevûe de l'Auteur. *Les conclusions des gens du Roi aiant été rendues publiques, le peuple en fut si irrité, qu'on fut obligé de faire venir à Aix*

* *Tom. II. pag.* 135.

Aix quatre bataillons pour prévenir une émeute. Autant de mots, autant de faussetés. Lors du jugement de la Cadiere, il n'y avoit aucunes troupes à Aix; on ne prévint point l'émeute, elle arriva, & ce ne fut que trois jours après l'arrêt, que pour la dissiper entiérement, on fit venir le Régiment de Flandre, qui n'est composé que d'un seul bataillon.

LES autres faits anecdotes, sage & savant Abukibak, que l'Auteur a inserés dans son Ouvrage, sont aussi vrais & aussi exacts que ceux dont je viens de faire mention. Il a reçu de différens païs des mémoires aussi bons que ceux qu'on lui a envoiés de France; juges donc des absurdités qui doivent être dans ce Livre. Je voudrois que quelque sage Ecrivain, touché des maux que de pareilles rhapsodies causent non seulement dans la république des Lettres, mais encore dans le Monde, où bien de jeunes gens lisent sans discernement tout ce qui paroît de nouveau, fît une si sanglante critique de ce Livre, qu'il arrêtât pour un tems, s'il est possible, la hardiesse & l'impudence de ces Auteurs subalternes qui abusent également de la patience du Public, & du silence des gens de goût. Si quelque chose étoit capable de faire espérer que les personnes qui lisent, prendront peut-être un jour des précautions avant de se charger indifféremment des Livres nouveaux, ce se-

feroit l'ennui & le dépit que les *Lettres Saxonnes* doivent avoir caufés à leurs Lecteurs. Mais pour aller au plus certain, il feroit beaucoup mieux d'empêcher, autant qu'on pourroit, le Public de n'être encore dupe, & il faudroit lui faire connoître le prix des Ouvrages dont quelques Auteurs le régalent.

JE te falue, fage & favant Abukibak. Evites toujours foigneufement de perdre le tems à la lecture d'un mauvais Livre.

****

LETTRE QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIEME.

Ben Kiber, *au fage Cabalifte* Abukibak.

J'AI penfé fouvent, fage & favant Abukibak, quel étoit l'homme qui avoit donné des marques de la plus grande folie; & après avoir cherché avec attention tout ce qui pouvoit m'être utile pour la décifion de cette queftion, j'ai été convaincu que le Jéfuite Hardoüin étoit le plus extravagant des hommes. Eft-il des raifonnemens auffi infenfés que ceux, dont cet Auteur a rempli les Ouvrages qu'on a intitulés *Joannis Harduini Opera varia?*

Je ne trouve pas que le cerveau d'un homme qui se figure d'être Roi du Japon & de la Chine, soit plus dérangé que celui d'un Ecrivain qui prétend prouver que tous les plus grands personnages de ces derniers tems etoient des Athées, & des Athées très dangereux. La seule différence que je trouve entre ces deux fous, c'est que l'un extravague dans une loge des Petites-maisons, & l'äutre dans une chambre du Collège de Louïs le Grand.

Je ne sais, sage & savant Abukibak, si tu as jamais jetté les yeux sur le long & ennuieux Traité des *Athées découverts*, composé par ce Jésuite. Quel est l'homme qui puisse, en lisant les premières pages de cet Ouvrage, s'empêcher de s'écrier : *Maudit visionnaire, d'où vient donc débites-tu si gravement tant de sottises?* On est aussi surpris qu'indigné de voir un homme avancer, comme un fait certain & évident, que presque tous les Savans du dernier siecle ont écrit pour provigner l'Athéïsme. La principale raison sur laquelle il fonde son accusation, c'est qu'ils ont dit que Dieu étoit la vérité *; il se croit à cause de cela en droit de placer parmi les principaux Athées modernes

* *Nam quid illi tandem pro Deo venditant? Ens præcise, Ens omnis Entis. . . . Veritatem universalem, seu verum in genere.* Harduini, Athei detecti, *Præfat.*

nes *Jansénius*, *Ambroise Victor*, le savant Pere *Thomassin*, *Mallebranche*, *Quénel*, *Arnauld*, *Nicole*, *Pascal*, *Descartes*, & ses principaux disciples. Il auroit bien pû grossir cette liste s'il l'avoit voulu ; mais il apprend à ses Lecteurs qu'il n'a pas jugé à propos d'y ajouter les Ecrivains Protestans, soit Luthériens, soit Calvinistes, parce qu'il regarde tous les gens qui sont hors de la Communion Romaine, comme des Athées, & que le véritable Dieu n'est connu que des Catholiques * : c'est-à-dire, dans le sens du Pere Hardoüin, que des *Catholiques Jésuites* ; car les adversaires de la Société sont aussi peu Orthodoxes que Spinosa & Vanini.

Tu as dû t'appercevoir, sage & savant Abukibak, que dans la liste que ce Jésuite donne des Athées, il n'a omis aucun illustre Ecrivain Janséniste. Il commence d'a-

* *At qui sic docent conceptis verbis Scriptores, ut diximus, qui vulgo habentur haud ignobiles, quorum e numero tantum undecim selegimus, quoniam certi fuere nobis constituendi fines scribendi. In his nullum e Calvini aut Lutheri grege Scriptorem adducimus, præter unum obiter, qui Cartesii in Anglia Interpres fuit ; tum quod nemo in Gallia hanc hæresim alterutram profitetur ; tum quod utramque eodem impietatis principio niti ex his ipsis Collectaneis prudentes intelligent. Colligent autem ex eo iidem verum Deum a solis Christianis Catholicis agnosci & coli ; solam proinde Catholicam Religionem veram esse.* Idem, *ibid.*

d'abord par l'examen du prétendu Athéïsme de Jansénius ; & en plaçant cet Evêque à la tête du Traité des *Athei detecti*, il découvre aux Lecteurs quel a été le principal but qu'il s'est proposé. Selon lui, Jansénius doit être regardé comme le Chef de l'impie Société qui veut ruiner & détruire la croiance de la Divinité, en soutenant que Dieu est la vérité *.

André Martin, Prêtre de l'Oratoire, qui s'est caché sous le nom d'Ambroise Victor, dans la crainte de n'essuier un châtiment public, & qui a publié un Livre, intitulé *Philosophie Chrétienne*, est encore un Athée des plus dangereux †.

Le Pere Thomassin a si fort répandu l'Athéïsme dans ses Ecrits, que si l'on vouloit rapporter tous les endroits de ses Ouvrages qui en sont infectés, il faudroit les copier en entier §.

LE

* *Fuit hoc Ecclesiæ seculo XVII. unus ex præcipuis istius* Ἀθεότητος *Instauratoribus Scriptor famosus Cornelius Jansenius, Iprensis Episcopus. Is enim Deum aliud nihil esse præter veritatem, affirmat.* Harduini, Athei detecti, *pag.* 1. *col.* 1.

† *Offert se forte nobis in secundo loco, qui, occulto suo nomine, metu fortassis publicæ animadversionis,* Ambrosium Victorem *se voluit nuncupari,* P. Andreas Martin, *e Congregatione Oratorii in Gallia. Edidit ille* Philosophiam *(ut appellat)* Christianam, *falsa profecto appellatione, si sumus nos Christiani.* Idem, *ibid. pag.* 6. *col.* 1.

§ *Eadem autem omnino, & aliquanto etiam apertius*

LE Pere Mallebranche, écolier & éleve d'Ambroise Victor, a poussé l'impudence & l'audace jusqu'à l'excès. Il a établi une hypothese impie & détestable, par laquelle il reconnoît que Dieu est précisément la vérité *.

QUENEL, qu'on doit regarder après Arnauld, comme le Patriarche des Janséniстes, a renfermé tout le venin de l'Athéïsme & de la Théologie Janséniste dans les Réflexions Morales, qu'il a ajoutées à sa Traduction du Nouveau Testament †.

AR-

tius explicata, Ludovici Thomassini in Theologicis Dogmatibus *de Deo uno trinoque sententia est : cujus e vegrandibus Voluminibus pauca quædam dumtaxat delibare animus est, cum si quis velit omnia quæ sunt ab eo impie de eo argumento scripta repræsentare, tria ipsa quæ edidit* Theologicorum Dogmatum *Volumina, sunt exscribenda.* Idem, *ibid. pag.* 21. *col.* 1.

* *Quarto loco prodit ex eodem Sodalitio Scriptor in Gallia famosus, Ambrosii Victoris, ut sæpe ipse gloriatur, discipulus, P. Franciscus Nicolaus Mallebranchius. Is certe impiam hypothesim apertissime omnium atque audacissime protulit in publicam lucem ac defendit, & Gallici sermonis elegantia perpolivit. Huic pro Deo est Ens, seu Verum,* &c. Idem, *ibid. pag.* 43.

† *Excepit post Arnaldum Janseniani gregis Patriarchatum Paschasius Quesnel, qui, Congregatione Oratorii deserta, ad castra confugit ejusdem nominis Congregationis in Belgio. Is vero, tacito suo*

ARNAULD, quoiqu'aussi Athée que les autres Jansénistes, dont pendant longtems il fut le principal Chef, a été plus circonspect, soit parce qu'il étoit plus fin qu'eux, soit parce qu'il agita des questions qui n'avoient aucun rapport avec l'existence de Dieu; cependant il n'a pas laissé que d'établir l'Athéïsme dans quelques Ouvrages d'une manière très forte *.

NICOLE fut dans les mêmes erreurs que les autres Ecrivains Jansénistes; il remplit

suo nomine, quod Catholicis omnibus sciret esse invisum, Novum Testamentum edi Gallice curavit, ex Versione Montensi Romæ damnata, appositis Adnotationibus ad singulos quosque Versus: Le Nouveau Testament en François, avec des Réflexions Morales sur chaque Verset, à Paris 1696; *quibus quidem in Adnotationibus, totius fere Theologiæ Jansenianæ, hoc est, impietatis sive Atheismi, præcipua Dogmata continentur.* Idem, *ibid. pag.* 104.

* *Rarius apud Arnaldum, tametsi fuis is Jansenianæ Factionis suo tempore primipilus, impium illud placitum de Deo, Ente vel Veritate intellegibili Entium, occurit conceptis verbis; sive quoniam cautior ille & consideratior fuit; sive quod aliis de quæstionibus agitandis fuit occupatissimus; sive demum quod satis & satius esse duxit, ac multo consultius in Gallicum sermonem transferre Latina quædam Opuscula, in quibus ea impietas diserte adstruitur.* Harduini, Athei detecti, *pag.* 160.

plit ses Ouvrages d'impiétés & de blasphêmes *.

PASCAL, dont la réputation égale celle des Arnaulds & des Nicoles, fut comme eux un Athée, & renferma ses impies sentimens dans ses *Pensées sur la Religion & sur quelques autres sujets* †.

L'ENFER, voulant mettre tout en usage pour détruire & renverser la Foi de l'Eglise, après avoir enfanté la Théologie Janséniste, produisit la Philosophie Cartesienne, qui a trouvé beaucoup de partisans. Ils sont bien à plaindre, s'ils ne comprennent pas qu'ils établissent l'Athéïsme §.

A N-

* *Unus e Jansenianæ Factionis primipilis haud infimæ notæ, aut mediocris famæ, in Gallia, Petrus Nicole, Carnotensis, nonnulla scripsit; ex quibus Opuscula quinque tantum in præsenti expedimus, ejusdem plena impietatis quam in superioribus deprehendimus.* Idem, *ibid. pag.* 162.

† *Sequitur, qui celebritate famæ nihilo inferior prioribus fuit, Blasius Pascal, ex Avernia Claromontanus; cujus ex Scriptis unum est solummodo, ex quo excerpta quædam exhiberi locus postulet. Titulus est*, Penſées de Mr. de Pascal sur la Religion, & sur quelques autres sujets, Paris 1678. ... *In multis locis..... pro Deo habet veritatem intelligibilem.* Idem, *ibid. pag.* 198.

§ *Ne quid intentatum Infernus relinqueret, quod non ad Ecclesiæ Fidem, si fieri posset, convellendam adhiberet, novæ Theologiæ, hoc est, Jansenianæ, coævam adjecit & adjutricem, eorundemque consi-*

 liorum

ANTOINE le Grand & Silvain Régis ne ſont pas moins Athées que Deſcartes leur maître, & tous les Profeſſeurs qui ſuivent la nouvelle Philoſophie, enſeignent publiquement l'Athéïſme *. *C'eſt le Cartéſianiſme*, dit le Pere Hardoüin, *qu'on enſeigne en Logique, & par conſéquent l'Athéïſme dans ſon principe & dans toutes les conſéquences qu'une Logique de deux mois peut fournir. Il y en a plus que l'on ne peut croire* †.

DANS la Lettre ſuivante, ſage & ſavant Abukibak, je te communiquerai diverſes réflexions ſur de ſi étranges égaremens & ſur des imputations ſi injurieuſes. En attendant, porte-toi bien.

liorum ſociam ac participem, novam Philoſophiam, Carteſianam ab Auctore Renato Carteſio appellatam, quæ innumeros habet hoc ævo ſequaces & aſſeclas: miſeros ſane, ſi ſe non intelligunt Ἀθεότητα *defendere; miſeriores ſi intelligunt.* Idem, *ibid.*

* *Ex ea Secta Philoſophorum, Antonii le Grand & Silvani Regis conſentientes cum ſuo Patriarcha de iiſdem capitibus ſententiæ proponendæ.* Idem, *ibid. pag.* 200. *col.* 2.

† Hardoüin, Réflexions importantes, qui doivent ſe mettre à la fin du Traité, intitulé *Athei detecti, &c. pag.* 259.



LETTRE CENTIEME.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

JE t'ai fidélement repréſenté dans ma précédente Lettre, ſage & ſavant Abukibak, les imaginations extravagantes & les imputations calomnieuſes d'Athéïſme du Pere Hardoüin contre les Savans les plus illuſtres, & en même tems les plus honnêtes gens du ſiécle paſſé; & de peur que tu ne doutaſſes de la vérité de ſemblables accuſations, ſi criminelles & ſi condamnables en tout homme, mais particuliérement en un Religieux, je t'ai exactement tranſcrit les propres termes de ſon Original Latin, & je t'en ai ſoigneuſement cité les pages. Préſentement je vais te marquer naturellement mes réflexions ſur de pareils excès.

QUELLE idée peut-on avoir de la ſageſſe & du bon ſens d'un homme, qui ſoutient fortement qu'il entrevoit clairement l'Athéïſme dans les argumens les plus

forts que les Philoſophes ont apportés pour prouver l'exiſtence de Dieu? C'eſt en vain qu'ils ont emploié, à en démontrer la vérité, toute la ſagacité de leur eſprit; rien ne ſauroit les garentir du reproche d'être Athées. Selon le Pere Hardoüin, tout ce qu'ils ont dit au ſujet de Dieu eſt pour en détruire la croiance; leurs prétendues preuves ſont des diſcours ambigus, d'autant plus dangereux, qu'on ne s'apperçoit que peu-à-peu du poiſon qu'ils renferment, & lorſque, pour ainſi dire, le venin a déjà fait ſon effet. Eſt-il quelqu'un, à qui il reſte quelque ombre de raiſon, qui ne ſente tout l'excès de la folie de ce Jéſuite? En vérité, je ſuis non ſeulement perſuadé qu'on peut le regarder comme le plus inſenſé des hommes; mais je crois fermement qu'il eſt bien des fous qu'on peut conſidérer comme très ſages, dès qu'on les compare à lui.

Je ne conçois pas comment pendant un tems il y a eu quelques perſonnes qui ont pû ne pas ſentir tout le ridicule & l'impertinent des Ouvrages de ce Jéſuite. Il a fallu que l'abondance de ſes folies & de ſes viſions cornues forçât enfin ceux que la bizarrerie & la nouveauté de ſes opinions avoit attirés à lui, de l'abandonner entiérement. Ils ont été honteux d'avoir pû s'arrêter quelque inſtant à des opinions auſſi ſingulières; & le Ciel a en-

enfin permis qu'à force d'être extravagant, le Pere Hardoüin ne fît point le mal qu'il auroit fait peut-être si sa folie avoit été moins visible. Le nombre des gens qui pensent, qui raisonnent sensément, qui ne se laissent ni séduire, ni ébranler à l'amour de la nouveauté, est beaucoup moins considérable, que celui de ceux qui courent après les nouvelles opinions. Dès qu'un Auteur sait donner un air de vraisemblance au systême le plus faux, il est assûré d'avoir plusieurs partisans. Le Pere Hardoüin s'est privé de cet avantage : non seulement la vraisemblance ne se trouve point dans ses opinions ; mais la folie & l'impertinence y paroissent si à découvert, qu'il est impossible de ne pas s'appercevoir d'abord que c'est avec beaucoup de raison qu'on a donné à cet Auteur le nom de *Pere éternel des Petites-maisons* *.

QUE penses-tu, sage & savant Abukibak, des raisonnemens de ce Jésuite? Ai-je eu tort de te dire qu'il devoit être regar-

* *Voiez la LXXX. des* Lettres Juives, *Tome II. pages 356-363. où l'on expose & réfute le systême extravagant & pernicieux de ce Jésuite contre presque tous les Ecrivains anciens, tant sacrés que profanes, & où l'on indique les principaux Ecrivains qui se sont aussi judicieusement que fortement élevés contre de si dangereuses opinions.*

gardé comme le plus grand fou qu'il y ait jamais eu ? Un homme, qui prétend prouver que tout ce qu'il y a eu de célèbres & d'habiles Ecrivains dans ces derniers tems, ont établi l'Athéïsme, quoique leurs Ecrits soient remplis des preuves les plus évidentes du contraire, ne mérite-t-il pas d'être renfermé? Car enfin, si les choses sur lesquelles il prétend fonder ses objections, avoient la moindre apparence de vérité, la plus legère marque de vraisemblance, on pourroit l'excuser; mais il faut avoir entiérement fait banqueroute à la raison pour se figurer qu'un homme, qui dit que *Dieu est la vérité*, veut établir l'Athéïsme. Ces expressions n'auroient point dû surprendre le Pere Hardoüin, & lui paroître tendre à l'Athéïsme, puisque les Papes s'en sont servis plusieurs fois; eux, dont le Pere Hardoüin a voulu si fortement établir l'autorité, & qui peut-être ont été les principales causes de sa folie. Alexandre VIII. écrivit à Helene Toming, Impératrice de la Chine, un Bref, dont voici le commencement. „ Salut & Benediction Apostolique à notre très chere „ Fille en Jésus-Christ. Nous avons connu par vos Lettres quelle a été la bonté & la miséricorde de Dieu sur Votre „ Majesté, puisqu'il vous a retirée des ténèbres de l'erreur pour vous éclairer „ de la lumière, & vous faire connoître „ la

„ la vérité. Comme CETTE VERITE',
„ QUI EST DIEU MEME, ne ceſſe
„ de faire les effets de ſa miſéricorde,
„ &c *. „

Si le Pere Hardoüin a cru être en droit de traiter d'Athées tous ceux qui ont dit que Dieu étoit la vérité, pourquoi n'a t-il pas placé ce Pape au nombre de ſes *Athei detecti*? Eſt-ce que ſa folie ne s'étendoit que ſur les Janſéniſtes & les Proteſtans? Je ſerois tenté de le croire, & en ce cas, ce Jéſuite ſeroit auſſi fripon & auſſi malin, qu'inſenſé. Car l'affectation de ne choiſir parmi les prétendus Athées qu'il croioit être ſi nombreux, que les principaux adverſaires de la Société, montre que ſa folie ſervoit utilement à ſa malice, & que chez lui le fanatiſme n'avoit point détruit la politique Jéſuitique.

Je pourrois aiſément, ſage & ſavant Abukibak, rapporter pluſieurs autres exemples, où les Pontifes Romains ſe ſont ſervis des expreſſions qui ont fait mettre par Hardoüin les plus illuſtres François au rang des Athées; mais en vérité, les juſtifier ſérieuſement contre l'accuſation de ce Jéſuite, c'eſt prendre la défenſe des directeurs des inſenſés, & vouloir les ven-

* Du Halde, Deſcription de la Chine, *Tom. III. pag.* 84. *de l'Edition de Paris.*

venger des injures que leur diroit quelque fou dans un de ses violens accès. Un homme qui agiroit de la sorte, se feroit moquer de ceux même qu'il défendroit, & je ne doute pas que si Descartes ou Pascal voioient les invectives du Pere Hardoüin, ils ne dissent en riant pour toute réponse : *O fortis inimicus, si cerebrum haberet*! c'est-à-dire, *O le redoutable adversaire, s'il n'étoit pas fou*!

Il seroit à souhaiter pour le bien de tous les hommes que certains Ecrivains ne fissent pas sur les esprits des Lecteurs une plus forte impression que le Pere Hardoüin, & qu'ils ne sussent pas mieux que lui déguiser leurs mensonges & leurs impostures ; on verroit bientôt les trois quarts des Livres, écrits par des Théologiens, pourrir en paix dans la boutique des Libraires, ou n'en sortir que pour aller chez les épiciers empaqueter du poivre & de la canelle. Mais si beaucoup d'Auteurs sont aussi malins & aussi bilieux que lui, il en est peu qui imitent ses folies. Ils avancent souvent, il est vrai, des choses aussi fausses que celles qui ont rendu ridicules les Ecrits de cet Auteur auprès de tous les gens sensés ; mais ils prennent tant de précautions en s'énonçant, ils les couvrent d'un voile si obscur, ils les rendent si apparentes par mille stratagêmes, qu'ils les font non seulement souffrir, mais même recevoir.

Com-

Combien de fauffetés & de calomnies ne trouve-ton pas contre les plus honnêtes gens dans la plûpart des Livres écrits par les Jéfuites ? Ces fauffetés & ces calomnies font crues par des gens de poids & de mérite, qui fe laiffent féduire par les apparences, tandis que les génies les plus foibles fe moquent ouvertement du Pere Hardoüin & de fes impertinens Ouvrages.

CONCLUONS de tout cela, fage & favant Abukibak, qu'un Auteur qui pouffe les chofes à l'extrême, n'eft à craindre ni pour ceux qu'il critique, ni pour ceux qui le lifent.

JE te falue, fage & favant Abukibak, & t'exhorte à ne te jamais charger de mauvais Livres.



LETTRE CENT ET UNIEME.

Le Silphe Oromasis, *au sage Cabaliste* Abukibak.

J'APPERÇUS il y a deux jours, sage & savant Abukibak, une jeune personne aux pieds d'un Moine à barbe longue. Elle avoit un air embarrassé, une aimable rougeur couvroit ses joües ; ses discours me paroissoient être très souvent interrompus par ceux du Directeur, dont les yeux étoient sans cesse attachés sur la timide penitente. Curieux d'oüir une conversation, que je jugeai devoir être très intéressante, je volai auprès du confessional, & me plaçai de manière qu'il me fut très aisé d'entendre les questions du Confesseur, & les réponses de la jeune fille.

„ APPRENEZ-moi, disoit le Moine, ma „ chere Enfant, si dans les mouvemens „ que vous cause la vûe de ce jeune hom- „ me, il n'entre qu'une simple tendresse „ épurée, & qui n'a rien de commun „ avec les plaisirs des sens. Car enfin, „ quoique ce soit un très grand mal que „ de s'attacher trop fortement aux créa- „ tures, c'en est un bien plus considéra-

„ ble

„ ble lorſque nous nous abandonnons à „ des penſées charnelles & criminelles. „ Dites-moi donc, n'avez-vous jamais „ ſouhaité de vous trouver ſeule avec „ votre amant? N'avez-vous point deſiré „ de pouvoir lui parler librement & ſans „ contrainte? „

JE *vous avoüe*, *mon Pere*, répondit la jeune fille, *que j'ai profité avec plaiſir des occaſions où j'ai pû voir mon galant ſans témoins. Il me ſembloit que ceux qui m'examinoient, diminuoient le plaiſir que j'avois d'être avec lui.* „ Tant pis, tant pis, reprit le Moine. La „ vertu cherche toujours le grand jour. „ Péché, péché véniel, tendant fort au „ mortel. Et lorſque vous étiez ſeule „ avec ce garçon ſi chéri, que vous di- „ ſoit-il? „ *Qu'il m'aimoit beaucoup*, répondit la penitente en rougiſſant; *qu'il mourroit plûtôt que de m'être infidèle; qu'il étoit au déſeſpoir quand il paſſoit un jour ſans me voir; qu'il ſe tueroit, s'il croioit que je ne l'aimaſſe point.* „ Et ſes diſcours, repartit „ le Directeur, faiſoient beaucoup d'im- „ preſſion ſur votre eſprit, & cauſoient „ à votre cœur des mouvemens ſecrets „ auxquels vous ne pouviez réſiſter? *Ouï mon Pere*, dit la jeune fille.

AH! ma chere Enfant, repartit le Moi- „ ne, vous voilà ſur le bord du précipi- „ ce. Que je crains les ſuites de cet é- „ clairciſſement! mais enfin, il eſt néceſ- „ ſaire. Vous êtes citée au Tribunal de

„ la

,, la vérité, vous comparoiſſez devant un ,, Juge qui lit dans le fond des cœurs ; il ,, faut parler naturellement. Je ne ſuis ici ,, qu'une foible image de celui à qui vous ,, vous adreſſez : prenez donc courage, ,, ma chere Enfant, ne commettez point ,, un ſacrilège par une mauvaiſe honte. ,, Avoüez, avoüez tout ce qui peut char- ,, ger votre conſcience. Dans ces con- ,, verſations particulières que vous aviez ,, avec votre amant, ne ſe paſſoit-il rien...? ,, Là, vous m'entendez bien... Vous con- ,, tentiez-vous l'un & l'autre de diſ- ,, cours? Les jeunes gens ſont vifs & em- portés ; quelquefois une main indiſcrete ,, met la pudeur de la fille la plus retenue ,, aux abois. Jamais n'arriva-t-il à votre a- ,, mant de vous ſerrer la main ? ,, *Pardonnez-moi*, dit la fille en tremblant ; *très ſouvent il la prenoit dans les ſiennes.* ,, Et la bai- ,, ſoit ſans doute, pourſuivit le Confeſſeur. ,, *Oui, mon Pere*, repliqua t-elle. ,, Bon, ,, bon, nous y ſommes bientôt, reprit le ,, Moine. Allons, courage, voici Satan ,, vaincu ; il aura la honte de vous voir ,, purger des fautes qu'il vous a fait fai- ,, re, en les confeſſant. Quand une jeu- ,, ne perſonne eſt priſe par les mains, le ,, Diable lui fait perdre ordinairement ,, bien autre choſe. Comment défendra- ,, t-elle ſa gorge ? je ſuis aſſûré que pluſieurs ,, fois la vôtre a été en proie aux at- ,, touchemens charnels de votre galant.

,, Di-

„ Dites-moi, ma pauvre Enfant, alloit-il „ bien avant lorſqu'il portoit une main cri- „ minelle ſur votre ſein ? „ *Hélas ! mon Pere,* repartit la fille, *dans ces momens j'étois ſi peu à moi-même, que je ne faiſois guères attention à cela.* „ Ho, ho ! Vous perdiez, re- „ partit le Moine, le jugement ! Je vois „ actuellement le dénouement de l'affaire. „ Il y avoit ſans doute dans la chambre „ où vous étiez, quelque fauteuil, ou „ quelque canapé ; votre galant profitoit „ de votre foibleſſe, & le Diable, qui ne „ demande qu'à perdre les ames, vous „ pouſſoit. De concert avec lui, vous „ tombiez..... Le reſte eſt entendu. Pé- „ ché mortel, & très mortel, ma chere „ Enfant ! „

PENDANT que ce Moine parloit, ſage & ſavant Abukibak, je l'examinois avec attention, & je jugeois par les mouvemens de ſon viſage, de ceux qui ſe paſſoient dans le fond de ſon cœur. Tantôt il rougiſſoit, quelquefois il fixoit les yeux ſur la jeune penitente, peu après il regardoit le Ciel, & ſembloit ſoupirer. Sa voix étoit inégale, & peu ſoutenue. „ Ma Fille, dit-il preſque en bégaïant, „ vous avez fait de grands péchés. Vous „ avez expoſé votre ame à un danger é- „ minent ; un rigoureux ſupplice auroit „ puni la tendreſſe criminelle qui vous a „ fait deſobéir aux volontés du Seigneur. „ Il faut vous réſoudre ſérieuſement à

„ vous défaire d'une inclination qui ne „ peut que vous être nuisible. Promettez donc à Dieu, & à moi que vous „ quitterez votre amant, que vous le fuirez, que vous le haïrez même, comme la cause de vos péchés. Vous ne „ répondez point, continua le Moine en „ haussant la voix, & prenant un ton plus „ ferme. Est-ce que vous hésitez à vous „ déterminer? Voiez, Malheureuse, les „ Enfers ouverts; contemplez-y la place „ qu'on vous y destine. Vous vous plongez pour jamais dans l'*Abîme des Abîmes*. Il n'est plus pour vous aucun „ espoir, si vous perdez le moment qui „ vous est offert par la grace. Profitez-en, ma chere Enfant, aiez pitié „ de vous-même, rompez, rompez „ tout commerce avec l'impureté, détestez le séducteur de votre virginité, bannissez-le loin de vous, exilez-le, s'il est possible, au-delà des „ mers. „

HELAS! *le puis-je, mon Pere?* dit la jeune fille la larme à l'œil, & le visage couvert d'une aimable rougeur. *Comment prendrai-je sur moi d'ordonner à mon amant de me fuir pour toujours? Comment me résoudrai-je à ne plus le revoir? Quand je passe deux jours sans lui parler, lorsqu'il n'est point assidu à chercher les occasions de me jurer qu'il m'aime, une douleur mortelle m'accable & me désespère. Il faut donc qu'en renonçant à lui, je renonce à*

à la vie. „ Que je vous plains, pauvre
„ Brebis égarée! repartit le Directeur, &
„ que le Démon d'impureté s'est emparé
„ fortement de votre cœur! mais j'ai pi-
„ tié de vous, & je veux vous conduire
„ au Ciel, en dépit des ruses de l'Enfer.
„ Parlez-moi naturellement, êtes-vous ca-
„ pable de garder un secret? Pourrez-vous
„ vous taire, & ne jamais parler des con-
„ seils charitables que je veux vous don-
„ ner? Si cela est, il est un moïen pour vous
„ conduire au Ciel, & pour ne point
„ vous arracher cet amant si chéri. „ *Ha! mon Pere*, repartit en versant quelques larmes la jeune pénitente, *apprenez-moi ce secret, & je vous jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, de garder éternellement le silence. Vous ferez le bonheur de ma vie. Je vous avoüe que j'ai une peur infinie de l'Enfer.* „ Hé bien, répondit le Moine,
„ puisque vous m'assûrez du secret, je
„ vais vous réveler des mystères que
„ nous découvrons à bien peu de gens,
„ & auxquels nous n'initions que les
„ personnes pour qui nous avons une ve-
„ ritable considération & une tendre es-
„ time.

„ LE péché d'impureté peut être effa-
„ cé par une sage & prudente direction
„ d'intention, c'est-à-dire, par un aban-
„ donnement total & une indifférence
„ parfaite pour les choses qui regardent
„ le corps, & auxquelles l'esprit, ferme-

 „ ment

„ ment attaché au Ciel, ne prend aucune
„ part. Je m'explique plus clairement.
„ Par exemple, dans les bras de votre a-
„ mant vous penſez aux choſes céleſtes,
„ vous ne prenez aucune part ſpirituelle-
„ ment aux plaiſirs charnels, vous ne les
„ goutez que corporellement. Ainſi, vo-
„ tre ame dans ces momens, détachée
„ en quelque manière du corps, n'en con-
„ tracte point les ſouillûres; l'eſprit reſte
„ pur, il ne reçoit aucune impreſſion de
„ la matière.

„ VOILÀ, ma chere Enfant, un moïen
„ efficace de conſerver deſormais votre
„ vertu, exempte de toute ſouillûre;
„ mais il eſt encore une choſe très eſſen-
„ tielle, c'eſt qu'avant de pratiquer le
„ ſaint & utile Quiétiſme avec votre a-
„ mant, il faut y avoir été initiée par un
„ ſage Directeur qui en ſache toute la
„ pratique, & qui purifie les tâches que
„ vous avez contractées auparavant. Je
„ m'offre avec plaiſir à ſervir à votre ſa-
„ lut, & ce m'eſt une joie bien douce de
„ pouvoir être l'inſtrument dont le Ciel
„ ſe ſervira pour vous retirer du péché.
„ Je n'aurois point pour d'autres péni-
„ tentes une complaiſance, qui, à mon
„ âge, ne laiſſe pas que d'être fatigante;
„ mais enfin, il s'agit de ſauver l'ame
„ d'une aimable perſonne, remplie de
„ mérite, douce, ſpirituelle. Que ne fe-
„ roit-on pas pour réüſſir dans une ſem-
„ blable

„ blable entreprise. Choisissez donc, ma „ chere Fille, l'heure où je pourrai vous „ voir en particulier, & vous délivrer „ pour toujours des ruses de Satan & de „ la puissance du Malin. Le plûtôt se- „ ra le meilleur. Il faut mettre votre „ conscience en sûreté; voulez-vous, „ que ce soit dès cet après-diné? Vous „ n'avez qu'à parler, je suis toujours „ prêt. „

Après cette sainte exhortation, sage & savant Abukibak, le Confesseur se tut, & attendit avec inquiétude quelle seroit la réponse de sa pénitente. Elle étoit si troublée, qu'elle resta quelques momens sans parler. Elle rompit enfin le silence. *Le remède que vous m'offrez*, dit-elle, *mon Réverend Pere, a quelque chose qui me paroît bien dur. Ne puis-je conserver mon amant, à moins que je ne lui devienne infidèle? Que diroit-il, s'il savoit que j'ai la foiblesse de consentir.... Ah! cette seule pensée me fait frémir.* „ Que vous êtes peu éclairée, re- „ prit le Moine, & que je plains votre „ aveuglement! On vous offre un moïen „ facile pour assûrer votre conscience, „ vous le rejettez sous de vains prétextes. „ Dites-moi, comment voulez-vous que „ votre amant sache que vous avez été „ initiée au St. Quiétisme? Quel est celui „ qui pourra l'en instruire? Sera-ce moi, „ dont l'état, le caractère, & le mi- „ nistère exigent une retenue si grande?

 „ Quel-

„ Quelle eſt donc votre ſcrupuleuſe dé-
„ licateſſe ? Eſt-ce faire une infidélité,
„ que de s'aſſûrer pour toujours la ſatiſ-
„ faction de pouvoir gouter en paix les
„ plaiſirs d'un amour tendre & récipro-
„ que ? Ne refuſez point le bien qui vous
„ eſt offert ; combien eſt-il peu de Con-
„ feſſeurs qui fuſſent en état de vous le
„ procurer ? „

QUELQUE *choſe que vous diſiez*, repliqua la fille, *je vous avoüe que l'expédient que vous me propoſez, ne me raſſûre point. Comment eſt-il poſſible qu'une faute, s'il eſt vrai que c'en ſoit une ſi grande d'accorder des faveurs à mon amant, puiſſe être réparée par une autre faute qui me paroît bien plus conſidérable ? Non, mon Pere, je ne ſaurois emploier le remède que vous voulez me donner ; ma tendreſſe, ma fidélité, ma raiſon même n'y peut conſentir.* A ces mots, la fille voulut ſortir du confeſſional ; mais le Directeur l'arrêtant, lui débita encore tous les principes & toutes les maximes du Quiétiſme. Il fit tant, qu'il vint enfin à bout de ſes deſſeins. La penitente promit de ſuivre les conſeils du Directeur, de *s'abandonner, & de le laiſſer faire* ; uſage ſacré parmi les Quiétiſtes, & dont le Jéſuite Girard & tant d'autres Eccléſiaſtiques & Moines ont donné des leçons à leurs dévotes.

LORSQUE j'entendis la concluſion de cette converſation, je ne pus m'empê-

cher de réciter ces vers de Boileau, en revolant vers l'Empirée :

Alors, croiant d'un Ange entendre la réponse,
La Dévote s'incline, & calmant son esprit,
A cet ordre d'en haut sans peine elle souscrit.
Voilà les dignes fruits des soins de son Docteur.
Encore est-ce beaucoup, si ce Guide imposteur,
Par les chemins fleuris d'un charmant Quiétisme,
Tout à coup l'amenant au vrai Molinosisme,
Il ne lui fait bientôt, aidé de Lucifer,
*Gouter en Paradis les plaisirs de l'Enfer *.*

JE te salue sage & savant Abukibak, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

* Boileau, *Satyre X.*



LETTRE CENT DEUXIEME.

Abukibak, *au ſtudieux* ben Kiber.

LEs réflexions que tu m'as communiquées, ſtudieux ben Kiber, ſur le Traité des *Athées découverts*, compoſé par le Jéſuite Hardoüin, ſont très ſenſées; mais ce n'eſt pas là le plus ridicule Ouvrage qu'il ait publié, & ſes Remarques ſur l'*Enéïde de Virgile* * & ſur les *Odes* d'*Horace*, marquent bien plus l'égarement de

* Les Lecteurs, qui voudront s'inſtruire amplement des raiſons qui avoient engagé le Pere Hardoüin à vouloir faire paſſer l'Enéïde pour un poëme, fait par un impoſteur dans le treizième ſiécle, les trouveront dans la *IV. Partie des Mémoires Secrets de la République des Lettres.* Je remarquerai ſeulement ici en faveur de ceux qui n'ont pas ce Livre, que ſi l'Enéïde de Virgile eſt un poëme ſuppoſé, il faut abſolument que tous les Ouvrages de St. Auguſtin le ſoient auſſi, puiſque dans ceux qui paſſent pour être le plus certainement de ce Pere, il y eſt parlé très ſouvent de l'Enéïde, & l'on y trouve pluſieurs morceaux entiers de ce poëme. Or, en décriant

de ſon eſprit. Elles ſont pour la plûpart ſi comiques & ſi bizarres, qu'on a peine à

criant l'Enéïde, on rendoit ſuſpects les Ouvrages de St. Auguſtin, & l'on ôtoit aux Janséniſtes leur plus ferme ſoutien. Ce Pere de l'Egliſe dans ſes *Confeſſions* décrit entiérement tout le ſujet de l'Enéïde. *Proponebatur enim mihi negotium animæ meæ ſatis inquietum, præmio laudis & dedecoris, vel plagarum metu, ut dicerem verba Junonis iraſcentis & dolentis, quod non poſſet Italia teucrorum Regem avertere, quæ nunquam Junonem dixiſſe audieram; ſed figmentorum poëticorum veſtigia errantes ſequi cogebamur.* Auguſt. Confeſs. *Lib. I. Cap. XVII.*

Voilà le premier Livre de l'Enéïde & la tempête que Junon excite ſur la mer pour écarter les vaiſſeaux d'Enée; voici le quatrième Livre & l'hiſtoire malheureuſe de la mort de Didon & du départ d'Enée: *Tenere cogebar Æneæ neſcio cujus errores, oblitus meorum, & plorare Didonem mortuam, quia ſe occidit ob amorem, cum interea me ipſum in his, o te morientem, Deus! vita mea, ſiccis oculis ferrem miſerrimus.* Auguſt. *ibid. Cap. XIII.*

Je joindrai ici encore un paſſage du même Pere, que j'extrais de ſon plus excellent Ouvrage; on y trouve les vers originaux dans leſquels Virgile parle de la mort de Priam, & de l'enlevement de la ſtatue de Minerve. *Tot bella geſta conſcripta ſunt, vel ante conditam Romam, vel ab ejus exortu & imperio, legant & proferant ſic ab alienigenis aliquam captam eſſe civitatem, ut hoſtes qui ceperant, parcerent eis quos ad Deorum ſuo-*

à concevoir comment un homme qui avoit quelque reſte de raiſon, & qui n'extravaguoit point dans les affaires de la vie

ſuorum Templa confugiſſe compererant; aut aliquem Ducem barbarorum præcepiſſe, ut irrupto oppido nullus feriretur qui in illo vel illo Templo fuiſſet inventus. Nonne vidit Æneas Priamum per aras

Sanguine fœdantem quos ipſe ſacraverat ignes?

Nonne Diomedes & Uliſſes,

- - - - Cæſis ſummæ cuſtodibus arcis,
Corripuere ſacram effigiem, manibusque cruentis,
Virgineas auſi Divæ contingere vitas?

Nec tamen quod ſequitur verum eſt.

Ex illo fluere, ac retro ſublapſa referri
Spes Danaum, &c.

Poſtea quippe vixerunt, poſtea Trojam ferro ignibuſque deleverunt, poſtea confugientem ad aras Priamum obtruncarunt. Auguſt. de Civit. Dei, *Lib. I. Cap. II.*

Je laiſſe aux Lecteurs qui viennent de lire ces paſſages, à décider ſi l'Enéïde étoit connue de St. Auguſtin, & ſi en ſoutenant que ce poëme n'avoit été compoſé qu'au treizieme ſiécle, les Ouvrages de St. Auguſtin ne devoient pas être regardés comme des Ecrits, fabriqués par un impoſteur dans ces derniers tems.

vie civile, a pû les produire, & n'a pas rougi de les jetter ſur le papier. Si je voulois te parler de toutes les impertinences qui ſe trouvent dans cet Ouvrage, je ſerois obligé de le copier entiérement; tout y eſt également mauvais, & diametralement oppoſé au bon ſens. Je me contenterai de faire mention de quelques endroits qui m'ont paru les plus amuſans, & qui marquent le plus le goût ſingulier de l'érudition du Pere Hardoüin.

CE Jéſuite annonce d'abord que jamais Virgile n'eut la penſée de compoſer une *Enéïde* *. Il s'étonne fort que tant de Savans qui ont parlé de cet Ouvrage, & qui l'ont examiné avec ſoin, n'aient pas fait attention au but de cet Ouvrage, qu'un Poëte impie & ſcélerat a compoſé uniquement pour établir que tout arrivoit dans le Monde par l'enchaînement d'une inévitable fatalité; ce qu'il établit fortement, en ſuppoſant que Vénus, Junon, & Jupiter même ne peuvent s'oppoſer aux arrêts des deſtinées †.

CE

* *Virgilio nunquam venit in mentem* Æneidam *ſcribere. Deliberatum enim ei fuit, poſt edita* Georgica, *prodere carmine res geſtas, non Æneæ, ſed Cæſaris Auguſti.* Harduini Opera varia, Pſeudo-Virgil. *Obſervationes, pag.* 280.

† *Mirari ſubit profectò haud temere, inter tot* Æneidos *laudatores, viros alioquin eruditione inſi-*

Ce premier raisonnement du Pere Hardoüin est aussi faux que ridicule. Est-il surprenant qu'un Poëte Païen ait suivi les idées de la Religion Païenne dans un Poëme Epique? En quel endroit le Pere Hardoüin a-t-il trouvé que les Poëtes anciens ne soumettoient pas l'évenement des choses aux ordres du destin? Jupiter dans Homere y est-il moins soumis que dans Virgile? Ce Pere des Dieux ne se trouve-t-il pas dans l'*Iliade* & dans l'*Odissée* forcé d'obéïr aux destinées? Ulisse, malgré Vénus, n'arrive-t-il pas en Itaque, comme Enée en Italie malgré Junon? Troie n'est-elle pas détruite malgré les Dieux qui la protégeoient? Jupiter, après avoir pesé dans une balance les destins heureux ou malheureux, se conforme au poids qui la fait pencher. Le Pere Hardoüin savoit sans doute tous ces faits; ils se sont présentés un millier de fois à son esprit, d'où vient n'en a-t-il pas profité? La raison en est fort claire, dans

signes, neminem adhuc unum exstitisse, quem quidem legerim, qui verum bujus Poematis scopum attigerit, vel omnino indicarit. Eo Vates impius spectavit unice, ut doceret fato evenire omnia tam bona quam mala; nihil aliud esse quod fatis possit obsistere; non Venerem, non Junonem, nec Deum, nec Deam esse, qui vel quæ remorari aut effugere fata valeat, sive prospera, sive adversa. Idem, *ibid. pag.* 282.

dans un homme qui a crû trouver l'Athéïſme dans tous les Ouvrages des plus grands hommes que la France ait produits, peut bien voir la Prédeſtination abſolue de St. Auguſtin dans Virgile, & traiter le Poëte comme un Janſéniſte dangereux. Eſt-il plus fou de faire l'un que l'autre? Je crois que cela eſt fort égal.

LE Pere Hardoüin ne s'eſt pas contenté de découvrir tout le venin du Janſéniſme dans le poëme de l'Enéide, ſuppoſé & fabriqué par un impoſteur dans le treizième ſiécle; il y trouve encore toute la Religion Chrétienne. Par exemple, ſur ce vers,

Inferretque Deos Latio, Genus unde Latinum;

C'eſt-à-dire.

Ænée portera ſes Dieux en Italie, & c'eſt de cet établiſſement que viendra le Peuple Latin, le Pere Hardoüin dit que par Enée l'Auteur de l'*Enéïde* entend Jéſus-Chriſt, & par les Dieux la Religion Chrétienne. Cette allégorie, ſelon lui, eſt d'autant plus certaine, que les Latins étoient ainſi appellés avant qu'Enée arrivât en Italie, & que Jéſus-Chriſt aima mieux que ceux qui embraſſoient la Religion qu'il avoit établie, s'appellaſſent Latins, ou ſectateurs de la Religion La-

Latine, que Juifs, ou partisans du Judaïsme *.

Il n'est pas surprenant que le Pere Hardoüin ait voulu métamorphoser le pieux Enée en Messie, puisqu'il a changé la maitresse d'Horace en Eglise, & en Eglise universelle. Je ne crois pas qu'on puisse rien voir d'aussi fou, que l'explication qu'il donne de la vingt-deuxième Ode du premier Livre. ,, Celui, mon cher Fuscus, dit Horace, dont la vie est pure, ,, & dont le cœur est exempt de crime, n'a besoin ni des javelots, ni des ,, arcs, ni des fleches des Maures....L'autre jour, étant occupé à chanter dans ,, un Bois ma chere Lalagé, quoique je ,, fusse sans armes, un loup qui m'apperçut, prit d'abord la fuite. . . . Qu'on ,, me mette dans les païs les plus déserts, ,, j'ai-

* Inferretque Deos Latio, Genus unde Latinum: *Hoc est Genus ab Ænea, sive a Religione quam intulit Latio, Latinum dictum est; scilicet a Christo Christianum. Nam & Æneas* Christus, & *Latinus* Christus *est. Alioquin, quomodo ex Æneæ facto Latini appellati sunt, cum prius Latini dicerentur & Latium, quam in Italiam Æneas pedem inferret, expediri satis probabiliter non potest, si demas allegoriam ...... Nam is* (Christus) *profecto maluit Judæos, qui ejus Sacra susciperent, Latinos & Latinæ Religionis dici cultores, quam Judaicæ, vel Judæos.* Harduini Pseudo-Virgil. *Observ. pag. 281. col. II.*

„ j'aimerai toujours ma chere Lalagé, „ dont les ris, les graces & les diſcours „ ont tant de douceur & de charmes *. „ Perſonne à coup ſûr ne ſoupçonneroit que toute la Religion Chrétienne eſt renfermée dans les ſtrophes de cette Ode; le Pere Hardoüin l'y découvre cependant entiérement. *Lalagé*, c'eſt la *piété Chrétienne*, dont les graces & les diſcours ont mille charmes. *Fuſcus*, c'eſt *Jéſus-Chriſt*, à qui le prétendu Horace dit que dans quelque endroit qu'il lui plaiſe de le reléguer, il chantera toujours ſa *Lalagé*, c'eſt-à-dire la *piété Chrétienne*, & ſon Egliſe *.

EN

* *Integer vitæ, ſceleriſque purus,*
Non eget Mauri jaculis neque arcu,
Nec venatis gravida ſagittis,
Fuſce, pharetra.

\- - - - - - - - - - - -

Namque me ſilva lupus in Sabina,
Dum meam canto Lalagen & ultra
Terminum curis vagor expeditus,
Fugit inermem.

\- - - - - - - - - - - -

Pone ſub curru nimium propinqui
Solis, in terra domibus negata;
Dulce ridentem Lalagen amabo,
Dulce loquentem.

* *Hæc Ode commendationem continet veræ & Chriſtianæ pietatis, quæ Græce* [illegible] *dicitur,*

&

En usant des libertés & des privilèges du Pere Hardoüin, je crois être en droit de soutenir que Rousseau a fait dans la Cantate de Circé une allégorie des prodiges qui arriverent lors de la Rédemption du genre humain. Peu de gens s'en sont apperçus ; mais c'est qu'ils étoient prévenus, & qu'ils n'ont pas fait assez d'attention au véritable sens des vers de ce Poëte. Les voici.

Sa voix redoutable
Trouble les Enfers.
Un bruit formidable
Gronde dans les airs.
Un voile effroiable
Couvre l'Univers,
La terre tremblante
Frémit de fureur:
L'onde turbulente
Mugit de fureur.

La

& cui comes integritas, comitas, suavitasque morum. Nam Lalage *hoc loco non alia est quam ipsa* pietas Christiana. *Hæc in* homine probo dulce ridet, dulce loquitur*: hoc est, conjuncta cum hilaritate, comitate, & urbanitate est.* Pone me, Christe, *inquit Vates, (hoc enim est* Fusce*)* pone me sub alterutra Zona, frigida, torridave, in Syrtibus, vel in silvis ubi sunt lupi leonibus immaniores: ubique meam *Lalagen* cantabo; amabo *pietatem.* Harduini Animad. in *Lib. I. Odar. Horatii, pag.* 336. *col. II.*

La Lune ſanglante
Recule d'horreur.

Dans le ſein de la mort, les noirs enchantemens
Vont troubler le repos des Ombres:
Les Manes effrayés quittent leurs monumens.
L'air retentit au loin de leurs longs heurlemens;
Et les vents, échappés de leurs cavernes ſombres,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles ſiflemens.
Inutiles efforts, Amante infortunée!
D'un Dieu plus fort que toi, dépend ta deſtinée.
Tu peux faire trembler la terre ſous tes pas,
Des Enfers déchaînés allumer la colère;
Mais tes fureurs ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pû faire *.

Sa voix redoutable trouble les Enfers.] C'eſt la voix du *Démon*, dont les cris & les fureurs redoublent par la douleur de voir les hommes delivrés du joug où le péché d'Adam les avoit ſoumis; tout le reſte de ce couplet contient les miracles qui arriverent à la mort du Meſſie. Le Poëte reprend enſuite le récit des prodiges qu'on vit dans ce tems-là. Les *Morts ſortirent de leurs tombeaux*; c'eſt ce qu'il exprime fort clairement par ce vers.

Les

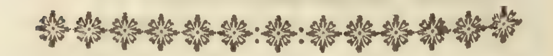
* Oeuvres de Rouſſeau, *Cantate de Circé.*

Les Manes effrayés quittent leurs monumens.

Infortunée Amante.] C'eſt le *vice* que les hommes aimoient, & qu'ils abandonnent par l'ordre du Ciel; ce que le Poëte fait ſentir fort bien, lorſqu'il ajoute:

D'un Dieu plus fort que toi, dépend ta deſtinée.

Le *vice* en effet peut *des Enfers déchaînés allumer la colère*; mais ſes fureurs ne pourront pas davantage que ſes attraits, contre la puiſſance de Dieu.



LETTRE CENT TROISIEME.

Abukibak, *au ſtudieux* ben Kiber.

LE Pere Hardoüin, s'il vivoit, auroit fort mauvaiſe grace à chicaner l'explication que je t'ai donnée de l'allégorie de Rouſſeau; car je la ſoutiens pour le moins auſſi naturelle, que celle qu'il a faite de la vingt-deuxième *Ode* du *I. Livre* d'Horace, & beaucoup plus que celle de la ſixième du *III. Livre*, où il lui plait de mettre Jéſus-Chriſt à la place de

de Mécénas. Horace, loüant les vertus de ce Romain, & ſon deſintéreſſement, l'appelle la gloire & l'honneur des Chevaliers.

LE Pere Hardoüin trouve dans ces loüanges les plus ſurprenantes choſes du monde. L'impoſteur, qui a fabriqué les Odes d'Horace, appelle Jéſus-Chriſt la gloire & l'honneur des Chevaliers, *Mæcenas Equitum decus*, parce qu'il eſt le premier chef & la fleur des Chevaliers de St. Jean de Jéruſalem, & des autres Ordres de Chevalerie *. Ce Jéſuite, ſtudieux ben Kiber, reconnoît le Meſſie dans preſque toutes les Odes. Horace loüe, par exemple, Codrus de n'avoir point craint de mourir pour ſa patrie; ce Codrus eſt encore Jéſus-Chriſt, qui eſt réellement mort pour la patrie de tous les hommes †.

LE

* Mæcenas Equitum decus.]

Mæcenas Chriſtus Dominus eſt, cui dixit iſte ut pauperum amatori, pertimuiſſe ſe magnas opes, unde conſpicuus fieret: & ipſum eſſe Equitum decus; *nempe Ordinis Sancti Joannis Hieroſolymitani, qui & ipſi vovent paupertatem, vel Templariorum, vel utrorumque. Finxere inde nebulones intra conditionem Equeſtrem continuiſſe ſe Mæcenatem.* Harduini Animadverſiones in *Lib. III.* O-*darum Horatii, pag.* 348. *col. II.*

† Codrus pro patria non timidus mori.]

Codrus, acceptum ex Herodote nomen Libro V. ab aliis

Le Pere Hardoüin ne s'est pas contenté de trouver tous les Mystères de la Religion dans les Odes les plus galantes, il a encore découvert que le faux Auteur avoit fait mention des Moines, & sur-tout des Dominicains. Le Poëte Latin dit à Mécénas, en parlant de ses Poésies, qu'il ira à l'immortalité. *Déjà*, ajoute-t-il, *je suis métamorphosé en oiseau d'un plumage blanc ; & les plumes naissent sur mes doigts & sur mes épaules.* Cet oiseau blanc, c'est Jésus-Christ qui monte au Ciel, & les plumes qui naissent, sont les Réverends Freres Prédicateurs, appellés communément Dominicains, qui répandent par tout l'Univers la Religion Chrétienne. Le plumage blanc de l'oiseau marque un vêtement de cette couleur *. Dans la même Ode

aliis postea Scriptoribus, sed a coborte improba pro Christo Domino allegorice ponitur, diciturque pro patria se ipsum devovisse: quod certe fecit. Idem, *ibid. pag.* 346. *col.* 1.

* - - - Album mutor in alitem
Superne: nascunturque læves.
Per digitos humerosque plumæ.]

Allegoriæ pars altera sequitur, quæ Fratres Prædicatores Sancti Dominici Alumnos egregie commendat. Vaticinatur enim Christus se in illis Præconibus Evangelii sui, qui legatione pro se fungerentur, per complures orbis provincias volaturum. Europæ, & Asiæ, & Africæ. Propterea se jamjam mutandum esse in alitem, *& quidem* album, *hoc est*

Ode la Résurrection de Notre Seigneur est clairement dénotée. Horace dit que *ses vers dompteront la nuit des tems, qu'il ne mourra point, & qu'il franchira les eaux du Styx.* Le Pere Hardoüin ne manque pas de retrouver encore dans ce passage Jésus-Christ qui a ressuscité après sa mort. Deux vers plus haut, il découvre le Mystère de l'Incarnation. *Quoique né*, dit le Poëte, *de parens obscurs, j'éterniserai mon nom.* Voilà encore Jésus-Christ, né d'un pauvre Charpentier *.

PUISQUE le Pere Hardoüin étoit en si beau train de trouver Jésus-Christ partout, comment a-t-il affecté de ne point voir, ou ne s'est-il pas souvenu de le reconnoître dans cet excellent passage du Nouveau Testament, où il a dit de lui-même, *Ego sum Via*, VERITAS, *& Vita*; c'est-à-dire, *Je suis la Voïe*, la VERITÉ, &

est candida veste indutum. *Idem*, ibid. *pag.* 345. *col. II.*

* - - - Non ego pauperum
Sanguine parentum: non ego, quem vocat
Dilecte Mæcenas, obibo;
Nec Stygia cohibebor unda]

Christus Fabri Filius, ut ferebatur, de Virgine humili ac paupere natus est ..... nec Stygia cohibitus unda Christus est, qui resurrexit. Harduinus, *ibidem.*

& la Vie * ? Il n'a pas apparemment encore ôſé porter ſon extravagance juſqu'à *prétendre que Jeſus-Chriſt vouloit inſinuer par-là qu'il n'étoit qu'une ſeconde intention, & par conſéquent une idée, née par abſtraction dans l'eſprit des hommes* †. C'eſt la judicieuſe réflexion d'un très ſavant homme, dans un petit Diſcours très ſenſé, très bien écrit, & très inſtructif ſur les *Athei detecti* de notre Jéſuite : & naiſſant ſi naturellement du ſujet, je ſuis ſurpris qu'elle ne te ſoit point venue dans l'eſprit, lorſque tu m'as communiqué tes penſées ſur cet odieux Ouvrage; mais, comme on l'a dit il y a long-tems, *on ne s'aviſe jamais de tout*, & ſouvent les réflexions & les faits les plus propres à enrichir nos Ouvrages, nous échappent lorſqu'elles nous ſeroient le plus néceſſaires.

Si je voulois te rapporter ici, ſtudieux ben Kiber, toutes les folies & toutes les extravagances qui ſont dans ceux du Pere Hardoüin, il faudroit faire un Volume auſſi gros que celui qu'il a compoſé. Tu peux juger de ſa critique & de ſon érudition par les paſſages que la briéveté de ma Lettre m'a permis de te rapporter.

C'est ſur des raiſonnemens auſſi puériles,

* Jean XIV. 6.

† La Croze, *Diſcours Préliminaire d'un Voïage Littéraire, page XV.*

riles, & sur des explications aussi peu sensées qu'il fonde la supposition des *Odes d'Horace* & de *l'Enéïde de Virgile*. Selon lui, la diction de ces Poëtes est pitoiable: à peine dans le Poëme Epique du dernier peut-on trouver un vers, où il n'y ait quelque solécisme, ou quelque faute contre la Grammaire †. Ainsi, tous les Savans de l'Univers, qui ont admiré non seulement les beautés de l'*Enéïde*, mais encore l'élégance, la justesse & l'harmonie des vers, sont de véritables ignorans. Les Scaligers, les Saumaises, les la Rues, les Daciers, les le Fevres sont des réveurs, qui n'ont eu aucune connoissance de la Langue Latine. Et quoique Virgile ait forcé le plus illustre & le plus dangereux adversaire des Anciens d'avoüer que la versification de son *Enéïde* étoit la plus belle qu'il y eût jamais eu †, le Pere Hardoüin

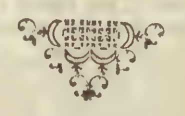
* *Infinitus sim, si colligere aggrediar omnes hujus Poematis nævos, qui contra artis Grammaticæ vel Poeticæ leges occurent legenti. Totum enim vero carmen prorsus inelegans, absque Poesi vera, sola constans pedum mensura, sive structura, quam versificationem vocant; eaque persæpe barbara, obscura, plena verbis prorsus alienis, audaci commutatione casuum, contra Latini sermonis usum: tantum dissimile* Georgicis *Opus, quantum æs auro distat.* Harduini Observat. in *Lib. I. Æneid.* pag. 284.

† Fontenelle, *Digression sur les Anciens & les Modernes.*

douin n'en prétend pas moins qu'elle soit à peine digne d'un écolier de sixième.

Quel exemple, studieux ben Kiber, que celui de ce Jesuite pour les Savans qui se livrent aux mouvemens d'une imagination déréglée! Je croirois que le Ciel a permis qu'il extravaguât aussi fort, pour que sa folie fût un avertissement éternel à tous les gens de Lettres. Il seroit à souhaiter que les lâches & pernicieux Moines, qui ont donné aux Libraires de Hollande le manuscrit de leur confrere, & que leur digne émissaire à cet égard eussent eu la même vûe; mais loin de penser aussi sensément, ils ont été au désespoir que personne n'ait donné dans le piége dangereux qu'ils tendoient au Public.

Je te salue, studieux ben Kiber. Porte-toi bien, & déplores sincérement avec moi le malheur d'un siécle, où l'on voit naître pareilles extravagances.



LETTRE CENT QUATRIEME.

Le Cabaliste Abukibak, *au studieux* ben Kiber.

NE crois pas, studieux ben Kiber, qu'en réfutant les raisons sur lesquelles tu établis l'impossibilité des évocations des Esprits, je prétende te ramener à l'étude des Sciences Cabalistiques. Depuis long-tems je suis persuadé que tout ce qu'on te pourroit alleguer en leur faveur ne produiroit aucun effet sur ton esprit, & ne détruiroit point ta prévention. Le seul amour de la vérité m'engage à défendre les sentimens d'Agrippa *, & des autres Auteurs qui ont écrit sur la manière d'évoquer les Esprits.

TU dis d'abord qu'il ne paroit point que Dieu ait accordé à l'homme, en le créant, aucun pouvoir sur les bons & les mauvais Esprits, & qu'ainsi n'aiant reçu sur eux qu'une autorité par la puissance du

* *Voiez la LXVI. du III. Livre de ses* Lettres.

du Créateur, il eſt impoſſible qu'il ait pû l'acquérir dans la ſuite. Je conviens avec toi qu'on ne trouve point dans les Livres ſacrés que Dieu ait accordé à Adam & à ſa poſtérité le pouvoir de commander aux Eſprits; mais je ſoutiens que par ces mêmes Livres, auxquels nous devons ſoumettre humblement tous nos raiſonnemens, il eſt prouvé que les hommes ont évoqué les Eſprits infernaux, & les ont forcés à ſortir des Enfers.

As-tu oublié, ſtudieux ben Kiber, l'hiſtoire de la fameuſe Magicienne, à laquelle Saül eut recours, & qui lui fit voir l'ame du Prophéte Samuël? Je ſais que pluſieurs Auteurs modernes, & ſur-tout un Anglois, qui s'eſt acquis la réputation d'un homme d'eſprit, ont ſoutenu que Dieu, aiant voulu punir la curioſité & la ſuperſtition de Saül, avoit permis qu'il fût abuſé par de faux preſtiges, & par des ruſes, telles que celles qu'emploient aujourd'hui les prétendus Magiciens, qui par le moïen de quelques drogues, ou de quelques ſels jettés dans un rechaud de feu, faſcinent les yeux des ſpectateurs, & leur préſentent mille objets différens qui n'ont aucune réalité. C'eſt par de ſemblables moïens que pluſieurs charlatans font voir des morts, des ſpectres affreux, des chambres remplies d'eaux, dans leſquelles on craint de ne ſe noïer. Ces objections ſont auſſi foibles que mal fondées; & pour être convaincu de la réalité de l'évocation de Samuël,

muël, il ne faut que considérer avec quelque attention la manière dont l'Ecriture en parle. Ce récit est si exact, si précis, & si bien circonstancié, que chaque mot porte avec lui de quoi renverser tous les argumens des incrédules.

,, ALORS Saül, disent les Livres
,, Saints*, se déguisa, & prit d'autres
,, habits, & s'en alla, lui & deux hom-
,, mes avec lui, & ils arriverent de nuit
,, chez cette femme, & Saül lui dit, *Je*
,, *te prie, devines-moi par l'Esprit de Python,*
,, *& fais monter vers moi celui que je te dirai.*
,, Mais la femme lui répondit: *Voici, tu*
,, *sais ce que Saül a fait, & comme il a ex-*
,, *terminé du païs ceux qui ont l'Esprit de Py-*
,, *thon & les Dévins. Pourquoi donc dresses-*
,, *tu un piége à mon ame pour me faire mou-*
,, *rir?* Et Saül lui jura par l'Eternel, &
,, lui dit: *L'Eternel est vivant, s'il t'arrive*
,, *aucun mal pour ceci.* Alors la femme dit:
,, *Qui veux-tu que je te fasse monter?* Et-il
,, répondit: *Fais-moi monter Samuël.* Et la
,, femme, voiant Samuël, s'écria à haute
,, voix, en disant à Saül: *Pourquoi m'as-*
,, *tu déçue? Car tu es Saül.* ,,

AVANT de continuer ce récit, arrêtons-nous pour quelque tems, studieux ben Kiber, à cette première partie. Considérons

* Samuël, *Liv. I. Chap. XXVIII.* Je me sers de la Traduction de David Martin.

rons d'abord que la Pythonisse ne connoissoit point Saül lorsqu'elle le vit ; que ce Prince s'étoit déguisé, & qu'elle le prit pour un espion qui lui dressoit un piége. Cependant à peine a-t-elle fait ses conjurations, que Samuël paroît, & dans le même instant elle reconnoît le Roi, & s'écrie : *Pourquoi m'as tu déçue? Car tu es Saül.* Il falloit donc que les charmes qu'elle venoit d'emploier, eussent une véritable efficacité, & qu'ils produisissent des effets surnaturels, puisqu'ils lui découvroient le déguisement de Saül. Elle soupçonnoit si peu que ce Prince fût le même homme pour qui elle emploioit son art, que pour qu'elle pût continuer ses conjurations, il fallut que le Roi la rassûrât & dissipât sa fraïeur.

Voions le reste du passage. „ Le Roi „ lui répondit : *Ne crains point. Mais qu'as-„ tu vû ?* Et la femme dit à Saül : *J'ai vû „ un Dieu qui montoit de la Terre.* Il lui dit „ encore : *Comment est-il fait ?* Elle ré-„ pondit : *C'est un vieillard, qui monte, & „ il est couvert d'un manteau.* Et Saül con-„ nut que c'étoit Samuël ; & s'étant baif-„ sé le visage contre terre, il se pros-„ terna. „ S'il étoit vrai, studieux ben Kiber, que l'apparition de Samuël n'eût eu aucune réalité, & que la Magicienne eût seulement fasciné les yeux de Saül, comment auroit-elle pû représenter à ce Prince directement les mêmes traits, la même

même figure, & les mêmes vêtemens du Prophéte ? On peut bien par des ſecrets offrir à la vûe des ſpectres, des fantômes, &c. Mais pour donner à ces fantômes une parfaite reſſemblance à certaines perſonnes, il faut un pouvoir ſurnaturel. Que les incrédules diſent tout ce qu'ils voudront, ils ne perſuaderont jamais à qui que ce ſoit qu'ils puiſſent produire par des moïens naturels des miracles, réſervés à la ſeule Divinité. Cependant, en ſuppoſant que quelques perſonnes ont le ſecret de donner à des fantômes la phyſionomie qu'il leur plait, on ne ſera pas avancé davantage, & pour détruire la réalité de l'apparition de Samuël, il faudroit que les charlatans qui faſcineroient les yeux par le moïen de leur art ſéducteur, fuſſent doüés du talent de prédire l'avenir & d'en découvrir les profondeurs les plus cachées; car l'ame de Samuel annonça à Saül tout ce qui lui devoit arriver. Voici comme parle l'Ecriture.

„ SAMUEL dit à Saül : *Pourquoi m'as-tu* „ *troublé, en me faiſant monter?* Et Saül ré- „ pondit : *Je ſuis dans une grande angoiſſe,* „ *car les Philiſtins me font la guerre, & Dieu* „ *s'eſt retiré de moi, & ne m'a plus répondu,* „ *ni par les ſonges, ni par les Prophétes. C'eſt* „ *pourquoi je t'ai appellé, afin que tu me faſ-* „ *ſes entendre ce que j'aurai à faire.* Et Sa- „ muël dit : *Pourquoi donc me conſultes-tu,* „ *puiſque l'Eternel s'eſt retiré de toi, & qu'il* „ *eſt devenu ton ennemi? Or, l'Eternel a dé-*

„ *chiré*

„ *chiré le Roïaume d'entre tes mains, & l'a don-*
„ *né à ton Domestique David. Parce que tu n'as*
„ *point obéi à la Voix de l'Eternel, & que tu*
„ *n'as point exécuté l'ardeur de sa colère contre*
„ *Hamalec, à cause de cela, l'Eternel t'a fait*
„ *ceci aujourd'hui : & même l'Eternel livrera*
„ *Israël avec toi entre les mains des Philistins ;*
„ *& vous serez demain avec moi, toi & tes*
„ *fils : l'Eternel livrera aussi le Camp d'Israël*
„ *entre les mains des Philistins.* „

Il faut considérer deux choses dans ce dernier passage, studieux ben Kiber. La première, c'est que Samuël rappelle à Saül tout ce qu'il lui avoit prédit autrefois. Si l'ame de ce Prophéte n'eût point été évoquée véritablement, comment auroit-il pû se faire que la Pythonisse eût été instruite de ce qui s'étoit passé entre le Roi & Samuël ? Il falloit cependant qu'elle le sût, puisque le fantôme en fit mention. Or, n'y aiant aucune apparence de vérité dans cette dernière supposition, on doit en conclure que l'ame du Prophéte fut véritablement forcée par les enchantemens à quitter le séjour des morts. La seconde chose, qui montre évidemment la réalité de l'apparition de Samuël, c'est la Prophétie qu'il fait au Roi, à qui il annonce qu'il sera demain, ainsi que ses enfans, avec lui. Elle ne fut que trop accomplie, pour le malheur de Saül. „ Les
„ Philistins, dit l'Ecriture *, combattirent
„ con-

* Samuël, *Liv. I. Chap. XXXI.*

„ contre Iſraël, & ceux d'Iſraël s'enfui-
„ rent de devant les Philiſtins, & furent
„ tués en la montagne de Guilboah, &
„ les Philiſtins atteignirent Saül & ſes
„ fils, & tuerent Jonathan, Abinadab,
„ & Malki-Suah, fils de Saül. Le com-
„ bat ſe renforça contre Saül, & les Ar-
„ chers tirant de l'arc, le trouverent, &
„ il eut fort grande peur de ces Archers.
„ Alors Saül dit à ſon Ecuyer : *Tires ton*
„ *épée & m'en tranſperces, de peur que ces Incir-*
„ *concis ne viennent, & ne me tranſpercent, &*
„ *ne ſe joüent de moi.* Mais ſon Ecuyer ne
„ voulut point le faire, parce qu'il étoit
„ fort effraïé. Saül donc prit l'épée, &
„ ſe jetta deſſus. „

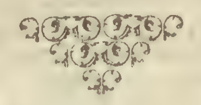
VOILA l'accompliſſement, ſtudieux ben Kiber, de la prédiction de Samuël. Quelle marque plus authentique peut-on ſouhaiter de la vérité de l'apparition de ce Prophéte? Que les incrédules diſent tout ce qu'ils voudront, qu'ils aient recours à des faux-fuïans, les raiſons qu'ils apporteront pour diminuer l'autorité d'un pareil évenement, ſont plus dignes de pitié, que d'une longue réfutation. Quoi! Un fantôme imaginaire, produit par la fourberie d'un charlatan, d'un impoſteur, ſaura ce qui s'eſt paſſé de plus ſecret entre un Roi & un Prophéte, connoîtra l'avenir, annoncera les évenemens qui doivent arriver, prédira la mort des Princes, la défaite des armées! En vérité, c'eſt

c'eſt abuſer de la licence de diſputer, que de s'en ſervir auſſi mal. Qu'on ſoutienne tant que l'on voudra que Dieu permit, pour punir la criminelle curioſité de Saül, que les prédictions hazardées de la Pythoniſſe, qui parla elle-même au lieu du fantôme qu'elle offrit à Saül, furent accomplies, on ne détruira point, pour une ſuppoſition arbitraire & ſans preuve, un fait circonſtancié par un grand nombre de particularités convainquantes, & qui toutes portent avec elles l'image de la vérité.

Il faut donc convenir, ſtudieux ben Kiber, que les charmes & les enchantemens peuvent forcer les ames à quitter leur demeure, à monter, ou à deſcendre ſur la terre, ſuivant les lieux qu'elles habitent. Tous les raiſonnemens Philoſophiques ne ſervent de rien, lorſque l'expérience & l'autorité des Livres ſacrés leur ſont directement contraires. Or, dès qu'on convient qu'il eſt des Magiciens qui peuvent commander aux Manes & aux Démons, pourquoi les Démons, qui auront des Eſprits ſubalternes ſous leurs ordres, ne pourront-ils pas leur ordonner d'être toujours prêts à obéïr aux ordres des Cabaliſtes? Car il faut diſtinguer les ſages ſectateurs de la Cabale, de ceux que le Vulgaire appelle Sorciers ou Magiciens. Les premiers n'ont commerce ordinairement qu'avec des Eſprits aëriens céleſtes, qui

qui sont bienfaisans, & qui leur font d'une grande utilité. S'ils ont quelques rélations avec les mauvais Génies, c'est pour leur empêcher de faire le mal, pour s'opposer à leurs pernicieux desseins, pour profiter des secrets qu'ils les forcent de réveler. Les seconds au contraire, sont des imposteurs, qui séduisent les personnes trop crédules, qui les abusent par des *filouteries Chymiques*, & qui par le moïen de quelques secrets, s'acquiérent la réputation de fameux Négromans. L'Europe est remplie de pareils séducteurs, & l'on ne sauroit les punir trop sévérement, comme on ne sauroit trop estimer un Cabaliste, qui n'emploie qu'au bonheur des hommes le pouvoir qu'il s'est acquis sur tous les différens Esprits.

PORTE-toi bien, mon cher ben Kiber, Je te souhaite une heureuse santé.



****

LETTRE CENT CINQUIEME.

Le Gnome Salmankar, *au Cabaliſte* Abukibak.

IL y a quelque tems, ſage & ſavant Abukibak, que je ne t'ai point écrit. J'ai craint pluſieurs fois que tu ne m'accuſaſſes de pareſſe; mais ne voulant point te détourner inutilement de tes ſérieuſes occupations, & n'aiant rien de nouveau à t'apprendre, j'ai cru qu'il valoit mieux que j'attendiſſe, pour te donner de mes nouvelles, que j'euſſe quelque choſe d'intéreſſant à t'apprendre. Une diſpute, ſurvenue entre un riche Fermier-général, mort depuis trois mois, & une Actrice de l'Opéra, arrivée depuis deux jours dans nos ſouterraines demeures, me procure l'occaſion de rompre le ſilence. Voici, ſage & ſavant Abukibak, un récit fidèle de leur converſation.

„ DIA-

„DIALOGUE

„ENTRE MR. CHOCOLARDIN, ET
„MAD. BABICHON.

„MR. CHOCOLARDIN.

„HÉ! vous voilà, ma chere Babichon!
„Depuis quand donc êtes-vous morte?
„Vous vous portiez si bien lorſque je
„partis pour ce Monde-ci. Le Chevalier
„de Ruminac doit avoir ſenti bien vive-
„ment votre perte; il me paroiſſoit qu'il
„vous aimoit infiniment.

„MLE. BABICHON.

„IL eſt vrai que le pauvre garçon a-
„voit pour moi une véritable tendreſſe:
„j'euſſe été cependant beaucoup plus
„heureuſe, s'il ne m'eût jamais aimée;
„ſon amour a été la cauſe de ma mort.

„MR. CHOCOLARDIN.

„CE que vous me dites-là me paroît
„extraordinaire. Eſt-ce que ſes parens,
„fâchés de voir que vous le ruiniez en-
„tiérement par les dépenſes que vous lui
„faiſiez faire, vous auroient donné quel-
„que médecine à l'Italienne? Vous au-

„ roient-ils fait purger avec de l'arſe-
„ nic?

„ MLE. BABICHON.

„ NON, la famille du Chevalier en a
„ agi plus humainement avec moi; &
„ quoiqu'elle me haît mortellement, ainſi
„ que vous ſavez, elle n'a point eu de
„ part à la maladie qui a terminé mes
„ jours. L'amour ſeul, ou plûtôt les ſui-
„ tes incommodes qu'il entraine après
„ lui, m'ont fait deſcendre dans le tom-
„ beau. J'étois enceinte de ſix mois, mon
„ cher Monſieur Chocolardin, & je vou-
„ lus danſer dans un Ballet nouveau;
„ vous ſavez que nous autres filles de
„ l'Opéra, nous ſommes les victimes du
„ Public. Malgré mon ventre très gros,
„ je fus obligée de mettre un corps qui
„ me génoit exceſſivement. Les entre-
„ chats que je fis, acheverent de me nui-
„ re; je me bleſſai en ſortant du Théa-
„ tre, & trois jours après je mourus d'u-
„ ne couche auſſi fâcheuſe.

„ MR. CHOCOLARDIN.

„ JE ſuis au déſeſpoir, ma chere De-
„ moiſelle Babichon, de votre infortune.
„ En vérité, mourir à l'age de vingt-qua-
„ tre ans, cela eſt bien fâcheux: mais
„ vous étiez bien malheureuſe en accou-
„ che-

„ chement; car je crois, ſi je ne me trom-
„ pe, que vous vous étiez déjà bleſſée
„ une autre fois.

„ MLE. BABICHON.

„ HÉLAS, ouï! J'avois fait deux fauſ-
„ ſes couches. Un Prélat étoit la cauſe
„ principale de la première, & un joüeur
„ de violon de la ſeconde. Je me bleſſai
„ d'une fille des œuvres du premier, &
„ d'un garçon de celles du ſecond.

„ MR. CHOCOLARDIN.

„ VOILA en vérité deux amans d'un
„ rang, d'un caractère, & d'un état bien
„ différens! Je n'aurois pas cru qu'une
„ perſonne d'un goût auſſi délicat que le
„ vôtre, eût pû donner dans le travers
„ d'aimer un ſimple ſymphoniſte. Il eſt
„ étonnant que pouvant choiſir un amant
„ dans les balcons ou dans l'amphithéa-
„ tre, vous allaſſiez le chercher dans l'or-
„ cheſtre. J'aurois cru qu'il n'y avoit
„ que la ſeule Péliſſier qui fût capable
„ d'une fantaiſie auſſi déplacée. Je ſuis
„ bien aſſûré du moins que Mle. Belonie-
„ re ne me donnera point un ſucceſſeur
„ auſſi indigne de moi.

„ MLE. BABICHON.

„ ELLE n'a pas attendu, pour imiter
„ mon exemple, que vous fussiez mort ;
„ & lorsque vous viviez, elle vous avoit
„ nommé un coadjuteur, qui tenoit dans
„ le Monde un rang bien moins distingué
„ que l'amant que vous me reprochez.
„ Elle couchoit avec vous certains jours
„ de la semaine, & les autres elle les
„ passoit avec le valet du machiniste.
„ Ho! Ce garçon pour le déduit valoit
„ plus que tous les Fermiers-généraux. Il
„ est vrai qu'il n'avoit ni or, ni argent à
„ donner ; mais la Nature lui avoit pro-
„ digué des talens qui sont chez bien des
„ femmes prisés au-dessus des richesses,
„ & qui chez les filles de l'Opéra vien-
„ nent immédiatement après. Comme
„ premier amant, vous aviez les nuits du
„ Mardi, du Vendredi & du Dimanche:
„ ce sont celles qui suivent les représen-
„ tations de l'Opera, & qui par consé-
„ quent sont les plus brillantes; on por-
„ te dans le lit le souvenir de ce qu'on
„ a vû au spectacle. Le valet du machi-
„ niste au contraire, n'avoit que les nuits
„ du Lundi, du Jeudi & du Samedi. Pour
„ celle du Mercredi, elle n'étoit ni à
„ vous, ni à votre rival; Mle. Beloniere
„ l'avoit destinée à un Italien, Aumônier
„ du Nonce, qui, par parenthese, ne la
„ païoit

„ païoit pas en Indulgences, mais en beaux
„ jules & en beaux teſtons.

„ MR. CHOCOLARDIN.

„ CE que vous dites-là eſt faux, & ar-
„ chi-faux. Pour excuſer votre condui-
„ te, vous voulez décrier celle de ma
„ chere Beloniere; mais je ſuis très per-
„ ſuadé qu'elle me fut toujours fidèle.
„ Pluſieurs honnêtes Pariſiens, qui ſont
„ venus dans ce Monde peu de tems a-
„ près moi, m'ont aſſûré qu'elle m'avoit
„ infiniment regretté, & qu'elle avoit pa-
„ ru pendant pluſieurs jours très affligée
„ de ma mort.

„ MLE. BABICHON.

„ AUSSI l'étoit-elle, & perſonne ne
„ peut en être mieux inſtruite que moi,
„ qui fus toujours ſa confidente. *J'ai per-*
„ *du*, me diſoit-elle, *ma chere Babichon*,
„ *des tréſors immenſes dans la perſonne de Mr.*
„ *Chocolardin. Il eſt vrai que jamais on ne*
„ *fut plus ſot & plus ennuieux que lui; mais*
„ *on ne fut jamais auſſi plus généreux. Oh!*
„ *Mort! Si des trois amans que j'avois, il*
„ *falloit que tu m'en arrachaſſes un, pourquoi*
„ *n'as-tu pas pris ce Prêtre Italien, qui dans*
„ *le cours d'une année me donne moins que je*
„ *ne recevois dans quinze jours de Mr. Cho-*
„ *colardin? Ma chere Babichon, jamais je ne*

„ *réparerai la perte que j'ai faite, jamais je*
„ *ne trouverai un homme auſſi aiſé à mener*
„ *par le nez que ce Fermier-général. Je le*
„ *volois ſans façon, & j'avois autant de fa-*
„ *cilité à le piller, qu'il en trouvoit à ruiner*
„ *le peuple.* Voilà, mon cher Monſieur
„ Chocolardin, quelles étoient les plain-
„ tes de votre maitreſſe, jugez à préſent
„ du genre & du caractère de ſa tendreſ-
„ ſe, & voiez ſi ſes regrets doivent flat-
„ ter beaucoup votre amour propre. Si
„ ceux du Chevalier de Ruminac ne ſont
„ point d'un autre goût, je le diſpenſe
„ de ceux qu'il pourroit faire paroître à
„ mon ſujet.

„ Mr. CHOCOLARDIN.

„ Si le Chevalier vous connoiſſoit auſ-
„ ſi bien que moi, à coup ſûr il ne s'af-
„ fligeroit guères de votre perte; & s'il
„ eſt vrai, comme vous le dites, que la Be-
„ loniere m'ait été infidèle, dans quelque
„ excès qu'elle ait donné, elle n'a jamais
„ été auſſi loin que vous. Vous rappel-
„ lez-vous cet Allemand, avec lequel
„ vous couchâtes dans le tems que vous
„ ruiniez ce pauvre Chevalier? Vous ſa-
„ vez que malgré tout l'amour que vous
„ diſiez avoir pour lui, vous n'avez ja-
„ mais été à l'abri de trente piſtoles.
„ Votre tendreſſe s'eſt toujours évanoüie,
„ dès que vous avez apperçu une certai-
„ ne

„ ne ſomme; la vûe de l'argent produi-
„ ſoit ſur vous le même effet que le froid
„ ſur un thermometre. Il faiſoit baiſſer vo-
„ tre paſſion à un dégré ſi bas, qu'à pei-
„ ne vous en apperceviez-vous; du moins
„ faiſiez-vous tout comme ſi vous n'en a-
„ viez plus aucune idée.

„ MLE. BABICHON.

„ JE pourrois vous dire pour ma juſti-
„ fication, que je faiſois ce que font tou-
„ tes mes camarades, & qu'il n'étoit
„ pas juſte que j'exécutaſſe ce qu'aucune
„ n'avoit jamais pratiqué. Mais je veux
„ bien vous apprendre que c'étoit par
„ tendreſſe que je faiſois quelquefois des
„ infidélités au Chevalier. Je voiois à
„ regret que la dépenſe qu'il étoit obligé
„ de faire pour moi, l'incommodoit. Pour
„ épargner ſa bourſe, je puiſois de tems
„ en tems dans celle des autres; je dé-
„ chargeois les poches des Anglois des
„ guinées qui les incommodoient, & cel-
„ les des Allemands des ducats qui leur
„ étoient à charge. Toutes ces priſes
„ étoient autant de préſens que je faiſois
„ au Chevalier; j'euſſe été moins infidè-
„ le, ſi je l'euſſe moins aimé.

„ MR. CHOCOLARDIN.

„ PARDI! Voilà de plaiſans diſcours!

„ En vérité vous avez conservé parfaite-
„ ment le doucereux galimathias des Au-
„ teurs des Operas nouveaux. *J'eusse été*
„ *moins infidèle, si je l'eusse moins aimé.* Hé !
„ pourquoi aimiez-vous si fort la dépen-
„ se ? Qui vous forçoit à vous ruiner ?
„ Vous auriez pû vivre très à votre aise
„ de ce que vous donnoit votre amant ;
„ cependant vous n'étiez point satisfaite
„ d'un revenu honnête. Vous ne pou-
„ viez vous régler, & à peine aviez-vous
„ de quoi aller jusqu'au milieu de l'année.
„ Si vous aviez aimé véritablement le
„ Chevalier, vous eussiez tenu une autre
„ conduite, & vous vous fussiez conservée
„ entiérement à lui. Huit robes, dix coëf-
„ fures, trois cens bouteilles de vin de
„ Champagne, trente ou quarante parties
„ de promenade de moins vous eussent
„ mise à l'abri de toute tentation. Avec un
„ peu plus d'œconomie, il n'y avoit plus
„ d'infidélité à craindre.

„ MLE. BABICHON.

„ CE que vous dites-là est impratiqua-
„ ble, mon pauvre Mr. Chocolardin. Vou-
„ loir exiger qu'une fille de l'Opéra, &
„ sur-tout une danseuse, soit réglée dans
„ sa conduite & dans sa dépense, c'est
„ prétendre qu'un Fermier-général soit
„ honnête homme, & s'abstienne de vo-
„ ler lorsqu'il le peut; qu'un Petit-maî-
„ tre

„ tre ſoit diſcret ; qu'un Prélat de Cour „ ſoit véritablement dévot, & qu'un homme „ me de Robe n'ait point de vanité. Je „ voiois toutes mes amies ne ſonger qu'à „ leurs plaiſirs , être uniquement occu- „ pées de leurs parures, prendre les mo- „ des dès qu'elles paroiſſent , regarder „ l'infidélité comme un badinage , com- „ me un délaſſement, comme une gentil- „ leſſe ; me ſerois-je fait un ſcrupule d'une „ choſe que je conſidérois avec tant d'in- „ différence ? J'imitois en partie votre che- „ re Beloniere, je trompois le Chevalier, „ ainſi qu'elle vous abuſoit ; à la différen- „ ce près que je l'aimois , quoique je lui „ fuſſe infidèle, & que votre maitreſſe ne „ vous ſouffroit que par rapport aux bien- „ faits dont vous la combliez. Telle eſt „ la différence du ſort de l'Officier & de „ l'homme d'affaires. Le premier, même „ dans les bras d'une maitreſſe infidèle, „ goute les plaiſirs que l'amour diſpenſe, „ & le ſecond n'eſt jamais redevable de „ ſon bonheur qu'à Plutus.

„ MR. CHOCOLARDIN.

„ SI vous aviez eu quelques principes „ d'honneur & de probité , vous auriez „ dû m'apprendre , lorſque vous viviez , „ ce que vous me dites aujourd'hui ; j'au- „ rois épargné les ſommes immenſes que „ j'ai données à ma perfide maitreſſe.

„ MLE.

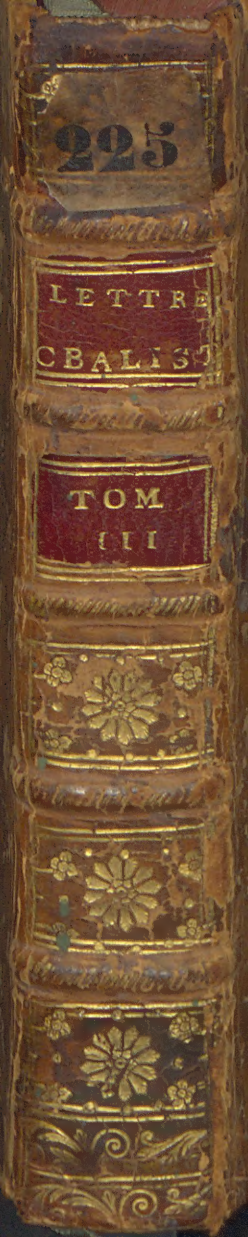
„ Mle. Babichon.

„ Ho ! pour cela, je n'avois garde
„ de le faire. Y penſez-vous, Mr. Cho-
„ colardin ? Moi ! Vous donner des avis
„ qui euſſent pû nuire à quelqu'une de
„ mes camarades ! Ignorez- vous donc
„ l'union qu'il y a parmi les Beautés du
„ Palais-Roïal lorſqu'il s'agit de dépouil-
„ ler un Financier ? Celles qui ſont les
„ plus ennemies, deviennent amies inti-
„ mes dès qu'il faut conjurer contre la
„ bourſe d'un Fermier-général. Le ſort
„ de bien de vos confreres auroit dû vous
„ inſtruire de celui qui vous attendoit. „

Je ſalue, ſage & ſavant Abukibak, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

Fin du troiſième Tome.




225
LETTRE
CBALIST
TOM
III




colorchecker CLASSIC
calibrite
mm